JUL 19 1906

Manquent : p. 461 à 468 ;
voir fin du t. 13

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

TOME HUITIÉME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/bibliothquefra08gouj

BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE,
OU
HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇOISE.

Dans laquelle on montre l'utilité que l'on peut retirer des Livres publiés en François depuis l'origine de l'Imprimerie, pour la connoissance des Belles-Lettres, de l'Histoire, des Sciences & des Arts;

Et où l'on rapporte les Jugemens des critiques sur les principaux ouvrages en chaque genre écrits dans la même Langue.

Par M. l'Abbé GOUJET, Chanoine de Saint Jacques de l'Hôpital, Associé des Académies de Marseille, de Rouen, & d'Angers.

TOME HUITIÉME.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN, à Saint Thomas d'Aquin.
P. G. LE MERCIER, au Livre d'Or.

M. DCC. LV.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
100
.G68B5
#8
1755

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE,

OU

HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇOISE,

SUITE DE LA SIXIEME PARTIE,

Ou ſuite des Traductions Françoiſes des Poëtes Etrangers.

CHAPITRE ONZIE'ME.

Des Traductions des Poëſies de Torquato Taſſo.

TORQUATO Taſſo, que nous nommons le Taſſe, a, ſinon effacé, du moins ſurpaſſé tous les Poëtes dont je viens de vous parler. Il faut en excepter l'Arioſte que la plupart des Italiens

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Volt. eſſ. ſur la poëſ. Ep. éd. de 1742.

lui préferent encore, quoique d'autres appellent le Taſſe leur Virgile & le Prince de leur poëſie. Sorti d'une Maiſon des plus illuſtres d'Italie, & qui avoit été longtems une des plus puiſſantes, il naquit à Surrento l'onziéme de Mars 1544. de Bernardo Taſſo & de Portia de Roſſi. Sa grand'mere étoit une Cornaro, noble Vénitienne. Son pere, Poëte lui-même, né dans le déclin de ſa Maiſon, s'étoit attaché au Prince de Salerne qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avoit reçue de ſon pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſoit des vers à l'âge de ſept ans. Bernardo banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, & qui connoiſſoit par une dure expérience le danger de la poëſie, & celui d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoya étudier le Droit à Padouë. Le jeune Taſſe y réuſſit : & il ne reçut pas avec moins de diſtinction ſes degrés en Philoſophie, & même en Théologie. Mais entraîné par ſon génie, au milieu de ces études qui

n'étoient pas de son goût, il composa à l'âge de dix-sept ans son poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de la Jérusalem.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

La réputation que ce premier poëme lui attira, le détermina entiérement à la poësie. Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux ans, & il en avoit vingt-sept quand il vint en France à la suite du Cardinal d'Est. Comme il s'étoit mis avant ce voyage sous la protection du Duc de Ferrare chez qui il étoit logé & nourri, ce fut à la Cour de ce Prince qu'il revint à son retour en Italie. On prétend qu'il y devint amoureux de la sœur du Duc, & que cette passion, jointe à quelques mauvais traitemens qu'il reçut, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, & qui fit passer pour un fou un homme qui avoit mis tant de raison dans ses ouvrages.

Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Le désespoir altéra sa constitution qui étoit robuste, & le jetta dans des maladies longues & violentes, qui lui ôterent quelquefois l'usage de la raison. Sa gloire poëtique même fut

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

attaquée de tous côtés, & le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Enfin après vingt années, l'envie fut lasse de le persécuter. Son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & des biens. Mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une si longue suite d'infortunes, étoit devenu insensible à tout ce qui pouvoit le flater.

Hippolyte Aldobrandin qui venoit d'être créé Pape sous le nom de Clément VIII. l'appella à Rome, après avoir résolu dans une Congrégation de Cardinaux de lui donner la couronne de laurier & de lui décerner les honneurs du triomphe. Les deux Cardinaux neveux, Cinthio Passero fils de la sœur de Clément VIII, & Pierre Aldobrandin fils de son frere, allerent le recevoir à un mille de Rome accompagnés d'un grand nombre de Prélats, & d'autres personnes de toute condition. Il fut conduit à l'audience du Pape. *Je desire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Ce couronnement devoit se faire au Capitole; tout fut préparé pour la cérémonie; mais

le Taſſe mourut la veille même du jour où elle devoit ſe faire. C'étoit le 15. Avril 1595. Le Poëte n'étoit âgé que de cinquante-un ans, un mois & quelques jours.

Le Pape, après lui avoir fait faire des funérailles magnifiques, propoſa, dit-on, un prix pour celui qui feroit la meilleure épitaphe à la gloire du Poëte. On en préſenta pluſieurs: mais un jeune homme, d'autres diſent un jeune enfant, voyant les juges partagés ſur le choix, offrit cette inſcription, *les os du Taſſe*; & il eut le prix. Il y en a qui prétendent que cette inſcription fut faite pour Bernardo Taſſo. Si vous êtes curieux de connoître plus en détail la vie de Torquato, vous pouvez lire celle que l'Abbé de Charnes a compoſée en François, & qui a été imprimée en 1690. à Paris *in*-12. & celle que M. Mirabaud a donnée au-devant de ſa traduction françoiſe de la Jéruſalem délivrée. Vous pouvez y joindre la vie de Claude Expilly, Préſident au Parlement de Grenoble, par Antoine Boniel, depuis la page ſeiziéme juſqu'à la page dix-neuviéme où il y a quelques faits ſur le Taſſe que je ne

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

trouve point dans les deux vies que je viens de citer. Boniel les rapporte sur le récit qui lui en avoit été fait par d'Expilly qui lui en parloit comme témoin. La vie de ce Magistrat, dont je vous ferai connoître ailleurs les poësies françoises, est un volume *in*-4°. imprimé à Grenoble en 1660.

De tous les ouvrages du Tasse, celui dont on parle le moins est son poëme de *Renaud*, qu'il mit au jour dans sa dix-huitiéme année. Le jeune Auteur avoit déja lû, & peut-être plus d'une fois, le Roland furieux de l'Arioste, & il en avoit remarqué les défauts aussi-bien que les beautés. Piqué d'émulation, il osa travailler dans le même genre, & il y réussit assez bien, au goût de ceux qui aiment ces sortes d'ouvrages, pour se faire une réputation plus grande peut-être qu'il ne l'eût osé espérer. Ce poëme a douze chants, où l'on trouve l'histoire de Bayard, celle des amours de Francard & de Florinde, l'histoire de Clitie, du palais de la courtoisie, de la tromperie de Gyname, & de la reconnoissance de Florinde ; c'est-à-dire, beaucoup de chimeres, de fables, de sentimens passionnés & de rêveries poëtiques.

Vie du Tasse, par de Charnes, p. 23. 24.

Comme l'Arioſte avoit adreſſé ſon Roland furieux à un Cardinal de la Maiſon d'Eſt, le Taſſe voulut à l'envi ſe choiſir un patron du même nom, & de la même qualité, & débuter par les éloges d'une Maiſon capable de ſoutenir les efforts d'une Muſe naiſſante. Bernard ſon pere auroit voulu qu'il eût dédié ſon poëme au Duc de Mantouë, dont Bernard étoit premier Secrétaire. Mais les engagemens étoient pris avec le Cardinal Louis d'Eſt, & le Taſſe ne pouvoit les rompre. Pour adoucir le chagrin que ſon pere auroit pû prendre de cet engagement, & plus encore de ce que, malgré ſes conſeils, il s'étoit déterminé à la poëſie, il tâcha de ſe le rendre favorable par deux huitains qui finiſſent ſon poëme, & dans leſquels, parlant à ſon ouvrage, il lui ordonne de ſe ſoumettre à la cenſure de Bernard, ce qu'il dit en des termes auſſi fins & auſſi délicats, que pleins de reſpect, de reconnoiſſance & de tendreſſe.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je ne connois qu'une traduction de ce poëme : elle eſt en proſe, & fut imprimée en 1620. L'Auteur, le ſieur de la Ronce, dit, que quoiqu'il lui ait fait porter le titre d'*Imitation*, c'eſt

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

néanmoins *une pure traduction.* S'il a préfére le premier titre, c'eſt, dit-il, par le conſeil de ſes amis, « & parce » qu'il a craint d'ailleurs que le ſimple » titre de traduction n'eût pû ſouffrir » le changement qu'il a fait de l'adreſ- » ſe au Cardinal d'Eſt qui eſt au com- » mencement de l'Italien, au lieu du- » quel il a mis M. le Duc de Nevers » (Charles de Gonzagues de Cleves) » comme il a fait encore en un autre » endroit où il eſt parlé du même » Cardinal; non plus que les chan- » gemens des noms propres de quel- » ques perſonnes illuſtres qui vivoient » en Italie du tems de l'Auteur, & qui » excelloient en la poëſie, en la pein- » ture & en la ſculpture, en la place » deſquels il lui a ſemblé qu'il étoit » plus à propos de mettre de nos Fran- » çois les plus renommés du ſiécle » préſent en ces ſciences, croyant » que leurs noms plairoient davanta- » ge aux autres François qui liroient » *cette Hiſtoire* (il devoit dire ce Ro- » man) que ne feroient ces noms » d'étrangers qui ſont peu connus ici.»

La Ronce a joint à ſa traduction des argumens & des allégories : celles-ci ſont pour le moins inutiles. A l'égard

de son langage, il a raison de dire qu'il *pourroit ne pas bien sonner à l'oreille.* Il est fort plat & fort rampant. Il me paroît étonnant que l'on ait pû se résoudre à réimprimer cet ouvrage en 1724. précisément tel qu'il avoit paru en 1620. sans y changer aucune expression. Il n'est pas moins surprenant que le nouvel éditeur l'ait donné comme un ouvrage récent, & qui n'avoit point encore paru. Croyoit-il pouvoir en imposer à ceux qui savent discerner le langage du commencement du dix-septiéme siécle d'avec celui du dix-huitiéme ; & ce discernement étoit-il difficile à faire ?

TRADUCTIONS DES POETES ITATIENS.

Si le poëme de *Renaud amoureux* acquit au Tasse l'estime des plus beaux génies d'Italie, quel honneur ne se fit-il pas par sa *Jérusalem délivrée* ! C'est proprement ce poëme qui a rendu son nom immortel : & néanmoins il y a peu d'ouvrages sur lequel on ait porté des jugemens si différens. Quelques Italiens n'ont pas craint de le préférer à l'Iliade, & même à l'Eneïde. On le vante pour la décence des mœurs, pour la convenance & la dignité des caracteres, pour l'économie du plan, pour sa régularité. Cependant les

Du Bos, Réflex. sur la poësie & la peint. t. 1. p. 292.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Italiens, généralement parlant, placent l'Arioſte au-deſſus du Taſſe. L'Académie de la Cruſca, après avoir examiné dans les formes le procès littéraire intenté & ſuivi aſſez longtems ſur ce ſujet, a fait une déciſion autentique qui adjuge à l'Arioſte le premier rang entre les Poëtes Epiques Italiens. Le plus zélé défenſeur du Taſſe, Camille Pelegrini, confeſſe qu'il attaque l'opinion générale, & que tout le monde a décidé pour l'Arioſte, ſéduit par la poëſie de ſon ſtyle. Celle-ci l'emporte en effet, dit-on, ſur la poëſie de la Jéruſalem délivrée, dont les figures ne ſont pas toujours convenables à l'endroit où le Poëte les met en œuvre. Il y a ſouvent encore plus de brillant & d'éclat dans ces figures que de vérité. Je veux dire qu'elles ſurprennent & qu'elles éblouiſſent l'imagination, mais qu'elles n'y peignent pas toujours diſtinctement des images propres à nous intéreſſer.

Balzac eſt, je penſe, le ſeul de nos Auteurs François qui ait égalé le Taſſe à Virgile. C'eſt dans ſon *Diſcours ſur la tragédie d'Hérode par Heinſius*, où appliquant au Taſſe cet éloge ingé-

nieux donné à Cicéron, & qu'on lit dans une lettre de saint Jérôme, il dit, que Virgile est cause que le Tasse n'est pas le premier, & le Tasse que Virgile n'est pas le seul. Nos autres Ecrivains ont jugé autrement. La plupart du moins ont regardé le Poëte Italien comme un Poëte plein de *concetti*, c'est-à-dire, de pensées plus spécieuses que solides. Sa maniere d'écrire leur a paru affectée, & tout son ouvrage plutôt un tissu d'Epigrammes qu'un poëme épique. C'est le jugement du Cardinal du Perron rapporté dans le *Perroniana*. Plusieurs ont trouvé ses fictions insipides, surtout celles qui sont fondées sur l'action des Anges & des Démons, & sur les opérations de la Magie. L'épisode d'Olinde & de Sophronie qui, contre les régles, fert de début à l'action du poëme, leur a paru badin & puérile, & ils ont égalé la plupart des autres choses aux avantures qu'on lit dans les livres de Chevalerie, dans les Romans, & dans les Contes de Fées. Les harangues longues & fréquentes les ont ennuyés, & le sage Godefroi, héros du poëme, ne leur a paru rien moins qu'un héros.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Journal des Savans, Février 1725.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

On a remarqué encore & repris d'autres défauts que l'on ne devroit pas voir, ce ſemble, dans un Poëte ſi vanté. Le lecteur, par exemple, qui après avoir ſuivi Godefroi à la proceſſion chantant les Litanies avec Pierre l'Hermite, ſe trouve dans le Palais d'Armide, y cherche en vain la gravité du ſujet. La trouve-t'on davantage cette gravité dans l'emploi que fait le Poëte des Divinités de la fable, lui ſurtout qui dans le Dialogue qui a pour titre, *il Cataneo*, ou *des Idoles*, s'éleve avec tant de force contre cet uſage? Lui qui ne met pas ſeulement au nombre des Idolâtres, ceux qui font ſervir les Dieux de la fable à l'ornement de leurs poëſies, mais ceux encore qui célébrent dans leurs vers, les profanes attraits de la beauté, comme on le voit dans le même Dialogue. Mais il eſt ordinaire aux Poëtes, de donner des préceptes qu'ils ne ſuivent pas dans la pratique, & de tomber dans les défauts qu'ils condamnent.

Je pourrois rapporter ici les déciſions des peres Mambrun, Rapin & Bouhours, Jéſuites habiles. Sans les regarder comme des arrêts dont on ne

puiſſe appeller, on ne peut nier que ces Ecrivains ne fuſſent doués de beaucoup de génie & de goût. Vous pouvez lire leurs jugemens dans le recueil de M. Baillet.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Jug. des Sav. T. v. art. 1. in-4°.

Si l'on objectoit que M. Fontanini & pluſieurs autres ont répondu à leur critique, on pourroit auſſi faire obſerver avec M. l'Abbé Dubos, qu'on voudroit inutilement faire changer de ſentiment aux Italiens, & que l'on ſe doute bien de ce qu'ils répondroient à l'Etranger qui s'aviſeroit de les accuſer de dépravation dans leur goût. Ils feroient ce que firent nos peres quand on voulut diminuer leur amour pour le Cid. Les raiſonnemens des autres peuvent bien nous perſuader le contraire de ce que nous croyons, mais non pas le contraire de ce que nous ſentons.

La déciſion de M. Deſpréaux ſur le même poëme du Taſſe a eu & a encore en France un grand nombre de partiſans; c'eſt preſque un oracle pour eux. En Italie elle a révolté le Marquis Orſi & beaucoup d'autres qui ont regardé cette déciſion comme un jugement très-injuſte. Vous ſavez cet arrêt prononcé par M. Deſpréaux :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Tous les jours à la Cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité,
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Le Marquis Orsi prétend que ce n'est pas là un jugement sérieux, mais une plaisanterie & une licence poëtique. Il ajoute que cette plaisanterie n'a été dite qu'après le Chevalier Salviati, à qui il est échappé, dit-il, d'écrire que la Jérusalem délivrée n'est que du clinquant en comparaison d'un autre poëme de Luigi Alamanni.

On loue volontiers dans le Marquis Orsi, Seigneur Italien aussi plein d'esprit que de politesse, le zéle qu'il a pour les bons Ecrivains de sa nation. Rien n'est plus digne d'un galant homme que de s'intéresser à la gloire de sa patrie, & d'en faire valoir les avantages. Mais nous autres François nous n'en croyons pas moins que M. Despréaux a parlé sérieusement dans les vers que l'on vient de lire. Nous avouons que l'on trouve quelquefois de l'or le plus pur à côté du clinquant du Tasse; & M. Despréaux en convenoit lui-même. Il estimoit le Tasse, il en connoissoit le mérite, quoiqu'il

plaiſe au dernier Traducteur de la Jéruſalem, d'avancer qu'il n'a jugé de ce Poëte que ſur des notions vagues, & en quelque ſorte ſur le rapport d'autrui. Ce ſeul vers de l'art poëtique, où en parlant du Taſſe, il dit :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Lett. de M. Riccob. p. 5. & 6. notes.

Il n'eut point de ſon livre illuſtré l'Italie,

fait aſſez voir qu'il le regardoit comme un Poëte très-illuſtre.

S'il n'eût pas lû le poëme de la Jéruſalem avec quelque attention, en auroit-il ſçu diſcerner les véritables beautés, comme il a fait dans ces vers :

Il n'eut point de ſon livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage héros, toujours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raiſon ;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede & ſa maîtreſſe
N'euſſent de ſon objet égayé la triſteſſe.

Il eſt vrai que M. Deſpréaux a reproché au Taſſe un peu de *clinquant*; car il ne dit pas qu'il en eſt plein, comme quelques Critiques ont voulu, & veulent encore le faire entendre. Les Italiens n'avouent-ils pas auſſi qu'il y en a un peu ? Ce reproche de M. Deſpréaux eſt-il une raiſon qui ait pû

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

faire dire avec le moindre fondement ce que l'on ne craint pas d'ajouter, que M. Deſpréaux n'étoit pas un Critique ſûr ? » C'eſt une choſe plaiſante, dit » à cette occaſion un Ecrivain connu, » que de voir certaines perſonnes ci- » ter à leur tribunal les plus grands » maîtres. Selon eux le plus grand Cri- » tique de la France n'eſt pas un Cri- » tique ſûr. Eſt-ce Pradon, eſt-ce » Bourſault, eſt-ce Chapelain qui » parlent ainſi ? »

Préf. de la trad. de la Jéruſ. délivr. Notes ſur la lett. de Mademoiſelle Riccoboni.

M. Mirabaud dans l'apologie plus qu'Italienne qu'il fait du Taſſe, & dans ſa cenſure outrée du jugement de M. Deſpréaux, s'appuie de l'autorité de M. l'Abbé Terraſſon. Mais je ne vois pas bien ſur quel fondement. Il eſt vrai que cet Abbé, zélé apologiſte des Modernes, fait un grand éloge du Taſſe dans ſa diſſertation Métaphyſique ſur l'Iliade; il eſt vrai que dans le paralléle qu'il fait des deux poëmes, il place le Poëte Grec au-deſſous du Poëte Italien ; qu'il prétend même que la Jéruſalem délivrée priſe dans ſa totalité, lui paroît plus ſoutenable, plus variée, & plus liée même que l'Enéïde; qu'enfin il contredit le jugemen que M. Deſpréaux

Differt. ſur l'Iliade, t. 1. part. 3. ſect. 2. art. v.

porte du Taſſe dans ſa neuviéme Satyre & dans ſon Art poëtique. Mais loin d'en conclure que M. Deſpréaux étoit un Critique peu ſûr, il eſt lui-même perſuadé qu'il y a du faux brillant dans le Taſſe, & que le Critique François a eu raiſon de le blâmer. M. l'Abbé Terraſſon fait quelque choſe de plus, il montre dans le Taſſe des défauts eſſentiels que M. Deſpréaux ne lui avoit point reprochés. L'autorité de M. l'Abbé Terraſſon ne ſert donc de rien à M. Mirabaud, pour ne pas dire qu'elle lui eſt contraire.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Au reſte pour vous montrer que c'eſt avec réflexion que M. Deſpreaux a jugé du Taſſe, il eſt bon de vous rapporter ce qu'il dit peu de tems avant ſa mort à une perſonne qui lui demandoit s'il n'avoit point changé ſur cela de ſentiment.

» J'en ai ſi peu changé, diſoit-il, » que reliſant derniérement le Taſſe, » je fûs fâché de ne m'être pas expli- » qué un peu au long ſur ce ſujet » dans quelqu'une de mes réflexions » ſur Longin. J'aurois commencé par » avouer que le Taſſe a été un génie » ſublime, étendu, heureuſement né » à la poëſie, & à la grande poëſie.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

» Mais enſuite venant à l'uſage qu'il » a fait de ſes talens, j'aurois montré » que le bon ſens n'eſt pas toujours ce » qui domine chez lui. Que dans la » plupart de ſes narrations il s'atta- » che bien moins au néceſſaire qu'à » l'agréable. Que ſes deſcriptions ſont » preſque toujours chargées d'orne- » mens ſuperflus. Que dans la pein- » ture des plus fortes paſſions, & au » milieu du trouble qu'elles venoient » exciter, ſouvent il dégénere en » traits d'eſprit, qui font tout à coup » ceſſer le pathétique. Qu'il eſt plein » d'images trop fleuries, de tours af- » fectés, de pointes & de penſées fri- » voles, qui loin de pouvoir convenir » à ſa Jéruſalem, pourroient à peine » trouver place dans ſon Amynte. Or » tout cela oppoſé à la ſageſſe, à la » gravité, à la majeſté de Virgile, » qu'eſt-ce autre choſe que du *clin-* » *quant* oppoſé à de l'or. » Ainſi s'ex-

Contin. de l'Hiſtoire de l'Acad. Fr. éloq. de le Clerc.

pliqua M. Deſpréaux, au rapport de M. l'Abbé d'Olivet qui certifie avoir entendu ce diſcours, & l'avoir recueilli de la bouche même de celui à qui il le donne.

Spect. du 6. Mars 1711.

M. Addiſſon penſoit de même que M. Deſpréaux: parlant, dans le Spec-

tateur, d'un Opéra Italien dont le sujet étoit pris du Tasse : » Quant au » Poëte, dit-il, dont toutes ces mer- » veilles sont tirées, je suis de l'avis » de M. Despréaux, qu'un vers de » Virgile vaut mieux que tout le clin- » quant du Tasse. » C'est à peu près la pensée de M. de Voltaire dans ses *Stances* sur les Poëtes Epiques, où après avoir donné le caractere de Virgile, il ajoute :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

De faux brillans, trop de magie
Mettent le Tasse un cran plus bas ;
Mais que ne tolere-t'on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

Œuvr. de Volt. t. 4.

Voyez encore ce qu'il dit du même Poëte dans son essai sur le poëme épique. Quoique ce célébre Ecrivain, si grand Poëte lui-même, ne juge pas, ce semble, du Tasse avec tant de sévérité, il ne laisse pas d'y trouver bien des défauts essentiels, & il les fait connoître : en quoi il n'a pas suivi les préventions des Traducteurs anciens & modernes de la Jérusalem délivrée, qui ont beaucoup loüé ce poëme, & l'ont peu blâmé.

Tel a été Blaise de Vigenere qui en fit une traduction françoise du vivant

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

même du Taſſe, & ſur les premiers exemplaires aſſez imparfaits qui parurent de ſon poëme. Je ne vous conſeillerai pas de la lire. Quoique l'Auteur eut de ſon tems une place diſtinguée parmi les Traducteurs François, & que communément on lui ait donné rang après *Amiot*, ſa traduction eſt écrite dans une langue ſi différente de celle qu'on parle aujourd'hui en France, que la lecture en eſt déſagréable & pénible. D'ailleurs Vigenere s'y eſt donné tant de libertés, que ſon ouvrage mérite à peine le nom de traduction. Je n'y trouve rien qui puiſſe fonder l'éloge que Guillaume Soſſius fait de Vigenere dans ſa vie d'Henri IV. écrite en Latin, où il dit qu'Amiot a été le premier qui ait enſeigné à parler purement notre langue, & qui ait ſçu donner des nerfs au diſcours, mais que Vigenere y a ajouté du corps, de la charnure & des ornemens : & je comprends encore moins comment M. Dacier a pû parler avantageuſement des traductions de ce trop fécond Ecrivain. M. Huet en a jugé ſainement lorſqu'il a dit, qu'il étoit deſtitué de la connoiſſance des langues, & que ce défaut l'a empêché de pouvoir pren-

Mirab. préf. de ſa trad. de la Jéruſ. délivrée.

dre ſon rang parmi les bons Traducteurs. Le long ſéjour qu'il avoit fait à la Cour, & ſon commerce avec les meilleurs génies de ſon tems, n'avoient pû polir la dureté & la barbarie de ſon ſtyle.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Vigenere n'étoit pas perſuadé que l'on trouvât chez lui de pareils défauts : on le voit par la confiance avec laquelle il parle dans ſa longue & ennuyeuſe Epître dédicatoire à Mademoiſelle de Guiſe, Louiſe de Lorraine. Il croyoit faire à cette Princeſſe un préſent qui devoit lui être agréable, & il n'eſt en peine que de s'excuſer ſur ce qu'il lui préſente plus un Roman qu'une Hiſtoire. Il ne lui vient pas ſeulement en penſée que loin de rendre aucune des beautés du Taſſe, il les fait toutes éclipſer, & qu'il s'expoſoit à être du moins accuſé de témérité par celle même à qui il vouloit ſe rendre agréable, & qui entendoit apparemment la langue Italienne, puiſqu'il lui cite divers endroits écrits en cette langue, ſans les traduire. La ſeule choſe que Vigenere avoue, c'eſt que dans ſa traduction il a ſouvent *varié*, *changé*, *retranché*, *ajouté pluſieurs choſes* qui ne ſont pas dans le texte, &

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

il se justifie mal sur ces libertés. Les endroits qu'il a mis en vers déplaisent encore plus que sa prose. Ses *annotations* ont un certain air d'érudition ; mais je n'en ai pas vu trois ou quatre qui puissent être utiles pour éclaircir le Tasse. Sa traduction est l'un des derniers de ses ouvrages, & le fruit de sa retraite où il dit qu'il passa les dernieres années de sa vie. Elle parut en 1595. l'année qui précéda sa mort, & elle a été réimprimée en 1599. & en 1610.

Si le Tasse n'a pû être flaté de cette traduction, je ne crois pas qu'il ait été plus satisfait des efforts que firent Jérôme d'Avost, Jean du Vigneau & Pierre de Brach, Sieur de la Motte-Montussan, pour mettre son poëme en vers François. Le premier avoit appris de bonne heure la langue Italienne, il aimoit notre poësie, & il se plaisoit à s'y exercer : je vous en ai donné des preuves en vous parlant des Traducteurs de Pétrarque. Il avoit au plus vingt ans lorsqu'il entreprit de mettre en vers la Jérusalem délivrée, & du Verdier dit dans les additions à sa Bibliothéque, qu'il en avoit lû les vingt premiers chants. Il

en rapporte le troiſiéme, & c'eſt, je crois, tout ce qui en a été imprimé, quoique du Verdier diſe que dès 1584. la traduction de tout le poëme étoit prête à être miſe au jour.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Jean du Vigneau, Sieur de Warmont, né à Bourdeaux, fut moins indifférent, ou mieux ſervi. Sa traduction complette de l'ouvrage du Taſſe en vers François parut en 1595. à Paris, trois mois avant la mort du Poëte Italien. Elle eſt en vers Alexandrins, & dédiée à François de Bourbon, Prince de Conti. Elle ſe reſſent beaucoup du tems où elle a été compoſée. Jugez au moins de ſa verſification par cette partie du diſcours du vieillard qui ſe préſente à Renaud dans le dix-ſeptiéme chant :

Seigneur ne penſez pas que ſur les douces fleurs
Près des ruiſſeaux coulans, pami les chants charmans
Des Syrenes, parmi les Nymphes amoureuſes,
Et ſous le toit mignard des branches ombrageuſes,
Mais bien ſur un mont aſpre, eſpineux, rude & haut,
L'honneur & la vertu retrouver il vous faut.
Qui ne ſent chaud & froid, qui ne ſue & ne géle,
Ne s'acquerra jamais une gloire éternelle.
. . . . . .
Nature vers le ciel éleve votre face,
Elle inſpire dans vous la généreuſe audace.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Donc regardez en haut, rendez-vous desireux
De monstrer la beauté de vos faits valeureux.
La nature vous donne une ame prompte, ardente;
Un cœur haut & hardi, plein d'ire véhémente,
Non pas pour employer en de civils assauts,
Non pour estre soustien d'aucuns desirs brutaux,
Ainçois afin qu'ayant vos grans valeurs armées,
De courrous prons & chaus elles soient animées
Contre les estrangers; & pour mettre en prison
Les desirs ennemis de la sainte raison, &c.

T. 1. p. 415. M. de Beauchamps dans ses Recherches sur les Théâtres de France, parle d'un *Vigneau* à qui il attribue une Tragédie intitulée, *Ino*, & qu'il dit n'être connu que par le titre de cette piéce, & par ces quatre vers :

Mais qui est cetuy-là, qui décrit la rancœur
Contre la vache Inon de Junon dépitée,
Et d'un vers théâtral agace sa rigueur ?
C'est *Vigneau*, ce me semble.

Si c'étoit le même que le Traducteur du Tasse, il faudroit dire qu'il est encore plus connu par sa version que par cette tragédie.

Pierre de Brach, compatriote & ami de du Vigneau, est beaucoup moins ignoré. On a un volume de ses poësies imprimé dès 1576. & il vivoit encore en

en 1600. ſi je dois en croire une note que je trouve ſur mon exemplaire de la Bibliothéque de la Croix du Maine. L'Auteur de cette note dit qu'étant à Bourdeaux en 1600. il y vit de Brach qui lui parla d'un ouvrage qu'il venoit d'achever, mais qui ne devoit paroître qu'après ſa mort. Je ne ſçai ce que c'eſt. A l'âge d'environ cinquante ans, de Brach s'amuſa à traduire en vers quelques chants du Taſſe, mais ſans obſerver l'ordre du poëme. Il traduiſit d'abord le ſeiziéme chant où Renaud retenu par Armide dans un palais enchanté, ſe reconnoît, a honte de l'état où il ſe trouve, & abandonne Armide. Du ſeiziéme chant il retourna au quatriéme; de celui-ci au douziéme; & du douziéme au ſecond. C'eſt dans le même ordre qu'il publia ces quatre chants en 1596. Il dédia le premier à Henri IV. le ſecond à Madame, ſœur unique de Sa Majeſté, le troiſiéme à M. Forget, Secrétaire d'Etat, & le dernier à Odet de Matignon, Comte de Torigny, Lieutenant Général pour le Roi en la baſſe Normandie. La guerre venoit de ravir ce Seigneur: mais de Brach ne voulut pas ſupprimer l'hommage qu'il lui avoit deſtiné, afin

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

de faire voir que *ſes vœux d'obligation & d'amitié* pour M. de Matignon *étoient irrévocables, & même après la mort.* Pour vous donner une idée de ſa verſification, voici le portrait qu'Armide fait à Godefroi du fils d'Arban ſon tuteur, avec qui elle avoit été élevée.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Grandette je devins, & ſon fils creuſt auſſi ;
De croiſtre ce fuſt tout, car il n'euſt oncq ſoucy
De s'advire à l'honneur, d'apprendre avec adreſſe
L'exercice que doiſt apprendre une nobleſſe.
Rien de bien advenant ne lui convenoit pas,
Rien de brave il n'avoit ; ſes penſers étoient bas.
Un aſpect mal plaiſant, d'un difforme viſage,
Eſtoit accompagné d'un lâche & vil courage :
Superbe toutefois, d'avarice bouillant ;
Et ſoit ou qu'il ſe teuſt, ou qu'il allaſt parlant,
Et ſoit en ſa façon, en ſon port, en ſon geſte,
Toujours tout incivil, & toujours tout agreſte ;
Et de ſon naturel ſi fort enclin au mal,
Qu'aux vices il étoit à ſoy-mêmes eſgal.

Mirab. pref. de ſa trad. du Taſſe.

Jean Baudoin, qui fut membre de l'Académie Françoiſe dans la naiſſance de cette célébre Compagnie, peu content de ces traductions de la Jéruſalem délivrée, en entreprit une nouvelle en proſe, qu'il publia en 1626. Elle eſt plus littérale & plus intelligible que celle de Vigenere ; mais je ne

sçai si la lecture en est beaucoup plus satisfaisante. M. de Ségrais disoit que l'Iliade d'Homere, quoique traduite en vieux Gaulois, étoit néanmoins agréable à lire, au lieu que la traduction de Baudoin écrite en François, faisoit bâiller ceux qui la lisoient. Il vouloit par-là relever le Poëte Grec au-dessus du Poëte Italien. D'autres trouveront que par cette comparaison il ne mettoit réellement que le Traducteur du Tasse au-dessous des Traducteurs Gaulois d'Homere : & il faut convenir que le style de Baudoin répond assez à la mauvaise opinion qu'en avoit M. de Ségrais.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Cependant la premiere édition de sa Traduction du Tasse fut reçue avec applaudissement. Mais cette espéce de succès n'aveugla point le Traducteur. Ayant relu son ouvrage dans un âge plus mûr, il y apperçut lui-même bien des taches qui s'étoient d'abord dérobées à sa vûë. Il reprit l'original Italien, le compara avec sa version, & corrigea celle-ci dans un grand nombre d'endroits. Il y ajouta *des observations générales sur la Jérusalem*, & *l'allégorie* de ce poëme : il pouvoit épargner ces additions. Les observations n'ap-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

prennent presque rien : pour l'allégorie, c'est une pure rapsodie de pensées morales & d'idées métaphysiques où je ne trouve pas plus de rapport avec le poëme que l'allégorie que le Tasse en avoit donnée lui-même. La seule observation qui me paroisse de quelque utilité est celle qui contient quelques avis sur ce qui constitue la perfection du poëme épique : ces avis sont pris du second discours du Tasse sur l'art poëtique. Baudoin n'a point donné ici la vie du Poëte, parce qu'il en avoit déja orné sa traduction des Morales du Tasse imprimées en 1632. Sa seconde édition de la Jérusalem, traduite en prose, est de 1648.

Michel le Clerc ne l'estimoit guéres plus que la premiere, quoiqu'il eût été ami du Traducteur, & membre de la même Académie. Il vouloit d'ailleurs que l'on traduisît les Poëtes en vers, & sans trop examiner si son génie poëtique pouvoit fournir une telle carriere, il entreprit lui-même de traduire ainsi la Jérusalem délivrée. Il ne consulta d'abord que son plaisir & son amusement en tournant en vers François quelques endroits seulement de ce poëme qui l'avoient le plus touché.

Ces essais, il les montra à ses amis & à des personnes pour qui il avoit de la considération : on les loua, on l'engagea à continuer, c'est-à-dire, que l'on flata son inclination, & peut-être son amour propre. Cependant il n'a paru de sa traduction que les cinq premiers chants qui furent imprimés en 1667. Mais l'Auteur avoit fait la suite : il parle lui-même des cinq chants qui suivent les cinq premiers, comme étant fort avancés, & il ajoute qu'il espéroit les donner bientôt, & trouver le loisir d'achever le reste. On voit aussi dans le Mercure du mois de Septembre 1691. qu'il avoit lû vingt strophes de cette suite dans une assemblée publique de l'Académie.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Avertiss. de la trad. de le Clerc.

Cette traduction est de tous les ouvrages de le Clerc celui dont il s'est le plus occupé, & qui a le moins réussi. Non-seulement il traduisoit le Tasse à la lettre, mais même il le rendoit presque vers pour vers. Il est moralement impossible de réussir dans un pareil projet : presque tout le succès qu'un Traducteur peut en attendre, c'est d'étonner ses lecteurs par la peine que son ouvrage a dû lui coûter. Quoiqu'il y ait dans la traduction de le Clerc

Mirab. préf. de sa trad. du Tasse.

Contin. de l'hist. de l'Acad. Fr. par d'Olivet.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

plusieurs stances assez heureuses, il y en a néanmoins un si grand nombre de manquées, & le nombre des vers médiocres y est si supérieur à celui des bons, qu'on a peu de regret que l'ouvrage ne soit pas achevé.

Le Clerc croyoit au contraire que si sa traduction n'étoit pas goutée, c'est qu'il avoit eu tort de choisir un original dont le caractere, à ce qu'il pensoit, ne convenoit ni au pays, ni au siécle où il vivoit. Il ne se reprochoit pas d'avoir mal traduit le Tasse, mais de l'avoir traduit. Et comme la neuviéme satyre de M. Despréaux parut dans le même tems, il se figura qu'en censurant le Poëte Italien, cette satyre avoit plus contribué que toute autre chose à la chûte du Traducteur. Il est cependant vrai, comme on l'a dit plus haut, que par un retour d'affection paternelle pour cet enfant qu'il avoit mis au monde, il continua cette traduction, & ne cessa d'y travailler que lorsqu'il mourut.

Il y a une autre traduction de la Jérusalem en vers François, imprimée en 1671. Celle-ci est complette, & ce n'est pas un plus grand avantage pour le public. La médiocrité du style se

souffre dans la prose ; mais elle est insupportable dans les vers : & l'on peut assurer que la poësie de cette traduction est fort au-dessous du médiocre. Qui ne connoîtroit la Jérusalem délivrée que par les vers ennuyeux de ce mauvais traducteur, n'auroit pas certainement une haute idée de ce poëme célébre. M. Mirabaud qui en porte un jugement si sévére, mais juste, ne nomme point l'Auteur de cette traduction. C'est Vincent Sablon, Chartrain, plus connu par un petit livre intitulé, *Histoire de l'auguste & vénérable Eglise de Chartres*, dont on a fait au moins cinq éditions, quoique ce ne soit presque qu'un abrégé de la *Parthenie* de Rouillard. Dom Liron, dans sa Bibliothéque Chartraine, se contente de citer sa traduction du Tasse. Le privilége accordé pour l'imprimer est du premier Septembre 1659. Cependant l'impression n'en fut achevée que le 30 Avril 1671. Puisque l'on avoit attendu si longtems, on auroit encore mieux fait de laisser entiérement dans l'oubli un ouvrage si méprisable.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

La seule traduction qui puisse donner de la Jérusalem délivrée une idée

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

qui réponde au moins à une partie de ce que ce poëme a d'eſtimable, eſt celle que M. Mirabaud publia en 1724. en proſe, & dont il fit hommage à Monſeigneur le Duc d'Orléans. Le Taſſe preſque entiérement oublié juſques-là de ceux qui ne pouvoient le lire dans ſa langue originale, & que cet Auteur dégoûtoit dans ſes anciens Traducteurs, parut d'abord reprendre une nouvelle vie dans cette nouvelle traduction. M. Mirabaud partagea même en quelque ſorte la gloire que ce poëme avoit acquiſe à ſon Auteur. Sa traduction fut un des principaux fondemens de ſa réception à l'Académie Françoiſe, où l'on ne manqua pas de lui donner de grands éloges. « Ç'a » été, dit M. de Fontenelle, votre » belle traduction de la Jéruſalem du » Taſſe qui a brigué nos voix : vous » avez appris aux François combien » étoit eſtimable ce Poëte Italien » qu'ils eſtimoient déja tant : dès qu'il » a parlé par votre bouche, il a été » reçu par tout, par tout il a été ap- » plaudi. L'envie & la critique n'ont » pas eu la reſſource de pouvoir attri- » buer ce grand ſuccès aux ſeules » beautés du Taſſe ; il perdoit les

Diſc. prononcé à la réception de M. Mirab.

» charmes de la poëſie, il perdoit les » graces de ſa langue, il perdoit tout, » ſi vous ne l'euſſiez dédommagé. . . . » La voix du public qui prévint nos » louanges, vous indiqua dès-lors à » l'Académie. Voilà votre titre ».

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Rien de plus flateur qu'un pareil éloge, & ſurtout de la part d'un Ecrivain tel que M. de Fontenelle. Mais ſi cet encens pouvoit étourdir un Ecrivain à qui on l'offroit ſi libéralement, l'empreſſement que l'on eut à lui montrer les défauts de ſa traduction, ne dût ſervir qu'à diſſiper les ténébres qui auroient pû les lui cacher. Il avoue dans la préface de la ſeconde édition qu'il donna en 1735. qu'on lui fit bien des reproches ſur les regles qu'il s'étoit faites de la traduction, & qu'il avoit cru devoir ſuivre, ſur le ſtyle même de ſa traduction, ſur les retranchemens qu'il avoit faits à l'original, ſur les changemens qu'il avoit jugé néceſſaires & qui n'avoient pas paru tels aux autres, enfin ſur quantité d'endroits où l'on ne trouva pas qu'il eût rendu ni les expreſſions, ni les penſées de l'Auteur.

Tous ces reproches furent principalement expoſés dès le commencement

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

de l'année 1725. dans une lettre que Mademoiſelle Riccoboni, de la Comédie Italienne, adreſſa ſur ce ſujet à M. l'Abbé Conti, Gentilhomme Italien, dont l'eſprit, le goût & l'érudition ne ſont pas moins connus en France que chez nos voiſins. Cette lettre deſtinée d'abord pour le Journal des Savans où elle ne put être inſérée à cauſe de ſon étendue, fut imprimée & répandue avec des notes d'un *ami de l'Auteur*, c'eſt-à-dire, de M. l'Abbé des Fontaines qui travailloit alors au Journal des Savans. L'année ſuivante on la réimprima avec les mêmes notes dans le Journal de du Sauzet intitulé, Bibliothéque Françoiſe, ou Hiſtoire littéraire de la France, tome IV. ſeconde partie.

Le ſeul endroit qui ſoit favorable dans cette lettre à M. Mirabaud eſt celui où le Critique applaudit à la défenſe que le Traducteur avoit priſe du Taſſe contre la cenſure de M. Deſpréaux; encore le mérite de cette défenſe eſt-il un peu diminué par les notes de l'éditeur de la lettre. Du reſte Mademoiſelle Riccoboni examine en critique ſévere la préface & la traduction de M. Mirabaud. Elle fait l'apo-

logie du goût de sa nation, & son zéle s'enflamme si vivement à cette occasion, que bien des gens ont demandé quel pouvoit être l'objet de son emportement. Elle emprunte contre le nouveau Traducteur la même plume dont le Rossi s'étoit servi en écrivant contre le Tasse.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Mais cette partie de la lettre de la savante Critique a dû faire moins d'impression sur le commun des Lecteurs éclairés, que tout ce qu'elle reprend dans les principes de M. Mirabaud sur la traduction, & dans la traduction même du premier chant de la Jérusalem délivrée : car elle n'a pas cru devoir pousser sa censure ou son examen critique au-delà du premier chant de ce poëme.

M. Mirabaud étoit convenu qu'il n'avoit point traduit le Tasse littéralement, qu'il avoit supprimé plusieurs comparaisons, resserré ce qui lui avoit paru trop diffus, adouci certains endroits où le Poëte se montroit trop Mythologiste, & qu'il avoit pris quelques autres libertés que le génie de notre langue & le goût le plus général de la nation auxquels il avoit voulu se conformer, l'avoient obligé de pren-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

dre. Une partie de sa préface étoit employée à justifier ces libertés ; & il y parle toujours en homme qui est persuadé qu'on ne pouvoit l'en blâmer.

C'est cependant ce que fait Mademoiselle Riccoboni, & je serois fort porté à croire qu'elle a raison d'observer qu'un Traducteur ne doit point ajuster à ses vûes particulieres, ni au goût de son siécle ou de sa nation, les ouvrages qu'il entreprend de traduire, qu'autrement ce ne seroit plus représenter les originaux que l'on a dessein de faire connoître. Si l'Auteur que l'on interpréte a eu tort, dit-elle, c'est au lecteur à en juger, & pour cela même il faut qu'une traduction soit fidelle. Avec les principes de M. Mirabaud sur la traduction, on peut être excellent imitateur, mais on n'est pas traducteur. Celui-ci doit au public son Auteur tel qu'il est. Suivant ces regles, Mademoiselle Riccoboni juge que le poëme du Tasse se trouve dans la nouvelle traduction tellement changé, affoibli & décharné, qu'il sera absolument méconnoissable aux Italiens, & à tous ceux qui bien instruits de la langue du Poëte, compareront l'original avec la traduction.

M. Mirabaud avoit proteſté, qu'à l'exception des libertés dont il a rendu compte, dans tout le reſte il étoit Traducteur *exact & fidéle*. Son Critique, loin d'en convenir, montre par l'examen de la traduction du ſeul premier chant, que le Traducteur s'eſt ſouvent écarté de la penſée du Poëte, d'où l'on conclut deux choſes également fauſſes, qu'il ignore la langue du Taſſe, ou qu'il n'a voulu donner qu'une imitation de ſon poëme. M. R. nous apprend à cette occaſion, que le bruit s'étoit répandu dans Paris, que M. Mirabaud s'étoit contenté de mettre en beau langage la vieille traduction de Baudoin. Mais ce bruit ſi déſavantageux à un Ecrivain de ce mérite, n'étoit point fondé. La Critique le juſtifie elle-même en rapportant pluſieurs endroits où Baudoin, dans ſon vieux langage, avoit au moins rendu fidélement le ſens du Taſſe, au lieu que dans ces mêmes endroits M. Mirabaud s'en étoit écarté, preuve qu'il n'avoit nullement penſé à rajeunir cette vieille verſion. Ce ſont les propres paroles de Mademoiſelle Riccoboni.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je vous conſeille de lire cette lettre

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

avec les notes qui l'accompagnent, & qui en rectifient divers endroits. Cette critique fit cependant peu de tort à la traduction de M. Mirabaud, que l'on regarda du moins comme un livre amusant & bien écrit. L'Auteur en retira en particulier une utilité réelle. Il examina de nouveau sa traduction, il corrigea toutes les fautes que son Critique lui avoit reprochées, & qu'il crut être réellement des fautes. Sans souscrire généralement à tout ce qu'on avoit repris & censuré, il reconnut la solidite de plusieurs observations de son censeur, & s'y soumit. C'est ce que fait tout Auteur qui sacrifie l'amour propre à la vérité. Il est du moins certain que la seconde édition de sa traduction est fort supérieure à la premiere, & que si celle-ci, malgré ses défauts, avoit eu un succès avantageux, la nouvelle étant beaucoup moins défectueuse, l'Auteur a eu raison de se flater qu'elle seroit encore mieux reçue.

A la fin de la lettre de Mademoiselle Riccoboni, l'on dit dans une note, que l'on faisoit espérer qu'un jeune homme de beaucoup d'esprit, né en Italie, & élevé en France, ne tarde-

roit pas à faire part au public d'une nouvelle traduction de la Jérusalem délivrée, à laquelle il travailloit depuis quelque tems. C'étoit en 1725. que l'on donnoit cette espérance, & l'on assuroit alors que le prétendu jeune homme étoit Mademoiselle Riccoboni elle-même. Mais jusqu'à présent cette traduction n'a point paru.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Dans quelques éditions Italiennes de la Jérusalem délivrée, on trouve cinq chants ajoutés par Camillo Camilli, qui, prétendant que le poëme n'étoit point achevé, s'imagina, pour lui donner ce complément qu'il croyoit lui manquer, de décrire la suite des avantures d'Armide & d'Herminie, & la mort de l'une & de l'autre. C'est apparemment ce supplément qui a été traduit en prose par Jacques Corbin, Ecrivain fort mépriſé, qui d'Avocat au Parlement de Paris, devint *Conseiller & Maître des Requêtes ordinaire de la Reine Anne d'Autriche*, qualité qu'il prend dans son *Recueil d'Edits sur les Cours des Aydes* imprimé en 1623. L'Auteur mourut à la fin de 1653. Je n'ai vu que le titre de sa traduction qui parut en 1600. Ce titre est: *la Jérusalem régnante, contenant la*

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

suite & la fin d'Armide & d'Hermine à la fin de Torquato Taſſo ; avec les nouvelles amours de Bravemont & de Filaminte, traduite de l'Italien.

Après la Jéruſalem délivrée, il n'y a aucun ouvrage du Taſſe qui ſoit plus célébre que ſon *Aminte* qu'il fit pour plaire au Duc de Ferrare ſon protecteur, & qui fut repréſentée avec beaucoup d'applaudiſſement. « Cette » piéce qu'il appella *Fable bocagere*, & » qu'on connoît mieux ſous le nom de » *Paſtorale*, dit l'Abbé de Charnes, eſt » un chef-d'œuvre en ſon genre & un » original, dont *le Berger fidéle* & *la* » *Philis de Scire* n'ont été que de belles » copies. Tout le monde fut enchanté » de la nouveauté de ce ſpectacle, & » de ce mêlange de Bergers, de Héros » & de Divinités, qu'on n'avoit pas » encore vus enſemble ſur le théatre. » Il parut aux yeux des ſpectateurs » comme un tableau merveilleux, où » l'imagination & la main d'un Pein- » tre excellent faiſoit voir en même » tems dans un beau payſage, la gran- » deur héroïque & la douceur de la vie » champêtre animées de couleurs ſi » vives & d'expreſſions ſi délicates, » qu'on ne fit point difficulté de mettre

Vie du Taſſe, par de Charnes, p. 45. 46.

» l'*Aminte* en paralléle avec tout ce » que le Théatre ancien avoit fait voir » juſqu'alors de grand dans la Tragé- » die, & d'agréable dans la Comédie... » Ce qu'il y avoit de ſingulier pour » ceux qui connoiſſoient le Taſſe, » c'eſt qu'il s'étoit lui-même dépeint » dans ce poëme ſous la perſonne de » Tirſis, & qu'il y paroiſſoit dans cet » état tranquille où l'avoit mis la pro- » tection du Duc de Ferrare, & dans » cet heureux loiſir qu'il donnoit tout » entier aux Muſes. On y voyoit le » portrait du Duc & de ſa Cour tou- » ché de la maniere du monde la plus » fine & la plus ingénieuſe ; & tout » cela étoit rehauſſé par l'odieuſe » peinture de Mopſe, ſous le nom du- » quel le Taſſe déſigne un de ſes en- » vieux. »

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Un autre mérite de cette paſtorale, c'eſt que l'Auteur y a ſcrupuleuſement obſervé les regles preſcrites par Ariſtote ſur l'unité de lieu, & ſur celle des caracteres. Il a ſçu ſoutenir l'intérêt de ſa piéce, non en faiſant intervenir, comme tant d'autres, une double action, ſouvent trop ou trop peu liée avec l'action principale, mais en ménageant dans ſon ſujet même des ſitua-

Pecquet, préface de ſa traduct. de l'Aminte.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

tions touchantes. Les admirateurs de cette piéce ajoutent que l'on y voit preſque partout une ſageſſe d'expreſſions qui n'a pas toujours trouvé dans les Poëtes Italiens de ſcrupuleux imitateurs. Heureux ſi le Taſſe eût auſſi trouvé une ſageſſe d'idées, de ſentimens & de maximes qui eût ôté le danger inſéparable de la lecture de ſa paſtorale!

Le Poëte étoit lui-même ſi convaincu de la beauté de cette piéce, que quelque difficile qu'il fût ſur ſes productions, & quoique mécontent même de preſque toutes les autres dont la poſtérité a porté un jugement ſi avantageux, ſa paſtorale étoit la ſeule pour laquelle il ne craignoit point les efforts de la critique. Et il eſt vrai que la réputation de cet ouvrage ne pouvoit guéres aller plus loin, lorſqu'on s'aviſa de le critiquer. Encore les premiers qui l'ont entrepris, comme Bartholomeo Ceva Grimaldi, ont-ils fait une critique ſi pleine de ſubtilités, qu'elle ne méritoit pas, ce me ſemble, toute l'érudition que le ſavant Fontanini a employée pour la réfuter dans ſa défenſe de l'Aminte qu'il donna en Italien, à Rome, l'an 1700.

Cette paſtorale n'eſt pourtant pas exemte de défauts : & l'un de ſes zélés admirateurs convient lui-même qu'on ne peut paſſer pour cenſeur injuſte, en reprochant au Taſſe dans ſon Aminte un peu de ſéchereſſe, & ce nombre infini de récits conſécutifs, qui ne donnant rien à la repréſentation, laiſſent ſans occupation un des principaux ſens par l'organe duquel les hommes ſont plus facilement touchés. Le pere Bouhours dans la *Maniere de bien penſer dans les ouvrages d'eſprit*, condamne auſſi la Silvie du Taſſe qui en ſe mirant dans une Fontaine, & en ſe mettant des fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la penſée trop recherchée & trop peu naturelle pour une bergere ; & je crois qu'il a raiſon. M. de Fontenelle paſſe auſſi condamnation ſur cette penſée, mais en ajoutant que l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux pointes. Les chœurs du troiſiéme & du quatriéme acte ne ſont pas attribués au Taſſe, auquel ils ne ſemblent guéres en effet appartenir : ils paroiſſent d'un Poëte plus moderne. On croit auſſi que la

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Pecquet, *ut ſuprà.*

Diſc. ſur la nat. de l'Egl.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

petite piéce intitulée, *l'Amour fugitif*, qui se trouve à la fin de la pastorale, & qui a beaucoup de rapport avec le prologue, est encore d'une autre main.

Cependant presque tous les Traducteurs de l'Aminte, & ils sont en assez grand nombre, ont pareillement traduit cette piéce & ces chœurs. Le Tasse à pû voir lui-même plusieurs de ces Traducteurs. Il ne mourut que le 15 Avril 1595. & environ dix ans auparavant, on voyoit des copies d'une traduction de son *Aminte* faite par Henriette de Cleves, fille & héritiere de François de Cleves, Duc de Nevers, Comte de Réthelois, & femme de Ludovic Gonzague, Prince de Mantoue. Cette Dame vivoit en 1583. La Croix du Maine parle de sa traduction dans sa Bibliothéque qui parut en 1584. Mais il n'en parle que comme d'un ouvrage encore manuscrit. C'étoit un honneur pour le Tasse d'avoir eu une Dame & une Princesse pour traductrice : mais cette version n'a jamais été publiée.

La premiere que je connoisse avoir été imprimée, est celle de Pierre de Brach, Poëte Gascon dont je vous ai déja parlé. Sa traduction qui est en

fort mauvais vers, fut imprimée en 1584. à Bourdeaux lieu de la naissance du Traducteur.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

La version en prose du sieur de la Brosse qui parut en 1593. dédiée à la Marquise de Noirmoutiers, n'est pas meilleure. Le Traducteur dit que c'étoit son coup d'essai. Et comme il ne s'est point nommé, il se flatoit qu'en demeurant inconnu, il en tireroit cet avantage, *qu'il se verroit souvent reprendre sans rougir, & qu'il feroit son profit des justes corrections de ceux que la haine ou l'envie ne porteroit point à le censurer.* Il y a lieu de croire qu'il eut quelques confidens qui trahirent son secret, puisque nous savons aujourd'hui son nom, & que c'est le même de la Brosse qui a été attaché au Cardinal du Perron, & de qui nous avons plusieurs autres ouvrages sur diverses matieres. M. de Beauchamps n'a pas ignoré non plus qu'un M. de la Brosse avoit traduit l'Aminte; mais c'est apparemment tout ce qu'il en a sçu, puisqu'il cite cette traduction sous l'année 1591. & qu'il ne dit point si elle est en vers ou en prose, où, & en quelle forme, elle a été imprimée.

Rech. sur les Th. t. 1. P. 488.

Il ne rend pas un meilleur compte

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

de la traduction de Guillaume Belliard. Tout ce qu'il nous en apprend, c'eſt qu'elle parut en 1596. & qu'elle fut réimprimée en 1603. Il devoit ajouter que la ſeconde édition eſt de 1598. & que cette traduction eſt en proſe. Les deux dernieres éditions ſont accompagnées du texte Italien. Il y en a eu une troiſiéme en 1609. à Paris, qui eſt pareillement accompagnée du texte original.

Même négligence en parlant de la traduction du même ouvrage imprimé en 1632. & qui eſt du ſieur de Rayſſiguier, qualifié par quelques-uns Avocat au Parlement. Cette traduction eſt en vers François & *accommodée au Théatre.* On voit par l'*Avis au lecteur* qu'elle fut repréſentée en 1632. à l'Hôtel de Bourgogne. Nous n'avons point de monumens qui nous apprennent ſi elle eut du ſuccès. L'Auteur ſe flatoit qu'il ſeroit grand, puiſqu'il dit avec confiance, *qu'il ne craint point qu'il lui en arrive rien qui le fâche*, & que *s'il devoit croire ceux qui avoient vu ſon ouvrage, & qui avoient l'oreille & le goût délicat*, il pouvoit aſſurer *que l'on y trouveroit des choſes qui contenteroient.* Cependant il donne cette piéce

à lire *comme une punition*, & peut-être n'avoit-il pas tort ; c'eſt du moins une peine de lire juſqu'au bout, comme il le demande, des vers ſouvent plats & rampans, où l'expreſſion péche fréquemment contre les régles de la Grammaire, où les termes ſont quelquefois ſurannés, où les inverſions jettent de l'obſcurité en quantité d'endroits, où enfin l'on rencontre des jeux de mots froids & inſipides, & des rimes qui n'ont jamais été faites les unes pour les autres.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

J'avoue cependant que j'y ai trouvé de beaux vers, que le langage ne manque pas de pureté en divers endroits ; que d'ailleurs la traduction, quoique libre, rend pour l'ordinaire les penſées du Taſſe. Peut-être que le ſieur de Rayſſiguier eût fait un ouvrage moins défectueux, s'il eût attendu, pour y travailler, que ſon eſprit eût recouvré cette tranquillité que les adverſités lui avoient fait perdre, & dont il ſe plaint avec amertume dans ſon Avis au lecteur, dans ſon Epître dédicatoire à M. de Ventadour, Duc & Pair de France, & plus encore dans ſa *Priere à Dieu ſur ſa priſon*, dans ſes Stances à M. Marceau, Lieutenant

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

général au Siége préſidial de Saintes, & dans quelques autres de ſes poëſies dont j'eſpere vous parler ailleurs.

Charles Vion, Ecuyer, Seigneur de Dalibray, parle avantageuſement de cette traduction de Rayſſiguier dans l'avertiſſement ſur celle qu'il donna lui-même en vers François la même année 1632. Je ne ſçai pourquoi il dit dans le même avertiſſement « qu'il n'a » point mis ſon nom à cette piéce, » non pour ſe cacher, afin qu'on le » cherche, mais parce qu'on ne ſe ſou- » cie point de ſçavoir le nom d'un » Traducteur ». Ce langage eſt entiérement ſuperflu, puiſqu'il a ſigné l'Epître dédicatoire à Mademoiſelle de Bourbon. Cette ſignature rend pareillement inutiles toutes les preuves que M. de Beauchamps apporte pour montrer que Dalibray eſt le Traducteur de cette piéce: il ſe nomme, on ne pouvoit plus en douter.

On ne peut qu'applaudir à la cenſure que Dalibray fait, dans le même avertiſſement, du ſtyle enflé, & des pointes que les Ecrivains de ſon tems affectoient dans leurs ouvrages: mais on n'applaudira pas ſi aiſément ni à ſa traduction, ni à ſa verſification. J'y trouve

trouve presque tous les mêmes défauts que dans la version de Rayssiguier. Dalibray donne la sienne pour très-fidelle : « J'ai été trop grossier, dit-il, » pour n'être pas fidéle ; j'ai bien » rendu, parce que je n'ai pas eu l'in- » vention de changer ; j'ai trouvé fort » peu de mes pensées assez belles pour » en être tenté & corrompu ; ainsi » mon malheur m'a fait rencontrer » heureusement, & ma foiblesse m'a » attaché à ma matiere ». Il veut pourtant qu'on lui sçache gré de la peine qu'il s'est donnée, & c'est à quoi tendent ses réflexions sur les difficultés, qu'il grossit peut-être, de traduire les Poëtes en vers.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

M. de Beauchamps cite une troisiéme traduction de l'*Aminte* imprimée en 1632. & la donne au sieur *Pichou*, Dijonois. Feu M. Papillon parle de ce Poëte François dans sa Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne, mais il omet dans le catalogue de ses ouvrages cette traduction de l'Aminte qui, selon M. de Beauchamps, est en vers François, & fut imprimée in-8°. chez Targa. Pichou, selon son ami Isnard, Médecin né à Grenoble, étoit fils d'un Militaire, & avoit été élevé dans l'é-

Rech. t. 2. p. 66.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

tude des lettres. Il fit ſes premiéres études au Collége des Jéſuites de Dijon, où il fit paroître une heureuſe mémoire, beaucoup de ſolidité, de jugement & de vivacité d'eſprit. Mais *le fatras de la Philoſophie que l'on ſouffre aujourd'hui dans les Ecoles*, dit Iſnard, *le dégoûta*, & il ſentit pour cette étude une averſion invincible. Dès ſes plus tendres années, il montra du goût & de l'inclination pour la poëſie Latine, & il y joignit dans la ſuite la poëſie Françoiſe & l'étude de l'hiſtoire. L'une & l'autre, l'hiſtoire & la poëſie, firent toute ſon application. *C'étoient*, ſelon Iſnard, *les deux maîtreſſes dont il étoit paſſionnément amoureux*. Le même Panégyriſte reconnoît dans ſon ami, *ce talent poëtique que le Ciel ne donne qu'à des perſonnes extraordinaires, & qu'à ceux qui ne viennent au monde que par miracle*. Les ouvrages que j'ai vûs de ce Poëte juſtifient mal ce panégyrique; les récompenſes dont M. le Prince, pere du grand Louis de Condé, honora ſes premiers travaux, & les applaudiſſemens que l'on donna aux repréſentations de ſes Tragi-comédies, ne ſont point des preuves de la bonté de ces ouvrages. Pichou fut aſſaſſiné vers 1630.

Préf. de la trad. de la Phil. de Scire par Pichou, Bib. de Bourgog. part. 2. pag. 154.

En 1638. un anonyme fit encore paroître en notre langue, & en vers, l'Aminte du Taſſe. Mais c'eſt plus une imitation qu'une traduction. L'anonyme en convient lui-même, & il dit qu'en cela il a ſuivi les conſeils de ſes amis qui l'ont déterminé à ſe contenter de *traduire fidélement* les plus belles penſées du Poëte Italien, & du reſte d'accommoder la piéce *au goût de notre Théatre*. Auſſi demande-t-il qu'on la liſe *comme protecteur, & non comme ſévere Critique*. Elle eſt dédiée au nom du Libraire Touſſaint Quinet, *à M. Ferrant, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils d'Etat & privé, Lieutenant particulier civil, & Aſſeſſeur Criminel de la Ville de Paris.*

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

La traduction en vers libres que l'Abbé de Torche donna du même ouvrage en 1666. fit oublier toutes les traductions précédentes de cette paſtorale. On avoit reçu favorablement ſa traduction du Berger fidéle, il avoit promis celle de l'Aminte, & dès qu'elle parut, on s'empreſſa de la lire. Le Traducteur y a pris cependant beaucoup de libertés, & aſſez ſouvent il fait dire au Taſſe ce qu'il ne dit pas, ou plus ou moins qu'il ne dit. Sa verſi-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

fication d'ailleurs quoique aisée, & communément naturelle, est trop souvent négligée. L'Abbé de Torche dédia cette traduction au feu Roi Louis XIV. & son Epître dédicatoire, qui est en prose & en vers, m'a paru bien tournee. Il dit entr'autres au Roi :

Vous aimez les ruisseaux, les bois & les fontaines,
Pour jouir du repos, non pour plaindre vos peines ;
Les Rois toujours heureux nous laissent les desirs,
Et quoiqu'ils soient ce que nous sommes,
Ils ne sont pourtant pas comme les autres hommes,
Longtems à pousser des soupirs.
Dans le haut rang de leur naissance.
Ils ont la suprême puissance :
Et quand ils sont bien faits, braves & généreux :
Qui les empêche d'être heureux ?

Dans l'*Avis au lecteur* l'Abbé de Torche fait le paralléle de l'Aminte & du Berger fidéle, & le portrait des deux Auteurs. Je ne copierai ni l'un ni l'autre pour ne point répéter ce que je vous ai déja dit de l'Aminte, & ne point devancer ce que j'aurai à vous dire du Berger fidéle. Cet avis au lecteur a été supprimé dans l'édition de la traduction de l'Aminte faite à la Haye en 1681. in-12.

Depuis cette traduction de l'Abbé

de Torche, nos Traducteurs François ont paru tellement oublier l'Aminte, qu'il s'eſt paſſé près de ſoixante-dix ans ſans qu'on en ait vu aucune verſion en notre langue. Mais enfin M. Pecquet & M. l'Eſcalopier ont cru devoir réparer cette négligence, & ſans s'être communiqué leurs vûes, l'un a donné ſa traduction en 1734. & l'autre la ſienne en 1735. Elles ſont en proſe, & écrites avec beaucoup de délicateſſe. L'un & l'autre Traducteur font l'éloge de l'original : je ne pourrois le tranſcrire ſans répéter ce que j'ai déja dit. On applaudira volontiers aux louanges qu'ils donnent à l'Aminte comme un ouvrage d'eſprit ; mais qu'ils le louent du côté de la morale, c'eſt trop oublier celle du Chriſtianiſme, & il ſuffit de connoître celle-ci & de l'aimer, pour ne pouvoir être d'accord avec eux ſur ce point. On eſt même ſurpris d'entendre dire à M. Pecquet qu'on ne trouve *rien* dans l'Aminte qui indique le chemin trop facile du crime, & qui en développe les reſſorts. Comment porter ce jugement d'un Poëte qui avance cette maxime auſſi fauſſe en elle-même, que propre dans la pratique à porter aux

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Aminte, acte 1.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

plus grands excès, que *ce qui plaît eſt permis*. Comment juſtifier un Ecrivain qui dans le même acte regarde la vertu comme importune, par cette raiſon que portant à ôter à l'amour les ſecours illicites que ſon feu peut demander, elle tarit la ſource de tous les plaiſirs ? Comment excuſer tant de préceptes de libertinage que Daphné donne à Tirſis dans le ſecond acte ; ces conſeils qu'il lui inſinue pour parvenir à ſatisfaire ſa paſſion, la ſituation indécente où il fait paroître Silvie dans le troiſiéme acte, & quantité d'autres endroits que la morale la moins ſévere ſe feroit honte d'approuver. Que le ſecond Traducteur traite tant qu'il lui plaira d'*Auteurs graves* ceux qui blâment cette morale de l'Aminte, qu'il les accuſe de *prévention*, ce qu'ils diront en ſera-t-il moins vrai. Lui-même cherche-t-il à les détromper ? Non : il ne pouvoit montrer que ſa foibleſſe. Il aime mieux croire qu'on n'écouteroit pas ſes raiſons. Mais pourroit-il en apporter de ſolides ? Pourquoi même proteſte-t-il qu'il n'*a eu aucune envie de nuire aux mœurs en traduiſant l'Aminte*, s'il n'y a que la *prévention* qui ait ſoulevé *les Auteurs*

graves contre la morale de cet ouvrage ?

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Cette seconde traduction eſt adreſſée à une Dame, & ſi l'on en croit M. l'Eſcalopier, *le haſard ſeul joint à des inſtances auſquelles il a obéï*, l'ont déterminé à la faire. Il y a arrangé les ſcénes ſuivant la méthode des piéces que l'on repréſente en France. Dans l'Italien, l'Amour en habit de Berger, & l'Amour fugitif ſont deux piéces ſéparées, la traduction les réunit. Son diſcours ſur la paſtorale Italienne, quoique très-ſuccinct, mérite d'être lû. Je ne vous dis rien de l'Epître galante à la Dame à qui cette traduction eſt dédiée : ce ſont des réflexions ſur la différence de l'amour & de l'amitié, & vous pouvez penſer que parlant à une Dame, l'amour a toutes les fleurs du panégyrique.

C'eſt à ce même Amour qu'eſt conſacré la *Silvie*, petit Roman en proſe, écrit avec beaucoup d'élégance & de délicateſſe, qui a paru en 1743. avec des gravures dont on eſtime le deſſein & l'exécution, mais dont je ne puis approuver les ſujets. Ce Roman dont la compoſition & les deſſeins ſont attribués à M. Watley, l'un des Rece-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

veurs généraux des Finances, est traduit en partie de l'Aminte. C'est l'histoire de cette Silvie qui joue un des rôles principaux dans la pastorale Italienne : mais les épisodes sont de l'invention de l'Auteur. Je suis fâché que l'on y sente trop ce que cet Ecrivain, qui dès sa premiere jeunesse réunissoit déja des talens rares & estimables, dit d'après Ovide, que l'Amour lui a commandé d'écrire : *scribere jussit Amor.*

Le Tasse voulut aussi s'exercer dans la tragédie, mais il n'a fait qu'une piece en ce genre. C'est la tragédie de Torrismond qui fut imprimée à Mantoue dès 1577. Quoique le sujet en paroisse tiré de l'histoire des Gots, il est certain qu'il est fabuleux, & de l'invention de l'Auteur. Le Tasse faisoit peu de cas de cette piéce ; il la regardoit comme le moindre de ses ouvrages, & il n'en parloit même qu'avec une sorte de mépris. Après l'avoir commencé, il fut longtems sans pouvoir se résoudre de l'achever. La mélancolie le dominoit, & il craignoit, dit-il, de s'occuper trop d'un sujet qui ne pouvoit servir à l'égayer. Ses amis triompherent de sa répu-

gnance, & il mit enfin ſa tragédie dans l'état où nous l'avons.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Diſc. ſur la Tragédie de Torriſin.

Dalibray qui en a fait une traduction libre en vers François, croit que le Taſſe ne parloit mal de cette piéce que par humilité, ou par une ſuite de ſa mélancolie ; & il prétend qu'au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, les Italiens la regardoient comme un chef-d'œuvre. Il ne croit pas cependant que le Poëte ait eu intention de la faire pour être repréſentée, mais ſeulement de ſuppoſer un ſujet qui étant bien traité fût agréable à lire, & de travailler plutôt à de belles peintures qu'à des ſcénes commodes & qui puſſent plaire à des ſpectateurs. C'eſt ce qu'il augure, principalement du long diſcours que Torriſmond tient à ſon confident, & en particulier de cette trop prolixe deſcription d'une tempête à laquelle il s'amuſe dans une circonſtance où il ſemble que le remords du crime qu'il étoit preſſé de déclarer, ne devoit pas lui permettre de s'entretenir d'un autre objet.

Il en juge encore par ce récit exact & détaillé de l'appareil des jeux & de la pompe qu'il commande pour la réception de Germon, dans le tems que

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

l'arrivée si prochaine de cet ami qu'il avoit trahi, devoit l'inquiéter & l'engager à penser à sa propre défense. Dalibray pense aussi qu'il y a trop de monologues, dont plusieurs ne paroissent pas amenés assez naturellement. Il n'approuve pas non plus ce long détail des inconvéniens du mariage, dans lequel entre Rosmonde, & des moralités qu'elle fait à ce sujet.

Mais ce n'est pas mon dessein de passer en revûe tous les défauts & toutes les beautés que l'on peut appercevoir dans cette piéce. Si vous êtes curieux de ce détail, il faut lire la préface où le discours de Dalibray sur ce sujet : vous y trouverez bien des réflexions judicieuses sur le génie de la tragédie, sur celui du Tasse, & sur la tragédie de Torrismond en particulier. Cette préface ennuie cependant un peu à cause de sa longueur, du peu d'ordre qui y regne, de quelques redites, & de la mauvaise diction de l'Auteur.

Dalibray, dont je vous ai déja fait connoître la traduction de l'Aminte, étoit Parisien, fils d'un Auditeur de la Chambre des Comptes, & frere de Madame de Saintot. C'étoit en son

tems un bel esprit, qui n'eut point d'autre emploi que de cultiver la poësie, & de vivre agréablement dans le commerce des gens d'esprit & des personnes de lettres. C'est le portrait qu'en fait M. Titon du Tillet dans son *Parnasse François*, où il ajoute que les poësies de Dalibray lui ont acquis de la réputation dans le seiziéme siécle : il devoit dire dans le dix-septiéme. M. de la Martiniere dans son recueil d'Epigrammatistes François, ajoute que cet Ecrivain ressembloit à Diogene par bien des endroits : c'étoit, selon lui, un de ces Poëtes qui dévoient tout à leur génie ; il trouve du feu & de la verve poëtique dans ses ouvrages. Colletet dans son traité de la poësie morale, en parle comme de son ami.

Sa traduction du Torrismond fut représentée deux fois, mais avec des retranchemens qu'il n'a pas soufferts dans l'impression. Je vous ai dit que c'étoit une traduction libre, & Dalibray convient en effet qu'il a un peu retranché, changé & ajouté. Il en avertit pour l'ordinaire dans les endroits où il ne s'est pas conformé à l'original. Quelques éloges qu'on lui

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ait donnés, il faut encore avouer qu'il y a beaucoup de vers durs, rudes & profaïques, & il n'en disconvenoit pas. « On ne verra point, dit-il, dans » ma traduction la couleur, le teint, » ni l'embonpoint du Tasse; mais on » y verra tous ses muscles & ses nerfs: » on ne le trouvera pas si étendu, mais » on n'en reconnoîtra que mieux sa » force: on n'y rencontrera pas le » nombre, mais le poids de ses paro- » les; on n'y remarquera point tous » ses pas, mais tout le chemin qu'il a » fait... ayant entrepris de suivre & » de m'attacher au Tasse, je suis de- » meuré loin derriere lui; mon style, » au lieu de grave, s'est trouvé pé- » sant, &c. » Voilà un Auteur de bonne foi: mais n'auroit-il pas été fâché qu'on le crût sur sa parole? Vous pouvez juger de son style par cette réponse que Rosmonde fait à Ruffille qui lui venoit de vanter les prétendus avantages de la beauté dans les femmes.

La beauté dont la femme à tort fait tant de cas,
Nuit autant à qui l'a, qu'à ceux qui ne l'ont pas;
Et je tiendrai, Madame, une fille bien sage
Qui ne fera jamais montre de son visage....
Je croyois qu'il fallût faire bien plus de compte
D'une honnête pudeur, d'une modeste honte;

Qu'un cœur chaſte, ou brûlant d'un feu religieux
Fût dedans nous un don qui valoit beaucoup mieux;
Et me perſuadois qu'en nous un beau ſilence
Récompenſoit le prix d'une heureuſe éloquence :
Ou bien que la beauté n'avoit rien de charmant
Qu'en tant que de vertus elle étoit l'ornement.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Cette traduction de la tragédie de Torriſmond a été imprimée à Paris en 1636. in-4°.

CHAPITRE DOUZIÉME.

Des Traductions des Poëſies du Cavalier Guarini, du Comte Guido Ubaldo Bonarelli, de Proſper Bonarelli, de Jean-Baptiſte Marini & d'Alexandre Taſſoni.

IL réſulte de ce que je viens de vous dire du Taſſe, qu'on ne lit preſque plus, ſur-tout en France, que ſa *Jéruſalem délivrée* & ſon *Aminte*. Ce dernier ouvrage inſpira aux Poëtes Italiens le goût de la paſtorale. L'Italie fut en peu de tems inondée de ces poëmes : mais il y en a ſi peu qui ſe ſoient ſoutenus, qu'après l'Aminte on ne parle preſque plus aujourd'hui que du *Paſ-*

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

tor fido & de la Philis de Scire. A quoi attribuer cette chûte précipitée de la paſtorale en Italie ? C'eſt la demande que ſe fait à lui-même un Critique moderne. « Seroit-ce à la légéreté de » la nation ? Il y en a peu qui ayent » eſſuyé moins de changemens dans la » poëſie. Seroit-ce à la langue ? En eſt-» il une vivante qui ſoit plus propre à » ce genre ? Elle a ſeule les diminutifs, » qui répandent une délicateſſe infinie » dans les diſcours, & ſes vers aiſés & » coulans ſont amis de la ſimplicité & » de la naïveté. Ne ſeroit-ce pas plu-» tôt au génie ſtérile des Auteurs ? En » effet combien trouve-t-on dans leurs » paſtorales d'expreſſions baſſes & tri-» viales ? Combien de penſées fades & » rampantes ? »

Pour & contre, t. 6. p. 18.

Le *Paſtor fido*, ou le *Berger fidéle* eſt l'ouvrage de Jean-Baptiſte Guarini, Gentilhomme, né à Ferrare l'an 1538. & qui mourut à Veniſe en 1613. âgé de ſoixante-quinze ans. Sa paſtorale eſt ſon chef-d'œuvre. On y voit un Auteur abondant dans ſes expreſſions, preſque toujours juſte dans ſes comparaiſons, riche dans ſes images, interreſſant dans la conduite de ſa piéce, où l'on trouve même pluſieurs morceaux

Pecq. préf. de la trad. de l'Aminte.

Le même, préface de la trad. du Paſt. fido.

plus brillans & plus frappans qu'on n'en rencontre communément dans l'Aminte. Cette paſtorale plut beaucoup dans les repréſentations, où le Guarini avoit ſçu diſpoſer le théatre de façon que, ſans aucun changement de décoration, on voyoit le temple au-deſſus de la montagne, la grotte au pied, & le vallon où ſe paſſent toutes les ſcénes.

Mais en conſidérant cette piéce en elle-même, il faut avouer que, quelque eſtime que l'on en faſſe, même en France, il y a bien des choſes éloignées du goût de notre nation. Telles ſont une infinité de comparaiſons longues & par conſéquent languiſſantes, des ſcénes dont l'exceſſive prolixité fatigue, beaucoup de jeux de mots que notre langue ne peut ſouffrir, mais qui avoient alors en Italie un grand nombre d'admirateurs, & qui y ont encore des partiſans. Ajoutons que la longueur de cette piéce paſſe preſque la vraiſemblance; que, quoique la ſcéne ſoit en Arcadie, l'Auteur fait ſes perſonnages trop ſavans & trop inſtruits, pour ainſi dire, des grands ſyſtêmes de l'ancienne Philoſophie; qu'il a trop ſubtiliſé le raiſonnement ſur des cho-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ſes qui au fond pouvoient être cenſées à la portée de ſimples bergers ; qu'en cela il s'eſt écarté du vrai caractere de la paſtorale. Si l'Aminte n'avoit pas précédé, on a lieu de croire que le *Paſtor fido* eût paru plus parfait. Le Guarini pouvoit-il, dit-on, ôter à ſa piéce l'air d'être une ſimple copie, ſans oppoſer à la ſimplicité de l'Aminte, une grande complication d'action; à ſa naïveté un ſtyle pompeux ; à ſa préciſion une abondance intariſſable ? Mais quelques reproches qu'on lui ait faits, & ſur leſquels il a tâché de ſe défendre dans ſon ouvrage ſous le nom de *Verato*, on n'a pas nié qu'il n'eût ajouté de grandes beautés aux richeſſes qu'on l'accuſe d'avoir puiſées trop avidement dans l'Aminte pour ſe les approprier : le Guarini étoit peut-être en cela plus modeſte que le Taſſe n'étoit équitable lorſqu'il traitoit l'Auteur du *Paſtor fido* comme un voleur qui lui avoit enlevé ſon bien.

Quant aux mœurs voici le portrait le plus avantageux que l'on puiſſe faire de cette paſtorale. L'Auteur nous repréſente une bergere paſſionnée pour un berger qui ne l'aime pas moins. Des intérêts ſupérieurs ſemblent mettre un

obſtacle invincible au bonheur dont l'eſpérance nourrit leurs affections. Par-tout on voit Amarillis retenue par les mouvemens de l'honneur : ſi elle forme un projet qui ſemble offenſer ce que les Poëtes appellent les deſtins dont ce projet combat les diſpoſitions, l'Auteur ne manque pas de prévenir toute objection ſur la pureté du caractere & ſur la religion d'Amarillis. La conduite de Coriſque, toujours odieuſe, & qui joue un perſonnage déteſtable, nous montre tout ce que peut l'artifice, quelquefois même avec ſuccès, contre l'innocence. Mais le Guarini a ſoin de faire triompher la vertu, & d'édifier en quelque ſorte le ſpectateur par le retour & le repentir de Coriſque. J'ajouterai même qu'on lit de tems en tems dans cette paſtorale des maximes de morale ſaines & judicieuſes.

Malgré néanmoins cette attention & cette conduite du Guarini dans ſon *Paſtor fido*, on a prétendu, & c'eſt avec fondement, que cette piéce tendoit à corrompre le cœur, & qu'elle offroit au vice des armes propres à combattre la vertu. Quoique le perſonnage d'Amarillis paroiſſe un perſonnage

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

vertueux ; quoique ſes diſcours ſemblent avoir pour but de faire connoître le prix de la vertu, & que ſon exemple puiſſe apprendre que l'amour le plus tendre & le plus violent même, doit & peut céder aux loix de l'honneur & du devoir, en eſt-il moins vrai que le Guarini met dans la bouche de pluſieurs de ceux qu'il introduit ſur la ſcéne tout ce que la paſſion la plus vive peut produire de ſentimens, tout ce que la tendreſſe a de plus propre à amollir & à ſéduire le cœur. C'eſt mal juſtifier le Poëte que de dire que l'on trouve dans quelques-unes de nos tragédies des peintures plus animées, des ſituations plus dangereuſes : on ne juſtifie point un défaut par un plus grand défaut. Je conviens que Coriſque ne dit guères que des choſes qui portent avec elles leur condamnation; mais elle les dit avec adreſſe, elle cherche à faire illuſion, & il n'y a que trop de lecteurs qui ne ſont point ou qui ne peuvent être aſſez précautionnés pour ne s'y point laiſſer ſurprendre. J'ajoute que la paſſion reçoit dans cet ouvrage bien des éloges qu'il faut lui refuſer, & que le portrait que le Satyre fait des femmes eſt outré : il

semble les comprendre toutes en une seule & même classe, où peu assurément voudroient qu'on les soupçonnât de mériter place.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je pourrois condamner encore plus sévérement cet ouvrage sans craindre de passer pour outré dans l'esprit des personnes sages & qui respectent la Religion; mais ce que je viens de dire peut vous suffire pour vous mettre en garde contre les éloges que presque tous les Traducteurs du *Pastor fido* ont donnés à cette pastorale.

Un François, dont le nom ne m'est point connu, étant en Italie dans les dernieres années du seiziéme siécle, le Guarini lui montra son *Pastor fido*, & lui permit d'en prendre une copie. Le voyageur prit beaucoup de plaisir à lire cette piéce, & de retour en France il tenta *d'en réduire en notre langue quelques parties pour se rendre*, dit-il, *le discours du Poëte plus familier*. Il choisit les trois endroits qui l'avoient le plus frappé, ou qu'il crut les plus faciles à traduire, les mit en vers héroïques, & les publia à Lyon en 1597. Ces trois endroits sont: *les soupirs de Myrtil: les regrets de Corisque:* & *les vœux d'Amarillis*. C'est-à-dire, la sixiéme

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ſcéne du troiſiéme acte, la troiſiéme ſcéne du premier, & la quatriéme du troiſiéme acte. Mais cette traduction n'eſt nullement littérale : l'anonyme rend les penſées du Guarini, mais il les étend, & y ajoute beaucoup, principalement dans *les ſoupirs de Myrtil* où la paraphraſe ſe fait trop ſentir, ce qui rend très-languiſſant un dialogue fort vif en lui-même.

Je ne ſuis pas plus inſtruit du nom & des qualités de celui qui a donné la premiere traduction entiere du *Paſtor fido*. Il me paroît que c'étoit quelque Maître de langues qui n'avoit d'autre vûe que de faciliter à ceux qui prenoient ſes leçons, l'étude de l'Italien & du François. Il fait connoître ſon intention dès le titre de ſa traduction : & c'eſt par la même raiſon qu'elle eſt littérale, & preſque toujours ſelon l'arrangement des mots de l'original dont le texte eſt à côté. Mais cet ordre n'eſt obſervé que lorſque l'Auteur a traduit en proſe, car dans les chœurs & les autres endroits qu'il a plû au Traducteur de mettre en vers, on ſent plus la paraphraſe que la traduction. Cet anonyme étoit un fort mauvais Poëte ; ſes deux ſonnets à la

louange du *Paſtor fido* & de l'Auteur, & ſa *chanſon boccagere* imitée de quelques endroits de l'Aminte, ne valent pas mieux que ſa traduction des chœurs de l'ouvrage du Guarini. Sa proſe eſt plus ſupportable : elle n'eſt point inférieure à celle des Ecrivains que l'on eſtimoit alors, c'eſt-à-dire, dans les premieres années du dix-ſeptiéme ſiécle.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je n'ai pas vu la premiére édition de cette traduction : car celle de 1610. en annonce une précédente. Mais j'en ai vu deux éditions faites dans la même année, l'une à Rouen dédiée à Madame Claude de Chivry, Dame de la Patriere, l'autre à Paris, adreſſée à M. Jacquelin, Conſeiller du Roi, & Tréſorier des Bâtimens de Sa Majeſté. Il n'y a point de différence pour le ſtyle entre ces deux éditions. Dans l'une & l'autre le Traducteur anonyme dit qu'il n'a pas traduit le prologue du *Paſtor fido*, parce qu'il n'a traduit cette paſtorale que pour être lûe, & non pour être repréſentée. M. de Beauchamps paroît n'avoir point connu ces deux éditions, mais il en cite une de 1648. qu'il dit être revue & corrigée. J'ai vu pareillement cette

Rech. ſur les Th. t. 2. p. 241.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

troiſiéme édition, mais je n'y ai point apperçu de corrections.

Rech. ſur les Th. t. 2. p. 51.

Le même Hiſtorien de notre Théatre ſe contente de dire ſous l'année 1623. qu'Antoine Giraud a traduit *le Paſteur fidéle*. S'il eût vu cette traduction, il auroit dit qu'elle eſt en vers François, & que le Traducteur ſe nommoit *Antoine de Giraud*. C'étoit un Gentilhomme de Lyon, que le pere de Colonia n'a point connu, puiſqu'il l'a omis dans ſon Catalogue hiſtorique des Ecrivains Lyonnois. Il avoit fait cette traduction dans le deſſein de la préſenter à la Reine Marie de Médicis à ſon paſſage à Lyon : mais le départ précipité de cette Reine l'ayant empêché de lui faire alors cet hommage, il envoya ſa traduction à Paris avec une Epître dédicatoire à la Reine, & chargea un de ſes amis de la préſenter en ſon nom. Elle fut imprimée à Paris même en 1623. mais elle n'a pas ſervi à mettre le Traducteur au rang des bons Poëtes.

Je ſuis perſuadé que la traduction anonyme qui parut en proſe en 1637. n'a pas dû faire plus d'honneur à ſon Auteur. Ceux pour qui la lecture de l'ouvrage du Guarini a des charmes,

& qui seroient en état de comparer cette traduction avec le texte, auroient assez de peine à y reconnoître le goût & le génie du Poëte Italien. C'étoit cependant, comme l'original, un fruit de l'amour. Le Traducteur avoit travaillé pour plaire à sa maîtresse, & pour la fléchir: elle lui avoit commandé de faire cette traduction, il obéit & lui dédia ce fruit de son obéissance: & que ne dit-il pas pour lui faire valoir sa soumission? Il la flate & s'en plaint tour à tour. Devint-elle plus sensible? C'est ce que ni vous ni moi nous n'avons aucun intérêt de rechercher. Sa longue Epître m'a autant ennuyé, que sa plate traduction.

TRADUCTIONS DES POETES ITATIENS.

Vous ne goûterez pas davantage celle de M. de Marandé. Quoique le langage en ait moins vieilli, elle m'a paru lâche, diffuse, languissante, souvent paraphrasée: je l'ai même trouvée infidelle dans quantité d'endroits où j'ai voulu la comparer avec l'original. Aussi l'Auteur convient-il que *pour la garantir de la censure, il eût fallu avoir plus de connoissance qu'il n'en avoit de la langue Italienne, & plus de politesse en la nôtre.* On pouvoit lui demander

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

pourquoi donc il n'avoit pas cherché quelque autre occupation qui fût plus à la portée de son génie & de ses talens. *L'oisiveté qui lui avoit fait entreprendre* cette traduction, ne pouvoit lui servir d'excuse : il ne devoit pas en faire porter la pénitence au public. Si cette traduction a eu des lecteurs, & il faut bien qu'elle en ait eu, puisque l'on en a fait quatre éditions, c'est qu'on a été longtems sans en avoir de meilleure en prose, & que ceux qui n'entendoient pas la langue Italienne, étoient obligés de s'en contenter. Je n'ai vu que l'édition de 1661. qui est la premiere, celle de 1663. & celle de 1676. qui est la quatriéme & derniere. On a donné celle-ci comme revue & corrigée avec soin ; & je n'y ai trouvé que quelques changemens assez légers qui laissent toujours cette traduction fort au-dessous de l'original.

Je ne sçai si l'on a été plus content de la traduction du même ouvrage que l'Abbé de Torche donna en vers François en 1667. Pour moi je n'y ai pas apperçu plus de fidélité. En vain l'Auteur proteste-t-il « qu'il y a con-» servé toutes les beautés de l'origi-» nal autant que notre langue l'a pû

» permettre,

» permettre, & que ceux qui savent » l'Italien trouveront qu'il a été assez » fidéle lors même qu'il auroit pû s'en » dispenser, » il m'a paru qu'il a si souvent usé de cette dispense, que je suis convaincu que le Guarini auroit eu assez de peine à se reconnoître dans la plus grande partie de cette traduction. A l'égard de la versification, je veux bien qu'il *n'y ait cherché que la douceur & la facilité de l'expression*, & qu'en cela il ait tenté de *s'accommoder au génie du Poëte Italien qui est facile, doux & délicat*: mais au lieu de cette versification douce & facile, la sienne n'est-elle pas prosaïque & rampante? Il a *choisi les vers libres*: cela est vrai; mais souvent ils sont si libres, qu'on a peine à les distinguer d'une prose ordinaire. Je n'ai point vû les essais de cette traduction qu'il avoit d'abord publiés, comme il le dit dans son Epître dédicatoire *à son Alteſſe Royale Madame*; mais s'il est vrai qu'ils ayent été bien reçus, ainsi que le Traducteur l'assure, c'est qu'il est plus facile de réussir dans quelques morceaux détachés & courts, que dans un ouvrage de longue haleine, sur-tout en vers. Outre l'édition de 1667. j'en ai vu deux autres, l'une

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

en 1672. & l'autre en 1699. Celle-ci eſt tellement remplie de fautes d'impreſſion dans le texte & dans la verſion, qu'il eſt preſque impoſſible de s'en ſervir.

L'Abbé de Torche avoit d'abord héſité ſi au lieu de traduire la ſcéne d'Amarillis, c'eſt-à-dire, le Monologue d'Amarillis qui fait la quatriéme ſcéne du troiſiéme acte, il ne feroit pas mieux d'adopter une traduction de ce Monologue dont le Public jouiſſoit déja depuis quelques années. Mais ſes amis, dit-il, lui conſeillerent de tenter lui-même une verſion nouvelle de ce Monologue; & il a ſuivi leur conſeil. Il ne déſigne pas autrement la traduction dont il parle; mais il y a lieu de croire que c'étoit celle que l'Abbé Regnier Deſmarais laiſſa courir en 1655, qui fut imprimée la même année, & que l'on attribua alors à Madame la Comteſſe de la Suze. Cette traduction a été réunie depuis aux autres poëſies de l'Abbé Regnier, mais revue & retouchée. Thomas Corneille a traduit la même ſcéne en vers François à la ſuite de ſa verſion des *Piéces choiſies d'Ovide*, imprimées en 1670. Enfin on trouve encore dans le

recueil de l'Abbé Regnier Desmarais une traduction en vers de la cinquiéme scéne du second acte, qui est pareillement un Monologue d'Amarillis. Pour vous mettre à portée de juger de la différence des deux traductions, permettez-moi de vous rapporter quelques endroits de cette scéne cinquiéme. Je choisis ceux où Amarillis montre que le seul bonheur consiste dans la paix d'un cœur content : voici comment l'Abbé Regnier a traduit ces réflexions :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Les biens que la fortune étale
Sont plutôt des maux que des biens ;
Moins des présens du sort que de pompeux liens
D'une servitude fatale.
Plus les Dieux en ont accordé,
Moins on jouit des dons de leur main libérale ;
Et par une erreur générale,
On les possède moins qu'on n'en est possédé.
Dans la belle saison de l'âge,
Que sert à la félicité
Une illustre naissance, une rare beauté !
Que sert la gloire d'être sage !
Que sert un grand domaine, un fertile héritage !
Et que sert d'avoir à souhait
Tous les biens que le sort peut donner en partage,
Si le cœur n'est pas satisfait !

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'Abbé de Torche a traduit ainſi les mêmes penſées :

A juger ſainement, tous les biens de ce monde
Sont des plus grands malheurs la ſource trop féconde ;
Le plus riche eſt le plus indigent :
Et par un malheur ſans reméde,
Lorſqu'il croit poſſéder ſon or & ſon argent,
Il en eſt poſſédé plus qu'il ne le poſſéde.

Malgré ſon faux éclat & ſa légéreté
On aime la fortune, on aime ſes careſſes :
Mais pour ne point flater la vérité,
Ce ſont de beaux liens de notre liberté,
Plutôt que des richeſſes.

A quoi ſert la beauté, la jeuneſſe & l'honneur,
Le ſang illuſtre & la grandeur ?
On a beau poſſéder mille & mille héritages,
Avoir des parcs & des châteaux,
Nourrir mille & mille troupeaux
Dans de gras paturages ;
Ce n'eſt que fumée & que vent,
Si parmi tous ces biens le cœur n'eſt pas content.

Voilà les mêmes penſées ; ce n'eſt pas le même tour, ce ne ſont pas les mêmes expreſſions ; différence qui ſe trouve encore dans la traduction du Monologue du troiſiéme acte, faite par M. de la Monnoye, & qu'on lit dans le tome 3. du *Menagiana*. Auſſi

chaque Traducteur ſuit-il ſon génie, en ne croyant s'attacher qu'à celui de ſon Auteur : vous trouverez encore plus de différence entre toutes les traductions du *Paſtor fido* dont je vous ai parlé juſqu'à préſent, & la derniere qui a été donnée en proſe par M. Pecquet en 1733.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Celle-ci eſt faite ſur le texte imprimé à Veniſe en 1602. édition qui paſſe pour la plus correcte. Le Traducteur fait dans ſa préface de ſolides réflexions ſur les qualités que doit avoir une bonne traduction, & ſur les avantages qu'on peut en retirer : après quoi il paſſe à l'ouvrage du Guarini dont il fait l'éloge & la critique. Je vous ai rapporté une partie de ce qu'il y loue & de ce qu'il y blâme. Il dit des traductions qui ont précédé la ſienne, qu'il n'y en a aucune qui ſoit ſupportable, ou pour ceux qui ne demandent que de l'amuſement, ce qui forme la plus grande partie des lecteurs, & certainement celle de tous les génies ſuperficiels, ou pour ceux qui cherchent l'Auteur dans la traduction.

On n'y voit, dit-il, revivre aucune des beautés de l'original ; on n'y reconnoît plus ces graces qui ſont répan-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

dues par-tout dans l'Italien. Ces fleurs qui en ſont un des plus beaux ornemens, y trouvent le même dépériſſement qu'eſſuye le plus délicieux parterre aux approches de l'hyver ; & comme cette roſe dont parle Tityre dans la quatriéme ſcéne du premier acte, on les méconnoît entiérement.

Ce langage ordinairement trop ſuſpect dans un Traducteur qui ne ſe montre qu'après beaucoup d'autres, eſt ici le langage de la vérité. N'en concluez pas cependant que M. Pecquet a évité tous les défauts qu'il reprend dans ſes prédéceſſeurs, ni qu'il donne le Guarini avec tout ce qu'on y trouve d'attraits. Mais il eſt certain que ſa traduction, ſans être parfaite, l'emporte de beaucoup ſur toutes les précédentes pour l'exactitude, la fidélité, & pour les agrémens du ſtyle. Je pourrai vous parler ailleurs du *Paſtor fido* paſtorale en vers & en trois actes, par l'Abbé Pellegrin, qui a tiré ce ſujet de la paſtorale du Guarini. Cette piéce, avec un prologue, eut peu de ſuccès au Théatre François où elle fut jouée au mois de Septembre 1726.

Le Guarini a fait auſſi des Madrigaux dont on dit que les Italiens font

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

une eſtime ſinguliere. Ils ſont extrêmement paſſionnés, & remplis de maximes plus propres encore à corrompre les mœurs que celles qu'il a répandues dans ſon *Paſtor fido*. Il eſt aiſé de voir qu'il avoit lû avec ſoin les anciens Poëtes Latins, ſur-tout les plus galans ; il en tire ſouvent les penſées qu'il a verſifiées. Je ne vous conſeillerai donc point de lire les deux traductions en vers que j'ai eu occaſion de voir de ces Madrigaux. La premiere ne vous tenteroit pas d'ailleurs à cauſe de la groſſiéreté du ſtyle & de la verſification : elle eſt d'Antoine de Giraud, Lyonnois dont je vous ai parlé, & imprimée en 1623. avec quelques poëſies de ſon invention, à la ſuite de ſa traduction en vers du *Paſtor fido*.

La ſeconde traduction eſt du ſieur P. Elle a paru en 1664. dédiée à Madame de Guedreville qui entendoit, dit-on, l'Italien comme ſa langue propre. On auroit dû lui mettre de meilleurs livres entre les mains. Un recueil de poëſies ſi capables d'inſpirer la paſſion la plus ſéduiſante, étoit-il un préſent à faire à une Dame ? Le Traducteur dit qu'il ne faiſoit pas lui-mê-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

me sa *principale* occupation de ces sortes de poëſies ; & il s'en occupoit encore trop. Il ajoute, que *ſes emplois ne lui ont pas permis de donner à ſon ouvrage tout le tems qu'il eût fallu pour le limer.* On s'en apperçoit : ſa verſification paroît ſouvent très-négligée & proſaïque : mais le mal n'étoit pas grand : ces défauts ont dû attirer moins de lecteurs à un ouvrage qui ne devroit point avoir de partiſans.

Vous lirez ſans danger, & peut-être même avec plaiſir, une autre piéce où le Guarini célébre *les nôces de Henri de Bourbon, Roi de France & de Navarre, & de Marie de Médicis, Princeſſe de Toſcane.* C'eſt un dialogue entre Minerve & Junon, où il y a de l'eſprit & de la délicateſſe. Vous le trouverez traduit en vers François, l'Italien à côté, dans *les Rencontres des Muſes de France & d'Italie*, recueil de Sonnets Italiens, où il y en a auſſi quelques-uns du Guarini, traduits en vers François. Je vous ai déja cité ce recueil imprimé en 1604. Je ne connois point le Traducteur du *Dialogue :* au bas d'une eſtampe qui le précéde, & qui repréſente une Pyramide, on lit *R. G. à ſancto Joryo dicavit.* Mais qui eſt

ce saint Jory ? Est-ce l'éditeur de l'ouvrage, ou le Traducteur ? On ne peut le deviner.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

La Philis de Scire est la troisiéme pastorale que les Italiens mettent au nombre de leurs chef-d'œuvres en ce genre. Si elle céde le premier rang à l'Aminte, & le second au *Pastor fido*, elle ambitionne le troisiéme, & personne ne le lui refuse. Si elle n'est pas aussi délicate, ni aussi spirituelle que les deux autres, elle les égale dans l'invention ; & comme elle est plus selon les régles, elle les passe dans la conduite. La reconnoissance y est bien amenée, & le changement d'état produit l'effet convenable à la Comédie qui est de rendre tous les personnages contens. L'unité de lieu n'y est pas exactement observée, mais l'action est une, & sa durée ne s'étend que depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher.

Préf. de la traduct. de 1707.

Cette pastorale a pour Auteur le Comte Guido Ubaldo Bonarelli, né à Urbin, mais originaire d'Ancone, d'une famille noble & ancienne. Il fut élevé à la Cour du Duc d'Urbin dont le Comte Pietro son pere étoit favori. Le Comte Bonarelli ayant fini son cours de Philosophie, son pere l'en-

Ibid. p. 9. 10. &c.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

voya étudier la Théologie à Pont-à-Mouſſon, d'où il paſſa à Paris. Il montra tant de ſçavoir & d'eſprit dans les conférences de Sorbonne où il ſe trouva, qu'à l'âge de dix-neuf ans on lui offrit une chaire de Philoſophie. Mais il fut rappellé par ſon pere, & retenu en paſſant à Milan par le Cardinal Frédéric Borromée, neveu de ſaint Charles, & il demeura quelques années auprès de ce Cardinal. Après la mort de ſon pere, Dom Alphonſe Duc de Ferrare, l'attira à ſa Cour, l'y éleva, l'employa en pluſieurs négotiations importantes, & l'envoya juſqu'à ſeize fois avec le caractere d'Ambaſſadeur auprès divers Princes. Comme il avoit l'eſprit auſſi agréable que profond, il étoit de tous les divertiſſemens de la Cour, & ce fut pour y contribuer qu'il compoſa la *Philis de Scire* qui fut repréſentée avec un grand ſuccès, & attira d'autant plus d'admiration à l'Auteur, qu'on ne le croyoit pas Poëte, n'ayant paru s'appliquer toute ſa vie qu'à la Théologie & à la politique. Voici en peu de mots le ſujet de cette piéce.

Tirſis fils d'Ormin, & Philis fille de Sirene ſont enlevés enfans de l'Iſle de

Sciro, & emmenés en Thrace ; leur beauté & l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre plaisent au Roi qui les fait élever avec soin, les accorde, & leur donne pour signal de leur union future un cercle d'or dont il leur fait un collier. Une révolution les fait transporter à Smirne par un soldat nommé Arban : le Roi de Thrace les redemande; on ne peut découvrir ce qu'ils sont devenus : Arban les sépare l'un de l'autre, les fait habiller en bergers, change leurs noms, Tirsis devient Nise, & Philis est appellée Cloris, & afin qu'ils s'oublient, on persuade à Tirsis la mort de Philis, & à celle-ci la mort de Tirsis. Après environ quinze ans ils se retrouvent à Sciro, mais sans se connoître, & sans avoir appris des nouvelles l'un de l'autre. Nise, secouru d'un autre berger nommé Aminte, délivre la bergere Célie des violences d'un Centaure : celui-ci les blesse, Célie les secourt à son tour, & devient amoureuse de tous les deux, mais ne regarde sa passion que sous l'image de la pitié & de la reconnoissance. Nise & Aminte l'aiment réciproquement : Célie s'en apperçoit, sent le progrès que l'amour fait dans

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

son propre cœur, le déteſte, parce qu'elle ne pouvoit être à tous les deux, & qu'elle aime également l'un & l'autre; elle fuit, & cherche à s'empoiſonner. Niſe & Cloris ſont reconnus pour ce qu'ils ſont à leur collier; leur premiere inclination ſe renouvelle; ils s'épouſent; Célie reconnue pour ſœur de Niſe, épouſe Aminte: & cet événement obtient à l'Iſle de Sciro d'être déchargée pour toujours du tribut d'enfans qu'elle payoit au Roi de Thrace. Voilà une légere idée du ſujet de cette piéce.

On a reproché à l'Auteur de n'avoir fait qu'un perſonnage épiſodique de celui de Célie qui a tant de part à cette paſtorale; & le double amour de cette bergere a fait dire à M. Baillet *qu'il ne peut en parler ſans faire violence aux ſentimens de pudeur qu'il doit avoir.* Je reſpecte l'autorité de ce pieux & ſavant critique, mais je ne puis la ſuivre ſur cet article. J'ai lû la Philis avec attention, je dirois même avec quelque prévention, & je ſuis fort éloigné de faire l'apologie de ces ſortes de piéces qui ne reſpirent que le langage d'un amour tout profane: mais ſur le point qui eſt ſi ſévérement condamné

Jugement des Sav. t. v. p. 53.

par M. Baillet, je crois pouvoir dire avec le dernier Traducteur de cette pastorale, que Célie me paroît plus à plaindre que coupable. Elle n'écoute le double amour de son cœur que pour le combattre, jamais elle n'y consent, & c'est moins l'impossibilité de le satisfaire que l'horreur qu'elle en conçoit, & qu'elle ne cesse de témoigner, qui la porte à vouloir mourir. D'ailleurs quand on sçait que cet amour si extraordinaire naît de la reconnoissance qu'elle doit à deux bergers qui ont exposé leur vie pour elle, & qu'il ne se fortifie dans son cœur que par des nœuds secrets qu'elle ne connoît pas, formés par la nature, & par une espéce de destinée, s'il est permis d'en admettre une, l'un de ces bergers étant son frere, quoiqu'elle l'ignore, & l'autre devant être son mari, où est ce crime qui révolte la pudeur ? Cette vertu même paroît dans ses sentimens & dans ses pensées. C'est du moins l'impression que la lecture de cette pastorale a faite sur moi.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Bonarelli a pris un autre tour pour justifier lui-même le double amour de Célie qui lui fut reproché de son tems. Il avoue que dès que sa pastorale fut

connue, tout le monde s'éleva contre ce double amour. Il ne sembla, dit-il, à personne ni possible, ni vraisemblable : par conséquent on concluoit qu'il ne pouvoit être un sujet poëtique. On ne le prouvoit point, on en taisoit même les raisons, ce qui fit prendre à l'Auteur le parti de les chercher lui-même, afin de pouvoir y répondre. C'est le sujet d'une dissertation qu'il composa sur ce sujet en Italien, & qu'il divisa en deux parties. Dans la premiere il explique en Philosophe & en Physicien la nature de l'amour en général, ses causes, ses effets, sa convenance avec un sujet poëtique. Dans la seconde il traite en particulier de l'amour de Célie, & il examine s'il s'accorde avec les conditions du sujet poëtique.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Préf. de la dern. trad. de la Philis de Scire, p. 19, 20.

Cette dissertation est bien écrite, & semée de traits vifs & délicats. Elle est pleine de remarques savantes & utiles pour la composition des fables, & il y paroît une grande connoissance des regles poëtiques. Mais on y trouve plus d'esprit que de solidité, & il étoit difficile à l'Auteur de faire autrement en soutenant un paradoxe si hardi. Il n'a pas laissé d'employer tout ce qui

pouvoit servir à la cause qu'il défend, jusqu'à prendre quelquefois la chose si sérieusement, qu'il a recours aux plus fortes raisons & aux autorités les plus respectables. Il faut néanmoins convenir que tous ses efforts ne sauroient persuader la possibilité du double amour. Bonarelli l'a bien senti lui-même : car se renfermant à la fin dans la seule défense de Célie, il semble vouloir moins établir la possibilité du double amour, qu'en insinuer la vraisemblance à l'égard de cette bergere.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je n'ai point vu de traduction de la pastorale de Bonarelli avant celle d'un anonyme, qui est en prose, imprimée à Toulouse en 1624. in-8°. avec un prologue du Cavalier Marin, traduit aussi en prose. Selon ce que dit le Traducteur, la version du premier acte est d'un de ses amis, qu'il ne désigne que sous le nom d'Alcandre, & dont il loue beaucoup les talens & la délicatesse de l'esprit. Alcandre pria l'anonyme de traduire les quatre autres actes : & voilà comment a été enfantée cette plate & insipide traduction pour laquelle l'anonyme déclare néanmoins qu'il *ne redoutoit point la censure rigoureuse de tant de Professeurs*

en Grammaire dont ſon pays regorgeoit.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Il faut croire qu'il ne redoutoit pas davantage le jugement des perſonnes d'un goût délicat, qui ſans examiner à la rigueur ſi les regles de Grammaire étoient exactement obſervées dans cette traduction, pouvoient trouver une matiere ſuffiſante à leur cenſure dans l'infidélité même de la traduction, & dans ſon peu de conformité avec le goût & le génie de l'original.

Mais on ne fut pas longtems ſans oublier cette traduction : celle que Simon du Cros donna en vers en 1630. eſt ſi ſupérieure, qu'elle dût faire perdre juſqu'au ſouvenir de celle de l'anonyme. D'ailleurs la verſification de du Cros eſt auſſi bonne qu'elle pouvoit l'être alors. Mainard & Mairet amis de ce Poëte, n'en ont rien dit de trop dans les éloges qu'ils lui ont donnés. Du Cros étoit de Pezenas. Il fit ſa cour au Duc de Montmorenci (Henri II. du nom, Pair & Maréchal de France,) en lui dédiant ſa traduction, & en joignant à ſon Epître dédicatoire un bel éloge en vers de ce Seigneur. Il avoit promis d'ajouter à ſa verſion un avant-propos ; mais un voyage précipité qu'il ſe vit obligé de

faire, l'en empêcha. Cette piéce ne fut que différée. En 1647. il donna une nouvelle édition de sa traduction de la Philis de Scire, mais fort différente de la premiere. Non seulement elle étoit corrigée ; elle étoit de plus accommodée au Théatre François, c'est-à-dire, que c'étoit moins une traduction qu'une imitation : on y trouve l'*Avis* qu'il avoit promis en 1630.

La même pastorale traduite en vers, mais librement, par Pichou, Poëte François, né à Dijon, fit encore plus d'éclat que celle de du Cros. Elle enleva généralement tous les suffrages de la Cour. Le Cardinal de Richelieu, qui en vit la représentation, dit que c'étoit la pastorale la plus juste & la mieux travaillée qu'on eût encore vue. Elle fut imprimée en 1631. après la mort de l'Auteur dont je vous ai parlé en vous rendant compte de sa traduction de l'Aminte. Le sieur Isnard, son ami, éditeur de la Philis de Scire, joignit à celle-ci une préface estimée d'où l'on a principalement tiré ce que l'on a dit de Pichou dans la Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne. Le prologue de la Nuit pris de l'Italien du Cavalier Marin est dans

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

cette traduction; & l'éditeur nous y a conſervé des ſtances de Pichou au Roi Louis XIII.

Le ſuccès de cette traduction n'empêcha pas l'Abbé de Torche d'entrer dans la même carriere. Devenu hardi par les éloges que l'on avoit donnés à ſes traductions en vers de l'Aminte & du *Paſtor fido*, quelque imparfaites qu'elles ſoient, il voulut nous donner de la même maniere la Philis de Bonarelli. *Je n'ai pas eu*, dit-il, *le courage de ſéparer cette paſtorale des deux autres avec qui elle avoit toujours été de compagnie.* Il donna d'abord le premier acte en 1667. avec le prologue de la Nuit. Au moins eſt-ce à lui qu'on attribue cet eſſai de traduction où il vouloit, ſans doute, ſe voiler ſous ces lettres initiales A. B. D. S. qui ne le déſignent pas en effet. Il ſe piqua, comme il le dit, d'achever ce qu'il avoit commencé : & quelque ingrat que lui parût l'emploi de Traducteur, quelque choſe qu'il diſe contre cette occupation, il la préféra aux difficultés qu'il trouvoit pour plaire dans les compoſitions d'invention. Sa traduction parut en 1669. dédiée à M. le Marquis de Seignelay, Secrétaire

d'Etat. Elle n'eſt pas ſans quelque mérite. Cependant quand on vient à l'examiner avec un peu d'attention, on s'apperçoit qu'elle eſt peu exacte, & que la verſification en paroît fort inégale. C'eſt peut-être même lui faire grace que de ne lui trouver que ces défauts : car il eſt certain qu'il y a peu de perſonnes aujourd'hui qui la liſent avec plaiſir, qu'elle ne fatigue même, & qu'elle n'ennuie.

Je ne ſçai pas ſi vous ſerez de mon avis au ſujet de la traduction en proſe de la même paſtorale, imprimée à Bruxelles en 1707. Je la préfére à toutes les traductions précédentes de la Philis de Scire. Comparée avec l'Italien, elle m'a paru communément exacte à rendre les penſées de l'Auteur, & même ſon goût, ſon génie, ſes expreſſions, autant qu'une traduction Françoiſe peut rendre un Poëte Italien. Le Traducteur avoue cependant qu'il a fait quelques changemens: & j'aurois de la peine à l'en blâmer. Aſſez circonſpect pour ne point s'ébloüir par les fauſſes beautés répandues en quelques endroits de la Philis de Scire, il s'eſt cru en droit de mettre des correctifs aux penſées qui lui

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ont paru trop forcées. Dans d'autres il a employé des termes d'une signification différente, mais susceptibles du même sens, & il croit n'avoir laissé qu'une ou deux de ces pensées qui sentent trop le génie Italien, parce que le faux en est moins sensible, & qu'elles auroient peut-être été admirées dans un autre tems que le nôtre.

Pour la *Dissertation sur le double amour de Célie*, dont il nous a aussi donné une traduction, la seule que je connoisse de cette défense du Comte Bonarelli, comme c'est un ouvrage savant, où l'Auteur n'a mis que les ornemens qui paroissoient y convenir, le Traducteur l'a rendu, le plus qu'il lui a été possible, conforme à l'original : il n'a guéres excepté que quelques endroits que la délicatesse de notre goût lui a fait supprimer. Le Comte Bonarelli cite souvent dans sa *Défense*, des vers d'Ovide, tirés sur-tout des Epîtres & des Elégies de ce Poëte ; le Traducteur a rapporté ces mêmes passages en vers François ; mais comme il n'étoit pas Poëte, il s'est servi de la traduction de l'Abbé Barrin. On attribue, & je crois que c'est avec fondement, cette traduction de *la Philis de*

Scire, & de la *Défenſe*, à feu M. Dubois de ſaint Gelais, Secrétaire de l'Académie Royale de Peinture, établie à Paris, connu par pluſieurs autres ouvrages, mort en ſa maiſon de Cires-lez-Marlou en Beauvoiſis, près Chantilly, le 23 Avril 1737. dans la ſoixante-huitiéme année de ſon âge. Il avoit été autrefois Précepteur des enfans de M. Delaunay, Directeur de la Monnoie des Médailles, qui pour le récompenſer de ſes ſoins, lui avoit acheté une charge de Controlleur des Rentes dont il ne lui laiſſoit que l'uſufruit. M. de ſaint Gélais fut dans la ſuite Commiſſaire de la Marine à Amſterdam, & Secrétaire pour l'Eſpagne au Congrès d'Utrecht. M. de Beauchamps a omis ſa traduction de la paſtorale de Bonarelli dans ſes Recherches ſur le Théatre François.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'ingénieux Auteur de la Philis de Scire avoit un frere, nommé Proſper Bonarelli, Auteur d'une tragédie Italienne intitulée *Soliman*, imprimée à Florence en 1620. avec des figures de Jacques Callot, & à Rome en 1632. Charles Vion de Dalibray, dont je vous ai déja parlé, s'amuſa à traduire librement cette piéce en vers Fran-

çois, & la publia en 1637. in-4°. à Paris. Il n'y mit point son nom, il ne fit aucune préface, & n'avertit même pas que cette piéce étoit prise de l'Italien. Mais on trouve sur cela un détail suffisant dans la préface de la Tragédie de Torrismond, prise du Tasse, qu'il avoit publiée en 1636. C'est-là qu'il nous apprend que pour ne point demeurer oisif à la campagne, il s'étoit occupé à mettre en vers la tragédie de Soliman.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

« Mais, dit-il, je ne me suis pas si » fort attaché à la traduction, que je » n'aye laissé & changé quelques cho- » ses, particuliérement sur la fin, par- » ce que d'une tragédie que c'étoit, » j'en ai fait une tragi-comédie ». Il promet de dire ailleurs les raisons de (1) cette espéce de métamorphose; mais s'il l'a fait, j'ignore dans quel ouvrage. Il dit seulement ici, « que le Poëte » devant avoir égard à ce qui peut » servir, non pas en tant que Poëte, » mais en tant qu'il entre dans la so- » cieté civile, & qu'il fait un des mem- » bres de la République, il faut que le » but des piéces de théatre soit de nous » pousser aux bonnes actions, & de » nous détourner des mauvaises, & de

» laiſſer les ſpectateurs ſatisfaits, en » leur faiſant voir les juſtes événe- » mens des unes & des autres. C'eſt » pourquoi, ajoute-t-il, j'ai cru être » obligé de donner une heureuſe iſſue » à l'innocence de Muſtapha & de ſa » maîtreſſe, & à la malice & trahiſon » de Ruſtan le châtiment qu'il avoit » mérité ». Il convient que dans ce changement il a agi contre la vérité de l'hiſtoire, & contre l'intention de l'Auteur Italien; mais il penſe que cela étoit néceſſaire pour rendre ſa tragi-comédie plus agréable & plus juſte. Dans le même endroit il parle d'un autre Poëte, qu'il loue beaucoup ſans le nommer, lequel avoit eu un ſemblable deſſein de métamorphoſer la tragédie Italienne de Soliman en tragi-comédie, mais qui avoit pris enſuite le parti de lui laiſſer toute ſa forme tragique. Je ne connois ni cette piéce, ni l'Auteur.

Le prologue de la Nuit dont la plûpart de nos Traducteurs de la *Philis de Scire* ont cru devoir orner leurs traductions de cette paſtorale, n'eſt qu'une des moindres piéces du Cavalier Jean-Baptiſte Marin. Ce Gentilhomme Napolitain, né le 18 d'Octobre

1569. & mort âgé de cinquante-six ans, l'an 1625. a été un des Poëtes d'Italie les plus féconds. Il avoit eu pour maître dans l'art de la poëſie Aſcanio Pignatelli, Duc de Biſache, l'un des ancêtres de M. le Comte d'Egmont, que la mort a enlevé à Naples en 1743. Marin fut attaché fort jeune à ce Duc qui étoit lui-même un Poëte eſtimé, & il y a lieu de croire qu'il profita beaucoup de ſon exemple & de ſes préceptes. Mais les Italiens reprochent au Cavalier Marin qu'il a été en partie la cauſe de la décadence de la poëſie Italienne par le goût nouveau qu'il introduiſit. Ce goût étoit une enflure puérile. On donna de vains & dangereux applaudiſſemens à cette pompe vuide de ſens, & l'on crut ſe diſtinguer du commun des Poëtes en s'y abandonnant.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Bibl. Ital. t. 2.

Marin ſe livroit à ſa facilité de rimer ſans ſe mettre en peine de la perfection. Il ſe trouve de beaux vers dans ſes œuvres, mais il en faut trop lire de ſuite pour en découvrir très-peu de ce genre. On loue beaucoup ſon *Adonis*, & c'eſt preſque le ſeul de ſes ouvrages que les François connoiſſent. Il valut à l'Auteur cent mille florins

florins dont la Reine Marie de Médicis le gratifia, mais qui lui furent volés quelque tems après.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

C'eſt un poëme héroïque ſelon l'Auteur & ſes partiſans. Ce n'eſt qu'un ouvrage de caprice & de fantaiſie, ſelon beaucoup d'autres, &, comme je crois, ſelon la vérité. Il eſt compoſé de vingt livres ou de vingt chants : & je ne ſçai ſi on peut le lire ſans beaucoup d'ennui. Sa longueur, les idées ſingulieres dont il eſt rempli, un phœbus perpétuel, des tirades de vers où l'on ne trouve que la même penſée, ſes images peu naturelles, tous ces défauts dégoûtent, ou impatientent du moins un lecteur François qui ne peut s'accoutumer à ces bizarreries Italiennes.

Si une hardieſſe, quoiqu'ingénieuſe, déplaît, quand elle paroît forcée, qui pourra approuver le Cavalier Marin, lorſqu'il appelle le Roſſignol

Son volant, voix en plume, & plume harmonieuſe,

ou quand il nomme la Roſe

L'œil du Printems, la fleur des fleurs les plus chéries.
Prunelle de l'amour, & pourpre des Prairies ?

Nous condamnons ces images que l'eſ-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

prit seul va chercher bien loin, & que la nature ne présente pas. Nous ne blâmons pas moins ce mélange du sacré & du profane que notre Poëte fait quelquefois. Quel rapport entre les amours d'Adonis & de Venus, & la Religion Chrétienne ? « Cependant, » dit M. Racine, lorsque dans le dix-» septiéme chant, Marin fait voyager » Venus dans l'Asie, il la fait pleurer » à l'aspect de ces pays dont un jour » le Turc s'emparera, pour établir le » Croissant sur les ruines de la Croix. » Auroit-on soupçonné qu'un pareil » malheur, prévu de si loin, eût dû » coûter des larmes à Venus ? Dans le » Jardin des plaisirs consacré à la mê-» me Déesse, il se trouve une fleur que » le Poëte décrit en huit stances, parce » qu'elle porte imprimés sur ses feuil-» les tous les instrumens de la Passion » de Jesus-Christ. Pouvoit-on s'atten-» dre à trouver cette fleur dans le Jar-» din de la Déesse des plaisirs ? » Et combien d'autres bizarreries semblables dans ce poëme !

Mém. de l'Acad. des Belles-lett. t. 15. p. 251.

Suite de l'hist. de l'Acad. Fr. par d'Olivet, art. de Chapel.

L'Auteur chercha néanmoins des apologistes en France, & il en trouva. « Etant venu à la Cour, où étoient » Malherbe & Vaugelas, il les pria

» d'entendre la lecture de son poëme, » avant que d'en risquer l'impression. » Ils lui proposerent d'y appeller un » jeune homme de leur connoissance, » qui savoit aussi-bien qu'eux l'Italien, » & mieux qu'eux la poëtique. C'étoit » M. Chapelain. Il trouva dans ce » poëme d'excellentes parties, mais » qui n'alloient pas à faire un tout. » Que le sujet étoit mal pris, mal con- » duit. Que néanmoins on pouvoit, à » l'aide d'une préface raisonnée, jetter » de la poussiere aux yeux » (sans doute de ceux qui manquent de goût, & qui lisent sans réflexion) « & prévenir » les critiques. Chapelain parla, a- » joute-t-on, en homme si éclairé, » que ses trois auditeurs le jugerent » seul capable d'exécuter ce qu'il pro- » posoit ».

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le jeune Auteur se défendit quelque tems, il se rendit ensuite, & fit cette préface, si vantée alors, qui fut mise au-devant de l'édition in-folio de l'*Adonis* que l'on donna à Paris en 1623. C'est un long & ennuyeux discours en forme de lettre adressée à M. Favreau, & le premier ouvrage par lequel Chapelain ouvrit sa carriere littéraire. M. l'Abbé d'Olivet convient qu'il ne suf-

Universitas BIBLIOTHECA

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

firoit pas aujourd'hui pour établir la réputation d'un Auteur: mais dans un tems, ajoute-t-il, où perſonne n'étoit au fait de la poëtique, ce diſcours fut regardé, même parmi les gens de lettres, comme une nouveauté d'un grand prix. Ce n'eſt pas faire beaucoup d'honneur au goût de ce tems-là; & je ne vous conſeille pas de perdre votre tems à la lecture de cette piéce: ſi vous êtes curieux d'en prendre une idée, celle que M. Baillet en donne dans ſes jugemens des Savans, vous ſuffira de reſte.

Tom. v. p. 86. & ſuiv.

L'éloge qu'un des Traducteurs de l'*Adonis* fait de cet écrit de Chapelain, ne doit point vous en impoſer. Il croit que ce *Diſcours a juſtifié le poëme* du Cavalier Marin *de ſa nouveauté & de ſes licences: & que s'il ne l'a point fait, un autre ne pourra le faire.* Cette derniere propoſition eſt la ſeule véritable: on ne réuſſira jamais à juſtifier ce qui n'eſt pas même excuſable. Ce Traducteur apologiſte du diſcours de Chapelain, eſt le Préſident Nicole, qui a mis en vers François, & en ſtances de dix vers, le premier chant de l'*Adonis*. Le goût de ce Magiſtrat pour la poëſie érotique ou galante, l'avoit

rempli d'eſtime pour ce poëme : & cependant il a la bonne foi d'avouer que l'Auteur *y a mépriſé les regles*. Lui-même n'a pas obſervé celles de la traduction : outre les changemens qu'il a faits à l'original, ſa verſion n'eſt qu'une ennuyeuſe paraphraſe, quoique la bonne opinion qu'il en avoit l'ait porté à dire *que ſes vers ne nuiroient point à l'éclat de l'original, & que l'on y trouvera du moins une partie de ces beautés qui compoſent les ornemens de la poëſie.* Il a bien fait de ne point prodiguer ces ornemens, en s'arrêtant au premier livre, dont la traduction fait partie de ſes œuvres imprimées pluſieurs fois.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'anonyme qui donna en 1667. une autre traduction du même poëme en vers héroïques, a été moins ſage, ſelon moi, puiſqu'il en a donné douze livres. Ce n'eſt pourtant guéres qu'une eſquiſſe de l'*Adonis* qui a vingt chants, comme je vous l'ai dit. C'eſt une imitation, non une traduction ; & cependant quelque abrégée qu'elle ſoit, je crois qu'il eſt difficile d'en ſoutenir la lecture juſqu'au bout. Voici un échantillon de ſa verſification : je le choiſis dans le diſcours que le Poëte fait tenir à Venus au dixiéme livre ſur les dan-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

gereux effets de l'amour ; car le Cavalier Marin parle quelquefois de morale. Vénus dit donc, parlant de l'amour :

Tu connoîtras bientôt quelle eſt ſa cruauté,
S'il trouve en ton eſprit de la crédulité.
Malheuruux les amans qui croiront ſes paroles,
Et ſe laiſſeront prendre à ſes propos frivoles !
Juſte ciel ! je voudrois n'avoir jamais produit
Un ſi pernicieux & ſi funeſte fruit.
Il eſt un ſcélérat, il eſt une furie,
Un ſerpent, un tyran rempli de barbarie,
Un aveugle qui ſçait avecque ſes regards
Au but qu'il ſe propoſe adreſſer tous ſes dards...
La ſeule jouiſſance amorce ſon deſir,
Et ſeulement dans elle il cherche du plaiſir.
Mais quand il nous a pris par l'appas des délices,
Il déploie envers nous ſes plus grandes malices.
Il ſe montre cruel à nos ſens abuſés,
D'autant plus qu'à le ſuivre il nous voit diſpoſés.
A peine eſt-il entré dans le fond de nos ames,
Que par ſes tours cachés & ſes ſecretes trames,
Il en chaſſe dehors toute autre affection,
Et de nos cœurs trahis prend la poſſeſſion.
Sous ces drapeaux vainqueurs les ames enrôlées ;
Dans les pleurs chaque jour triſtes & déſolées,
Plaignent leurs propres maux .....
Il a de la rigueur, il a de la tendreſſe,
Il commande, il ſupplie, il dédaigne, il carreſſe,
Il donne de la joie, & fait verſer des larmes,
Il renverſe les loix, il ſurmonte les armes

Conseiller déloyal, guide malicieux,
Il trahit qui le suit, & qui l'aime le mieux.
Passion violente, aveugle phrénésie !
Il se soule bientôt, bientôt se rassasie,
Eteint de la raison le lumineux flambeau,
Et met la liberté dans la nuit du tombeau, &c.

J'ai trouvé plus de satisfaction à lire la *Secchia rapita*, ou le Sceau enlevé, poëme d'Alexandre Tassoni. L'Auteur qui étoit de Modene, & qui est mort en 1635. a passé parmi les Italiens pour un très-bel esprit ; mais ils lui reprochent sa passion pour la critique : & de son tems, du moins, ils le regardoient comme un homme inquiet, qui de sa propre autorité s'étoit fait le censeur des Poëtes ses contemporains. Ce jugement étoit appuyé sur son poëme même, qui est héroïque & comique, moitié sérieux, moitié burlesque, & mêlé de satyre. M. Despréaux en fait ainsi mention dans le quatriéme chant du Lutrin :

O toi qui sur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille ;
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un sceau,
Muse, &c.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le ſujet de ce poëme eſt en effet la guerre qui arriva entre ceux de Modene & de Boulogne ſous l'Empereur Fréderic II. dans laquelle Enzio, Roi de Sardaigne, fils de Fréderic, combattant pour les Modénois, demeura priſonnier l'an 1248. & mourut à Boulogne avant que d'avoir pû recouvrer ſa liberté. Sigonius & Campanaccio parlent de cette guerre ; & la vérité eſt, que ceux de Modene la déclarerent aux Boulonois ſur le refus que firent ceux-ci de rendre aux premiers quelques villes qu'ils redemandoient du tems de l'Empereur Fréderic II. Le Taſſoni en a déguiſé les véritables motifs, & a prétexté ou imaginé l'enlevement d'un ſceau de bois, parce qu'il vouloit compoſer un poëme où le ſérieux & le burleſque entraſſent également.

Cette fiction au reſte eſt fondée ſur une tradition populaire, ſuivant laquelle on publioit dans le pays qu'un certain ſceau de bois qu'on gardoit à Modene dans la Cathédrale en la Chambre du Tréſor, venoit de Boulogne, & qu'il avoit été pris par les Modénois. C'eſt ſur ce fondement que le Taſſoni a conſtruit ſon ouvrage. Ce

Traductions des Poetes Italiens.

Poëte l'a si bien conduit, il a soutenu si exactement les deux caracteres du sérieux & du comique, que ce poëme fut reçu avec avidité, & loué même par les Critiques les plus difficiles. La peinture qu'il y fait de plusieurs personnes qui vivoient lorsqu'il écrivoit, la vérité qui brille dans les caracteres sous lesquels il les représente, les couleurs vives & animées dont il peint les mœurs de son siécle, tout cela contribua beaucoup à le faire approuver: mais c'est cela même qui le rend obscur aujourd'hui, sur-tout pour ceux qui ne sont pas parfaitement instruits des mœurs, du caractere, & de la conduite de ceux que le Poëte a eu en vûe.

Le poëme a douze chants: il fut d'abord imprimé à Paris en 1622. Mais comme l'Auteur ne vouloit pas être connu, il déguisa son nom sous celui d'*Androvinci Melisone*, ce qui donna lieu durant quelque tems d'attribuer l'ouvrage à diverses personnes. Cette premiere édition est seulement intitulée, *la Secchia*, le sceau. En 1624. lorsqu'on réimprima ce poëme à Ronciglione, l'Auteur y mit son nom, & le titre de *la Secchia rapita*. Il changea

Avertiss. de la traduct. de Perr.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

auſſi divers endroits dans le poëme, y ajouta pluſieurs ſtances, & le dédia à Antoine Barberin, neveu du Pape Urbain VIII. quoique l'Epître dédicatoire ſoit ſous le nom de Jean-Baptiſte Bragiotti. C'eſt ſur cette édition qu'ont été faites, à quelques légeres différences près, celles de Veniſe en 1630. & 1664. & celle de Paris en 1678.

Avec celle-ci l'on trouve une traduction Françoiſe en proſe, que l'on doit à Pierre Perrault, Receveur général des Finances en la Généralité de Paris, frere de Claude, Charles & Nicolas Perrault, tous connus dans la République des lettres. Cette traduction, autant que je puis en juger, m'a paru communément littérale; mais peut-être l'eſt-elle trop, ce qui la rend languiſſante. Le ſtyle d'ailleurs n'en eſt pas toujours bien net. Je le trouve entortillé en quelques endroits; dans d'autres, mais en petit nombre, il m'a ſemblé que le Traducteur ne prenoit pas exactement le ſens de l'original; quelquefois même il ajoute à la penſée du Poëte.

Au reſte cette traduction n'étoit pas facile à faire, non-ſeulement par la

raiſon que j'ai déja dite, de l'embarras de bien connoître l'hiſtoire du tems, des perſonnes, & des événemens auſquels le Poëte fait alluſion, mais encore parce que le Taſſoni ſe donne ſouvent une liberté qui va quelquefois juſqu'à la licence, ſur des objets dont nos mœurs ne peuvent ſouffrir une peinture trop nue, & que notre langue refuſe d'exprimer. Il faut mettre dans ce rang ces bouffonneries groſſieres qui ne peuvent être goûtées de ceux qui ont de la politeſſe, & qui ne peuvent être bien reçues que de la populace. Il y avoit encore une autre difficulté, c'eſt que les noms des villes & des perſonnes dont parle le Poëte, figurent communément aſſez mal dans une traduction en notre langue, où l'on ne peut pas toujours leur donner une terminaiſon Françoiſe.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

M. Perrault a ſurmonté ces difficultés autant qu'il l'a pû; & il s'eſt cru ſuffiſamment dédommagé de ſes peines par les beautés ſans nombre qu'il a trouvées dans ce poëme, & qu'il étale avec complaiſance dans ſa préface à laquelle je vous renvoie. Il n'y diſſimule pas que l'on peut reprendre pluſieurs choſes dans l'ouvrage du

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Taſſoni : le mélange des Divinités de la fable avec l'état préſent de notre Religion : l'anachroniſme que le Poëte a cru pouvoir ſe permettre en introduiſant les Gibelins dont il n'étoit point queſtion : la narration qu'il fait de ſuite de ſon ſujet depuis le commencement juſqu'à la fin ; enfin l'attention à ne jamais amener d'amours ſérieuſes.

Le Traducteur excuſe ſur tout cela le Poëte du mieux qu'il peut. Il lui fait même un mérite de ce qu'en racontant tout de ſuite l'hiſtoire qui fait le ſujet de ſon poëme, il s'eſt écarté des anciens ; & il en prend, fort mal-à-propos, occaſion pour faire une longue digreſſion contre les anciens, & contre les modernes qui croient devoir accorder leur eſtime à ceux-ci. Il y tient le même langage que ſon frere Charles Perrault : ce ſont les mêmes invectives : les mêmes faux raiſonnemens. Je dois être diſpenſé de vous en dire davantage.

Pour revenir à ſa traduction du Taſſoni, il dit qu'il avoit commencé à la faire d'une maniere fort libre ; mais qu'enſuite il changea d'avis, ayant reconnu, que quelque liberté qu'il eût

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

prise, sur-tout dans les endroits où la poësie lui paroissoit trop élevée, il n'auroit pû se simplifier tellement, qu'il ne restât toujours quelque chose qui eût tenu de la poësie. Mais auroit-ce été un mal d'être Poëte en traduisant un Poëte? Il n'a pas voulu non plus donner une traduction en vers, & il condamne ces traductions, c'est-à-dire, qu'il désapprouve ce qu'apparemment il n'étoit pas capable de faire: & sur cela il se jette dans une digression assez déplacée sur le génie & l'utilité des traductions. A la fin de sa préface il donne quelques remarques, où il se contente presque de rapporter les différences des diverses éditions du poëme du Tassoni.

Comme dans ces éditions on a ajouté le premier chant d'un autre poëme du même Auteur, intitulé l'*Océan*, M. Perrault a traduit aussi ce premier chant, en y joignant le texte original, & une lettre du Tassoni écrite à un de ses amis. Cette lettre traduite pareillement par M. Perrault, roule sur un poëme de la conquête du nouveau monde, que son ami avoit entrepris, & dont celui-ci lui avoit envoyé deux chants. Le Tassoni en porte son juge-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ment avec beaucoup de franchiſe, & donne à ſon ami le plan qu'il voudroit ſuivre s'il avoit envie de faire un poëme ſur ce ſujet, la conduite qu'il y voudroit tenir, les fautes qu'il y voudroit éviter. Mais, ajoute-t-il, comme j'ai eu une fois le deſſein de traiter un ſujet ſemblable, & que j'en ai à la hâte ébauché le premier chant, je vous l'envoie. C'eſt ce premier chant que M. Perrault a traduit: Il contient ce qui eſt arrivé à Colomb depuis le détroit de Gibraltar juſqu'aux Canaries, appellées les Iſles fortunées.

CHAPITRE TREIZIÉME.

Des Traductions de pluſieurs piéces de Théatre Italiennes, anciennes & nouvelles.

QUELQUES-UNS des Poëtes dont je vous ai entretenu juſqu'à préſent, ont auſſi travaillé dans le genre tragique ou comique, ſelon le goût de leur tems, & le génie de leur nation. Je vous ai parlé des piéces de cette eſpéce compoſées par l'Arioſte, le Taſſe, le Bonarelli, le Triſſin, & autres,

du moins de celles qui ont été traduites en notre langue. J'ai réservé jusqu'ici à vous parler des autres Tragédies & Comédies Italiennes dont j'ai eu occasion de voir des traductions.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Les recherches que M. Riccoboni a faites sur ce qui regarde le Théatre Italien, soit dans son *Histoire* de ce Théatre, soit dans ses *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théatres d'Europe*, le portent à croire que la Comédie n'a point souffert d'interruption en Italie depuis qu'elle cessa de paroître sur les Théatres des Latins. Lorsqu'elle eut oublié sa premiere grandeur, elle s'abaissa jusqu'à courir de ville en ville, & se montra dans les places publiques. Elle étoit encore dans cet état au commencement du douziéme siécle: peu à peu elle reprit des forces: elle parut ornée du Dialogue; mais les représentations ne se faisoient encore que dans des maisons particulieres. On prétend que son éclat augmenta lorsqu'elle emprunta des sujets de la Religion: quoi qu'il en soit, elle fut longtems à se perfectionner, comme on peut en juger par les comédies qui furent imprimées dans les premieres années du seiziéme

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

siécle. On ignore les noms des Auteurs de la plus grande partie de ces piéces, mais il est facile de juger au style, aux expressions, au goût qui les caractérisent, qu'elles avoient été composées plus d'un siécle auparavant ; outre que les titres les annoncent déjà comme très-anciennes. Ces comédies sont d'une telle licence dans l'intrigue & dans le dialogue, qu'on ne peut les regarder que comme des monstres informes.

Bibiéna dans sa *Calandre*, Machiavel dans sa *Mandragore* & dans sa *Clitie*, l'Arioste dans ses cinq comédies, & les autres Ecrivains Italiens qui pendant les quarante premieres années du seiziéme siécle, ont fait les plus belles comédies, ont, pour la plûpart, suivi ces anciens modéles quant à la licence de l'action & du dialogue, qui sont remplis d'indécences & d'impiétés : ils n'ont fait que corriger la forme & la conduite de la fable en s'assujettissant avec plus de soin aux regles de ce genre d'écrire, quoique beaucoup les ayent encore violées. *La Mandragore* de Nicolas Machiavel fut imprimée dès 1537. en prose. Elle est toute de l'invention de

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Catal. des coméd. Ital. p. 149.

l'Auteur ; & comme je viens de le remarquer après M. Riccoboni, c'eſt une des bonnes comédies que les Italiens ayent. Le célébre Rouſſeau en a fait dans ſa jeuneſſe une traduction libre en proſe Françoiſe, & quoiqu'il ait paru la déſavouer, je crois pouvoir aſſurer que dans le particulier il en parloit avec eſtime. Elle fut imprimée en 1723. dans le *Supplément* de ſes œuvres qui parut cette année à Londres, & elle a été réunie depuis à ſes autres poëſies dans quelques éditions qui ont été faites de celles-ci.

On ne ſçait pourquoi cette piéce eſt omiſe dans l'édition de 1743. puiſque dans les lettres de l'Auteur qui enrichiſſent cette édition, l'on en rapporte une que M. Rouſſeau a écrite à M. Riccoboni, & dans laquelle il s'avoue l'Auteur de la traduction de la Mandragore. « Ayant lû, dit-il, cette co-» médie dans ma jeuneſſe, & l'ayant » trouvé excellente au point de ne » pouvoir réſiſter à la tentation de la » traduire en notre langue, je me ſuis » mille fois étonné qu'une comédie » auſſi ingénieuſement imaginée, auſſi » théatrale, auſſi exacte, & auſſi ré-» guliérement conduite, n'en eût pas

TRADUCTIONS DES POETES ITATIENS.

» enfanté d'autres du même genre, & » à peu près auſſi parfaites ».

Vous ſerez donc plus tenté de lire la Mandragore que la *Tragédie du Roi franc arbitre*, écrite en Italien par François Negro, dont la premiere édition parut en 1546. in-4°. & la ſeconde en 1550. in-8°. Cette ſeconde édition eſt fort augmentée. On n'y voit rien qui reſſemble à une piéce de théatre, que le titre de Tragédie qu'on lui fait porter, on ne ſçait pourquoi, & ſa diviſion en cinq actes. Ce ſont des eſpéces de dialogues fort ennuyans, dont les principaux perſonnages ſont les Apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, l'Ange Raphaël, le libre arbitre, la grace juſtifiante, & le Clergé Romain. Aſſemblage monſtrueux des calomnies les plus groſſieres, & des vérités les plus reſpectables, du burleſque le plus indécent, & de ce qu'il y a de plus grave, il ſeroit peut-être difficile de définir l'eſpece de génie qui a enfanté une pareille piéce, ſi l'héréſie & l'impiété ne s'y dévoiloient preſque à chaque page. L'Auteur comptoit-il avoir, je ne dis pas des approbateurs parmi les honnêtes gens, je dis même des lecteurs aſſez patiens pour ſuivre juſ-

qu'au bout une piéce qui ne pouvoit même amuſer la plus vile populace ? Negro la traduiſit cependant en Latin, & elle fut imprimée en cette langue à Genêve en 1559. après que l'Auteur eût eu la ſatisfaction de la voir traduite l'année précédente en proſe Françoiſe, mais d'un ſtyle ſi mauvais, qu'il eſt aiſé de voir que ſi le Traducteur étoit, comme on le prétend, *doué des dons les plus excellens*, il manquoit aſſurément de celui de s'exprimer en notre langue.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Nous ne nous glorifierons pas plus d'avoir eu un pareil Traducteur, que les Italiens ſe félicitent de compter un Negro parmi leurs Ecrivains ; & ſi leurs anciennes piéces de théatre reſſembloient toutes, même pour le génie & la diction, à celle du *Libre arbitre*, ils ne pourroient ſe vanter d'avoir fourni des modéles & des ſujets aux autres nations. Mais avant que Negro écrivit ſon odieuſe ſatyre, l'Italie voyoit déja dans ſon ſein pluſieurs ſociétés de Savans, qui s'étudioient également à former le goût, & à perfectionner la langue de leur nation. La plûpart de ces Académies, ſoit pour s'amuſer, ſoit même pour tâcher de

Riccob. hiſt. du Th. Ital. p. 39.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

ramener le public à un genre de spectacle plus régulier que celui qui étoit en usage avant le commencement du seiziéme siécle, essayerent de représenter les comédies écrites des meilleurs Auteurs, à mesure qu'elles paroissoient ; & eux-mêmes en composerent plusieurs. Nous avons un recueil de celle des *Intronati* de Sienne, imprimé en 1611. à Sienne en deux volumes in-12. Je n'ai lû qu'une de ces piéces, celle qui a pour titre *Gl' ingannati*, en François, *les Abusés*, parce que je ne connois que celle-là qui ait été traduite en notre langue.

J'ignore quelle estime les Italiens en font aujourd'hui, pour moi j'y ai trouvé un bas comique qui auroit dû déplaire à des gens d'esprit, tels qu'on nous représente les *Intronati*. La décence même n'y est nullement observée. Si les Auteurs de cette piéce ont eu en vûe de peindre les mœurs des Siénois de leur tems, il faut avouer qu'ils n'ont pas dû s'attendre que les gens sages les prissent pour modéles. On y dit grossiérement beaucoup de choses que la pudeur vouloit du moins que l'on voilât. Les deux vieillards abusés dans leur amour me paroissent

deux perſonnages ridiculement ſots. Lélia, fille de l'un de ces deux vieillards, en ſçait trop en fait d'intrigues pour ſon âge, & pour l'éducation que l'on ſuppoſe qu'elle a reçue. Les conſeils pernicieux qu'on lui fait donner par une Religieuſe, dans le Couvent même où ſon pere comptoit que ſon innocence ſeroit à couvert, montrent trop de corruption. Le perſonnage de Lélia déguiſée en Page, & entrée en cette qualité au ſervice de Flaminio qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée, ne paſſe-t-il point un peu la vraiſemblance, ſur-tout en faiſant durer ce perſonnage ſi longtems, & ſi près de la famille de Lélia ?

Le ſujet de cette piéce eſt pris mot à mot des Hiſtoires tragiques de Bandel. Cet Auteur prétend que l'aventure qu'il raconte, arriva à Rome lorſque Charles de Bourbon, Connétable de France, prit cette ville & la ſaccagea; ce qui arriva en 1527. ſous le Pontificat de Clément VII. Et cet événement eſt en effet pluſieurs fois rappellé dans cette piéce, où on le fait regarder comme très-récent. Bandel dit même que le pere de Lélia, & de Fabricio frere de cette fille, lequel

T. 4. hiſt. 59.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

avoit si bien disparu durant ces troubles, qu'on l'avoit cru mort, étoit Ambroise Nani, bon Marchand, & que le nom de Lélia étoit Nicole. Malgré les obscénités dont cette piéce est remplie, on voit par le prologue que les Dames accoururent en foule à la représentation qui en fut faite durant les jours de Carnaval, & que cette comédie avoit été composée principalement pour elles.

Nous en avons une traduction Françoise par Charles Etienne, frere des Imprimeurs Robert & François Etienne, mort en 1564. Il étoit savant dans les Belles-Lettres, la Médecine & l'Histoire naturelle. Quelques Auteurs le qualifient *Avocat*, mais il est certain qu'il exerçoit la Médecine, ce qui ne l'empêchoit pas de vaquer à l'Imprimerie, puisqu'on le trouve dans la liste des Imprimeurs du Roi. Dans sa jeunesse il avoit eu soin de l'éducation de Jean-Antoine de Baïf, & il l'avoit accompagné en Allemagne. C'est ce que rapporte plus en detail M. Maittaire dans ses vies des Etiennes.

Steph. vit. à Londres 1709. 8°.

M. de Beauchamps dans ses *Recherches sur les Théatres de France*, cite trois éditions de la traduction de Charles

Rech. t. 1. p. 334.

Etienne : la premiere en 1540. ſans marquer le lieu de l'impreſſion, ni la forme du volume : la ſeconde à Lyon en 1543. in-16. & la troiſiéme à Paris, chez Etienne Groulleau, en 1556. in-16. Il ne dit que de celle-ci, qu'elle eſt accompagnée de *petites figures repréſentant les ſcénes*, & il fait entendre que l'édition de 1543. a le même titre que celle qu'il met en 1540. Je ne veux pas nier l'exiſtence de cette édition de 1540. M. de Beauchamps étoit peut-être fondé à la citer. Cependant Maittaire met la premiere édition en 1543. à Lyon ; & l'exemplaire que j'en ai vu, n'annonce point d'édition précédente. Le titre n'eſt pas non plus le même que celui que M. de Beauchamps rapporte. Le ſien eſt, *les Abuſés, comédie des Profeſſeurs de l'Académie Siennoiſe, nommés Intronati, célébrée ès jeux d'un Carême-prenant à Sienne, traduite d'Italien en François*, 1540. Mon exemplaire porte, *la Comédie du ſacrifice des Profeſſeurs de l'Académie vulgaire Sénoiſe, nommés Intronati, célébrée ès jeux d'un Kareſme-prenant à Senes. Traduite de langue Tuſcane par Charles Etienne.* Enfin cette édition a de *petites figures* en bois *repréſentant les ſcénes.*

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

A l'égard de l'édition que M. de Beauchamps met en 1556. si elle est réelle, ce ne peut être qu'une réimpression de celle de 1548. ou 1549. selon un autre exemplaire : car le titre est absolument le même dans cette édition que M. de Beauchamps n'a point connue, & dans celle qu'il met en 1556. Cette édition de 1548. est bien imprimée : les figures y sont aussi petites que dans l'édition de 1543. mais elles y sont pour l'ordinaire un peu différentes. Pardonnez-moi ce petit détail de Bibliographie : je l'ai cru d'autant plus nécessaire, que plusieurs fois on a fait deux comédies de celle qui a pour titre *Comédie du sacrifice*, & de celle qui est intitulée, *les Abusés*, quoique ce soit la même piéce traduite par Etienne.

Il ne sera pas non plus inutile de vous faire observer que ce Traducteur dans son Epître dédicatoire *au Dauphin de France* (fils de François I. qui fut depuis le Roi Henri II.) donne une description curieuse de la forme des Théatres des anciens, & des ornemens qui les accompagnoient : & que dans la comédie même nous apprenons que le nom Italien du savant

Aonius

Aonius Palearius, à qui l'Inquisition fit le procès, étoit *Antonio de gli Pagliaricci*. M. le Duchat avoit fait cette remarque avant moi.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Ducat. part. 2. p. 231.

M. de Beauchamps n'a pas rapporté non plus avec assez d'exactitude le titre d'une autre comédie dont l'Auteur Italien vivoit après le milieu du seiziéme siécle, ni le nom même de cet Auteur. Il appelle celui-ci *Bruno Nolano*, & il intitule la traduction de sa piéce, *Boniface ou le Pédant*. Il devoit dire, *Boniface & le Pédant, comédie traduite de l'Italien de Giordano Bruno*, Nolano, ou de Nole, qui étoit la patrie de ce Poëte. Vous pouvez lire l'article de cet Ecrivain dans le Dictionnaire de Bayle, & dans un des Entretiens de M. de la Croze sur divers sujets de littérature, &c. Quelques-uns en ont fait un Dominicain. C'étoit un impie, quoique Philosophe. Il fut brûlé en effigie pour son Dialogue intitulé, *Spaccio della bestia trionfante*, ouvrage très-rare, digne production d'un Athée, imprimée à Londres, sous le titre de Paris, en 1584.

Mais il y a lieu de croire que Bruno étoit à Paris en 1582. & peut-être

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

auparavant, & que ce fut-là qu'il composa & qu'il fit imprimer en 1582. sa comédie intitulée, *il Candelajo*, à laquelle on a donné en François le titre de *Boniface & le Pédant*, qui sont deux des principaux personnages de la piéce. S'il n'eût pas au moins connu Paris, auroit-il si souvent parlé dans sa comédie, des différens quartiers de cette ville, du Châtelet, du jardin du Luxembourg, & de plusieurs villages qui sont autour de Paris ? Du reste il n'y a dans cette piéce ni unité de tems, ni unité de lieu. Ce sont des dialogues entre différens personnages, & sur divers sujets, presque tous puérils, souvent bas ou indécens. Il y a beaucoup de jeux de mots, la plûpart assez plats, sur-tout dans les scénes du Pédant dont tous les discours ont quelque rapport avec les regles de la Grammaire. Ce que j'y ai trouvé de meilleur, ce sont les réflexions contre ce qu'on appelle la Pierre philosophale, ou les aveux des friponneries faites à ceux qui veulent bien être la dupe des Charlatans. Il y a deux prologues où regne une assez fade plaisanterie.

La traduction de cette piéce, imprimée en 1633. à Paris, est anonyme.

Elle eſt en proſe, & d'un mauvais ſtyle. Le Traducteur convient qu'il a retranché beaucoup de l'original, & qu'il y a fait des changemens. « Les » Auteurs, dit-il, qui s'attachent aux » naïvetés de leur langue. & aux par- » ticularités de leur nation, comme » ſont principalement les Comiques, » ſont plus à imiter qu'à traduire ». Il ajoute qu'une trop grande fidélité l'eût rendu ridicule. La piéce ne l'eſt pas moins cependant dans la traduction que dans l'original.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

L'Alcée, en cinq actes, d'Antonio Ongaro, a eu beaucoup de partiſans en Italie, & Jean-Baptiſte Guarini qui l'eſtimoit, voulut bien y ajouter des intermédes; mais depuis longtems elle eſt preſque oubliée. Repréſentée en 1582. elle fut imprimée la même année à Veniſe, & réimprimée à Ferrare en 1614, avec les additions du Guarini qui ne la font pas plus rechercher aujourd'hui. Les principaux perſonnages ſont des Pêcheurs qui diſent bien des fadeurs amoureuſes. La piéce eſt en proſe, à l'exception des chœurs, & c'eſt de la même maniere qu'elle a été traduite en notre langue par Roland Briſſet, Sieur du Sauvage, que

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Rech. t. 1. p. 486.

les uns qualifient de Gentilhomme Tourangeau, & à qui d'autres ne donnent que la qualité d'Avocat au Parlement de Paris. C'eſt ainſi que le qualifie du Verdier qui l'avoit connu. M. de Beauchamps qui donne le catalogue des piéces de Théatre publiées par cet Ecrivain, a oublié cette traduction qui fut imprimée en 1596. à Paris in-12. dédiée à Madame du Gaſt.

Briſſet plus habile à copier ou à imiter qu'à inventer, & qui aimoit les ouvrages Italiens dont il entendoit mieux la langue qu'il ne parloit la ſienne, avoit déja donné au public la traduction d'une paſtorale Italienne de Louis Groto, ſurnommé l'aveugle d'Adria. Cette paſtorale que M. de Beauchamps métamorphoſe en tragédie, eſt intitulée, *la Diéromene, ou le Repentir d'amour*, & fut imprimée en 1583. à Veniſe. Elle eſt en proſe, mêlée de vers. Les perſonnages ſont des Bergers, des Nymphes, & le Dieu Pan. Nicogene & Ergaſte, Bergers, aiment Diéromene qui n'a d'affection que pour l'un des deux, ce qui eſt une ſource de jalouſies, de diſputes, de débats, & de beaucoup de diſcours tendres. Voilà le fond de la

piéce qui finit par pluſieurs mariages. On y trouve de l'invention, & aſſez de conduite. Briſſet a ſuivi la méthode du Groto : il a traduit en proſe ce qui eſt en proſe, & en vers ce qui eſt en vers. J'ai vu deux éditions de ſa plate & inſipide traduction, l'une à Tours en 1591. l'autre à Paris en 1595. Briſſet fait entendre qu'il avoit fait cette traduction pour plaire à une perſonne qu'il aimoit, & il veut la rendre reſponſable des défauts de ſa verſion :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Si je n'ai ſçeu ſi bien l'ouvrage approprier,

lui dit-il,

Tancez-vous, je vous prie, & vous blaſmez de grace
D'avoir mis en beſongne un mauvais ouvrier.

Le Groto a mis au-devant de ſa piéce un prologue que Briſſet n'a pas traduit : mais je le trouve dans une traduction de la même piéce que je n'ai vu que manuſcrite, & qui m'a paru d'un ſtyle plus aiſé, plus naturel, & moins barbare que celui de Briſſet. M. de Beauchamps qui avoit vu auſſi ce manuſcrit chez M. de Bombarde, dit *que ce pourroit bien être la même piéce que la Diéromene traduite par Briſſet.* Il

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

n'avoit donc point examiné cette traduction : car il auroit décidé affirmativement pour l'identité de la même pastorale. La verſion manuſcrite, faite à Tours d'où elle eſt datée le ſixiéme Août 1590. eſt de Roland du Jardin, Sieur des Roches, dont on voit les armes & le nom au frontiſpice, avec cette deviſe *neminem lædere, & liberum eſſe.* Ce Traducteur étoit frere puîné de Charles du Jardin, Tréſorier du Roi Henri III. qui épouſa Suſanne Habert, niéce de François Habert, un de nos Poëtes Dramatiques.

Je ne ſuis pas ſi bien inſtruit du Traducteur de l'*Emilie*, comédie en vers du même Groto, qui parut en 1596. & fut traduite en proſe en 1609. Quant à la piéce, il m'y a paru peu d'ordre & d'intérêt. En récompenſe, il y a beaucoup de platitudes & d'inſipides bouffonneries. Comme le but du Traducteur étoit de ſe rendre utile à ceux qui vouloient apprendre l'Italien & le François, il a mis le texte original à côté de ſa verſion. Celle-ci eſt communément ſi littérale, qu'elle rampe extrêmement. Ajoutez que l'expreſſion en eſt ſurannée.

M. de Beauchamps cite ſous l'année

1584. une comédie intitulée, *les Contens*, en prose en cinq actes, avec un prologue, & il en fait Auteur Odet de Tournebu ou Turnebe; mais celui-ci n'en est que le Traducteur. La comédie des Contens est une piéce Italienne, en prose, dont on est redevable à Jérôme Paraboſco qui vivoit encore en 1554. & qui outre son talent pour la prose & les vers, étoit très-habile Musicien. Odet Turnebe qui a traduit cette piéce, étoit fils du savant Adrien Turnebe : il avoit eu pour Précepteur Antoine Valet, Limousin, Docteur en Médecine à Paris, & dès sa plus tendre jeunesse il s'étoit montré digne de la réputation de son pere. Il étoit Avocat au Parlement dès 1579. & il assista avec honneur aux grands jours de Poitiers : deux ans après il fut pourvu de la charge de premier Président de la Cour des Monnoies. Mais cette jeune plante qui donnoit des espérances si flateuses, fut enlevée le 20 Juillet 1581. Odet n'avoit que vingt-huit ans, huit mois & vingt-huit jours. Sa traduction de la comédie des Contens fut imprimée après sa mort par les soins de Pierre de Ruvel, qui la dédia à M. du Saulx, Avocat

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

général au Parlement de Bourdeaux.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

François Bracciolini, de Pesaro, est plus connu des Italiens & des François que Paraboſco. Il a vécu plus longtems, & il a fait un si grand nombre d'ouvrages, sur-tout en vers, qu'il a passé pour un des Ecrivains les plus féconds de son tems en Italie. On a de lui des Poëmes héroïques, des Tragédies, des Comédies, des Pastorales, des Odes, des Satyres : il a écrit également dans le genre sérieux, dans le badin, dans le tendre, dans le burlesque même. Son poëme de *la Croix reconquise* lui a fait donner le troisiéme rang parmi les Poëtes épiques, après l'Arioste & le Tasse. Il avoit été ami de celui-ci, & l'on met presque à côté de l'*Aminte*, sa pastorale du *Dédain amoureux*, qui est peut-être le seul ouvrage de Bracciolini que l'on ait mis en notre langue.

Baill. t. v. p. 159. Leon All. apes Urbanæ p. 104. ligne derniere.

Si l'on s'en rapporte à M. Baillet, il y en a eu trois traductions Françoises. Mais Leon Allacci, dont il rapporte sur cela le témoignage, dit seulement que des personnes de probité l'avoient assuré qu'ils avoient vu trois traductions de cette pastorale. M. de Beauchamps n'en cite qu'une sous

l'année 1612. J'en ai vu deux. La premiere, imprimée en 1603. à Paris, est en prose, mêlée de vers. Le Traducteur signe J. P. S. à la fin de son Epître dédicatoire *à Claude Enoch Virey, Secrétaire de M. le Prince.* Dans ce qui est traduit en prose, la traduction est presque mot à mot, & suivant à peu près la construction du texte ; elle est un peu paraphrasée dans ce qui est tourné en vers. Mais le langage est par-tout fort mauvais. Isaac de la Grange qui a mis la même pastorale en vers héroïques, à l'exception des chœurs qui sont en vers de huit syllabes, avoit lû cette traduction en prose, & je suis fort tenté de croire qu'il l'a plus consultée que le texte de Bracciolini. C'est souvent le même tour, ce sont fréquemment les mêmes expressions, & parmi celles-ci il y en a de si bizarres, qu'il est difficile que deux Auteurs les employent sans s'être copiés. La traduction de la Grange a pû plaire davantage à ceux de son tems qui aimoient les ouvrages en vers, mais comme elle est moins littérale, & que l'on y sent la paraphrase, elle a dû être moins utile à ceux qui auroient voulu s'en servir pour

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

entendre le texte Italien. Cette traduction de la Grange eſt celle que M. de Beauchamps cite : elle parut en 1612. in-8°. à Paris, dédiée à Mademoiſelle d'Eſtiolles. Bracciolini vivoit encore en 1632.

Entre les célébres Acteurs que les Italiens avoient de ſon tems, on connoit *Fabritio Fornari*, que l'on trouve ſurnommé *le Capitaine Cocodrille :* il jouoit le rolle de confident, & repréſentoit quelquefois dans des piéces de ſa compoſition, telle que l'*Angélique*, comédie en proſe, imprimée dès 1585. & dont on a une traduction Françoiſe en proſe, donnée en 1599. à Paris, in-12. Le Traducteur ne ſe déſigne que par ces deux lettres L. C. & dans l'avis de l'Imprimeur au lecteur, on le qualifie de *Seigneur*. On dit que cette traduction eſt faite *des langues Italienne & Eſpagnole*, apparemment parce que dans l'original, que je n'ai point vu, le Capitaine Cocodrille qui ſe dit Eſpagnol, s'exprime en cette langue. M. de Beauchamps n'a point rapporté le titre de cette traduction tel qu'il eſt, ni le lieu de l'impreſſion, ni la forme du volume.

C'eſt le même défaut d'exactitude

en parlant de la traduction de la Bergerie, ou Paſtorale, intitulée *Myrtille*, écrite en proſe par Iſabelle Andreini, qui jouoit quelque rolle dans les piéces de la ſociété des Jaloux. Cette traduction eſt en proſe, imprimée en 1612. à Paris, in-12. Le Traducteur prend le nom d'*Abradan*, qui paroît un nom ſuppoſé, de même que celui de Viſalbe qu'il donne à celle à qui il adreſſe ſa traduction par une Epître qui approche trop du burleſque.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Il paroît par l'hiſtoire du Théatre Italien de M. Riccoboni, que le nom d'Andreini a été aſſez commun autrefois ſur ce Théatre, puiſqu'outre Iſabelle Andreini, il nomme encore un François & un Jean-Baptiſte Andreini. François, ſurnommé *il Capitano Spavento*, étoit camarade de *Flaminio Scala* dit *Flavio*, le premier qui imprima de ſimples canevas de comédies, à la place des comédies écrites, avec une préface générale qui eſt d'Andreini. Celui-ci étoit de Piſtoie, & repréſentoit, comme Iſabelle, dans les piéces *de la compagnie des Jaloux*. Il étoit auſſi Auteur, & nous avons, outre la préface du recueil dont je viens de parler, des *Rodomontades* que l'on pré-

Hiſt. du Th. Ital. p. 70. & 71.

tend avoir été écrites par lui-même.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

T. 2. p. 11.

M. de Beauchamps met cette piéce au nombre des comédies Italiennes. Ce n'eſt cependant qu'un recueil de ſix diſcours ou dialogues entre le Capitaine *Spavento*, c'eſt-à-dire, Andreini & *Trappola* ſon valet : & il n'y a pas lieu de croire que ces dialogues ayent été mis en jeu ſur un théatre. Les ſujets ne ſont point liés : chaque dialogue en contient même pluſieurs où l'on ne trouve preſque rien de ſuivi. Tout y eſt extravagant dans les choſes & dans les expreſſions, à l'exception de ce que dit Trappola qui parle ſouvent en homme de bon ſens, & qui tâche quelquefois de ramener au ſimple & au vrai les idées folles de ſon maître, & ſon langage hyperbolique.

Je croirois que l'Auteur auroit voulu ſe moquer des viſions des héros de l'Arioſte & des autres héros des Romans de Chevalerie, en rapprochant une partie de ces viſions & de ces extravagances pour en faire ſentir plus facilement le ridicule.

Jacques de Fonteny a donné en 1608. à Paris une traduction en proſe de ce petit ouvrage, qu'il a dédiée à

Charles d'Angennes, Vidame du Mans, Marquis de Pisany, &c. & il y a joint le texte original. Je ne sçai pourquoi M. de Beauchamps en parlant de cette version, a omis le nom du Traducteur, ou plutôt pourquoi il n'en a donné que les lettres initiales, puisque ce nom se trouve tout entier à la fin de l'Epître dédicatoire, & dans le privilége.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS. Rech. t. 2. p. 12.

Le Journal du regne de Henri IV. par Pierre de l'Estoille, grand Audiencier en la Chancellerie de Paris, observe sur l'année 1600. que *le lundi neuviéme d'Octobre de cette année, il fut joué à Florence une comédie en cinq actes, dont les représentations, les machines & l'exécution couterent soixante mille écus.* C'étoit en signe de joie du mariage de la Princesse Marie de Médicis & d'Henri IV. qui venoit d'être célébré. Cette comédie Italienne est apparemment celle qui fut traduite peu de tems après en vers François, sous le titre de *Ravissement de Céfale représenté à Florence aux nôces Royales.* J'ignore le nom du Poëte Italien : pour le Traducteur, c'est Nicolas Chrétien, Sieur des Croix, né à Argentan en Normandie. Il ne publia sa traduction qu'en

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

1608. parce qu'il voulut y joindre un *Cantique* qu'il avoit préſenté au Dauphin, qui fut depuis le Roi Louis XIII. le jour de ſon baptême. *Le raviſſement de Céfale* eſt dans le goût de nos Opéra, & il paroît que l'on en chanta la plus grande partie.

Chrétien a donné une deſcription abrégée de toutes les décorations qui furent employées à la repréſentation de cette piéce. Les perſonnages étoient l'Aurore, Céfale, Titon, l'Océan, Phœbus, l'Amour, la Nuit, Bérécinthe, Mercure, Jupiter & la Renommée. Il y avoit auſſi des chœurs de Chaſſeurs, de Tritons, d'Amours, de Signes céleſtes & de Dieux. La poëſie ſous l'image d'une Nymphe, chanta le prologue: elle y peint ainſi elle-même ſes opérations, ſuivant la traduction de des Croix :

En accents meſurés, des fables racontant
Pour des cœurs arracher la triſteſſe maligne,
J'inſpire du haut ciel une fureur inſigne
Aux plus nobles eſprits que je vais agitant,
Et de ceux que je priſe, & qui m'ont un bon zelle
J'eſmeuz l'ame & le cœur. Poëſie je m'appelle.
Je cours d'un pied léger où m'invite l'honneur, &c.

Enſuite, après avoir fait un compli-

ment à la nouvelle Reine, elle la transporte dans l'avenir, & lui dit :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Le tems auſſi viendra que de tes fils altiers
En chantant hautement les louanges fameuſes,
Sur le mont Hélicon aux crouppes ſourcilleuſes
Je ferai reſonner cent mille vers guerriers
Comme le bruit des vents, & des torrens rapides
Enflés par le dégel des glaces froid-humides.

Vous n'admirerez pas certainement cette verſification, & vous trouverez que le ſieur des Croix avoit raiſon de penſer qu'il étoit encore loin de la perfection, comme il l'inſinue dans ſa dédicace à M. le Dauphin.

Le goût bizarre qui s'étoit introduit alors en France de mettre en notre langue toutes ſortes de livres enfantés en Italie, même ſur les matieres les plus ridicules, engagea du tems du ſieur des Croix, un anonyme à traduire une eſpéce de farce qualifiée du titre de *Comédie* des nôces de l'*Antiléſine*. Sur quoi il faut que vous ſçachiez, qu'un Italien nommé *Vialardi* avoit compoſé en ſa langue, & publié un traité ſatyrique, burleſque & moral, ſous le titre de *la fameuſe compagnie de la Léſine ou Aleſne*, où il propoſoit divers moyens de faire la léſine,

Baill. dans ſes Anti. p. 368. in-4°.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

c'eſt-à-dire, de s'enrichir par une épargne ſordide & par l'avarice. Il feint qu'il s'étoit formé une ſociété de gens qui ſe retranchoient ſur toutes choſes, & qui ménageoient juſqu'aux plus petites bagatelles pour épargner: que dans cette compagnie on recevoit des novices pour apprendre ce noble métier, & il rapporte fort au long toutes les inſtructions qu'on leur donnoit: il dit qu'on les admettoit enſuite à faire profeſſion parmi les *Initiés*, quand ils ſavoient adroitement manier l'alêne & allonger le cuir avec les dents, c'eſt-à-dire, au terme figuré, faire la léſine, dont le terme, au ſens propre, ſignifie chez les Italiens une alêne de Savetier. C'eſt peut-être, dit M. Baillet, ſur ces idées du Vialardi, que Jean Ferro, Italien, dans ſon théatre des Emblêmes, s'eſt imaginé qu'il y avoit à Florence une Académie de beaux eſprits appellée *Della leſina*, c'eſt-à-dire, de *Savetiers*, ou de *l'alêne*.

On oppoſa au traité de la compagnie de la léſine, *la contreléſine, ou la compagnie de la marmite graſſe*, & *les nôces d'Anti-léſine, comédie nouvelle, extraite des diſcours de la contreléſine*,

par le Paſteur Monopolitain. Ces divers ouvrages furent traduits en François, & imprimés à Paris en 1604. en deux volumes in-12. & l'on prétend qu'ils furent bien reçus alors. Mais pour moi, je crois qu'ils ne pourroient amuſer aujourd'hui que la populace, qui peut y retrouver ſon langage, & une partie de ſes manieres d'agir. Je ſçai que l'on y trouve quelques-uns de nos anciens proverbes, qu'il y a quelquefois une moralité aſſez bonne, que l'on y fait alluſion à quelques anciens uſages. Mais ces légers avantages, ſi même on peut les qualifier ainſi, peuvent-ils dédommager de l'ennui que doit cauſer la lecture de tant de fadaiſes, & du dégoût que l'on ne peut manquer de ſentir de tant de rapſodies, ſouvent oppoſées à toute bienſéance?

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Je ne crois pas devoir mettre au nombre des comédies Italiennes, celle qui parut en 1629. à Paris ſous le titre de *Comédie des Comédies*, quoiqu'on ait donné cette piéce comme traduite de l'Italien. C'eſt une ſatyre contre Balzac, où Nicolas du Peſchier, Avocat, ſous le nom de Barry qui étoit un vendeur d'orviétan, employe les propres termes de Balzac

Beauchamps, Rech. t. 2. p. 67.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

presque par-tout, à peu près comme on a fait dans l'Oraison funébre de Torsac, piéce badine qui est fort connue.

Il n'en est pas de même de *la Pompe funébre, ou Aminte & Cloris*, pastorale, de l'*Hercule amoureux*, & de l'*Egée dans Athénes*, qui parurent l'une en 1637. l'autre en 1662. & la troisiéme vers 1680. Ce sont trois piéces écrites véritablement en Italien, & traduites en François. La pastorale est de César Crémonin, Professeur de Philosophie à Ferrare, & ensuite à Padoue, grand sectateur de la Philosophie d'Aristote, né à Cento dans le Modénois l'an 1550. & mort en 1630. Sa pompe funébre fut imprimée à Ferrare en 1597. & à Vicence en 1610. La traduction est de Vion de Dalibray qui la fit imprimer à Paris en 1637. avec un long avertissement & une dédicace à Madame la Baronne de Chandolan. Je ne sçai point le nom de l'Auteur Italien de la tragédie d'*Hercule amoureux*, qui fut traduite en vers François par le sieur Camille, représentée dans les Fêtes qui suivirent le mariage de Louis XIV. avec Marie-Thérese d'Autriche, & imprimée in-4°. en 1662. avec le

texte. La piéce a cinq actes, & la traduction est communément plus littérale que paraphrasée : mais cette tragédie plaît davantage dans l'original : on y trouve plus de précision, plus de goût, plus de génie poëtique. Elle est imprimée avec le ballet qui fut joué en même tems devant leurs Majestés, & dont les paroles sont de Benserade.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Egée dans Athénes est une tragi-comédie en Musique, représentée sur le théatre de Jean-Baptiste Pétrucci, & imprimée in-12. en Italien avec une traduction Françoise en prose, à l'exception du prologue qui est en vers. Cette piéce, dont je n'ai point trouvé la date, doit avoir été composée entre 1680. & 1689. puisqu'elle est dédiée par Pétrucci à Alexandre Farnese, Duc de Parme, Gouverneur des Pays-Bas, qui n'eut ce gouvernement qu'en 1680. & mourut en 1689. Elle est en trois actes, avec des intermédes.

L'établissement des Comédiens Italiens à Paris qui a eu diverses révolutions jusqu'en 1716. où il est devenu fixe, nous a occasionné quelques autres traductions de piéces de théatre Italiennes, Tragédies & Comédies, dont il faut vous dire un mot, plutôt

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

pour ne rien omettre, que pour vous inſpirer du goût pour des piéces qui du côté des mœurs auroient ſouvent beſoin d'une grande réforme.

Ces Comédiens n'avoient d'abord parlé que leur langue naturelle, & le public, j'entends celui qui ſe croit les ſpectacles permis, attiré par leur jeu, avoit aſſiſté en foule à leurs repréſentations. A la fin on ſe laſſa de voir des comédies qu'on n'entendoit pas, & pour remédier en partie à cet inconvénient qui diminuoit beaucoup le nombre des ſpectateurs, la troupe imagina de faire diſtribuer à ceux-ci les argumens ou ſujets des piéces qu'elle jouoit. On en donna enſuite le Canevas Italien & François ſcéne par ſcéne, & c'eſt ainſi que furent imprimées trois comédies de M. Louis Riccoboni, l'un des acteurs, *le Libéral malgré lui*, *l'Italien marié à Paris*, & *l'Amante difficile*, *ou l'Amant conſtant*. Le canevas de cette derniere piéce, auquel avoit donné lieu un projet imaginé par M. Raymond, fut donné par M. de la Motte. Il fut traduit en François par M. le Febvre, pour lors Auteur du *Mercure galant*, & imprimé avec une préface en 1726. in-12.

Beauch. t. 3. p. 268.

M. de la Motte en fit enſuite une piéce entiere qui fut jouée avec des divertiſſemens, au mois d'Août 1731. Mais elle n'a point été imprimée : l'Auteur dans ſa derniere maladie, craignant avec raiſon que ce qui l'avoit le plus occupé durant ſa vie ne pût être agréable aux yeux de Dieu devant qui il étoit ſur le point de paroître, fit défenſe à ſon neveu de faire imprimer ceux de ſes ouvrages de cette eſpéce qu'il laiſſoit manuſcrits. A l'égard de *l'Italien marié à Paris*, M. Riccoboni en fit lui-même une traduction en proſe qui fut repréſentée en 1728. & imprimée la même année à Paris, avec l'Italien à côté. Il y avoit déja du tems que les ſpectateurs ne ſe contentant pas de ſimples canevas traduits, on avoit imprimé pour eux les comédies & les tragédies entieres qui avoient été repréſentées dès le commencement de l'établiſſement fixe des Comédiens Italiens à Paris. De ce nombre furent *le Libéral malgré lui*, mis en François par M. F. & imprimé en 1716. à Paris, avec l'Italien, & une préface, au moins ſelon le rapport de M. de Beauchamps; car je n'ai vu que le canevas de cette piéce en Ita-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Ibid. 269.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

lien & en François, imprimé en effet en 1716. dans le reueil que M. Riccoboni donna alors à Paris : *la Vie eſt un ſonge*, tragi-comédie tirée de l'Eſpagnol : *Samſon*, tragi-comédie, auſſi priſe de l'Eſpagnol : *le Prince jaloux*, tragi-comédie de Jacques *Cicognini*, mais avec des changemens de M. Louis Riccoboni : *Griſelde*, tragi-comédie de M. Louis Riccoboni : *Adamire*, tragédie tirée du Cicognini : *Hercule*, tragédie : & *Mérope*, tragédie de M. le Marquis Scipion Maffei. On trouve ces piéces, avec leurs traductions Françoiſes en proſe, dans le ſecond & le troiſiéme volumes du *nouveau Théatre Italien* imprimé à Paris en 1729.

Toutes ces tragi-comédies & tragédies, à l'exception de *Mérope*, ſont, de l'aveu de ceux qui ſont le plus paſſionnés pour les ſpectacles, de ces monſtres que le théatre Italien a ſouvent enfantés, & que produit encore le théatre Eſpagnol. Le ſérieux & le grand y eſt mêlé avec le comique & le puéril, pour ne rien dire de plus, d'une maniere qui ne peut être juſtifiée : à moins que pour l'excuſer on n'ait recours à la prétendue néceſſité

de satisfaire les spectateurs de mauvais goût qui veulent rire dans les sujets les plus graves. Ce mélange bizarre a néanmoins été suivi par M. de Boissy qui en 1732. a traduit ou imité en vers François la tragi-comédie intitulée, *la vie est un songe*, & par Jean-Antoine Romagnesi, Comédien de la troupe Italienne, qui dès 1730. a mis le *Samson* en vers François. Quelle alliance que des bouffonneries & des arlequinades avec le récit grave & interressant de l'histoire de Samson, & de celle d'un Prince captif & souffrant, tel que Sigismond! Il n'en est pas de même de la Mérope de M. Maffei, dont voici le sujet.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Polyphonte meurtrier de son Roi, régnoit depuis plusieurs années à Messene, haï de ses sujets, troublé par leurs révoltes, ou agité par des guerres étrangeres. Enfin il crut qu'en épousant *Mérope*, veuve du Roi dont il avoit usurpé le trône, il feroit cesser la haine publique, & il se flatta même que Mérope lui sacrifieroit un fils qu'elle avoit dérobé tout jeune à ses fureurs. Il propose cet hymen, & par-là commence l'action de la tragédie. Mérope le rejette avec horreur :

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

& pendant que le Tyran sollicite, prie, menace, on amene au palais un jeune homme nommé Egisthe, qui dans une querelle venoit de tuer un inconnu. Mérope touchée de sa jeunesse, de son courage & de ses attraits, demande sa grace, & l'obtient, quoiqu'en apparence avec quelque peine. Mais bientôt Mérope change de sentimens. Une bague qu'Egisthe portoit, & que la Princesse avoit donnée pour signal à son fils, la porte à croire que c'est ce fils qu'Egisthe a tué. Elle veut l'immoler à sa vengeance, le Roi le prend sous sa protection: elle use d'artifice pour le faire succomber sous les coups qu'elle lui prépare, il tombe dans le piége, & Mérope se seroit satisfaite sans l'arrivée de Polydore à qui elle avoit confié son fils qu'il avoit élevé comme s'il eût été le sien propre. Polydore apprend à Mérope que le prétendu Egisthe est Cresphonte ce même fils qu'elle veut sacrifier, & instruit Cresphonte du secret de sa naissance. Dès ce moment ce jeune descendant d'Hercule sent tout ce qu'il est. Il tue Polyphonte dans le temple même où il alloit épouser Mérope, & les Messéniens lui rendent la couronne de ses peres.

O

On ſent dans cette piéce le goût d'un Ecrivain qui s'eſt formé ſur la majeſtueuſe ſimplicité des Grecs. L'intrigue eſt naturelle, la ſcéne animée par les actions qui s'y paſſent, les mœurs ſentent l'antique, le langage eſt noble & poëtique ſans être affecté, les perſonnages intéreſſent. Mérope eſt une épouſe fidelle & une mere tendre & paſſionnée. Creſphonte un jeune homme vertueux, brave, reconnoiſſant. Le vieux Polydore touche par le ſervice qu'il rend à Creſphonte auquel on s'intéreſſe, & par ſa tendreſſe & ſa fidélité pour cet héritier légitime du trône de Meſſene. Sa vieilleſſe même plaît, parce qu'elle eſt bien caractériſée. Quoique l'action de faire lier *Creſphonte*, & de faire apporter un javelot pour le tuer, ainſi que celle de faire rentrer Mérope ſur le théatre avec une hache à la main, ayent trouvé des critiques, « néanmoins, dit M. Riccoboni, ces » deux actions mêmes ont été ſou- » tenues par l'approbation générale » de tous les ſpectateurs d'Italie, qui » ſe ſont prêtés à ces mœurs ancien- » nes, & qui les ont admirés. » Cette tragédie n'a guéres moins reçu d'ap-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Lettr. ſér. & bad. t. 3. p. 256.

Hiſt du Th. Ital. p. 264.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

plaudiſſemens hors de l'Italie, partout où elle a été ou repréſentée, ou lûe. Elle fut imprimée pour la premiere fois en 1710. & depuis il s'en eſt fait en Italie & ailleurs plus de douze éditions. Il en a paru des traductions en Allemand, en Anglois, en Caſtillan; & l'Auteur de la Bibliothéque des Théatres, dit que nous en avons trois en François. Je n'en ai vu que deux.

Pag. 207.

La premiere eſt de feu M. Nicolas Fréret, Secrétaire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, mort le 8 Mars 1749. Elle eſt eſtimée pour ſa fidélité. M. de Voltaire ayant manié le même ſujet en 1743. pour le Théatre François, les applaudiſſemens que ſa tragédie a eus dans les repréſentations, ont occaſionné une nouvelle traduction de la Mérope Italienne, qui a été imprimée la même année; mais l'on a trouvé que le génie Italien y eſt moins conſervé que dans la premiere traduction, & que l'exactitude même à rendre le ſens de l'original n'eſt pas ſi entiere. On a vu auſſi dans le même tems un paralléle des deux Méropes, celle de M. Maffëi & celle de M. de Voltaire, dans lequel

il y a quelques réflexions qui peuvent avoir leur utilité. On y promet de tenir une balance égale entre les deux piéces dont l'Auteur du paralléle tâche de peſer avec équité les défauts & les beautés ; mais une lecture rapide de la premiere, faite plutôt dans la traduction que dans l'original, & des repréſentations paſſageres de la Mérope nouvelle qui laiſſent peu de tems à la réflexion, doivent empêcher de précipiter ſon jugement ſur l'une & ſur l'autre, & demandent qu'on les connoiſſe par elles-mêmes. Ce paralléle eſt de M. Aubert de la Cheſnaye, connu par d'autres écrits, de même que par d'autres noms.

Je finis ce catalogue de piéces Italiennes miſes en François par *la Sincere, à contre-tems*, la piéce intitulée *Abel*, & l'Opéra d'*Achille dans l'Iſſe de Sciros*. La premiere piéce eſt une comédie en un acte, compoſée par M. Riccoboni le pere, traduite en vers François par François Riccoboni, ſon fils, Comédien Italien ordinaire du Roi, & repréſentée le dix-neuviéme Novembre 1727. L'autre eſt de ces divertiſſemens pieux que les Italiens appellent *Oratorio*. C'eſt un Drame en

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

musique qui ressemble à cet égard à nos *Opéra*. Les airs de cet *Oratorio* sont séparés les uns des autres par des récitatifs. Ces piéces sont destinées à remplacer en certains jours tout autre spectacle. Celle dont je parle a pour sujet le sacrifice d'Abel & la mort de ce Juste, fruit de l'envie de son frere Caïn. Elle est en trois actes, tous trois fort courts. Les personnages, ou interlocuteurs, sont Adam, Eve, Caïn, Abel, la Voix divine, la Miséricorde divine, la Mort & l'Envie. Cet *Oratorio* a été imprimé à Valencienne en 1711. en Italien, avec une traduction Françoise en prose à côté du texte.

L'*Achille dans l'Isle de Sciros*, est encore uue piéce qu'on peut lire avec plaisir. C'est un *Opéra* ou une Tragi-comédie Italienne représentée à Vienne à l'occasion des nôces de l'Archiducheſſe & du Duc de Lorraine. L'Auteur est M. l'Abbé Métastasio, éleve du fameux Gravina, & qui a sçu joindre à la justesse d'esprit & à l'érudition de son maître, un génie délicat, & une douceur de caractere que celui-ci n'avoit pas. Il est assez inutile de vous expliquer le fonds de l'histoire qui fait le sujet de cette piéce,

cette hiſtoire vous eſt connue. Ulyſſe arrivé à la Cour de Lycomede, a déja quelque ſoupçon qu'Achille eſt déguiſé ſous le nom de Pyrrha. Il le trouve dans un appartement orné de différentes ſtatues d'Hercule, & ſans faire ſemblant de l'appercevoir, il veut l'engager adroitement à ſe trahir. Cette tragi-comédie a été fort applaudie ; on a loué l'invention & le goût qui y regnent. Comme ce Drame lyrique n'a rien qui ſoit capable d'amollir le cœur, d'échauffer les paſſions, ni de nuire aux mœurs, M. l'Abbé des Fontaines, a cru, dit-il, que la morale & la bienſéance ne ſeroient point bleſſées par la traduction d'un ouvrage de cette nature. Il y a donc employé quelques momens de ſon loiſir, & ſa traduction a été imprimée en 1737. avec l'Italien. L'original eſt en vers libres, c'eſt-à-dire, en vers non rimés : mais la traduction eſt en proſe, & M. l'Abbé des Fontaines tâche de perſuader qu'il n'a pas dû la faire autrement. Sa raiſon principale, ou plutôt ſon excuſe, eſt que la contrainte de la rime & de la meſure permettant à peine d'expliquer ſes propres penſées, il eſt encore plus difficile d'ex-

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

TRADUCTIONS DES POETES ITATIENS.

pliquer en vers les penſées d'un autre. Au reſte ſa proſe eſt telle qu'il la promet, conciſe & élégante.

« Il n'a pû, pour me ſervir de ſes » termes, être toujours Traducteur » littéral, à cauſe de la différence ex- » trême des deux langues. Cepen- » dant il ne s'eſt jamais éloigné du ſens » de l'original; il a omis peu de choſe, » & il n'a rien mis dans ſa traduction » qui ne ſoit réellement ou équival- » lemment dans le texte. » C'eſt porter un jugement fort juſte de ſon propre travail. Dans ſa préface il démêle avec ſagacité les beautés & les défauts de l'ouvrage de M. Métaſtaſio. Il trouve d'abord que les perſonnages entrent & ſortent quelquefois ſans raiſon, & que les ſcénes ne ſont pas aſſez liées. Les rôles de Lycomede & de Théagene ne lui paroiſſent ni aſſez nobles, ni aſſez vifs. Mais en général il a cru voir dans cette piéce un intérêt réel, dont la gradation eſt ſenſible dans chaque ſcéne.

M. l'Abbé Métaſtaſio réuſſit auſſi dans les chanſons tendres & l'on en connoît quelques-unes en ce genre où il y a beaucoup de délicateſſe. Une de ces piéces a été traduite deux fois

en vers François. M. le Marquis de Sennectere & M. Cholet ont fait ensemble une de ces traductions, comme il est marqué dans le tome septiéme des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, où cette version a été imprimée. La seconde traduction est de M. de Bainville : elle est dans le tome neuviéme du même recueil. Je ne vous parlerai point de plusieurs autres petites piéces Italiennes que l'on trouve encore dans ce recueil, ou traduites ou imitées en vers : il suffit de vous en avertir.

TRADUCTIONS DES POETES ITALIENS.

Deux Auteurs ont depuis entrepris de traduire les piéces au moins les plus importantes du même Abbé Métastasio. M. l'Abbé Bonnet de Chemilin nous a donné en 1749. la traduction de quatre de ces piéces. Artaxercés, Démétrius, Démophon, & Thémistocle. Le deuxiéme Traducteur, qui est Anonyme, a donné en 1751. cinq volumes sous le titre de *Tragédies & Opéra de l'Abbé Métastasio, traduits en François.*

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

CHAPITRE XIV.

Des Traductions des Poëtes Eſpagnols & Portugais.

CEUX qui ont écrit ſur la poëſie Eſpagnole en diſtinguent de deux ſortes : l'une ancienne, & l'autre nouvelle : celle-ci eſt imitée des Italiens. A l'ancienne ſe rapportent les *couplets* ou *rondelets*, qui répondent à nos ſtances : les *villanelles* que l'on peut comparer à nos Ballades ; les *Romances*, qui ſervent à chanter les actions glorieuſes des grands perſonnages, ou quelque événement lugubre : les *Séguidilles*, qui différent peu des Romances ; & les *Gloſes*, c'eſt-à-dire, ces piéces où l'on prend d'abord quelque mot ou quelque ſentence, ſur laquelle on fait enſuite des vers auſquels ce mot & cette ſentence ſervent de repriſe.

Nouv. Méth. Eſpagn. par Lancelot.

Les Eſpagnols ont été longtems ſans connoître d'autre forme de poëſie, que celle dont je viens de parler ; & Jean de Mena, de Cordoue, le premier Poëte Eſpagnol qui ſoit connu,

y réuſſit aſſez bien pour ſe faire un nom qui a paſſé avec honneur juſqu'à nous. Ce Poëte vivoit dans le quinziéme ſiécle, & il fut l'imitateur du Dante & de Pétrarque. Dans la ſuite Jean Boſcan & Garcilaſſo de la Véga, morts avant le milieu du ſeiziéme ſiecle, introduiſirent dans leur langue la forme de la poëſie Italienne qu'ils connurent par la communication qu'ils eurent avec les meilleurs Poëtes Italiens de leur tems dans les voyages qu'ils firent à Naples. Ces deux amis qui s'étoient liés principalement dans le deſſein de perfectionner la poëſie Eſpagnole, ſont regardés en effet comme les premiers qui ont donné à cette poëſie de l'ordre & de la méthode, & qui ont commencé à mêler l'érudition avec la beauté du naturel.

Ce que ces Poëtes & ceux qui ſont venus depuis ont écrit en vers, nous eſt ſi peu connu, que je ne ſçai ſi, à l'exception de quelques piéces fort courtes, & de pluſieurs de leurs comédies, on pourroit citer trois de leurs ouvrages en vers qui ayent été traduits en notre langue.

Pour moi je ne connois preſque que l'*Arcadie* que Lopé de Véga fit à l'imi-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

tation de Sannazar, & dont le sieur Lancelot donna en 1624. une traduction sous le titre de *Délices de la vie pastorale de l'Arcadie, où sont représentées les chastes affections de Belizarde & d'Anfrize.* Lancelot avoit aussi traduit un poëme de Dom Gonzalo Cespedes, Gentilhomme Espagnol, mais il perdit cette traduction, lorsqu'il étoit prêt d'y mettre la derniere main. Il n'en retrouva que quelques parcelles dont il composa une partie de ses *Nouvelles tirées des meilleurs Auteurs Espagnols*, imprimées en 1641. Boisrobert qui étoit de ses amis, a fait les vers suivans sur cet ouvrage :

Lancelot, tes discours charmans
Passent des plus parfaits Romans
Les avantures les plus belles :
Je laisse les livres d'amour,
Et les gazettes de la Cour,
Pour m'arrêter à tes nouvelles.

C'est néanmoins fort peu de chose. Ce ne sont que des histoires galantes, dans le goût Espagnol, où le naturel se trouve rarement. On ne s'amuse plus à lire aujourd'hui de ces sortes de livres, & l'on fait bien.

Une autre piéce d'un genre bien différent que l'on a traduite de l'Eſpagnol en François, c'eſt la *Gloſe de ſainte Théreſe*, Cantique où la Sainte a exprimé d'une maniere très-vive le feu qui échauffoit ſon ame après la communion, & les ſaints empreſſemens qu'elle ſentoit pour jouir de la préſence même de Dieu dans le Ciel.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Il y a lieu de croire que ce poëme n'eſt pas le ſeul qu'elle ait compoſé, s'il eſt vrai qu'on doive entendre d'elle ce qu'elle rapporte d'une perſonne de ſa connoiſſance, qui n'ayant jamais appris à faire de vers, en faiſoit cependant avec une grande facilité dans les mouvemens extraordinaire de l'amour divin. C'eſt dans un tranſport de cette nature qu'elle a fait la Gloſe dont je parle. Elle n'y a pas ſuivi la regle la plus ordinaire de cette ancienne poëſie Eſpagnole, de répéter chaque vers du *Texte* dans ſon ordre, à la fin de chaque ſtance de la Gloſe; dans celle-ci il n'y a que le dernier vers du texte qui ſerve de repriſe: ce que vous comprendrez mieux, en vous rapportant le *texte* commenté ou *gloſſé* par ſainte Théreſe, & la premiere ſtrophe de la Gloſe: je me ſers

Préf. de la trad. de M. de la Monn.

de la belle traduction de M. de la Monnoie.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

TEXTE.

Je vis, mais c'eſt en Dieu qui vient de me nourrir,
Et j'attens dans le ciel une ſi belle vie,
Que pour contenter mon envie
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

GLOSE.

Dieu s'uniſſant à moi par un heureux mélange,
Fait ſentir à mon cœur ſon amour pur & vif.
Je ſuis libre, il eſt mon captif;
C'eſt lui qui ſous mes loix de lui-même ſe range.
Quoi, mon Dieu mon captif! ah! le puis-je ſouffrir?
Dans ce renverſement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Au lieu de tout le texte, ce n'eſt que ce derniers vers qui eſt répété à la fin de chaque ſtrophe de la Gloſe.

La traduction de cette belle piéce miſe en vers François par M. de la Monnoie fut d'abord imprimée à la ſuite de la vie de Jacques Févret, de Dijon, écrite en François par le pere Edme Bernard Bourrée, Prêtre de l'Oratoire, & publiée en 1698. à Lyon. C'étoit à la priere de M. Févret que M. de la Monnoie avoit fait cette traduction: & comme il n'entendoit

pas l'Eſpagnol, l'Abbé Févret lui offrit de mettre en proſe les vers de ſainte Théreſe. Mais M. de la Monnoie n'eut pas beſoin de ce ſecours : une ſeule leçon de vive voix lui ſuffit. Sa traduction a été réimprimée dans les Mémoires de Trévoux du mois de Septembre 1702. & à la fin de la vie de ſainte Théreſe par M. Bourgoin de Villefore en 1712. in-4°.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

M. Arnauld d'Andilly n'avoit oſé entreprendre cette traduction, déſeſpérant d'y conſerver toute l'énergie de l'original ; & celui-ci n'étoit pas reconnoiſſable dans la vieille traduction du pere Cyprien de la Nativité, Religieux Carme réformé, Pariſien, appellé dans le monde André de Campans, qui en 1644. avoit donné en deux volumes in-4°. une traduction Françoiſe des œuvres de ſainte Théreſe, & une autre dès 1641. des œuvres du bienheureux Jean de la Croix, parmi leſquelles il ſe trouve auſſi quelques poëſies.

Voilà où ſe borne tout ce que je connois de traductions de poëſies Eſpagnoles. Mais je vous ai dit que les Ecrivains de cette nation ont été féconds en piéces de théatre, & ſur-tout

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

en comédies, soit en prose, soit en vers : c'est sur quoi il faut que j'entre maintenant dans quelque détail. M. le Sage dans la Préface de son théatre Espagnol ; M. du Perron de Castéra dans ses Examens de plusieurs piéces du même théatre ; & M. Louis Riccoboni dans ses Réflexions historiques & critiques sur les différens théatres de l'Europe, nous ont donné sur cela des connoissances dont je vais vous faire part.

Ces trois Auteurs conviennent que le nombre des piéces Dramatiques que l'Espagne a produites est si grand, qu'il seroit presque impossible d'en faire l'énumération. L'on peut dire, sans exagérer, dit M. Riccoboni, qu'il y a plus de comédies Espagnoles, qu'il n'y a de comédies & de tragédies Italiennes & Françoises depuis leur origine jusqu'à présent. Le seul Dom Pédro Calderon de la Barca a imprimé neuf volumes de comédies, & six de ces Drames saints que l'on représente en certains tems de l'année, & particuliérement le jour de la Fête du saint Sacrement. Lopes de Véga Carpio a fait plus de quinze cens piéces. Frere Gabriel Thelles en

a fait un très-grand nombre, quoiqu'il n'y en ait d'imprimés que cinq volumes, chacun de douze comédies. Il en eſt ainſi des autres à proportion. Auſſi le théatre Eſpagnol eſt-il la ſource où pluſieurs de nos Tragiques & de nos Comiques les plus eſtimés ont ſouvent puiſé. C'eſt que les Eſpagnols, ſelon M. le Sage, ſont nos maîtres à imaginer & à bien conduire une intrigue de théatre.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Ils ſavent, dit-il, expoſer leur ſujet avec un art infini, & dans le jour le plus avantageux. Ils joignent à cela des incidens ſi agréables & ſi ſurprenans, & ils le font avec tant de variété, qu'ils paroiſſent auſſi inépuiſables ſur cette matiere, que nos François le ſont ſur la diverſité des caracteres ridicules. Leurs piéces ſont remplies de contre-tems ingénieux, de contrariétés dans les deſſeins des acteurs, & de mille jeux de théatre qui réveillent l'attention du ſpectateur. Leurs intrigues ont preſque toujours du merveilleux : mais M. le Sage prétend que ce merveilleux ne tombe pas dans le fabuleux & le romaneſque, qu'il eſt toujours ramené au vraiſemblable par les régles de l'art. Il convient cependant

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

que l'imagination des Eſpagnols prend ſouvent l'eſſor au-delà des juſtes bornes de la vraiſemblance & de la raiſon ; mais il lui paroît qu'en laiſſant ce qu'ils ont d'outré, on pourroit les imiter en ce qu'ils ont de brillant & d'ingénieux.

M. de Caſtéra qui s'étend davantage ſur le même ſujet, & qui en parle d'une maniere plus critique, eſt plus ſévere que M. le Sage, dans l'examen qu'il fait des piéces dramatiques des Eſpagnols. Selon ce qu'il dit, les Poëtes de cette nation ſe ſont affranchis de la regle des trois unités, qui paroît ſi naturelle, & que nous ſuivons d'après les Grecs & les Latins. Nous voulons qu'une piéce ou tragique ou comique ne nous offre qu'une action principale, que cette action ſe paſſe dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & dans un ſeul endroit ; & l'on peut dire que le bon ſens preſcrit cette regle. Elle a paru néanmoins trop génante aux Eſpagnols ; ſouvent une ſeule de leurs piéces embraſſe toute la vie d'un homme. Au premier acte la ſcéne eſt quelquefois en France ; elle eſt en Italie au deuxiéme, & au troiſiéme ſur les côtes d'Afrique. Si quel-

ques-uns de leurs Ecrivains ont senti que cette liberté n'est qu'un desordre, un excès bizarre, qui blesse la vraisemblance & la nature, le desir de plaire l'a toujours emporté, & les regles de l'art ont été sacrifiées au goût public.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Ecoutez Lopes de Véga dans son art du théatre, il vous dira qu'il avoit commencé par s'attacher anx préceptes d'Aristote : il en sentoit la vérité & la justesse : mais qu'ensuite voyant triompher l'approbation des Dames & du vulgaire en faveur des piéces où l'on s'écartoit de ces regles, il avoit cédé au torrent de la mode.

Les trois unités ne sont pas le seul point où les Espagnols s'éloignent de notre goût. Nous aimons les piéces de caractere, ils les mépriſent ; nous préférons aux sujets mixtes, ceux qui sont simples & peu chargés d'incidens : à Madrid, on veut des intrigues mêlées d'avantures surprenantes, & qui forment une espéce de labyrinthe d'où le spectateur ne se dégage qu'à force d'attention. Dans les piéces Espagnoles, le tragique le plus relevé est souvent confondu avec le burlesque. Souvent un bouffon y prend la liberté

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

d'interrompre les héros au milieu des situations les plus touchantes : pareille indécence nous révolteroit : un badinage si déplacé dégoute en effet, irrite même avec raison.

Pour des tragédies, les Espagnols n'en font point. Ce n'est pas que plusieurs de leurs ouvrages ne portent ce titre, mais ils ne le méritent point. *La Célestine*, *l'ingénieuse Hélene*, & quelques autres ne peuvent passer tout au plus que pour des Romans en dialogues. Leurs piéces comiques prennent le nom de Tragi-comédies, lorsque le sérieux y domine, & que les avantures font craindre une dangereuse catastrophe. On les divise communément en trois actes, que les Espagnols appellent des *journées*. La premiere journée contient l'exposition du sujet, & des intérêts de chaque personnage. La seconde forme le nœud de l'intrigue, & la troisiéme le dénouement. Ils ont des piéces qui se bornent à deux *journées*, d'autres qui vont jusqu'à quatre, & beaucoup qui n'en ont qu'une seule. On appelle ces dernieres des *intermédes*, parce qu'anciennement on les représentoit entre les actes des grandes comédies ; maintenant on ne les joue qu'à la fin.

Michel Cervantes, Auteur du Roman de Dom Quichotte, Lopes de Véga, & plusieurs autres Poëtes Espagnols, ont fait des intermédes assez agréables : mais il ne faut avoir que du bon sens pour blâmer ceux qu'ils ont donnés sous le titre d'*Actes sacramentaux*, ouvrages moitié pieux, moitié burlesques, qui offensent également la Religion & la raison, & dans lesquels le spectateur éclairé ne peut voir qu'avec indignation les mysteres de la foi placés auprès d'un amas de bouffonneries aussi déraisonnables qu'insipides.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

L'usage des prologues & des divertissemens ne leur est point inconnu. Le divertissement, ils le placent presque toujours comme nous, à la fin. Quelquefois ils en mettent un au bout de chaque journée ; & d'autres fois on en trouve même dans le corps de l'acte ; par exemple, dans les piéces qu'ils appellent *Fêtes de Cour*, & qu'on représente à l'occasion de quelque événement heureux ou agréable, comme la naissance d'un Prince, une victoire, un mariage avantageux à l'Etat.

Quant à leurs prologues, ce sont, pour l'ordinaire, des espéces de re-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

quêtes adreſſées au public, pour l'engager à ne point troubler le ſpectateur par des cris tumultueux. On a de Lopes de Véga pluſieurs de ces prologues où il y a de l'eſprit & de la fineſſe. Le plus ſouvent ils ſont prononcés par un ſeul acteur qui récite une fable ou un conte, d'où il tire une application propre à ſon ſujet. Il y a d'autres prologues, mais en petit nombre, où l'on voit des Divinités & des perſonnages métaphyſiques, tels que la Vertu & la Gloire.

Les perſonnages des comédies Eſpagnoles ſont preſque toujours des Princes, des grands Seigneurs, quantité de ſuivantes, beaucoup de valets qui ſervent de bouffons, des Prêtres, des Anges, des Démons, des Bergers, des Vertus, des Vices: en un mot les Etres réels, les Etres imaginaires, tout y figure, & tout s'y rencontre, ſouvent dans une même piéce.

Telle eſt l'idée que M. du Perron de Caſtéra nous donne du théatre Eſpagnol: je me ſuis contenté d'abréger ce qu'il en dit. Il ne veut pas que l'on conclue de ces oppoſitions de génie, de ces différences prodigieuſes de notre ſcéne & du théatre Eſpagnol, que

les piéces de celui-ci ſont ſans mérite. « On y trouve, dit-il, beaucoup d'in-» vention, des ſentimens nobles & » pleins de délicateſſe, des caracteres » marqués avec force, & ſoutenus » avec dignité, des ſituations heureu-» ſes, des ſurpriſes bien ménagées, un » grand fonds de comique, un feu d'in-» térêt qui ne laiſſe point languir le » ſpectateur. Voilà, ſelon lui, les » beautés que nous offrent preſque » toutes les comédies de Lopes de Vé-» ga, de Dom Guillen, de Dom Pé-» dro Calderon, & de quelques au-» tres ». Mais nous avons ſi peu de leurs piéces traduites en notre langue, qu'il eſt aſſez difficile de juger par un ſi petit nombre du goût & du génie de ces Poëtes, ſur-tout ſi l'on vouloit connoître les différens genres de piéces Dramatiques dans leſquels ils ont travaillé.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

La Céleſtine eſt plus ancienne que les Poëtes que je viens de nommer, & n'eſt point dans leur goût. On ne peut même, ainſi que je vous l'ai déja dit, la regarder proprement ni comme une tragédie, ni comme une tragi-comédie, quoiqu'elle porte ce dernier titre. C'eſt plutôt un Roman en dia-

logues. On doute qui de Jean de Ména, ou de Rodriguez Cota, Poëtes Eſpagnols, en eſt l'Auteur. Cette piéce eſt certainement du quinziéme ſiécle. Elle étoit déja fort connue en France du tems de Marot qui la cite comme telle dans ſon ſecond *Coq-à-l'âne* adreſſé à *Lyon Jamet*, à qui il dit:

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Not. de M. de la Monn. ſur Baill. t. 4. pag. 302, 303.

Or ça, le livre de Flammette,
Formoſum Paſtor, Céleſtine,
Tout cela eſt bonne doctrine,
Et n'y ha rien de deffendu:

Où l'on voit qu'il parle de *la Céleſtine* comme d'un ouvrage auſſi commun parmi les gens du monde, que le *Formoſum Paſtor* de Virgile, & *la Flammette* de Bocace.

Ed. d'Anv. 1530. in-4°. fol. 85.

C'eſt de la même piéce dont parle Agrippa dans ſon traité de la vanité des ſciences, où il la déſigne ſous le nom de Caliſte, parce que Caliſte, amant de Mélibée, eſt le principal acteur de cette comédie. Agrippa en parle comme d'un ouvrage dangereux pour les mœurs, jugement vrai, quoique fort oppoſé à celui qu'en a porté Gaſpard Barthius qui a traduit cette piéce en Latin. Nous en avons deux traductions Françoiſes, l'une anony-

me, imprimée à Paris en 1527. & faite sur une version Italienne ; l'autre d'après l'original Espagnol, à Paris 1578. Celle-ci est de Jacques de Lavardin du Plessis-Bourrot, Gentilhomme Vendômois.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le reste du seiziéme siécle, & tout le dix-septiéme se sont passés sans que nos Ecrivains se soient mis en peine de nous faire connoître le théatre Espagnol en traduisant quelques piéces de ce théatre. Mais en 1700. Monsieur le Sage publia en prose la traduction du *Traître puni*, comédie en cinq actes de Dom Francisco de Rojas, & celle de *Dom Felix de Mendoce*, comédie de Lopes de Véga Carpio. Le volume qui réunit ces deux piéces, est intitulé, *le Théatre Espagnol, ou les meilleures Comédies des plus fameux Auteurs Espagnols, traduites en François*, titre trop pompeux pour deux seules piéces, mais qui annoncent, sans doute, que le Traducteur devoit en donner un plus grand nombre. Je n'en connois cependant que deux de plus, qu'il réunit aux deux premieres, lorsqu'il publia en 1739. le recueil de ses diverses piéces de théatre. Les deux nouvelles comédies Espagnoles, tra-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

duites auſſi en proſe, ſont, *le Point d'honneur*, en trois actes, par Dom Franciſco de Rojas, & *Dom Céſar Urſin*, en cinq actes, par Dom Pédro Calderon de la Barca. Dancourt a imité & traduit en partie en vers Françoir ſur la traduction en proſe; *le Traître puni* de Rojas, ſous le titre de *la Trahiſon punie*, & cette piéce ſe trouve dans le tome ſeptiéme de ſes œuvres de théatre, de la ſeconde édition donnée à Paris en 1711.

Le Point d'honneur eſt intitulé dans l'Eſpagnol, *il n'y a point d'ami pour un ami*: M. le Sage s'eſt contenté d'en prendre le fonds, & de l'accommoder au théatre François où il la fit repréſenter en 1702. il l'a réduite en trois actes pour la rendre plus vive. La traduction de *Dom Felix de Mendoce* qu en Eſpagnol eſt intitulée, *garder & ſ garder*, n'a jamais été repréſentée ſu le théatre François: mais *Dom Céſa Urſin*, qui dans l'Eſpagnol eſt nommé *cela va de mal en pis*, a été joué au moi de Mars 1707.

M. le Sage qui n'a donné ces quatre traductions que pour eſſayer l goût du public, ne s'eſt pas attaché à les faire littérales. « Les Eſpagnol » ont

» ont, dit-il, des façons de parler que » l'on ne blâmera pas d'avoir changées. Tantôt ce sont des figures outrées qui font un galimatias des termes pompeux de Ciel, de Soleil & d'Aurore : tantôt ce sont des saillies du Capitan Matamore, des mouvemens rodomonts qui ne laissent pas véritablement d'avoir de la grandeur & de la force, mais qui sont trop opposés à nos usages, pour qu'ils puissent être goutés des François. »

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le Traducteur a donc adouci tout ce qui lui a paru trop rude ; mais il n'a pas travesti ses acteurs à la Françoise. Il a voulu qu'on pût toujours reconnoître à leur maniere de penser & de parler, qu'ils étoient nés sous un autre Ciel que le nôtre. Quand il n'a pû, sans supprimer les incidens qui lui ont paru agréables, consommer l'action en un jour, il en a pris deux. Pour l'unité de lieu, il n'a pas cru qu'il lui fût possible de la garder sans ôter le merveilleux, & sans tronquer les intrigues. L'Auteur nous avoit promis de pousser ce travail beaucoup plus loin ; & en particulier, de nous faire connoître les Ecrivains Dramatiques Es-

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

pagnols, & les obligations qu'il croit que nous leur avons de nous avoir fourni les intrigues de quelques-unes de nos meilleures comédies. Mais empêché, ſans doute, par d'autres occupations, il s'en eſt tenu à cette promeſſe. Il eſt mort depuis, le 17 Novembre 1747.

C'eſt en quelque ſorte pour y ſuppléer que M. du Perron de Caſtera, entreprit il y a quelques années de donner de quelques-unes des piéces Eſpagnoles, des extraits qui puſſent ſuffire pour en faire connoître le goût & le génie à ceux qui aiment cette partie de la littérature. Cet ouvrage, qui devoit avoir plus de ſuite, parut dans le courant de l'année 1738. en trois brochures qui contiennent les extraits de dix piéces de Lopes de Véga, ſçavoir, des *Plaiſanteries de Matico*, des *Caſtelvins & des Monteſes*, du *Pere trompé*, intermede, de *la pauvreté de Renaud* de *Montauban*, *des nouveaux mariés d'Hornachuelos*, de *Bamba Roi des Goths*, de *l'amitié récompenſée*, d'*Urſon & Valentin*, du *Pythagore moderne*, & du *Triomphe de la vertu* attribue enou fête de Cour, que l'on, intermede core à Lopes de Véga. Dans ces dix

pièces, on voit de toutes les eſpéces de comédies Eſpagnoles ; comédies ordinaires, actes ſacramentaux, fêtes de Cour.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Les Extraits de M. de Caſtéra ſont faits avec goût ; la plûpart des plus beaux endroits des piéces ſont même traduits tout entiers, & ſouvent en vers, genre d'écrire dans lequel on ſçait que l'Auteur ne réuſſiſſoit pas moins qu'en proſe. Chaque extrait eſt terminé par des réflexions ſenſées, où l'Auteur fait connoître une partie de ce qu'il a jugé de répréhenſible dans chaque piéce, & de ce qu'il croit que l'on peut y louer.

Dans celle qu'il fait ſur la Comédie intitulée, *la Pauvreté de Renaud de Montauban*, il déclare qu'il a quelque penchant à croire, que cette piéce n'eſt pas de Lopes de Véga. » On n'y trou-» ve point, dit-il, ſon ſtyle, non plus » que la tournure de ſes vers, d'ailleurs » on y voit pluſieurs traits d'ignoran-» ce, dont on n'oſeroit guéres accuſer » ce Poëte. Tel eſt le collier de ſaint » Michel qu'il lui plaît de prêter à » l'Empereur Charlemagne, pendant » que tout le monde ſçait que Louis » XI. inſtitua cet Ordre l'an 1469.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS

» plus de ſix ſiécles après la mort de » Charlemagne. » M. de Caſtéra reprend encore dans la même piéce d'autres défauts qu'il craindroit de mettre ſur le compte de Lopes de Véga, dont il fait cet éloge, » que cor» neille, que Racine & lui, ſont les » ſeuls qui ayent bien poſſédé l'art de » ſupprimer les maximes dans la bou» che de leurs perſonnages, & de les » faire naître dans l'eſprit des ſpecta» teurs par le moyen du ſentiment & » de la ſituation. »

Dans les réflexions ſur l'intermede intitulé, *le Triomphe de la vertu*, M. de Caſtéra dit que d'environ quinze cens comédies qu'on attribue à Lopes de Véga, on n'en connoît pas la moitié qui ait été imprimée, & que tous les jours on en découvre dans les Bibliothéques publiques & particulieres, quantité que l'on ne connoiſſoit point. *Le Triomphe de la vertu* paroît être de ce nombre : au moins M. de Caſtéra dit-il qu'il ignore ſi cet intermede a été imprimé. Il l'a trouvé dans un manuſcrit conſervé dans l'Abbaye de Châtillon où Dom Jacques Uſſon l'avoit appporté d'Eſpagne, & qui contient pluſieurs autres piéces de

différens Poëtes. Les noms des Auteurs de chaque piéce y ſont marqués par Louis Vélès de Guévara, qui étoit lui-même un Poëte fameux, & dont les œuvres ont regné long-tems ſur le théâtre. C'eſt ſur ſon autorité que l'on donne le Triomphe de la vertu à Lopes de Véga; & d'ailleurs M. de Caſtéra y reconnoît partout l'élégance, la force & la beauté des vers de ce Poëte. Auſſi a-t'il traduit en vers ce qui l'a le plus frappé dans cette piéce. Je ne rapporterai que ce commencement d'une réponſe d'Hercule à Déjanire qui veut empêcher ce héros qu'elle aime, de ſe préſenter à deux monſtres qu'il ſe préparoit à terraſſer :

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Je ne ſuis point de ceux qui trouvent dans la guerre
Le droit d'aſſujettir la terre,
Et d'opprimer le genre humain.
Le nom de Conquérant n'a rien qui me ſéduiſe:
Un plus grand objet m'autoriſe
A ſignaler mon courage & ma main:
Punir le vice, embraſſer la défenſe
De la vertu, de la foible innocence,
Voilà le ſeul honneur dont mon cœur ſoit jaloux, &c.

M. de Caſtera a, dit-on, laiſſé quelques autres extraits des piéces Eſpagnoles, qui ſe ſeront peut-être trouvés

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

parmi ses papiers, après sa mort arrivée à Varsovie, où il étoit Résident du Roi de France auprès du Roi de Pologne & de la République, le 28 Août 1752. dans la quarante-cinquiéme année de son âge.

M. l'Abbé Prevost avoit promis de travailler sur le même sujet qui a occupé la plume de M. de Castéra. Dans son ingénieux ouvrage périodique, intitulé, *le Pour & contre*, il avoit annoncé que son dessein étoit de nous donner une idée du théâtre Espagnol. C'est un service qu'il avoit déja rendu à l'Angleterre, & dont quelques Ecrivains Anglois lui ont marqué publiquement leur satisfaction. Peut-être, ajoute-t'il, est-il plus nécessaire à l'Espagne, parce que le commerce des Lettres est moins établi entre ce pays & le nôtre. Mais cette promesse s'est terminée à publier dans son ouvrage périodique la traduction en prose de quelques scenes d'une comédie Espagnole, dont il ne nomme point l'Auteur, dont il ne donne point le titre, mais où l'on voit qu'en général il s'agit d'une Duchesse de Brabant, qu'une aveugle passion pour un des Gentilshommes de son mari, emporte fort

Tom. XI. n°. 148.

Ibid.

loin de son dévoir. On dit que cette piéce a eu beaucoup de succès à Madrid : M. Prevost pense qu'elle en auroit beaucoup moins en France, à cause de la différence du goût des deux nations ; & il y a lieu de croire que l'on pourroit en dire autant de la plus grande partie des comédies Espagnoles.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

En 1754. M. d'Hermilly nous a donné une fort bonne *Exposition de Virginie, Tragédie ; avec une Traduction de plusieurs endroits de cette piéce*, laquelle Tragédie est de Don Augustin de Montiano y Luyando, Directeur perpétuel de l'Académie Royale Espagnole, &c. Cette exposition est suivie d'une curieuse dissertation sur les Tragédies Espagnoles, qui est du célébre Auteur de la Tragédie ; & d'une notice historique & critique des Auteurs dont il est parlé dans la Dissertation, par le Traducteur.

La Lusiade du Camoëns, fameux Poëte Portugais, est beaucoup moins défigurée par ces jeux de mots dont les fausses lueurs gâtent si souvent les meilleurs ouvrages des Italiens & des Espagnols. Mais avant que de vous entretenir de ce Poëme, il faut vous

parler de l'Auteur. L'hiſtoire de ſa vie eſt ſi ſinguliere, que je ne puis réſiſter au plaiſir de vous la raconter.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Mém. Mſſ. de M. d'Ericeyra.

Louis de Camoëns naquit à Liſbonne, les uns diſent en 1517. d'autres en 1524. Il demeura quelque tems à Coïmbre où le Roi Jean III. venoit d'ériger une Univerſité. Delà il paſſa à Liſbonne où il ſe livra à ſon goût pour la poëſie, & à ſon penchant pour les femmes. Le premier lui fit honneur, l'autre ternit ſa réputation, & lui attira des diſgraces. Il fut relegué à Santarem à qui il a adreſſé ſa troiſiéme Elégie où il compare ſon exil à celui d'Ovide. Comme la molleſſe qui eſt l'appanage ordinaire de l'amour profane, n'avoit rien diminué de ſon courage naturellement grand, il demanda & obtint de ſervir pour la défenſe de Ceuta en Afrique. Il y fit connoître ſa valeur, & dans un combat naval il y perdit l'œil droit. Cet accident lui arriva au détroit de Gibraltar, comme on le voit dans ſa dixiéme chanſon, ſtance neuviéme. Après avoir ſervi avec diſtinction, il lui fut permis de retourner à Liſbonne, qu'il fut contraint d'abandonner une ſeconde fois, après un

séjour peut-être assez court. Dans une de ses lettres, il en rejette la cause sur un accident fâcheux qu'il n'explique point, & que l'on ignore. Il s'embarqua pour les Indes, & s'appliqua en partant cette inscription sépulchrale de Scipion l'Africain, *Ingrate patrie tu ne posséderas point mes os !*

Ce fut au mois de Mars 1553. qu'il monta sur un des quatre vaisseaux commandés par Ferdinand Alvares Cabral; & heureusement pour lui, il avoit choisi celui où étoit le Commandant même, car les trois autres périrent en route. Il arriva à Goa au mois de Septembre suivant, & un mois après il s'embarqua en qualité de volontaire sur une flote avec laquelle Dom Alfonse de Norogna, alors Viceroi des Indes, alloit secourir les Rois de Cochim & de Porca contre celui de Chembé sur la côte de Malabar. Ce Roi de Chembé s'étoit emparé de quelques isles qui appartenoient aux premiers. Camoëns parle de cette expédition dans sa premiere Elégie. De retour à Goa au commencement de l'année 1555. il y apprit la mort de Jean, Prince de Portugal, & celle de Dom Antoine de

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Norogna, fils du Comte de Linhares, ſon ami particulier. Le premier étoit mort le neuviéme Janvier 1554. l'autre avoit été tué dans un combat contre les Maures dès le 18 Avril 1553. Pour ſoulager ſa douleur, il compoſa ſur cette double perte, la premiere de ſes Eglogues. Il ne fit preſque que paroître à Goa. Dom Alphonſe de Norogna mourut, & fut remplacé par Dom Pierre de Maſcarenhas, qui dès le mois de Février de la même année 1555. expédia une flote qui devoit faire voile au détroit de la Mer Rouge, & dont le but étoit d'empêcher les vaiſſeaux Arabes de tenir cette hauteur. Emmanuel de Vaſconcellos en eut le commandement, & Camoëns qui s'y embarqua, a décrit en vers cette expédition : c'eſt la neuviéme de ſes chanſons.

Après avoir hiverné à Ormuz, il revint encore à Goa, où ayant appris la mort du Viceroi Maſcarenhas arrivée le ſeiziéme de Juin 1555. & la nomination de François Baretto au gouvernement des Indes, il fit à cette occaſion des vers fort ſatyriques ſous le titre de *diſparatas da India* (ſottiſes des Indes) & un ouvrage en proſe du

même goût. Dans l'un & dans l'autre il tourne en ridicule les personnes les plus considérables de Goa qui avoient fait des réjouissances à la nomination de Baretto. Ce Gouverneur en fut irrité, & punit le Poëte indiscret en l'exilant à la Chine. Camoëns partit en 1556. & ayant fait naufrage à l'embouchure de la riviere Mécon sur la côte du Royaume de Camboye, il se sauva à la nage, tenant de la main droite son poëme de la Lusiade, & se servant de la gauche pour nager. Ce fut sur la même côte de Camboye qu'il fit ces stances si vantées par le célébre Lopes de Véga, dans lesquelles il paraphrase le Pseaume 130. *super flumina Babylonis.* Il arriva à Macao avec un esclave, nommé Jean, le seul qui s'étoit sauvé avec lui du naufrage, & qui l'a toujours servi depuis. Sa misére attira la compassion de ceux qui étoient instruits de son mérite, & on lui donna la charge de *Provéditeur* des deniers appartenans aux morts & aux absens.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Pendant cinq ans qu'il demeura à Macao, il acquit du bien ; & il paroit que dans le même intervalle il alla à Tidor & à Ternate dans les Molucs.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

ques; car dans le chant dixiéme de sa Lusiade qu'il revit à Macao, il parle comme témoin oculaire des singularités de ces Isles. Aut bout de cinq ans, il revint à Goa où il trouva pour Viceroi Dom Constantin de Bragance, frere puisné de Dom Theodose, Duc de Bragance, qui y étoit arrivé le troisiéme Septembre 1558. Il chercha d'abord à captiver sa bienveillance, en faisant de fort belles stances à son honneur. Mais loin de se le rendre favorable, le Viceroi écouta les plaintes injustes que l'on fit contre lui, prétendant qu'il avoit malversé dans l'emploi qu'il avoit eu à Macao, & il le fit mettre en prison. Camoëns se justifia; mais un de ses créanciers empêcha qu'il ne fut mis en liberté. Le Poëte fit présenter à cette occasion un placet à Dom Constantin de Bragance: c'étoit une piéce en vers, d'un style badin & plaisant; le Viceroi la goûta, & fit rendre la liberté à Camoëns. Celui-ci n'en profita que pour continuer à porter les armes, à cultiver son talent pour la poësie, & à polir son poëme favori, qu'il finit & dédia à Sébastien, Roi de Portugal.

L'amour naturel pour sa patrie

n'étoit point éteint dans ſon cœur, quoiqu'il eût ſouvent proteſté qu'il l'avoit oubliée. Comme il faiſoit quelque tentative pour revoir encore Liſbonne, Dom Franciſco Barretto qui alloit à Sofala en qualité de Gouverneur, le ſollicita d'aller avec lui; & pour l'y déterminer, il lui prêta deux cens cruſades, valant quatre cens livres. Camoëns ſe rendit, & alla à Sofala. Quelques mois après ſon arrivée, le vaiſſeau Sainte Foy ayant relâché en ce lieu, Hector de Silveira & Edouard Pacheco, avec d'autres Gentilshommes, qui avoient tous de l'amitié pour Camoëns, le preſſerent de profiter de cette occaſion pour repaſſer avec eux en Europe, & lui offrirent le paſſage gratuit. Comme il ſe préparoit à profiter de leur bonne volonté, Barretto lui redemanda ce qu'il lui avoit prêté à Goa, & n'étant point en état de le rendre, ſes amis ſe cotiſerent, & payerent pour lui. Entre ceux-ci étoit Diégo de Couto, Hiſtoriographe des Indes, qui s'en retournoit en Portugal, & qui durant le voyage contracta une étroite amitié avec notre Poëte, juſqu'à faire un commentaire ſur ſon Poëme de la

Lusiade ; mais ce commentaire n'a point paru.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Camoëns arriva enfin à Lisbonne en 1569. & il songea sérieusement à publier son poëme. Il obtint un privilége pour l'impression le quatriéme de Septembre 1571. & l'ouvrage parut en 1572 ; on en fit la même année une seconde édition. Il fut lû avec avidité ; il attira à l'Auteur de grands éloges ; mais ces louanges trop stériles ne le tirerent pas de la misére où il étoit. Le Roi Sébastien se contenta de lui donner une très-modique pension de vingt écus ; encore lui imposa-t'il l'obligation de suivre toujours la Cour. Le Poëte infortuné y paroissoit le jour malgré lui, & le soir il envoyoit son esclave demander l'aumône pour la nourriture de l'un & de l'autre. Cette indigence, qu'il ne méritoit pas de souffrir, l'obligea de se sévrer presque entiérement du commerce des hommes. Il ne se réserva que quelques Religieux Dominicains qui avoient un Convent dans son voisinage, où il alloit de tems en tems, surtout pour entendre les leçons du Professeur en Théologie morale.

La malheureuse expédition du Roi

Sébastien en Afrique, lui causa une douleur si vive, que ses infirmités déja grandes, en augmenterent considérablement. Enfin après une longue maladie, pendant laquelle on assure qu'il fit paroître beaucoup de piété, & un vif repentir de ses fautes passées, il mourut âgé de soixante-dix ans, l'an 1579. On ignore le jour & le mois. En 1595. Dom Gonçalo Coutinho, Seigneur Portugais, lui fit ériger chez les Religieuses de sainte Anne où il avoit été inhumé, un monument honorable, avec une épitaphe qui n'a rien qui mérite d'être remarqué. Martin Gonçalves de Camara, autre Seigneur Portugais, y suppléa en faisant ajouter à ce monument des vers dignes du défunt: ils sont du pere Matthieu Cardoso, Jésuite. M. du Perron de Castéra les a ainsi imités en vers François :

Cy gît le Camoëns, cet homme merveilleux,
Qui dans tous les genres d'écrire
Possédoit les talens que l'Univers admire
Chez les Auteurs les plus fameux.
Pour prix de sa valeur le fier Dieu de la Thrace
Lui prodigua les palmes des Guerriers,
Et pour prix de ses vers les Nymphes du Parnasse
Couronnerent son front de paisibles lauriers.

Aux sons de sa voix agréable
Le Parnasse arrêta la course de ses eaux ;
Aux coups de sa main redoutable
Le Gange épouvanté trembla sous ses roseaux :
Chacun l'envie aux Provinces du Tage ;
Tous les climats qu'éclaire le Soleil,
S'estimeroient heureux s'ils avoient l'avantage
De former un héros pareil.
Toutes les nations traduisent son ouvrage:
On pourra le traduire, & non pas l'égaler :
Sa Muse ne connoît que la grandeur pour regle,
Il prend toujours l'essor d'un Aigle,
Et lui seul peut se ressembler.

Le sujet de ce poëme, qui a été tant célébré, & traduit en plusieurs langues, est la découverte des Indes par les Portugais. Le titre de *Lusiada* que l'Auteur lui a donné, & qui, à proprement parler, signifie *la Portugade*, n'a qu'un rapport indirect au sujet. Par ce mot, le Camoëns entend la gloire des Portugais, qui s'appelloient anciennement Lusitains, nom que la Langue Latine leur donne encore aujourd'hui, & qui leur vient, dit-on, de Lusus, autrement dit Lysas, l'un de leurs Rois, fils ou compagnon de Bacchus, selon Pline, livre 3. chapitre I.

Le fonds de ce poëme n'est ni une

guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation. Après le début, le Poëte conduit la flote Portugaiſe à l'embouchure du Gange, décrit en paſſant les Indes Occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent ſur cette côte; il entremêle avec art, dans le troiſme & dans le quatriéme chant, l'hiſtoire de Portugal. La mort d'Inès de Caſtro, femme du Roi Dom Pedre, qui fait partie de cette hiſtoire, eſt racontée dans le troiſiéme livre, & ce morceau paſſe pour le plus beau du Camoëns. Il y a, dit-on, dans Virgile peu d'endroits plus attendriſſans & mieux écrits.

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Eſſ. de Volt. ſur le poëme Ep. édit. de 1742.

La ſimplicité du poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. Mais il y en a où la décence eſt entiérement violée: telle que celle de cette Iſle enchantée, où Venus, dans le neuviéme chant, rend les Néréïdes amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement. Le Poëte, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle,

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

s'aviſe d'informer le lecteur, que toute cette fiction ne ſignifie que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer que ſi une Iſle enchantée dont Vénus eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des Matelots après un voyage de long cours, eſt une allégorie, ce n'eſt pas celle des plaiſirs honnêtes. Le Traducteur du Camoëns, dont je vous parlerai bientôt, prétend que dans ce poëme Venus ſignifie la ſainte Vierge, & que Mars eſt évidemment Jeſus-Chriſt.

J'avoue, dit M. de Voltaire, que je ne m'en ſerois pas apperçu. Une allégorie ſi ſinguliere peut rendre raiſon de tout. On ne ſera plus tant ſurpris que Gama dans une tempête adreſſe ſes priéres à Jeſus-Chriſt, & que ce ſoit Venus qui vienne à ſon ſecours. Bacchus & la ſainte Vierge ſe trouveront tout naturellement enſemble. Mais à parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux d'un lecteur ſenſé. Il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme. Mais, continue M. de Voltaire, la poëſie de ſtyle, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont

soutenu ; de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véroneſe parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait mis des Gardes-Suiſſes, des Peres Bénédictins, & des armes à feu dans les ſujets de l'ancien Teſtament, & qu'il ait toujours péché contre le *Coſtume*.

M. de Voltaire trouve un autre défaut dans ce poëme, le peu de liaiſon qui regne dans toutes ſes parties. Il reſſemble, dit-il, au voyage dont il eſt le ſujet. Les avantures ſe ſuccédent les unes aux autres, & l'Auteur n'a d'autre art que celui de les bien conter. Mais cet art eſt beaucoup, & tout cela prouve que le poëme eſt plein de grandes beautés de détail, puiſqu'il fait depuis deux cens ans les délices d'une nation ſpirituelle qui certainement en connoît les fautes.

En 1735. M. du Perron de Caſtéra nous a donné une traduction en proſe de ce poëme, avec la vie de l'Auteur, & un grand nombre de notes. Dans ſa préface, il déclare qu'il s'eſt propoſé de faire une traduction en proſe poëtique & nombreuſe, qui conſervât les traits hardis & les figures que le Camoëns employe dans ſes

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le pour & contre, t. VI. p. 84. & suiv.

vers ; & à juger du tout par la plus grande partie de l'ouvrage, il paroît, dit un Critique habile, qu'il a rempli son projet, & qu'il a mis dans son style tout le feu, toute l'harmonie & la noblesse qui peuvent donner à la prose une heureuse ressemblance avec la poésie.

Cependant, dit le même Critique, pour s'en tenir à cette opinion générale, » il faut détourner les yeux d'un » grand nombre d'endroits foibles, qui » pourroient faire prendre des idées » toutes différentes. Les quatre pre- » miers chants en fourniſſent plus d'é- » xemples que tout le reste, quoiqu'ils » paroiſſent en même-tems les plus tra- » vaillés. C'est peut-être un excès d'art » qui a fait tomber l'Auteur dans ces » inégalités. On s'agite, on s'efforce » jusqu'à n'en pouvoir plus ; & com- » me il est impossible que cela dure, il » y a des intervalles où les forces lan- » guissent. La belle nature marche d'un » pas mieux ordonné. » C'est ce qui paroît être arrivé au Traducteur. » Il » semble qu'il veuille mettre tout en » feu dans ses quatre premiers chants. » C'est un torrent de flâmes. Tout ce » qu'il raconte est présent. Ses phrases

» ſont coupées, & liées pourtant par » l'impétuoſité avec laquelle elles ſe » ſuivent. Il ne ſonge nulle part à re- » prendre haleine. A peine trouve- » t'on quelques points dans ces quatre » chants. Ses repos ne ſont que des » *virgules*; il voudroit déja être au-dé- » là. Cependant à force d'ardeur il » s'épuiſe ſouvent lorſqu'on s'y at- » tend le moins, & s'il reprend enſui- » te avec une rapidité nouvelle, c'eſt » en laiſſant derriére lui la trace de ſa » laſſitude. »

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

Le Critique après avoir juſtifié ſa cenſure par pluſieurs exemples qu'il ire de la traduction qu'il examine, paſſe aux notes qui accompagnent elle-ci. Dans ſa préface, M. de Caſéra répond à ceux qui l'avoient blâmé de *n'avoir preſque rien mis dans ces notes qui fût de ſon crû*, qu'il les prioit e conſidérer que cette eſpéce de travail, eſt plutôt le fruit d'une grande ecture, que d'une imagination échauffée. J'avoue, ajoute-t'il, que le jugement y doit jouer ſon rôle, & c'eſt à uoi il prétend avoir donné tous ſes oins. » Il n'eſt plus queſtion de ſçavoir, dit l'Auteur *du Pour & contre*, » ſi lorſqu'on veut éclaircir un Poëte,

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

» le jugement permet de prendre occaſion des moindres mots pour débiter une érudition inutile & ſouvent étrangere au ſujet. Le Camoëns nomme-t'il en paſſant, une iſle, un peuple, un homme ou une femme ? on ne manque point d'aller chercher dans tous les Auteurs de quoi répondre à des difficultés que perſonne ne s'aviſera de former. Si le Poëte dit en deux mots que les Portugais *pénétrerent au-delà des côtes de la Taprobane*, on nous fait l'hiſtoire de cette Iſle, la deſcription de ſes coutumes, celle de ſes richeſſes, &c. Les Argonautes, Protée, Phaëton, les Héros les plus connus de la Fable & de l'Hiſtoire font naître autant de diſſertations hiſtoriques, phyſiques, mythologiques. On y joint ſouvent des paſſages Grecs & Latins, des vers dans toutes les langues, qu'on prend ſoin de traduire en vers François. Rien ne ſeroit mieux que tout cela, ſi le jugement pouvoit s'en accommoder. Mais cette érudition eſt déplacée. En retranchant tout ce qu'il y a de ſuperflu dans les notes, c'eſt-à-dire, au moins la moitié, il en ſeroit aſſez reſté pour faire hon-

» neur à l'eſprit & au ſavoir de l'Au-
» teur, & le vuide que ce retranche-
» ment auroit laiſſé ſeroit bien mieux
» rempli par de bonnes réflexions ſur
» l'ordonnance & la conduite du poë-
» me. »

A l'égard des remarques dans leſquelles M. du Perron de Caſtéra paroît défendre le Camoëns contre les accuſations de M. de Voltaire, le Critique ſe perſuade que l'Auteur n'a pas voulu parler ſérieuſement, & il ne peut croire qu'étant un Ecrivain ſage & judicieux, il ait pû ſe perſuader lui-même qu'il y eût le fondement le plus léger dans les allégories du Poëte, telles qu'on les ſuppoſe, & que M. de Caſtéra ſemble vouloir les ſoutenir.

Le Critique loue la vie du Camoëns donnée par le Traducteur : il la regarde comme un morceau d'hiſtoire extrêmement curieux, & que l'Auteur a pris ſoin d'orner de tout ce qu'il a pû tirer d'agréable de ſa matiére & de ſon eſprit. Louis Camoëns y eſt repréſenté, non-ſeulement » comme un ha-
» bile Poëte, mais comme un galant
» homme, un guerrier généreux, &
» un excellent citoyen. » On releve auſſi bonne foi ſes défauts que ſes

TRADUCTIONS DES POETES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

vertus. Tout cela est vrai : mais on pouvoit ajouter que cette vie manque en plus d'un endroit d'exactitude dans les faits. Ce que je vous en ai rapporté est plus fidéle, & je le dois à un Mémoire que M. le Comte d'Ericeyra avoit composé exprès pour rectifier ce qui se trouvoit d'inéxact dans tous ceux qui avoient jusques-là parlé du Camoëns. Le Pere Nicéron s'en étoit déja utilement servi dans l'article du Camoëns dont il a orné ses Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres dans la République des lettres.

Tom. 37.

T. 4. p. 442.

M. Baillet dans ses jugemens des Savans dit que le poëme de la Lusiade avoit été mis en François dans le seiziéme siécle : & c'est tout ce qu'il dit de cette traduction que personne ne connoît, & qui, peut-être, n'a jamais été imprimée, s'il est vrai même qu'elle ait existé.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Des Traductions des Poëtes Anglois.

Traduction de Milton & de Glover.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

LA poëſie Angloiſe n'eſt guéres moins connue aujourd'hui que celle des Italiens & des Eſpagnols. Le commerce que nous avons avec les Anglois, l'étude que l'on fait de leur langue, le zéle de nos Ecrivains pour traduire leurs ouvrages, ſont autant de voies qui nous ont facilité la connoiſſance du goût & du génie de leur poëſie. Mais il n'eſt pas ſi facile de donner une idée bien préciſe de leur verſification ou du méchaniſme de leur poëſie, parce que les régles en ſont fort vagues, & qu'elles aſſujettiſſent ſi peu, qu'elles méritent à peine le nom de régles. On ne fait aucune diſtinction entre la rime maſculine & la rime féminine. Les ſyllabes muettes ne ſont d'aucune valeur, en ſorte que *naturel* & *fidéle* rimeroient en Anglois. On recherche moins le même ſon qu'une reſſemblance de ſons.

Réflex. de M. Silh. au devant de ſa trad. de Pope, édit. de Londr. 1741.

Il eſt permis de faire trois vers de ſuite ſur une même rime ; & c'eſt une liberté dont les Poëtes abuſent ſouvent.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Il n'y a point de regles fixes pour l'*hémiſtiche* : mais les apologiſtes de la verſification Angloiſe prétendent, qu'en obſervant de faire correſpondre la variation de l'hémiſtiche à celle de la quantité, on remplit toutes les fins que nous nous propoſons par un hémiſtiche toujours le même, ſans fatiguer l'oreille par une cadence trop uniforme.

On peut juger par-là, dit M. Silhoüete dans ſes réflexions ſur ce ſujet, que malgré toutes les irrégularités de la poëſie Angloiſe, il faut beaucoup d'art pour faire de bons vers. Le *Hyatus* n'en eſt point entiérement banni. Souvent même le Poëte peut choiſir de faire l'éliſion, ou de ne la point faire ; c'eſt le goût qui doit décider. Comme la langue eſt naturellement chargée de conſonnes, l'oreille eſt quelquefois moins bleſſée par le bâillement du *hyatus* que par l'eſpéce de *cacophonie* que produit une multiplicité de conſonnes qui n'ont qu'une ſeule voyelle pour appui. Une ſyllabe de plus ou de moins embarraſſe rare-

ment le Poëte, parce que, outre qu'il peut faire ou ne point faire d'élision, il y a beaucoup de mots qu'on peut abréger par syncope, & que l'on peut employer quantité de *particules explétives* qui sont inconnues dans notre langue. En cas de besoin on peut adopter & *Angliser* des expressions étrangeres; car les Anglois ne chicanent point ceux qui les enrichissent.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La langue d'ailleurs abonde en monosyllabes qu'un Poëte manie avec une grande facilité. Il y a même des vers qui en sont entiérement composés. Les poësies Angloises sont remplies de constructions Grecques & Latines, & leurs phrases sont susceptibles d'une très-grande variété d'inversions. Il en résulte une harmonie qui donne beaucoup de graces à leurs poësies, & qui peut les soutenir sans le secours de la rime: car ils ont des poësies non rimées, & fort estimées, telles que *le Paradis perdu* de Milton. Nos Poësies sont beaucoup plus châtiées & plus régulieres que celles des Anglois; mais en général les leurs doivent être plus cadencées, & plus remplies de ce feu & de cet enthousiasme qui constituent le caractere de la poësie. Telle est, en

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

abrégé, l'idée que M. Silhoüete nous donne de la poëſie Angloiſe dans les réflexions préliminaires dont il a orné ſa traduction des Eſſais de M. Pope ſur l'homme & ſur la critique dans l'édition de Londres 1741. in-4°. & qui ont été réimprimées dans l'édition de la Haye 1742. in-12.

Journ. litt. de la Haye, t. 9.

Vous trouverez dans le Journal littéraire imprimé dans cette derniére ville, une diſſertation qui roule ſur le même ſujet, & dont la lecture n'eſt point à négliger. Elle concerne moins cependant le méchaniſme & le caractére de la poëſie Angloiſe que le génie & le caractére des Poëtes Anglois. L'Auteur s'attache particuliérement à examiner les défauts & les beautés de ceux-ci, & à les comparer avec les meilleurs Poëtes que nous ayons en notre langue. On lit avec plaiſir ſes portraits & ſa critique.

Selon lui, les Anglois & les François ſont rivaux dans les ſciences: mais il penſe que les premiers traitent mieux ce qu'il y a dans les ſciences de plus grave & de plus utile; & les autres, ce qu'elles ont de plus agréable & de plus brillant. Que les Ecrivains Anglois doivent céder aux François dans

ce qui eſt du bel eſprit, non faute de génie, mais parce que leur feu ne reſpecte pas toujours les régles que le bon ſens lui preſcrit, & qu'en Angleterre on néglige ces régles dont on a fait en France une étude ſi particuliere & ſi utile. Que néanmoins les meilleurs Ecrivains Anglois reconnoiſſent depuis du tems, que la correction & la régularité dans les ouvrages d'eſprit ſont des qualités qui rendent ceux-ci eſtimables, & que les Anglois tâchent d'acquérir ces qualités.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Si la poëſie Angloiſe ſe ſent de cette réforme, le Diſſertateur l'attribue en partie à l'étude que l'on fait en Angleterre de notre langue & de nos meilleurs écrits : ce qui ne l'empêche pas de faire des deux langues un paralléle qui n'eſt pas toujours à notre avantage. Il nous blâme auſſi de ce que les régles de notre poëſie ſont, à ce qu'il croit, trop rigoureuſes, & de ce que nous paroiſſons eſclaves de la rime. Et après quelques réflexions générales ſur la verſification Angloiſe & ſur la nôtre, que vous pourrez lire dans ſa diſſertation, il entre dans quelque détail de la maniére dont les plus célébres Poëtes Anglois ont traité les différens genres de poëſie.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

C'eſt là qu'en employant les couleurs les plus vives, ou du moins celles qu'il a jugé les plus propres à peindre ceux dont il vouloit parler, le Diſſertateur compare l'Auteur de l'*Hudibras*, hiſtoire comique en vers, faite du tems de Cromvel, avec le pere de notre poëſie burleſque, le fameux Scarron; M. Prior avec la Fontaine; les Satyres du Comte de Rocheſter, de Dryden, des Comtes de Roſcomon & de Dorſet, & du ſatyrique Oldham, que quelques-uns ont appellé le *Juvenal Anglois*, avec les inimitables piéces du même genre de M. Deſpréaux; la Boucle de cheveux enlevée, poëme de M. Pope, & le *the Diſpenſary*, poëme ſur une diſpute entre les Médecins & les Apothicaires, avec le Lutrin, du même M. Deſpréaux.

Nos Poëtes François gagnent dans ces paralléles, & quelque envie que montre l'Auteur d'élever les Anglois, il céde la palme aux premiers, excepté pour les deux poëmes qu'il compare au Lutrin; il ne les croit pas inférieurs à celui-ci, au moins du côté de l'invention, de la conduite & du génie. Il ne nous accorde pas les mêmes

avantages par rapport au poëme Epique, si l'on en excepte le Télémaque; mais quoiqu'il prodigue ses éloges au Paradis perdu de Milton, il ne dissimule point tous les défauts de ce poëme. Il loue avec plus de réserve *la Reine des Fées*, poëme de Spencer, plus ancien que celui de Milton; mais il traite sans façon de chef-d'œuvre inimitable ce poëme où M. Addisson célébre la Campagne de Hochstet, & les actions du Héros Anglois qui mit par-là le fondement à cette haute réputation qu'il acquit depuis dans toute l'Europe. S'il avoue que ce n'est pas un poëme épique dans les formes, il prétend que c'est un ouvrage incomparable en vers héroïques, & qu'il est autant au-dessus de M. Addisson, que lui-même est supérieur dans toutes ses piéces à la plupart des autres Poëtes de quelque nation que ce soit.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

L'Auteur de la dissertation examine de même le poëme dramatique, & il convient qu'en ce genre les François l'emportent sur les Anglois à certains égards; que ceux-ci n'ont rien qui puisse entrer en comparaison avec les piéces de Moliere. Des Comiques il passe aux Tragiques, & il nous céde

encore presque tout l'avantage. Mais sans entrer sur cela dans un détail que vous pouvez lire dans sa dissertation, il est tems que je vous fasse connoître moi-même plusieurs des Poëtes Anglois dont il parle, & dont les ouvrages ont été traduits en notre langue: je commence par le célébre Milton. Si je ne vous donne pas de son poëme du *Paradis perdu* une idée aussi flateuse que celle que le Dissertateur en a donnée, c'est que l'on n'a pas lû ce poëme en France avec des yeux Anglois.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Milton voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une comédie intitulée *Adam*, ou *le Péché originel*, écrite par un certain Andréïno, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France. Le sujet de cette comédie étoit la chûte de l'homme. Les Acteurs étoient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la mort, & les sept péchés mortels. Ce sujet, digne du génie absurde & du goût dépravé du Théâtre de ce tems-là, étoit traité d'une maniére qui répondoit au dessein. La scene s'ouvre par un chœur d'Anges, & Michel parle ainsi au nom de ses confreres. » Que » l'Arc-en-Ciel soit l'archet du violon

Volt. ess. sur la poës. Ep. art. de Milton.

» du Firmament ; que les ſept Planetes » ſoient les ſept notes de Muſique, que » le tems batte exactement la meſure ; » que les vents jouent de l'orgue, &c. » Toute la piéce eſt dans le même goût. Milton qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Les ſept péchés mortels danſant avec le Diable, ſont aſſurément le comble du ridicule & de l'extravagance. Mais l'Univers rendu malheureux par la foibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la ſource de nos malheurs & de nos crimes, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Milton conçut le deſſein de faire une tragédie de la farce d'Andréino ; il en compoſa même un acte & demi. La piéce commençoit par ce monologue de Satan, traduit en vers par M. de Voltaire, & que l'on voit dans le quatriéme chant du poëme Epique de Milton : c'eſt lorſque l'eſprit de révolte s'échapant du fonds des Enfers, découvre le Soleil ſortant des mains du Créateur :

Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits,
Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparoît & s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit,
Image du Très-haut qui régla ta carriére;
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumiére:
Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abbaissoit devant moi:
Je suis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abîme, &c.

Dans le tems que Milton travailloit à cette tragédie, mille idées se présenterent en foule à son esprit, son plan devint immense sous sa plume, au lieu d'une tragédie, il imagina un poëme Epique, & il employa neuf années à le composer. *Le Paradis perdu*, c'est le titre qu'il donna à ce poëme, eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui osât l'imprimer. Le titre seul révoltoit; tout ce qui avoit quelque rapport à la Religion étoit hors de mode à la Cour de Charles II. où les beaux esprits ne connoissoient pas d'ailleurs l'Auteur, ou n'avoient pour lui nulle estime.

Il n'est pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromvel, vieilli dans la retraite, aveugle & sans biens, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour qui

avoit fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. & dans laquelle on ne goûtoit que les poësies efféminées, la molleſſe de Waller, les satyres du Comte de Rocheſter, & l'esprit de Couley.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Le Paradis perdu fut donc longtems négligé à Londres, & Milton mourut sans se douter qu'il auroit un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rocheſter, & mort en France, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme Epique. Ils firent faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage encouragea pour l'entrepriſe. Depuis M. Addiſſon écrivit en forme pour prouver que ce poëme égaloit ceux de Virgile & d'Homere. Les Anglois commencerent à se le perſuader, & la réputation de Milton fut fixée. Mais en France ce poëme ſingulier n'a commencé à être connu que par la traduction Françoiſe qu'en donna M. Dupré de Saint Maur, Maître des Comptes, & depuis l'un des quarante de l'Académie Françoiſe.

Cette traduction parut en 1729. en trois volumes in-12. & l'accueil qu'on

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

lui a fait a obligé de la réimprimer plusieurs fois. Quoiqu'en proſe, elle eſt écrite d'un ſtyle vif, brillant, animé, & qui approche de la poëſie. Le Traducteur n'a pas toujours ſuivi littéralement ſon original. Tantôt il en a adouciquelquestraits,tantôt il en a retranché d'autres. Il en a ſupprimé quelques-uns, par exemple, dans le livre neuviéme où la pudeur n'eſt point aſſez ménagée lorſque le Poëte fait la peinture des plaiſirs que les premieres atteintes de la concupiſcence font chercher à Adam & Eve après leur chûte. Mais il en reſte toujours aſſez dans la traduction pour faire ſentir que Milton, quoique Chrétien, n'avoit pas ſur cet article la même délicateſſe que montre Virgile dans le cinquiéme livre de ſon Enéide.

M. de Saint Maur a auſſi épargné aux lecteurs la plûpart des détails dans leſquels le Poëte entre ſur le chemin que le ſuperflu des alimens prenoit dans les eſprits céleſtes, comment il ſe diſſipoit par la tranſpiration, &c. Il y a d'autres imaginations encore plus extravagantes dans le poëme Anglois, dont quelques-uns n'ont point avec raiſon été traduites par M. Dupré, &

il n'y a pas lieu de croire que ces suppressions soient du nombre de celles dont on prétend que se plaignent les admirateurs outrés de Milton.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Et en effet, quelque estime que l'on puisse accorder au poëme de cet Auteur, à n'en juger même que par la traduction qui n'a été entreprise que pour lui acquérir du crédit & de l'estime en France, combien de défauts n'y a-t'on pas trouvés & repris ! Ecoutez M. de Voltaire : si dans ses stances sur les Poëtes Epiques, il prétend que Milton est plus sublime qu'Homere, Virgile & le Tasse, il convient qu'*il a des beautés moins agréables*. Si dans son essai sur la poësie Epique, il dit que l'on fut étonné de trouver une si grande fertilité d'imagination, dans un sujet qui paroît aussi stérile que celui que Milton a entrepris de traiter : que l'on admira les traits majestueux avec lesquels le Poëte ose peindre Dieu, & *le caractére encore plus brillant qu'il donna au Diable :* qu'on lut avec plaisir la description du Jardin d'Eden, & les Amours innocens d'Adam & d'Eve ; & quantité d'autres traits qui décelent un beau génie & un grand Poëte, avec quelle sévérité ne censure-t-il pas lui-

T. 4. de ses œuv. p. 113.

même cent autres endroits de ce poëme ?

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Tous les Critiques judicieux en France se réunirent, dit-il, à trouver que le Diable parle trop souvent, & trop longtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugerent qu'il y en a d'outrées, & que l'Auteur n'a rendues que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnerent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapitaux d'or pour haranguer les Diables auſquels il venoit de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables qui auroient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, se transforment en Pigmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru auſſi aux connoisseurs, dit encore M. de Voltaire, un épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Les bons Critiques n'y ont trouvé ni goût, ni vraisemblance, ni raison. Un lecteur Chré-

tien a envie de rire quand on veut lui faire connoître à fond Nisrot, Moloc, Abdiel, Astarot, Uriel, tous êtres imaginaires dont on ne peut se former aucune idée, & auſquels on ne peut prendre aucun intérêt. On a reproché à Homere les longues & inutiles harangues, & ſurtout les plaiſanteries de ſes héros. Comment ſouffrir dans Milton les harangues & les railleries des Anges & des Diables, pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel? On a jugé que Milton péchoit contre la vraiſemblance, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvoient ſe bleſſer. On a trouvé qu'il choquoit évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque Dieu envoya ſes Anges fidéles combattre, réduire & punir les rebelles, & que cependant il feint que la victoire reſte indéciſe.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſiéres, dont on ne rapporte qu'une partie, qui fait, ſans doute, dire à Dryden dans ſa préface ſur l'Enéide, que Milton ne vaut guéres mieux que notre *Chapelain*, & notre *le Moine*. Mais ce ſont les beautés admirables de

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Milton qui ont fait dire au même Dryden, que la nature avoit formé ce Poëte de l'ame d'Homere & de celle de Virgile. En un mot la plupart des Critiques François ont jugé, que *le Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme. C'eſt apparemment ce qui a fait dire encore à M. de Voltaire que Milton

Œuvr. de Volt. t. 4. p. 113.

. . . N'a chanté que pour les Fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Feu M. de Ramſay à qui la langue Angloiſe étoit naturelle, & qui n'a jugé du poëme de Milton que ſur l'original, dit dans ſa lettre à M. Racine, imprimée à la ſuite du Poëme de la Religion, que les Images du *Paradis perdu*, ſouvent rampantes, ſont peu dignes de la majeſté du ſujet; que le plan philoſophique n'égale pas le génie ſublime du Poëte, ni l'ordonnance ſymmétrique de l'eſprit créateur de Milton. Cet Auteur, ajoute-t'il, écrivit ſon poëme pour confondre l'incrédulité de ſon ſiécle; mais Calviniſte

Poëme de la Relig. ſeconde édit.

outré, il dégrada ſon ouvrage par les injures puériles & inſenſées qu'il vomit contre l'Egliſe Romaine, auſſi-bien que par le plan borné & retréci qu'il nous donna de la Providence, & de l'amour univerſel de Dieu pour ſes créatures.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Un autre Anglois, le pere Routh, Jéſuite habile, a peint ainſi le poëme de Milton. » Le Paradis perdu, dit-» il, eſt à mon gré un vaſte édifice, » bâti de roſeaux & de chaume, ſans » régularité, ni ſymmétrie, mais qui » dans tout le reſte a l'air de ces palais » enchantés qu'Armide & les Fées fai-» ſoient tout-à-coup deſcendre du ciel, » ou ſortir de la terre. L'or, le mar-» bre, l'azur, les rares peintures, les » rubis, les émeraudes, les diamans » prodigués ſans meſure, y brillent de » tous côtés, & les yeux éblouis par » l'éclat de tant de brillans, font per-» dre de vûe ce que la matiére de l'é-» difice a de vil, & la ſtructure d'ir-» régulier. »

Le Pere Routh ne ſe contente pas de ce portrait, il examine en critique ſévere, mais judicieux, toutes les parties du poëme Anglois. C'eſt le but principal des lettres qu'il publia en

TRADUCTOINS DES POETES ANGLOIS.

1731. Elles ſont au nombre de ſix dont la cinquiéme ne concerne guéres que le poëme Epique en général, & la ſixiéme eſt ſur un autre poëme de Milton, dont je vous parlerai bientôt. Les quatre premiéres ne regardent que le Paradis perdu: il faut vous en donner du moins une légere idée.

Dès le commencement de la premiére lettre, le Pere Routh convient que Milton avoit une imagination vive, forte, élevée, étendue, brillante, féconde, ornée de tout ce que l'étude des beaux arts peut ajouter à un heureux naturel; & il lui donne ſur tous ceux qui ont couru dans la même carriére, une ſupériorité que Virgile & Homere peuvent ſeuls lui diſputer. Mais il croit, avec tous les autres Critiques, qu'il s'en faut bien qu'avec de ſi rares talens, il nous ait laiſſé un poëme auſſi peu défectueux que M. Addiſſon a affecté de nous le repréſenter. *Le Spectateur*, partout ailleurs ſi clairvoyant, ſemble ici, ſelon le Pere Routh, renoncer à une partie de ſes lumiéres. Il n'enviſage preſque jamais les choſes que du bon côté: plus panégyriſte que critique, il coule légérement ſur les défauts, & ne finit point

sur les beautés. Il falloit un juge moins partial, le Pere Routh a cru pouvoir l'être, & l'on a trouvé qu'il en soutenoit le caractére dans ses lettres.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Loin de taire les beautés du poëme Anglois, il les fait remarquer, & sur cela il est exact jusqu'au scrupule. Louer ce qui est louable, voilà la premiére fonction du Juge : la seconde est de blâmer tout ce qui se trouve de blâmable ; & voilà encore ce que fait le censeur avec la même équité. Ce n'est ni sur des préventions, qui aveuglent celui qui les écoute, ni sur ses idées particuliéres que le Pere Routh juge des défauts du *Paradis perdu* ; c'est sur les régles mêmes du poëme Epique, sur la nature de l'épopée, sur le but & les caractéres qu'elle doit avoir. C'est ce qui fait que ses lettres peuvent être considérées en même-tems comme un traité abrégé du poëme Epique, & comme la critique de celui de Milton.

Le sujet du poëme Epique doit être une action honnête, ou du moins une action qui dans le systême du poëme, & séparée des incidens qui la précédent ou qui la suivent, n'ait rien d'opposé à la vertu & à l'honnêteté : il faut

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

que ſon action ſoit une, en même-tems qu'elle doit être heureuſe, grande & interreſſante. Voilà l'idée que le Pere Routh s'eſt formée du poëme Epique, & il prouve par pluſieurs exemples que c'eſt celle que l'on en doit avoir. Eſt-elle conforme au poëme de Milton ? Non : elle s'en écarte au contraire, ou plutôt le poëme Anglois s'en éloigne continuellement : le cenſeur le démontre ; & tel eſt l'objet de ſa premiére lettre.

Dans la ſeconde il examine la ſymmétrie, l'économie & la conſtruction de tout l'ouvrage ; en un mot ce que les gens du métier appellent la fable du poëme : & il y trouve quantité de ſuperfluités qu'il falloit bannir, de grandes beautés que l'on admire en ſoi, mais qui ſont déplacées, des écarts & des digreſſions ſans nombre.

Le début du poëme annonce la déſobéiſſance d'Adam ; & le Poëme oubliant preſque auſſi-tôt ſon ſujet, emploie les trois premiers livres à nous peindre l'effrayant état des mauvais Anges, leur diſgrace, ſes cauſes, leur déſeſpoir, les réſolutions qu'ils prennent pour perdre l'homme, le deſſein que Dieu conçoit de le racheter, la

marche de Satan vers le monde, le péché, la mort : en un mot tout ce qu'on peut se figurer de plus digne d'attention, à la réserve du seul objet que l'Auteur avoit annoncé, & qu'il laisse souhaiter longtems avant qu'il le montre. Vers le milieu du quatriéme livre, le Poëte entame la matiere : mais à peine a-t'il commencé, qu'il se jette encore pendant trois autres livres & demi dans des récits purement épisodiques. Ce n'est même qu'au commencement du neuviéme que le lecteur retrouve l'action principale, encore s'en faut-il beaucoup qu'elle soit soutenuë sans interruption dans tout le reste du Poëme.

Dans la même lettre, le pere Routh reproche à Milton une trop grande simplicité, un défaut d'activité & d'ame dans l'action, un défaut de vraisemblance dans une infinité d'endroits. Il examine aussi sévérement dans la troisiéme, les personnages, les caracteres, les mœurs & les sentimens du *Paradis perdu* ; & il critique dans la quatriéme l'élocution de ce poëme. C'est un détail dans lequel je ne puis entrer. Je vous conseille de lire ces lettres : elles m'ont paru so-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

lides, écrites avec goût, remplies de réflexions judicieuſes. L'auteur plein de l'eſprit qui a animé Homere & Virgile, & juſte eſtimateur de leurs poëmes, y ramene ſans ceſſe le *Paradis perdu*, & en fait voir la différence. Les deux premiers ſont des modeles ; il auroit voulu que le Poëte Anglois s'y fût conformé, autant que ſon ſujet & le génie de ſa langue pouvoit le permettre, & c'eſt parce qu'il l'en trouve fort éloigné, qu'il juge ſon ouvrage ſi défectueux. Souffrez que je vous rapporte ſeulement le paralléle que le P. Routh fait de ce Poëme dans ſa quatriéme lettre avec la Jéruſalem délivrée du Taſſe.

» La *Jéruſalem* & le *Paradis perdu* » ſont, dit-il, ſans contredit les deux » plus beaux poëmes que nous ayons » eu depuis Homere & Virgile. Je ne » ſçai même ſi les ſiécles à venir nous » donneront deux ouvrages auſſi ap- » prochans des derniers, que ceux-là » le ſont de leurs premiers modéles. Le » mérite des deux modernes, pour être » à peu près égal, n'eſt pas cependant » le même. Figurez-vous qu'ils ſont » dans l'épopée ce que ſont Corneille » & Racine dans le tragique, & vous

» aurez deſlors une juſte idée tout à la » fois & de leur reſſemblance & de » leur oppoſition entr'eux. En effet les » deux poëmes Epiques ont bien des » défauts communs, des excurſions fré- » quentes, des écarts qui font entiére- » ment perdre de vûë le ſujet princi- » pal, avec cette différence cependant, » que les digreſſions de la Jeruſalem » naiſſent plus naturellement du ſujet, » & y rentrent avec plus de juſteſſe » que celles du Paradis perdu. Tous » deux confondent ſans ménagement » la Théologie de la Fable avec celle » de l'Ecriture.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Milton a trop peu d'acteurs ; le » Taſſe en a un trop grand nombre du » premier rang, & propres à partager » les ſentimens & l'attention d'un lec- » teur. Chez l'un, Renaud, Tancrede » effacent Godefroi de Bouillon, com- » me le Prince des Démons joüe chez » l'autre un rôle plus brillant que cé- » lui d'Adam : tous deux s'amuſent un » peu trop à nous peindre des traits » inutiles : tous deux cherchent trop à » rafiner dans leurs penſées & dans » leurs expreſſions ; & ſi le Taſſe a ſou- » vent du clinquant, Milton a quel- » quefois du phœbus.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Cette conformité qui se trouve » dans leurs défauts, ne me paroît pas » s'étendre également à leurs bonnes » qualités. Tous deux ont de la force, » de l'élévation, de la fécondité, du » gracieux, de l'ingénieux, du pathé- » tique .... mais le sublime & le mer- » veilleux semblent être le partage de » Milton; les graces, la justesse & la » délicatesse celui du Tasse. L'un est » dans l'invention plus singulier & » plus frappant; l'invention de l'autre » a quelque chose de plus régulier & » de plus naturel. Les images de l'un » ont plus de majesté, les peintures de » l'autre sont plus riantes & plus fla- » teuses. Les caracteres du Tasse sont » plus dans le vrai, ceux de Milton » plus dans le grand. L'un anime son » poëme par la variété des personna- » ges qu'il met sur la scene, l'autre le » soutient par la seule fécondité de son » imagination, & l'éclat de ses peintu- » res. Milton plus inégal, après avoir » porté son vol jusqu'au dessus des » nuës, semble quelquefois ramper à » terre. Le Tasse prend moins souvent » l'effort, mais il est plus exact & plus » soutenu. L'Italien montre plus d'art » & de goût, l'Anglois plus de genie & de

» de connoiſſance... Celui-ci a plus » de quoi ſe faire admirer, l'autre a » plus de quoi plaire. L'un ſemble plus » deſtiné à amuſer l'eſprit, & l'autre à » l'étonner ».

Après la lecture des lettres du Pere Routh, vous pouvez omettre celle de la *Diſſertation critique ſur le Paradis perdu*, que M. Conſtantin de Magny, Docteur aggrégé en Droit, & Avocat, donna en 1729. vous n'y trouverez rien de neuf. Ce n'eſt pas que le Diſſertateur ne montre dans ſon écrit du diſcernement & du goût, mais il manque d'ordre & de méthode, & d'ailleurs ſa critique eſt écrite d'un ſtyle lâche & diffus. Il ſuit le poëme livre à livre; ce qui feroit croire qu'il a écrit ſes réflexions à meſure qu'il les faiſoit en liſant le poëme de Milton; & il ne s'eſt pas embarraſſé de les préſenter ſous un jour qui pût plaire à ſes lecteurs.

Depuis ces critiques, j'ai lû deux autres écrits concernant le même poëte, dans le *Journal étranger* du mois d'Octobre 1754. Dans l'un on examine la maniére dont Milton a employé & imité les modernes dans ſon poëme du Paradis perdu. Dans l'au-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

tre, on entreprend de démontrer qu'il y a copié presque mot à mot un poëme Latin du Pere Jacques *Masenius*, Jésuite, qui étoit Professeur de Rhétorique & de Poësie au Collége des Jésuites de Cologne, en l'an 1650. Je ne parle point de la traduction du même ouvrage de Milton, faite par M. Racine, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres : elle ne paroît pas encore. Ce célèbre Académicien avoit déja imité ou traduit quelques endroits de ce poëme en vers françois, dans ses Réflexions sur la poësie.

La traduction du *Paradis perdu* a donné lieu au Pere Pierre de Mareuil, Jésuite, mort à Paris le dix-neuviéme Avril 1742. de traduire le *Paradis reconquis*, qui est un autre Poëme de Milton. Celui-ci ne contient que quatre livres. Milton lui donnoit la préférence sur le premier ; & selon l'Historien de sa vie, *ce jugement est une preuve remarquable de la fragilité de la raison qui se laisse aisément surprendre*. Le Pere de Mareuil convient qu'il a fallu à Milton plus de force d'esprit, plus de feu, plus de fécondité d'imagination, pour soutenir dignement le premier poëme, que pour conduire

le second heureusement. Il reconnoît que dans le *Paradis perdu* il y a plus de traits frappans que dans le *Paradis reconquis*. Mais il croit, que puisque Milton a donné la préférence à celui-ci, il faut qu'il ait eu un motif raisonnable, capable de déterminer son suffrage.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Peut-être, dit-il, goûtoit-il moins » alors cette espéce de merveilleux ou- » tré que la belle nature & le bon sens » désavouent, & qui loin de surpren- » dre agréablement la raison, la jette » dans un étonnement d'autant plus » révoltant pour elle, qu'elle n'y voit » nulle vraisemblance. . . . peut-être » l'Homere Anglois avoit-il reconnu » qu'en suivant de trop près son mo- » dèle (dont il s'est pourtant encore » plus éloigné qu'il ne l'a suivi,) il » s'étoit fait illusion à lui-même; que » si le Poëte Grec avoit été comme » forcé de présenter les Dieux qu'il » met sur la scéne, sous les idées re- » çues dans la gentilité, pour tirer » avantage de la persuasion publique, » il ne convenoit pas à un Poëte Chré- » tien de présenter des Anges sous des » idées Payennes dans une poësie sain- » te. . . & que tant d'imaginations

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» extravagantes répandues dans un » poëme ſacré ſont des parties hété- » rogenes qui le défigurent, & n'an- » noncent pas un Poëte judicieux. »

» L'épopée du Paradis reconquis » n'annonçoit pas tant de fracas. Les » combats que Satan livre au Meſſie » dans le déſert, ſont des combats » de ruſe & de fineſſe, la violence n'y » entre pour rien. L'imagination n'y » laiſſe pas néanmoins d'y jouer ſon » rôle ; mais plus ſobre & plus ſou- » miſe que dans le *Paradis perdu*, elle » n'agit que ſous la direction de la rai- » ſon ; & Milton parfaitement maître » de ſa matiére, l'eſt auſſi de lui-mê- » me : de-là vient qu'il eſt toujours » ſenſé : les beautés qu'il répand ſur » ſon ſujet n'ont rien que de naturel, & » les épiſodes qu'il y aſſortit ne s'écar- » tent jamais du vraiſemblable. En » un mot le *Paradis reconquis* dans ſa » ſimplicité a ſes graces & ſon ſubli- » me : il eſt varié dans ſon uniformité, » & la Religion y eſt beaucoup mieux » ſervie que dans le Paradis perdu » où elle eſt ſouvent bleſſée dans des points eſſentiels, comme le Pere de Mareuil le fait voir dans la ſuite de ſa préface.

Le Paradis reconquis a cependant aussi des défauts, & de grands défauts, selon l'Auteur des six lettres sur les deux poëmes de Milton. Le premier défaut qui frappe un lecteur attentif, c'est le peu de rapport qu'il y a entre le titre du poëme & le sujet. Le titre m'annonce la conquête du Paradis, & je ne trouve dans les quatre chants que les tentations de Jesus-Christ au Désert; pas un trait qui me retrace le Paradis reconquis. On ne pouvoit exiger une vive description de l'action même par laquelle le genre humain rentre en possession de ses droits surnaturels. Mais il falloit au moins que Milton mît dans son poëme, de la liaison entre les tentations de Jesus-Christ au Désert, & la conquête du Paradis: il falloit faire dépendre cette conquête de la victoire que Jesus-Christ remporteroit sur le Démon qui le tente; & cette liaison, cette dépendance, on les cherche en vain dans le poëme Anglois. C'est un poëme sur les tentations de Jesus-Christ dans le Désert; ce n'est point la conquête du Paradis que le Poëte chante.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Lettre 6.

Un second défaut, c'est que ce poëme n'a point ce que l'on exige pour

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

un poëme Epique, que l'action ſoit eſſentiellement grande, non-ſeulement de cette eſpéce de grandeur dont la vertu eſt la meſure, mais encore de celle qui frappe les ſens & l'imagination ; qu'elle ſoit un de ces événemens importans qui décident du ſort des Etats, comme dans l'Enéïde, dans l'Iliade, dans l'Odyſſée, dans la Jéruſalem délivrée, & même dans la Henriade. Tout ſe réduit dans le Paradis reconquis à voir la ſageſſe profonde de l'homme-Dieu rendre inutiles trois ou quatre ſupercheries de l'eſprit malin.

L'Epopée demande un ſujet brillant de ſon propre fond, qui fourniſſe naturellement au Poëte des traits propres à éblouir un lecteur. Mais ce brillant naturel, & qui naît du fond même du ſujet, comment le trouver dans un entretien où les deux perſonnages qui parlent, ſont uniquement occupés, l'un à faire de ſéduiſans diſcours, l'autre à les réfuter. Satan parle, Jeſus-Chriſt répond, voilà tout le poëme. Il eſt vrai que Milton pour corriger cette ſtérilité, enchâſſe dans ſon ouvrage tout ce qu'il peut d'événemens étrangers,

mais on ſent que ces beautés ſont des graces empruntées.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

D'un autre côté, la fable de ce poëme n'eſt pas plus épique que l'action : elle n'a ni fiction, ni nœud, ni incident, ni variété. Les quatre chants ne ſont qu'un récit ſimplement hiſtorique, une eſpéce de paraphraſe de ce que l'Evangile nous apprend ſur les tentations de Jeſus-Chriſt. Les faits, leurs circonſtances, leur arrangement, ſont les mêmes dans le poëme que dans l'hiſtoire. De-là cette monotonie de faits répandue depuis le commencement du poëme juſqu'à la fin, ce qui eſt encore très-oppoſé à la nature du poëme Epique.

A ces défauts près, continue le Critique, les événemens que renferme le poëme de Milton ſont dans la plus exacte vraiſemblance, eu égard aux perſonnages que le Poëte introduit ſur la ſcéne. L'enchaînement en eſt ſimple, mais naturel : les dialogues ſont vifs, variés, ſoutenus, malgré la longueur qui s'y fait quelquefois ſentir. Le langage répond aux caractéres ; & ceux-ci ſont bien pris, uniformes & conſervés exactement. On y trouve beaucoup d'images, toujours vives,

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

variées, gracieuſes, juſtes, grandes même, & éblouiſſantes en quelques endroits. L'expreſſion eſt noble & énergique ſans tomber dans l'enflure & dans le phœbus reprochés au premier poëme.

Le Pere de Mareuil s'eſt efforcé de ne point affoiblir dans ſa traduction du Paradis reconquis les beautés de l'original, & il n'en a point ajouté. Il s'eſt contenté de rendre Milton avec autant d'élégance, de fidélité & de pureté de langage, qu'il lui a été poſſible. Il a mis à la tête de chaque chant de longs argumens; & pour éclaircir le texte, ou du moins pour en faciliter l'intelligence au commun des lecteurs, il a ajouté quelques notes, preſque toutes d'Hiſtoire & de Géographie.

Il a enrichi ſa traduction de celle de quatre petites piéces du même Poëte, ſavoir, de ſon *Lycidas*, qui eſt une Idylle ſur la mort d'un homme de lettres, ami particulier de Milton, lequel s'étoit malheureuſement noyé en paſſant de Cheſter en Irlande: ſon *Allegro*, où l'Auteur fait en paſſant l'éloge de quelques Poëtes Anglois, tels que Jonhſon & Shakeſpear: ſon *Il pen-*

fiero, où Milton chante les plaisirs de la solitude ; & enfin son Cantique sur la naissance du fils de Dieu. L'Ecrivain à qui nous devons la vie de Milton, dit que ces quatre piéces sont d'une si grande beauté, qu'elles auroient suffi pour immortaliser le nom du Poëte, quand même il n'auroit point laissé d'autres preuves de son génie. Elles sont en effet pleines d'esprit, & d'un goût délicat ; & l'on apperçoit ces qualités dans la traduction.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Deux Auteurs modernes ont imité en vers françois quelques endroits du premier poëme de Milton, l'Abbé Nadal, dont j'ai déja eu occasion de vous parler, & M. Tannevot, encore vivant, de qui nous avons un volume de poësies françoises. L'Abbé Nadal a imité, mais d'assez loin, la description que fait Milton du Paradis Terrestre. Vous trouverez cette description dans le tome second des Œuvres diverses de cet Abbé qui est mort vétéran de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. M. Tannevot a voulu remplir le premier projet que Milton avoit eu de composer une tragédie de la tentation de nos premiers peres & de leur chûte. Le Poëte Anglois fut assez sage pour

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

s'arrêter au second acte ; le Poëte François a senti, comme il y a lieu de le croire, les mêmes difficultés qui avoient fait changer de dessein à Milton ; mais il n'a point voulu reculer, & sans doute qu'il a eu ses raisons. Peut-être a-t'il cru que l'exécution d'un projet dont il avoue la bizarrerie, & qu'il convient devoir étonner, lui feroit honneur par la singularité même de l'entreprise. J'ai trouvé de belles pensées dans cette piéce, de bonnes moralités, assez souvent de beaux vers, & le tout n'ennuie pas moins. Cette tragédie imprimée en 1742. & réimprimée en 1752. revue & corrigée, est dédiée à Messieurs de l'Académie Françoise par une Epître en vers où l'Auteur fait entr'autres ce compliment à cette Compagnie dont il n'est point encore membre :

Des feux que vous lancez l'éclatante lumiére
Vint, dès mes premiers ans, dessiller ma paupiére.
Votre aspect enflamma mon esprit & mon cœur.
Je feuilletai sans cesse, & lûs avec ardeur
Ces ouvrages vantés du Midi jusqu'à l'Ourse.
J'y contemplai le vrai, je le vis dans sa source, &c.

Dans sa préface il fait l'éloge de la poësie, & il est louable de montrer qu'elle

ne devoit être consacrée qu'à la Religion. Il prétend que sa tragédie, loin de s'en éloigner, y sert: je le souhaite. Milton lui a donné, dit-il, la pensée de la faire; d'autres diront peut-être que le bon goût & l'exemple même du Poëte Anglois, auroient dû l'en détourner.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Depuis le Paradis perdu & le Paradis reconquis de Milton, les Anglois ont eu quelques autres poëmes qu'ils honorent du titre de poëmes Epiques: mais je ne connois que le *Léonidas* de M. Glover qui ait été mis en notre langue. L'action de Léonidas, Roi de Sparte, qui à la tête de trois cens Lacédémoniens disputa à Xercès, Roi des Perses, le passage des Thermopyles, fit l'admiration de son tems, & passe encore pour un des plus beaux monumens du tendre amour que l'on doit à sa patrie. A l'aide de quelques fictions, cette action héroïque a fourni le sujet du poëme dont je vous parle. Il parut à Londres en 1737.

Les Auteurs de la *Bibliothéque Britannique* en parlerent aussi-tôt comme d'une piéce *excellente*, qui pour *la disposition, les charmes de la versification, la justesse, la force & la majesté des expressions, ne le cede à aucune qui ait été*

T. 9. art. IV.

Bibl. rais. t. 25. part. 1. art. x.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

écrite en Anglois, *en vers non rimés*, & qui l'emporte même sur Milton *pour la clarté & l'égalité du style.* Ils marquerent que cet ouvrage avoit causé d'autant plus de surprise, que l'Auteur étoit un jeune homme de vingt-trois ans, engagé dans le commerce, & que c'étoit son coup d'essai. Pour justifier de si grands éloges, ils donnerent l'analyse du poëme avec la traduction de divers endroits choisis de cet ouvrage: & leur but, comme ils le disent expressément, étoit de donner par-là une idée du *jugement qui regne dans l'ordonnance du sujet*, de même que *dans les pensées sublimes & nouvelles qui brillent partout* dans ce poëme.

Mais ces louanges sont encore fort inférieures à celles que M. Pemberton, Anglois, homme d'esprit, Savant & Philosophe, a cru devoir donner à ce poëme dans ses *Observations sur la poësie, & particuliérement sur la poësie Epique, faite à l'occasion du* même poëme, & imprimées en Anglois à Londres en 1738. Vous pouvez voir un extrait de ces observations dans la *Bibliothéque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*, tome XXV.

En France, on n'a pas refusé au mê-

me poëme les éloges qu'il mérite, mais on ne lui a pas accordé le titre & la qualité de poëme. M. Prevoſt qui en a donné une analyſe exacte, & la traduction de divers endroits dans ſon *Pour & contre*, en parle ainſi. » On n'y voit, » dit-il, qu'une hiſtoire ſimple & unie » de l'entrepriſe des Perſes & de la ré- » ſiſtance des Grecs. Il eſt louable dans » l'Auteur d'avoir voulu inſpirer à ſes » concitoyens par la force de l'exem- » ple, ce zéle pour la patrie qui diſtin- » gua longtems les anciens Grecs. Il eſt » louable encore de s'être attaché ſi fi- » délement à la vérité de l'hiſtoire, » qu'à la réſerve de l'épiſode d'Aria- » ne, il paroît ne s'être écarté nulle » part du récit d'Hérodote, de Pau- » ſanias & de Plutarque. Mais de quel » droit, ajoute M. l'Abbé Prevoſt, » donner le nom de poëme Epique à » ce qui ne peut paſſer que pour une » relation en vers ? Comment conce- » voir que les Anglois le comparent » aux poëmes d'Homere & de Virgile, » lorſqu'on n'y apperçoit rien de ce » qui fait le mérite particulier de ces » deux modéles ? »

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

L'anonyme qui a revu la traduction en proſe de ce poëme imprimée dès

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

1737. en Hollande, & réimprimée la même année à Paris, porte à peu près du poëme le même jugement que l'Auteur du Pour & contre. Il convient de ce qu'il a de beau, & n'en dissimule pas les défauts. » Ce n'est point, dit-» il, un poëme Epique, quoiqu'il en » ait la forme, & qu'il ne roule que » sur une action & une moralité. C'est » donc un poëme d'un genre nouveau, » dont l'ordonnance m'a paru fort bel-» le, & qui offre des exemples illus-» tres d'héroïsme vertueux, politique » & guerrier, dans une grande variété » d'ornemens, d'images & de senti-» mens. »

Le même dit encore que les caractéres de ce poëme sont, en général, assez variés. Celui de Léonidas lui paroît très-beau. C'est un chef habile, animé de l'amour de la patrie, vertueux, plein de valeur, mari tendre, & ami sensible : les sentimens de son cœur égalent son courage. Mais le Poëte, ajoute-t'on, le plonge quelquefois dans la mélancolie d'un Anglois rêvant sur les bords de la Tamise.

Vers 1736. M. Hildebrand Jacob, qui étoit déja connu avantageusement par plusieurs ouvrages de poësie & de

littérature, donna les cinq premiers livres d'un poëme Anglois intitulé *Brutus*. Le sujet est l'établissement des Troyens dans l'Isle d'Albion sous la conduite de Brutus, fils de Silvius qui étoit fils d'Ascagne fils d'Enée. Ce poëme est un ouvrage plein de merveilleux. Nous n'en avons point de traduction en notre langue. Mais M. l'Abbé Prevost en a donné un précis, & en a traduit la narration que Brutus fait de ses avantures à Corinée & aux Seigneurs de sa Cour. La force & le feu, dit le Traducteur, ne manquent nulle part à la poësie de M. Jacob; le tour en est mâle & varié; l'harmonie d'autant plus riche & plus naturelle, que n'étant point soutenue par le secours de la rime, elle ne doit ce qu'elle est qu'à la grandeur des choses, & à la beauté des expressions. Mais M. Prevost croit que l'invention manque un peu au Poëte, & il en donne des exemples, en traduisant encore quelques autres endroits de ce poëme.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Pour & contre, t. 9. n°. 123.

CHAPITRE XVI.

Suite des Traductions des Poëtes Anglois.

Traductions de Monsieur Pope.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Volt. lettr. philosop. ou mélang. &c. ch. 25.

ON lit plus, surtout en France, les ouvrages de M. Pope que les poëmes de Milton & de Glover. Au jugement d'un grand Poëte qui paroît avoir examiné avec soin les ouvrages des uns & des autres dans leur langue originale, Pope est le Poëte le plus élégant, le plus correct & le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre dont il fait encore l'ornement & la gloire. » Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette Angloise aux sons doux de la flûte. On peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair, & que ses sujets, pour la plûpart, sont généraux & du ressort de toutes les nations. «

Disciple de Walsh qu'il appelle *le Juge favori des doctes Sœurs*, si ses ouvrages lui ont acquis une réputation qui est allée plus loin que celle de son

maître, on ne le trouve pas moins estimable par les qualités de son esprit & de son cœur. J'en juge par ce portrait de lui-même qu'il nous a tracé de sa propre main à la fin de son Essai sur la critique, où après avoir témoigné sa reconnoissance à Walsh, il ajoute :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ess. sur la crit. ch. IV. de la trad de M. du Resn.

Jeune, conduit par vous dans le sacré Vallon,
Votre esprit lumineux me tient lieu d'Apollon :
Mais séparé de vous, sans ardeur, sans ressources,
Je ne hazarde plus que de légeres courses,
Content si dans ces vers négligés & sans fard,
Aux Poëtes naissans je développe l'art,
Si des plus grands Auteurs reglant la confiance,
Par d'utiles conseils j'affermis la science.
La satyre me trouve insensible à ses traits,
La gloire n'a pour moi que de foibles attraits :
Je loue avec plaisir, reprens avec courage,
Et fais grace à l'Auteur, mais jamais à l'ouvrage.
Eloigné de médire, autant que de flater,
Entre ces deux excès je me sçais arrêter ;
Et loin de m'aveugler sur mes propres caprices,
J'ose jusque sur moi faire la guerre aux vices.

Feu M. Pérelle, Conseiller au grand Conseil, & M. l'Abbé des Fontaines nous avoient déja fait connoître M. Pope, l'un par la traduction de la premiere partie de la préface que ce Poëte

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

a mise au-devant de sa version d'Homere, l'autre par celle de son Essai sur la vie & les écrits du Poëte Grec. Mais il étoit utile de nous montrer M. Pope comme Poëte lui-même, & tel a été le but de ceux qui ont traduit en notre langue ses Essais sur la critique & sur l'homme, ses Epîtres morales sur le caractére des hommes, sur celui des femmes, & sur l'usage des richesses, & le petit poëme de la boucle de cheveux.

L'Essai sur la critique par son titre même annonce le but de l'Auteur. „ C'est un poëme didactique, rempli „ de préceptes & de régles, où les ob- „ servations se suivent, comme dans „ l'art poëtique d'Horace, sans cette „ régularité méthodique qu'on eût exi- „ gée d'un Ecrivain en prose. Il y en a „ quelques-unes qui ne sont point com- „ munes, mais elles sont exposées d'u- „ ne maniére si claire & si aisée, que le „ lecteur ne sçauroit s'y refuser. Quant „ à celles qui sont plus connues & qui „ sont généralement reçues, elles sont „ placées dans un si beau jour, & illus- „ trées par des allusions si propres, „ qu'elles retrouvent en elles-mêmes „ toutes les graces de la nouveauté, &

„ que le lecteur qui les connoiſſoit dé-
„ ja ſe trouve convaincu de plus en
„ plus de leur vérité & de leur ſolidi-
„ té. „ Tel eſt le jugement qu'a porté de cet ouvrage M. Addiſſon, nom reſpectable à tout homme de lettres en Angleterre; homme univerſellement regardé comme un Ecrivain du premier ordre. Et ce jugement a été confirmé par l'approbation des hommes les plus illuſtres de l'Angleterre, où l'Eſſai ſur la critique, quoiqu'un des premiers fruits de la jeuneſſe de M. Pope, n'a été critiqué que par des hommes obſcurs & mépriſés.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Préf. de la trad. de M. Silh.

Ce poëme a eu à peu près le même ſort en France; les Critiques les plus judicieux l'ont comblé de louanges. Il eſt vrai qu'on a eu raiſon de ne point l'égaler, comme en Angleterre, à l'art poëtique de M. Deſpréaux; mais on n'a pas fait difficulté d'y reconnoître un ouvrier habile qui ſçait bien choiſir ſes matériaux, quoiqu'il ſemble ignorer encore l'art de les bien diſpoſer pour en faire un tout *exactement* ſuivi & régulier.

Je dis exactement: car cet eſſai n'eſt point abſolument deſtitué d'ordre & de liaiſon, & il ne me paroît pas vrai

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. T. I. p. 54.

que *l'on n'y trouve aucune analogie dans les penſées*, comme l'a décidé l'Auteur du *Nouvelliſte du Parnaſſe*. Il me ſemble qu'avec un peu de réflexion l'on apperçoit du moins le but de ce poëme, & la marche de l'Auteur pour y arriver. Son but eſt de donner des régles pour juger du mérite des ouvrages d'eſprit.

Du Reſn. diſc. prélim. ſur l'Eſſai de Pope.

Preſque tous les lecteurs s'érigent en Critiques, mais il y en a peu dont la critique ſoit juſte. C'eſt ce que M. Pope explique dès le commencement de ſon poëme. Après ce préambule, viennent les régles pour la critique, & pour la compoſition des ouvrages d'eſprit, qui rempliſſent les trois premiers livres. Le quatriéme contient une hiſtoire de la critique & le caractére des Auteurs qui en ont donné des préceptes.

Nous avons de cet ouvrage deux traductions en vers, & une en proſe. Des deux qui ſont en vers, la premiére n'eſt qu'une imitation, même aſſez imparfaite. Elle fut imprimée en 1717. à Amſterdam & à Londres : ces deux éditions ſont in-4. Dans celle d'Amſterdam, le poëme eſt diviſé en cinq chants ; il n'y en a qu'un dans l'édition

de Londres, & il eſt plus court. Du reſte, c'eſt toujours la même choſe, même vûe, même goût, même ſtyle, même verſification, également peu élégante, & ſouvent aſſez plate. L'édition de Londres donne cette imitation à J. Delage : on a cru que c'étoit le ſieur de la Pilloniere, connu par ſes avantures. L'on a ſçu depuis que le véritable Auteur étoit feu M. Robeton, Secrétaire du Roi d'Angleterre George premier.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ce Traducteur s'eſt tellement approprié les penſées de ſon original, il les a tellement habillées à la Françoiſe, ou plutôt à ſes idées particuliéres, qu'on a peine à reconnoître celles de M. Pope. Il eſt même étonnant qu'avec des matériaux ſi excellens, il n'ait rien fait de plus juſte ni de plus achevé. Il a tous les défauts qu'un François accoutumé à l'ordre méthodique, trouveroit dans l'original Anglois, & il en a rarement les beautés.

La ſeconde traduction, loin d'affoiblir l'ouvrage de M. Pope, l'embellit. Elle eſt auſſi différente de l'imitation de Robeton, que celle-ci l'eſt de l'Eſſai du Poëte Anglois. Il eſt heureux pour ce dernier d'avoir eu un Traducteur

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

tel que M. l'Abbé du Resnel qui joint à une grande connoissance de la langue Angloise un goût sûr, une grande pureté de style, & le talent des vers. Ceux qui savent la langue de M. Pope reconnoîtront facilement que son Traducteur l'a fait raisonner avec plus d'ordre & de méthode, & à peu près avec autant de précision que l'on en trouve dans son poëme. C'est cet ordre surtout, c'est cette méthode que le François desiroit. M. Pope ne s'y étant pas astraint, on voyoit moins la liaison de ses préceptes, la justesse de ses régles, & l'accord de ses raisonnemens avec leurs conséquences. Pour remédier à ce défaut, l'habile Traducteur a cru devoir diviser le poëme en chants, rapprocher des idées un peu trop éloignées, & recoudre certains morceaux qui paroissoient détachés de leur tout. Avec tout cela il convient que pour y mettre toute la méthode que nous voulons trouver dans tout ouvrage fait pour instruire, il auroit fallu renoncer à la qualité de Traducteur, & refondre tout le poëme.

La versification est un ornement de plus qu'il a donné à sa traduction, mais un ornement dont il a cru ne pouvoir

se dispenser, pour approcher de plus près de la concision de la langue Angloise. La poësie dont le tour est plus pressé, plus indépendant des liaisons, & moins asservi aux contraintes de la construction, lui a paru seule capable de répondre en quelque façon à cette briéveté. La sienne est noble, ingénieuse & élégante Elle est tantôt gracieuse, tantôt austére, & quelquefois sublime, suivant les différens tons que la matiére demande.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Pour rendre cette traduction plus utile, surtout aux jeunes gens qui veulent se former le goût, & orner leur esprit de principes solides & féconds, qui puissent les mettre en état de juger, non-seulement de la poësie, mais encore de ce que l'on renferme dans la classe des beaux arts, M. du Resnel a tâché dans des remarques particuliéres, de développer certaines pensées de son Auteur, soit par ses propres réflexions, soit en rapportant celles des meilleurs Ecrivains anciens & modernes. C'est une espéce de commentaire où le goût préside, & qui plaît même à ceux qui n'en auroient aucun besoin. On aime encore ses remarques historiques & critiques, de même que les en-

droits que M. Pope a imités des autres.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Cette traduction eſt précédée d'un diſcours où M. du Reſnel prenant occaſion du motif qui l'a engagé à faire des changemens à l'original, donne un précis de ce qu'on dit ordinairement ſur la différence du goût des Anglois d'avec celui des François dans les ouvrages d'eſprit. Il y a dans ce diſcours un fond de raiſon admirable. Le ſtyle en eſt ſoutenu: on n'y voit point de faux brillant, ni rien qui ſe reſſente de ce mauvais goût que des Ecrivains, peut-être trop accrédités, ſemblent vouloir introduire. On n'a reproché à ce diſcours que quelques écarts ingénieux, il eſt vrai, mais qui n'en ſont pas moins des écarts, & que l'on trouve trop fréquens.

Ces deux vers du quatriéme chant de M. Pope, ſelon la traduction de M. du Reſnel,

Où trouver un cenſeur dont le juſte ſuffrage
Soit un garant certain du prix de votre ouvrage,

ont donné lieu à une diſſertation où l'Auteur examine les qualités que doit avoir un vrai cenſeur, les avantages qu'on peut en retirer lorſqu'on le conſulte, pourquoi il eſt ſi difficile de trouver un tel cenſeur. Il m'a paru qu'il y avoit

avoit dans cette dissertation des réflexions fort judicieuses, mais qui n'ont rien de neuf, & qu'on ne fasse soi-même peu peu que l'on réfléchisse. Cet écrit est adressé à Messieurs Boyer, freres, envoyé d'Aix le 4 Juillet 1742, & imprimé dans le Mercure de France au tome premier du mois de Décembre de la même année, avec une lettre préliminaire signée C.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Il y a eu une troisiéme traduction en vers de l'Essai sur la critique, par le Général Hamilton; mais elle n'a jamais été imprimée, & malheureusement on en croit le manuscrit perdu. On doit regretter une traduction faite par l'Auteur des Mémoires du Comte de Grammont.

M. du Resnel a tâché de rendre les graces de la poësie, M. Silhoüete qui a traduit le même ouvrage en prose, ne s'est appliqué qu'à en bien rendre le sens. Je laisse, dit-il, à ceux qui ont mis en vers l'ouvrage de M. Pope, le soin de faire connoître l'habileté de l'ouvrier; je leur céde, & même avec plaisir, la gloire de l'élégance. Si ma traduction a quelque mérite, ce sera celui d'être plus exacte, plus concise & nerveuse. Pénétré des graces

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

qu'il a apperçues dans l'original, graces, selon lui, *éminentes & supérieures*; touché des beautés de ſtyle qu'il prétend que la poëſie même n'atteindroit pas en aucune autre langue que l'Angloiſe, tout ce qu'il a voulu, c'eſt de faire entendre ſon original; c'eſt de faire connoître, autant qu'il lui a été poſſible, *la ſubſtance de l'étoffe*: & plutôt que d'altérer le ſens, il convient qu'il a mieux aimé *bruſquer* la langue. Ce qu'il eſt aiſé d'appercevoir en comparant les deux traductions, c'eſt que ſans le ſecours de la poëſie, M. Silhoüete a réuſſi à être concis & ſerré, que l'on ſent d'avantage chez lui le tour & le génie Anglois, qu'il a plus l'air d'un Traducteur littéral: auſſi ceux qui ſont verſés dans la langue Angloiſe ont-ils dit que la verſion en proſe eſt en quelque ſorte un original par rapport à celle qui eſt en vers, & qu'elle peut en tenir lieu pour ceux qui ignorent la langue Angloiſe.

La traduction de M. Silhoüete fut d'abord imprimée à Paris en 1736. L'Auteur en a donné depuis trois autres éditions, l'une à Londres en 1737. la ſeconde dans la même ville en 1741. & la derniere à la Haye en 1742. in-

12. avec quelques autres piéces dont je vous dirai un mot. M. Silhoüete a augmenté ces trois éditions d'un discours préliminaire sur le goût des traductions, qui n'eſt preſque qu'un abrégé de la belle préface de feu M. de Tourreil ſur ſes traductions de Démoſthene. Dans les deux éditions de Londres, M. Silhoüete avoit joint à ce diſcours une courte réponſe à la cenſure que l'Auteur des obſervations ſur les Ecrits modernes avoit faite de l'Eſſai ſur la critique. Cette réponſe eſt ſupprimée dans l'édition de la Haye 1742. » En reliſant l'attaque de l'Ob- » ſervateur, ma réponſe & ſa replique » dit M. Silhoüete, il m'a ſemblé que » toute cette controverſe ſe terminoit » de la part du Cenſeur, à ſoutenir » que cet eſſai ne valoit rien ; & de » la mienne, à ſoutenir que ce juge- » ment dogmatique & deſtitué de preu- » ves, étoit oppoſé à celui de pluſieurs » perſonnes des plus reſpectables dans » la République des lettres dont la » réputation eſt au-deſſus des traits de » ſa ſatyre, & dont on ne peut mettre » le goût en compromis avec le ſien » ſans leur faire une injuſtice & même » un affront. » D'où il conclut que

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Avert. de l'édit. de 1742.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

n'eſpérant point de faire changer de ſentiment au Cenſeur, il aime mieux prendre le parti de s'en conſoler avec ce grand nombre d'apologiſtes de l'écrit de M. Pope, que de continuer contre un ſeul Critique une attaque inutile. La défenſe étoit néanmoins légitime, mais on auroit ſouhaité que M. Silhoüete en eût ſupprimé ces injures & ces vivacités qui font trop appercevoir le reſſentiment d'un Auteur qui ſe croit offenſé.

Si M. Pope a eu pour but principal dans l'Eſſai ſur la critique de donner des principes & des regles propres à former le goût, ceux qui ont traduit ſon Eſſai ſur l'homme, prétendent nous offrir encore de plus grands avantages dans celui-ci; ils le croient capable de former le cœur. Dans le premier, dit M. du Reſnel, on apprendra à connoître la portée de ſon génie, à ſaiſir les différences preſque infinies qui ſe trouvent entre les eſprits, les cauſes de nos erreurs & de nos faux jugemens; les ſources où il faut puiſer pour ſe former le goût; en quoi conſiſte la véritable beauté des ouvrages d'eſprit. On trouvera dans l'Eſſai ſur l'homme un court expoſé de ce que la Métaphyſi-

que a de plus certain pour nous conduire à la connoissance de nous-mêmes & de ce que la Morale a de plus nécessaire pour nous porter à la pratique de nos devoirs par rapport à Dieu, & par rapport à nous-mêmes. Ainsi l'Essai sur la critique renferme, selon M. l'Abbé du Resnel, *les Principes du goût*, & l'Essai sur l'homme, *les Principes de la Morale*: l'un forme l'esprit, l'autre le cœur. C'est du moins cette double vuë que M. du Resnel a euë en traduisant ces deux poëmes en vers François malgré les dégoûts d'un semblable travail.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

L'Essai sur l'homme contient quatre Epîtres adressées à Milord Henri de S. Jean, Comte de Bolingbroke, Ministre & Secrétaire d'Etat sous la Reine Anne. La premiere Epître est de la nature & de l'état de l'homme par rapport à cet Univers : la seconde, de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même, considéré comme individu : la troisiéme considere la nature & l'état de l'homme par rapport à la société: & la quatriéme par rapport au bonheur. Remplies de vérités abstraites & de raisonnemens Métaphysiques, les Anglois croyoient que ces quatre lettres

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

ne pouvoient être traduites, ou du moins que quelque traduction que l'on en fît, elle seroit toujours fort inférieure à l'original.

Messieurs Silhoüete, du Resnel & de Seré convenoient de la seconde proposition : mais persuadés que ces traductions avoient néanmoins leur utilité pour faire connoître le goût & le caractere de ces sortes d'ouvrages, & que d'ailleurs l'Essai sur l'homme méritoit d'être connu des François, ils ont cru pouvoir tenter l'entreprise, & ils y ont assez bien réüssi pour n'être pas absolument désapprouvés des Anglois mêmes.

La traduction de M. Silhoüete est de 1736. Elle est en prose, & a été réimprimée autant de fois que celle de l'Essai sur la critique. La traduction de M. du Resnel est en vers, & parut en 1737. jointe à celle de l'Essai sur la critique que l'on réimprima alors. Ces deux traductions de l'Essai sur l'homme ont des différences considérables. Dans l'une & dans l'autre on a de la peine en plusieurs endroits à suivre le fil du raisonnement : d'autres ne présentent qu'un sens vague & confus, ce qui vient de cette Métaphysique subtile qui

fait le fonds de l'original. Mais M. Silhoüete paroît encore plus obscur, parce qu'il a voulu être trop littéral : au lieu que M. du Resnel s'est prêté davantage au génie de notre langue & au goût de notre nation. L'un n'a voulu qu'exprimer les pensées de M. Pope, sans se mettre trop en peine si elles seroient intelligibles à ceux qui ne sont pas familiarisés avec la Philosophie Angloise ; l'autre a eu pour but d'instruire les François, & par conséquent d'en être facilement entendu. L'un aussi concis que l'original, manque de clarté en s'exprimant dans une langue qui n'admet pas une si grande précision ; l'autre a tâché de donner aux pensées de son Auteur un jour suffisant pour être apperçues. Et pour ne dire que ce que j'ai senti moi-même, j'ai trouvé plus de satisfaction en lisant la traduction en vers, qu'en lisant celle qui est en prose, quoique j'aie apporté la même application à l'une & à l'autre, parce que la beauté & l'élégance des vers dans l'une, & la lumiere répandue sur le système de l'Auteur m'ont plus frappé, & que la précision de l'autre m'a paru trop séche & trop peu faite pour être entendue. C'est

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

aux Anglois à nous dire dans lequel des deux ils reconnoiſſent davantage M. Pope.

Laiſſons les décider auſſi ſur le mérite de la traduction de M. de Séré qui parut en 1739. Elle eſt en vers, comme celle de M. l'Abbé du Reſnel, & l'Auteur auroit pû la publier dès 1736. Mais par déférence pour M. du Reſnel, il jugea à propos d'en retarder l'impreſſion. „ Le grand ſuccès, „ dit-il, qu'avoit la traduction de cet „ Abbé de l'Eſſai ſur la critique, aſ„ ſorti à un nouvel ouvrage du même „ Auteur, méritoit bien qu'on lui cé„ dât le pas : & ce n'eſt qu'après que „ ſon édition a rempli tout ſon ſort, „ & reçu les applaudiſſemens qu'elle „ mérite, qu'on expoſe au public cette „ traduction. „ M. de Séré étoit perſuadé qu'elle paroîtroit plus littérale à ceux qui entendent l'Anglois, ſans cependant avoir la préſomtion de croire qu'elle repréſentât entiérement l'ouvrage de M. Pope. Il avoue qu'il n'a pas été poſſible d'imiter l'original dans toute ſa préciſion : c'eſt, dit-il, un privilege ſingulier à la langue Angloiſe, dont il eſt mal aiſé d'approcher. Il ajoute : » Le poëme Anglois contient à

„ peine douze cens vers ; M. du Resnel
„ en a employé deux mille dans sa tra-
„ duction ; & celle-ci va à près de dix-
„ huit cens, quelque attention que l'on
„ ait eue pour se restraindre. „

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Ces trois Traducteurs de l'ouvrage de M. Pope ne se sont point conduits comme les Traducteurs ordinaires qui ne trouvent point de défauts dans les ouvrages qu'ils mettent en une autre langue. Ils ont bien senti que l'Essai sur l'homme contenoit un système qui avoit, au moins en apparence, quelque chose de dur, & même de contraire aux idées que la Religion nous donne ; & ils ont essayé de précautionner les lecteurs contre les inductions que ceux-ci pouvoient en tirer. M. de Silhoüete nous dit, qu'il ne faut pas prendre à la lettre, ni interpréter rigoureusement des fictions, des saillies, des efforts poëtiques : & qu'un Poëte Anglois n'est pas un Théologien correct & compassé.

M. du Resnel donne le même avis, de se souvenir que M. Pope écrit en Philosophe, & non en Théologien, & il avoue que dans sa traduction il a été obligé de faire plusieurs changemens assez considérables, à cause de la di-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

verſité qui ſe trouve entre la façon des Anglois de concevoir les choſes, & la nôtre. M. de Séré prend un autre tour pour arrêter les mauvaiſes impreſſions que la lecture de M. Pope pourroit faire ſur l'eſprit de ſes lecteurs, c'eſt de rendre ceux-ci principalement attentifs aux divers endroits de l'Eſſai ſur l'homme qui paroiſſent établir plus évidemment la puiſſance du Créateur, la grace du Rédempteur, la liberté de l'homme, la révélation, la foi, l'eſpérance d'un bonheur futur, l'amour de Dieu & celui du prochain. Le Traducteur a raiſon de croire que ſi l'on trouve dans l'écrit de M. Pope ces grands principes, ces vérités fondamentales de la Religion, il n'y a pas lieu de penſer que le Poëte ait voulu inſinuer des erreurs contraires à la foi & à la morale Chrétienne. Mais ne pourroit-on pas douter que ces principes ſoient auſſi évidemment dans l'Eſſai ſur l'homme que M. de Séré le prétend, puiſque tant de perſonnes éclairées ont cru même en voir de contraires ?

Ce qu'on ne peut ſe diſſimuler, c'eſt que dès que la traduction de M. Silhoüete parut, l'ouvrage ſouleva quantité de lecteurs. » Ce culte que M.

» Pope prêche avec tant de zéle, n'eſt-
» il point, dit-on deſlors, trop vague,
» trop général, trop arbitraire ? La rai-
» ſon chez lui ſe conciliera-t'elle avec
» la révélation telle que nous l'avons ?
» Celle qu'il admet, à quoi ſe borne-
» t'elle après tout ? à connoître l'Etre,
» dépendre de lui, à l'aimer, à ai-
» mer le prochain ? Les autres points
» ſeront-ils indifférens ? chacun pour-
» ra-t'il à ſa liberté ſe décider ſur la
» qualité de ſes hommages, ſur la
» maniere de les rendre, &c. » M.
l'Abbé Trublet, aujourd'hui Chanoine
& Archidiacre de Saint Malo, ſa pa-
trie, rendant compte de la traduction
de M. l'Abbé du Reſnel dans le Jour-
nal des Savans auquel M. Trublet tra-
vailloit alors, ne craignit point de dire
que M. Pope eſt bien plus dans les
principes du bon goût, que dans ceux
de la bonne Métaphyſique & de cette
ſaine Philoſophie qui prépare à la Re-
ligion, & que la Religion avoue. Preſ-
que tous les autres Journaliſtes ont te-
nu à peu près le même langage.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Mém. de Trév. Juin 1736.

Journ. de Juillet 1737.

D'autres Ecrivains craignant que ces
obſervations paſſageres ne fuſſent trop
foibles pour arrêter l'effet du poiſon
qu'ils croyoient voir caché ſous les

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Mois de Mars & Avr. 1737.

fleurs du Poëte Anglois, attaquerent en forme ſon ouvrage. C'eſt le but de deux lettres anonymes imprimées dans les Mémoires de Trévoux. L'Auteur entreprend de montrer, que la maniere dont le Poëte parle de la loi naturelle, eſt auſſi pernicieuſe, que s'il avoit eu en vûe de jetter ſes lecteurs dans les abſurdités du Déïſme : voilà l'objet de la premiere lettre. On veut prouver dans la ſeconde, que la morale de M. Pope contredit preſque dans tous ſes points la morale naturelle, même celle qui a été enſeignée par les Sages du Paganiſme, d'où l'on conclud qu'elle tend manifeſtement à ſapper les fondemens de la morale Chrétienne.

» Les Panégyriſtes de M. Pope, » s'écrie l'anonyme, ont beau dire que » cet Auteur inſtruit l'homme en géné- » ral; qu'il ſuppoſe la nature innocen- » te. Toujours eſt-il vrai qu'il parle à » quelqu'un capable d'être inſtruit. Ce » quelqu'un ne peut être que ſon lec- » teur dont l'état eſt d'avoir une nature » corrompue par le péché originel. C'eſt » donc à ce lecteur qu'il donne cette » regle contraire à l'Evangile : *Suivez* » *la nature.... la voix de la nature doit* » *être préférée.* C'eſt à ce lecteur qu'il

» fait entendre que toutes nos vertus » ne ſont que l'effet naturel de notre » attention à ſuivre la voix de la na- » ture, & non celle de la grace de Je- » ſus-Chriſt. C'eſt pour l'inſtruction de » ce même lecteur, & non pour celle » de l'homme purement poſſible, que » M. Pope ſe moque de ces ſubtils » Scholaſtiques qui *du tranchant le plus* » *téméraire ſéparent adroitement la grace* » *de la vertu.* C'eſt à ce lecteur qu'il » fait entendre par-là que la nature eſt » actuellement ce qu'elle a toujours été, » & qu'elle n'a pas beſoin d'être guérie » par la grace médecinale du Sauveur, » pour produire des vertus dignes de » ſa fin. »

M. de Crouſaz ne l'a pas moins pris au ſérieux que le cenſeur anonyme. Ce Philoſophe, ce Mathématicien, dont les ouvrages ſont connus de toute l'Europe, & que pluſieurs Académies ſe ſont fait honneur d'avoir pour membre, examina d'abord l'Eſſai ſur l'homme dans la traduction en proſe de M. Silhoüete; & cet examen fut imprimé à Lauſane en 1737. M. de Crouſaz y ſuppoſe que le Poëte Anglois admet partout le ſyſtême de l'harmonie préétablie du célébre Leibnitz, ſyſtême

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

qui établit, dit-il une *fatalité* destructive de toute Religion & de toute morale. Pour le prouver, il donne une idée abrégée du syſtême de M. Leibnitz, & enſuite il tâche d'y ajuſter celui de M. Pope. Ce qui paroît un peu ſingulier, c'eſt qu'il prétend en même tems, que le Poëte n'a voulu que tourner ce ſyſtême en ridicule : autrement dit-il, » tout eſt plein de contradic» tions dans l'Eſſai ſur l'homme, & ce » que l'Auteur y dit de bon & d'ex» cellent en ſoi, ſe réduit à de grands » mots, à des périodes pompeuſes, » mais d'une parfaite inutilité ſur des » machines, &c.

Ce tour que M. de Crouſaz prit pour excuſer M. Pope ne parut qu'ironique à beaucoup de lecteurs. D'autres le regarderent comme fait à deſſein d'inſulter le Poëte Anglois. Le cenſeur Philoſophe reçut à cette occaſion une longue lettre où après bien des circuits & des digreſſions on l'exhorte à revenir ſur ſes pas, & à examiner de nouveau l'Eſſai ſur l'homme. M. de Crouſaz y conſentit, prit la traduction en vers de M. l'Abbé du Reſnel, & fit ſur cette traduction un *Commentaire* François qui fut imprimé à Genêve en

1738. Il faut être déterminé à s'ennuyer pour lire ce bizarre commentaire, où rien n'attache que la traduction même de M. du Resnel que le Commentateur rapporte presque entiere. Ce n'est pas que l'on n'y trouve beaucoup de pensées philosophiques. Mais on n'y voit point de but, point d'ordre, point de méthode. C'est un amas confus de réflexions, souvent très-communes, & dont presque aucune n'a de liaison avec ce qui suit & ce qui se précéde. Il y a cependant plusieurs réflexions justes & solides, mais que le Traducteur ne contredit point, ni, à ce qu'on assure, M. Pope.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

M. de Crousaz en convient par rapport à M. l'Abbé du Resnel; il ne paroît pas avoir la même idée du Poëte Anglois. Il s'étonne même que M. du Resnel donne M. Pope pour un bon Catholique. „ Seroit-ce, dit-il, à la Pag. 82.
„ maniere de ceux qu'on invite à l'être
„ en leur disant: Tenez-vous au gros de
„ l'arbre: donnez-vous le même nom
„ que nous: du reste, vivez à votre
„ gré, & pensez comme il vous plaira.
„ Un Chrétien doit souverainement
„ craindre d'être une occasion de chû-
„ te à ceux dont la foi n'est pas affer-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

„ mie. Pourquoi les exposer par des „ vers hardis & pompeux au danger „ de se familiariser avec des idées pro- „ fanes. „

Mais une preuve qu'il n'enveloppe pas M. du Resnel dans la même accusation, c'est ce qu'il dit page 331. „ J'ai écrit mes remarques, dit M. „ de Crousaz, à mesure que je lisois le „ poëme de M. du Resnel, & à mesure „ que je suis avancé dans cette lectu- „ re, je me suis apperçu avec la plus „ vive satisfaction, que j'avois fait des „ commentaires prématurés de ce poë- „ me, tant il m'a paru que l'illustre „ Abbé mettoit dans un beau & grand „ jour des vérités beaucoup moins pré- „ cisément énoncées dans la traduction „ en prose. » Il étoit donc inutile de faire imprimer ce commentaire. Mais étant devenu public, il convenoit d'y répondre, supposé que l'on pût démontrer que le système de M. Pope ne contenoit rien que de juste en soi, & dans les conséquences naturelles que l'on pouvoit en tirer.

C'est ce que trois Ecrivains célébres ont entrepris, M. l'Abbé Prevost dans le tome seiziéme de son *Pour & Contre*, M. de Ramsay & M. Warburton. Je

ne vous parlerai que des deux derniers. Feu M. de Ramsay, mort après le milieu de 1743. a fait l'apologie de M. Pope dans une lettre assez courte, écrite à M. Racine, associé de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, & M. Warburton dans un assez gros ouvrage écrit en Anglois, mais dont M. Silhoüete nous a donné l'abrégé en François. M. Racine dans son poëme sur la Religion, & dans sa réponse à l'Epître de feu M. Rousseau, contre les esprits forts, combat avec autant de zéle que de lumiere, cette proposition, *que tout est dans l'ordre, & que l'homme est aussi heureux & aussi parfait qu'il le doit être.* Et sans mettre cette proposition sur le compte de M. Pope qu'il n'avoit lûe que dans ses Traducteurs, il prétend seulement combattre des sentimens pernicieux, devenus fort communs en France depuis quelques années, & qui le sont encore plus depuis la lecture de l'Essai sur l'homme, dont les principes n'étant pas assez développés pour nous, sont cause, dit M. Racine, que plusieurs personnes croient y trouver un système qui n'est peut-être pas celui de l'Auteur.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

M. de Ramsay avoue l'un & l'autre,

que l'on abuse du système de M. Pope, mais qu'on l'entend mal. „ Voici, dit-il, comme j'entends les principes de l'Essai sur l'homme, & je pense „ que M. Pope ne me désavouera „ pas. Il est bien éloigné de croire que „ l'état actuel de l'homme soit son état „ primitif & conforme à l'ordre. Son „ dessein est de montrer que depuis la „ nature dégradée, tout est proportionné avec poids, mesure & harmonie, „ à l'état d'un être déchu, qui souffre, „ qui mérite de souffrir, & qui ne peut „ être rétabli que par les souffrances : „ Que les maux physiques sont destinés „ à guérir le mal moral : que les passions „ & les crimes des hommes les plus „ méchans, sont bornés, dirigés & réglés de façon par une sagesse souveraine, qu'elle tire l'ordre de la confusion, la lumiere des ténébres, & des „ biens innombrables des maux passagers de cette vie : Que cette Providence conduit tout à ses fins, sans „ jamais blesser la liberté des êtres intelligens, & sans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée ; & que tout est réglé dans l'ordre „ physique, tandis que tout est libre „ dans l'ordre moral : Que ces deux

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Lettr. de MM. Rac. & Kamf. à la suite du poëme de la Relig. seconde édit.

„ ordres ſont enchaînés ſans fatalité,
„ & ſans cette néceſſité qui nous rend
„ *vertueux ſans mérite, & vicieux ſans*
„ *crime :* Que nous ne voyons préſen-
„ tement qu'une roue détachée de la
„ vaſte machine, qu'un nœud très-
„ petit de la grande chaîne, & qu'une
„ foible partie du plan immenſe qui
„ ſera dévoilé quelque jour. „

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Voilà le plan que M. de Ramſay donne du ſyſtême de M. Pope : cette maniere de l'expliquer eſt lumineuſe & conforme à la Religion; & c'eſt à peu près de la même maniere que l'entend M. Silhoüete dans ſes *Lettres philoſophiques & morales où l'on donne une explication raiſonnée du ſyſtême de M. Pope dans ſon Eſſai ſur l'homme, tirées d'une réponſe de M. Warburton au Commentaire de M. de Crouſaz.* Vous pouvez lire ces lettres dans le tome ſecond des traductions de M. Pope par M. Silhoüete dans l'édition de la Haye 1742. Ces lettres ſont au nombre de ſept, & renferment une longue explication du ſyſtême de M. Pope, & une critique perpétuelle & fort vive du *Commentaire* de M. de Crouſaz.

M. l'Abbé du Reſnel paroît auſſi bien ſouvent au tribunal de M. Silhoüe-

Hiſt. litt. de la Fr. t. 15. part. 2.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

te, & c'eſt le plus ordinairement pour être relevé ſur un grand nombre de mépriſes qu'on prétend qu'il a laiſſé gliſſer dans ſa traduction de l'Eſſai ſur l'homme. „ Ceux qui ſont un „ peu malins, diſent les Auteurs de „ l'Hiſtoire littérale de la France, „ trouveront matiere à ſe réjouir s'ils „ veulent prendre la peine d'examiner „ toute cette controverſe. Mais il eſt „ vrai auſſi que des perſonnes plus gra„ves y pourront puiſer de fort belles „ inſtructions, & ſe promener à loiſir „ dans les routes ſpacieuſes d'une pro„ fonde Métaphyſique. „

A la fin des ſept lettres de M. Silhoüete on trouve la *Priere univerſelle* de M. Pope, ainſi intitulée, parce que, ſelon le Traducteur, elle peut convenir à tous les hommes dans quelque ſituation qu'ils ſe trouvent, & de quelque opinion qu'ils ſoient. D'autres penſent que c'eſt plus la priere d'un Philoſophe que d'un Chrétien, quoique M. Silhoüete veuille qu'on y voie „ l'union des ſentimens qu'inſpiren „ à un homme vertueux la raiſon & la „ Religion naturelle, ſans que cette „ priere s'écarte en rien de ceux que „ dicte la révélation. „

Le Traducteur reprend l'Auteur de la Tragédie de *Didon*, M. le Franc, d'avoir mal traduit un endroit de cette *Priere*, où l'homme parlant de lui-même à Dieu, dit : „ Ne ſouffres pas que „ cette main foible, incertaine, préſu- „ me de lancer ta foudre, & que pro- „ nonçant anathême ſur tout l'univers „ je damne tous ceux que je juge tes „ ennemis. „ M. le Franc a traduit ainſi :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Faut-il qu'un vil mortel oſe venger Dieu même,
Que tes foudres lui ſoient remis,
Et qu'il répande l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis !

Il eſt certain que ces deux verſions ne liſent pas entiérement la même choſe. Mais M. Silhoüete auroit dû ajouter que M. le Franc a déſavoué l'impreſſion de cette traduction qui eſt en vers françois, dans une lettre qu'il a adreſſée ſur ce ſujet aux Auteurs du Journal des Savans, & qui eſt imprimée dans le Journal du mois de Septembre 1741. „ Il y a, dit-il, environ quatre „ ans, qu'ayant commencé à étudier „ l'Anglois, & quelques perſonnes de „ la nation me parlant de la préciſion „ & de l'énergie de cette langue, je

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

„ m'engageai avec eux à rendre un „ certain nombre de vers Anglois en „ autant de vers François. „ Ces Anglois lui donnerent, pour remplir cette eſpéce de défi, la priere de M. Pope; il la traduiſit, & livra ſa traduction ſans penſer à l'abus que l'on pourroit en faire. La réflexion lui fit redemander ſa copie ; il n'étoit plus tems. Il exigea qu'elle ne parût point ; on le lui promit, & l'on ne tint point parole. Dans ſa lettre, il déſavoue cette traduction, fait ſentir en peu de mots les maximes dangereuſes répandues dans la priere, proteſte qu'il eſt très-éloigné des les adopter, & parle du bon uſage que l'on doit faire de la poëſie. Je ne vois pas pourquoi M. le Franc n'a pas mis ſon nom à ce déſaveu qui ne peut que lui faire honneur.

Je ne demanderai pas de même pourquoi l'Auteur anonyme de l'Ecrit qui a pour titre, *le Poëme de Pope, intitulé Eſſai ſur l'Homme, convaincu d'impiété*, ne s'eſt point nommé ; on en ſent la raiſon en liſant ſes trois lettres : il y venge avec force la Religion bleſſée dans le Poëme Anglois, tel qu'il a été traduit en vers François, & l'on n'a me point à paroître à découvert de

vant quelqu'un à qui l'on ne prétend dire que des vérités désagréables.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La Philosophie de M. Pope semble plus exacte & plus instructive dans ses *Epîtres morales*, du moins dans les quatre que M. Silhoüete a traduites en François, & qu'il a fait imprimer à la suite de sa version des Essais sur la critique & sur l'homme dans l'édition de 1742. M. Pope a composé ces quatre Epîtres en vers ; la traduction est en prose. Elles roulent sur des sujets interressans ; la premiere est sur le caractere des hommes, la seconde sur celui des femmes : dans la troisiéme le Poëte peint & blâme l'avarice & la prodigalité ; il censure dans la derniere le vain & le faux emploi des richesses. Tout est animé dans ces Epîtres : on y trouve quantité de descriptions, de portraits & de caracteres, qui plaisent, qui amusent, qui instruisent ; on y voit surtout en plusieurs endroits une peinture naïve & juste des mœurs des Anglois, & le Traducteur ne craint pas d'assurer que le lecteur apprendra peut-être mieux à connoître les Anglois par l'étude de ces Epîtres, que par la lecture de la plûpart des relations des voyageurs modernes.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

On ne peut regarder que comme une satyre l'Epître sur le caractere des femmes. Le Poëte ne leur accorde aucun caractere, & il déclare avec une franchise qui n'aura pas beaucoup de partisans „ que la meilleure femme, „ ainsi que la plus méchante, n'est „ qu'un assemblage de contradictions.» Le Traducteur prétend que cette liberté avec laquelle le Poëte parle à la Dame à qui il adresse cette Epître, & à qui il n'accorde que le meilleur assemblage des contradictons, *ne peut être que l'effet d'une estime bien singuliere & bien éminente.* Mais, dit un Critique, „ que, si ces sortes de douceurs sont „ des marques d'estime dans M. Pope, „ il faut qu'il estime bien fort les femmes affectées, les artificieuses, les fantasques, les beaux esprits, les stupides, puisqu'il leur dit pis que pendre. „ Au reste, dit le même Critique, „ quelque mérite qui brille dans ces „ Epîtres, certains lecteurs trouveront „ peut-être que M. l'Abbé du Resnel „ ne feroit pas mal de les *franciser* un „ peu. Chacun a son goût, & si M. „ Silhoüete est estimable & estimé par „ ses traductions littérales, rien n'empêche qu'on ne garde aussi quelque

Hist. litt. de la Fr. t. 25. part. 2.

estime

„ eſtime pour les Traducteurs qui ne „ ſont pas tout-à-fait ſi rigides ſur l'ar- „ ticle. „

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Dans ſa jeuneſſe, M. Pope avoit compoſé quelques ouvrages beaucoup moins ſérieux que ceux dont je vous ai entretenu juſqu'à préſent. On met de ce nombre *la Boucle de cheveux enlevée*, Poëme héroïcomique en cinq chants, que les Anglois eſtiment autant que le Lutrin de M. Deſpréaux. On dit que M. Pope n'avoit que vingt ans lorſqu'il compoſa ce poëme. Ce qui le fit éclorre fut une avanture arrivée en 1712. à Madame Fémor à qui ce petit ouvrage eſt dédié. La médiocrité d'un ſujet auſſi ſtérile en apparence ne ſervit qu'à faire eſtimer davantage le genie & le bel eſprit de l'Auteur.

On trouve en effet dans ce petit poëme, de l'invention, du deſſein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images; en un mot ce qui conſtitue la vraie poëſie. On y remarque un comique riant, fort éloigné du fade burleſque, des alluſions ſatyriques ſans être offenſantes, des plaiſanteries hardies, mais quelquefois trop libres, des railleries délicates ſur les femmes, peut-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

être plus capables de leur plaire, que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Bucoliques modernes.

Nous n'avions point encore vû de Poëme dont le merveilleux fût tiré du syſtême imaginaire des Cabaliſtes ; l'uſage qu'en a fait M. Pope montre que ces idées peuvent être favorables à la poëſie. Dans ſon Epître dédicatoire, ce Poëte convient que ce qui conſtitue le merveilleux de ſon poëme, il l'a emprunté du *Comte de Gabalis* de l'Abbé de Villars, ouvrage connu de preſque tout le monde. Ce *Comte* vous apprendra, dit-il à Madame de Femor, que les quatre élémens ſont peuplés d'eſprits appellés Silphes, Gnomes, Nymphes, Salamandres ; » ce » ſyſtême des eſprits eſt expoſé dans » mon premier chant. Tout ce qui eſt » contenu dans les autres chants eſt » également fabuleux, à l'exception de » l'enlevement de votre charmante » boucle de cheveux qui, comme vous » ſavez, eſt une avanture un peu plus » réelle que leur métamorphoſe. Tous » les héros du poëme ne ſont pas moins » des êtres imaginaires, que les eſprits » aëriens qui y agiſſent. »

Chacun de ces chants eſt fort court.

Le discours du Silphe Ariel à Belinde encore endormie, c'est-à-dire, à Madame de Fémor, occupe la plus grande partie du premier chant. Le second est employé à décrire le caractere de Belinde, & son extérieur, surtout sa boucle de cheveux qu'un Baron prend le dessein d'enlever. Dans le troisiéme chant, le Poëte conduit son héroïne dans la Maison Royale d'Hamptoncourt, où l'on fait une partie de jeu qu'il décrit poëtiquement. Si vous ignorez ces jeux qui ont pris la place des conversations, & qui rassemblent chaque jour tant de personnes oisives, la plus grande partie de ce troisiéme chant vous paroîtra un peu obscure, ou vous amusera moins. Mais je suis sûr que vous gouterez la description que le Poëte fait de ces sortes d'assemblées.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» Ce fut, dit-il, dans ces beaux » lieux que la compagnie se rendit pour » s'entretenir utilement pendant quel- » ques heures. Les uns parlent d'une » visite renduë, d'autres d'un bal re- » marquable par la magnificence & la » galanterie. Ceux-ci vantent la gloire » des Isles Britanniques, ou la beauté » d'un écran des Indes, & ceux-là in-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» terpretent les mouvemens, les si-
» gnes & les regards. On entend à
» chaque mot flétrir une réputation; &
» s'il arrive que la converſation ſoit
» pour quelques momens ſuſpendue,
» l'éventail & la tabatiere la ſoutien-
» nent. On chante, on rit, on lorgne,
» & le reſte. » Il y a en France bien des copies de ce portrait. C'eſt à la fin du même chant que l'attentat médité par le Baron eſt exécuté, malgré les précautions des Silphes commandés pour veiller à la conſervatiou de Bélinde.

Les plaintes de celle-ci, & le combat livré pour recouvrer ce qu'elle a perdu, occupent preſque tout le quatriéme chant. Dans le cinquiéme, on voit la métamorphoſe de la boucle de cheveux. » Il court un bruit, dit le
» Poëte, que cette boucle eſt montée
» à la ſphère de la Lune, où tout ce
» qui ſe perd ſur la terre eſt conſervé
» avec ſoin. C'eſt là que dans des vaſes
» maſſifs on garde l'eſprit des héros, &
» que dans de petits étuits & de belles
» tabatiéres on conſerve celui des pe-
» tits Seigneurs efféminés. On y voit
» les cœurs des amans enchaînés par
» des rubans de toutes couleurs. C'eſt

» encore dans ce même lieu que l'on » trouve les aumônes faites à la mort, » les vœux enfraints, les promesses des courtisans, &c.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La traduction de ce poëme héroï-comique qui nous a été donnée en 1728. a dû contribuer à dissiper le préjugé où nous étions, & que beaucoup de personnes conservent encore, que la nation Angloise n'a que le sérieux & le profond en partage, & qu'elle ne peut atteindre, comme nous, à la fine plaisanterie, à la satyre délicate, à l'élégant badinage. Cette traduction écrite d'un style pur, vif, & poetique sans être en vers, fut attribuée, lorsqu'elle parut à Madame de Caylus, & l'on trouve en effet le nom de cette Dame écrit sur l'exemplaire qui est à la Bibliothéque du Roi. M. l'Abbé des Fontaines a néanmoins revendiqué cette traduction, & il n'y perd rien. Il assûre dans la préface qu'elle est *très-littérale.* » On n'a rien ajouté, dit-il, » ni rien retranché ; & si elle renferme » quelques différences, elles sont légè- » res & dans les regles. » C'est-à-dire, ainsi qu'il s'en explique plus bas, qu'il a seulement eu attention de préférer *les expressions équivalentes à celles qui ré-*

Observ. sur les écr. mod. t. 30. p 44.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS. Pag. 130.

pondent directement & immédiatement aux termes de l'original. Mais dans la lettre 445. de ſes obſervations ſur les Ecrits modernes, parlant de la même traduction, il dit *qu'en pluſieurs endroits il s'eſt à deſſein fort éloigné de l'original, pour ſe prêter au goût de notre nation.* Lequel croire ? C'eſt à lui à concilier cette contradiction.

M. Deſpréaux, de l'Académie d'Angers, s'eſt amuſé à mettre le même poëme en vers de dix ſyllabes, comme les plus aiſés & les plus libres. Et quoique l'Auteur convienne de bonne foi qu'il n'entend pas l'Anglois, & que ſa traduction n'a été faite que ſur celle dont je viens de vous parler, on n'a pas laiſſé de dire dans le Mercure du mois de Novembre 1742. que *le Traducteur a exactement pris l'eſprit de l'Auteur en ſuivant le texte à la lettre ; que ce que la langue Angloiſe a de plus expreſſif, s'y trouve rendu avec toute la délicateſſe de la nôtre ; & que les compatriotes de M. Pope l'ont reconnu.* J'ai de la peine à croire que M. Deſpréaux ſe faſſe un honneur d'un compliment ſi abſurde. Il doit être plus flaté de l'éloge que l'Obſervateur des Ecrits modernes fait de ſa traduction, & cet élo-

ge pourra peut-être le consoler du jugement de ceux qui préférent la traduction en prose, & qui ne trouvent que rarement dans l'imitation en vers ce feu, cette vivacité d'images & d'expressions, cet enthousiasme poëtique que la premiere traduction offre si souvent. Quelque estime au reste que l'on veuille bien faire de la version de M. Despréaux, je n'y ai rien vu que l'on puisse comparer à cet endroit du quatriéme chant du même poëme dont M. de Voltaire nous a donné une traduction libre dans ses *Lettres philosophiques*.

Mél. de litt. ou lettr. philos. ch. 25.

Ombriel à l'instant, vieux Gnôme réchigné,
Va d'une aîle pesante, & d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour.
Les tristes Aquilons y soufflent à l'entour,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fiévre & la migraine.
Sur un riche sofa, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrins sans en savoir la cause;
N'ayant pensé jamais, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La médisante envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens l'Evangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs négligemment panchée,
Une jeune beauté non loin d'elle est couchée;
C'est l'affectation, qui grasseie en parlant,
Ecoute sans entendre, & lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, & rit de tout sans joie,
De cent maux différens prétend qu'elle est la proie,
Et pleine de santé sous le rouge & le fard,
Se plaint avec molleſſe, & se pâme avec art.

Je souhaite que la traduction nouvelle du petit poëme de M. Pope que l'on a annoncée dans les nouvelles littéraires de Caën, & qui doit être en vers Alexandrins, puisse être mise à côté de ces vers de M. de Voltaire, & n'en point souffrir. Je ne sçai si cette traduction est la même que celle qui a été traduite en vers François par M. M. ...& imprimée à Paris en 1746. in-8.

Feuille douz pour l'année 1743.

Je grossirois trop la nouvelle édition de ce Tome VIII. de mon ouvrage, si j'entrois ici dans le détail des six Volumes des traductions de diverses poësies Angloises dont M. l'Abbé *Yart*, de l'Académie de Rouen, a enrichi le public depuis 1749 jusqu'en 1754;

& si j'y ajoutois une notice circonstanciée du *choix de différens morceaux de Poësie traduits* pareillement *de l'Anglois*, par M. *Trochereau*, maintenant employé dans l'Isle de la Martinique. Je me contenterai donc de dire, que les Traductions de M. Yart, écrites d'un style élégant & léger, sont toujours accompagnées de jugemens sur les ouvrages des Poëtes dont il a fait passer les écrits en notre langue, de la comparaison de leurs poësies avec celles des Auteurs anciens & modernes, de notes, & de Discours préliminaires, & souvent de la vie de chaque Poëte. Qu'on trouve dans le t. I. les trois Poëmes de Jean *Philips*, *Pomone*, ou *le Cidre*, en 2 Livres; *Bleinheim* ou *la bataille d'Hochstet*, & *le Précieux Chelin*, & sept piéces de *Swift*. Dans le deuxiéme plusieurs poësies, entre autres, l'Essai même sur la Poësie de M. le Duc de Buckinham; & diverses autres piéces de Jean *Wilmot*, Comte de Rochester, de Joseph *Adisson*, des Dames de *Worthley Montaigue*, & *Behu*; de *Pope*, de *Waller*, de *Cowley*, de Matthieu *Prior*, &c. Que le tome III. contient une Histoire détaillée de la

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

vie & des Ouvrages d'Alexandre *Pope*, une Epître du même au Docteur Arbuthnot, & IV. Epîtres morales, encore du même. Que le tome IV. offre auſſi d'autres Epîtres, non ſeulement de Pope, mais de plus de *Dryden*, *Congréve*, *Adiſſon*, Jean *Gay*, *Hilbernard Jacob*, & Swift, ſuivies de pluſieurs Hymnes, Odes, &c. de *Fenton*, de Jacques *Thomſon*, du Docteur *Parnell*, de Guillaume *Congréve*, de *Pope* & de *Dryden*. Qu'enfin les Tomes V. & VI. renferment pluſieurs Odes, Panégyriques, Elégies, Epitaphes, Eglogues, Chanſons, Epigrammes, & Madrigaux, où l'on retrouve encore les noms de *Congréve*, de *Cowley*, *Parnell*, *Prior*, *Waller*, *Dryden*, *Thompſon*, *Pope*, *Gay*, Mylady *Worthley*, *Philipps*, & ceux de pluſieurs autres dont le détail pourroit ennuyer, mais dont je ne me ſuis point ennuyé à lire les piéces.

Le Recueil de M. Trochereau, après un Diſcours préliminaire qui m'a paru ſolide & bien penſé, offre l'Eſſai ſur la poëſie du Comte de *Buckingham*, Jean *Schffield*, d'abord Comte de Mulgrave ; l'Eſſai ſur la maniere de traduire les Poëtes, par

Milord Comte *de Roſcomon*; le Temple de la Renommée, par M. *Pope*, petit poëme qui fut auſſi imprimé la même année à Londres, traduit en vers François; la Fête d'Alexandre, ou le pouvoir de la Muſique, Cantate pour Ste Cécile, par Dryden; & une Piéce intitulée, *le Choix*, par Pomfret. Toutes ces Traductions de M. l'Abbé Yard & de M. Trochereau ſont en proſe.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

CHAPITRE XVII.

Des Traductions de quelques Piéces du Théâtre Anglois.

IL ne me reſte plus à vous parler que de quelques piéces du Théâtre Anglois : cet article ſera court; ce Théâtre nous étoit ſi peu connu avant *le Théatre Anglois* de M. de la Place, que ſans M. l'Abbé Prevoſt qui en a traduit quelques piéces dans ſon ingénieux ouvrage périodique intitulé, *le Pour & Contre*, je ne ſçai ſi nous en connoîtrions d'autres que le Caton de M. Addiſſon. Guillaume Shakeſpear a été comme le fondateur de ce Théâtre. Il naquit en 1564. à Stratford, ville du Comté de

Pour & C tom. 14. p. 194.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Warwick située sur la riviere d'Avon. Les archives de cette ville rendent témoignage que sa famille y tenoit un rang fort honnête. Son pere, chef d'une Manufacture de laine, se trouva chargé d'une famille si nombreuse, qu'il ne put donner de meilleure éducation à ses enfans que son propre commerce. Guillaume, quoique son aîné, ne fut point distingué de ses freres; & s'il passa quelque tems dans une école où il apprit probablement le peu de Latin qu'il sçavoit, le cours de ses études fut bientôt interrompu par les ordres de son pere. Les embarras des affaires de celui-ci, & le besoin qu'il avoit du secours de son fils, le forcerent de le rappeller dans le sein de sa famille. Cette raison prouve autant que ses ouvrages qu'il n'a eu aucune connoissance des anciens Poëtes.

En effet on ne remarque rien dans tout ce qui est sorti de sa plume, qui paroisse imité de leurs écrits, & l'on ne sauroit douter qu'avec la délicatesse de son goût, & ce fond d'élévation naturelle qui le rend égal, & peut-être supérieur à quelques-uns des plus grands génies de l'antiquité, il n'eût emprunté d'eux quelques beautés qui se trouve-

roient mêlées parmi les siennes, s'il eût été assez familiarisé avec leur langue, pour les connoître par eux-mêmes. Cependant il n'ignoroit pas si absolument la langue Latine, qu'il ne s'en trouve quelques mots dispersés dans ses piéces.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

On croit avec beaucoup d'apparence qu'après avoir quitté les écoles, il se livra entiérement à la profession de son pere. Il épousa jeune la fille d'un riche Fermier nommée *Hathavay*, avec laquelle il passa tranquillement quelques années, jusqu'à ce qu'une folie de jeunesse dans laquelle il se précipita imprudemment, le força d'abandonner son pays, & de renoncer à son établissement. Il s'étoit lié avec quelques jeunes débauchés qui l'engagerent à voler avec eux les Daims d'un parc voisin de Stratford. Le Seigneur les poursuivit en justice avec rigueur, & Shakespear, pour se venger, composa contre lui une Ballade fort injurieuse. On croit que ce fut son essai poëtique. Cette piéce satyrique aigrit tellement celui qui le poursuivoit, que pour éviter son ressentiment, le jeune Poëte fut obligé de se retirer à Londres.

Shakespear se lia dans cette ville avec les Comédiens qui le reçurent

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

dans leur troupe, & il s'y distingua, du moins comme un excellent compositeur. On ignore de quel rôle il étoit principalement chargé. Dans sa tragédie de *Hamlet* il a représenté le personnage de *l'Esprit*. C'est à peu près comme la statue du Commandeur dans le *Festin de Pierre*. L'art eut si peu de part à tous ses ouvrages, & la nature s'y fait reconnoître si sensiblement, que si la jeunesse est la saison de la vie où l'imagination est la plus ardente & la plus vigoureuse, il s'ensuit que ce qu'il nous a laissé de plus admirable doit être ce qu'il a fait à cet âge. Sa maniere de penser étoit naturellement si élevée, qu'elle n'avoit pas besoin d'être réformée par le secours de la méthode, & qu'un juge équitable & impartial l'auroit toujours approuvé à la premiere vûë.

Il y auroit de l'injustice à le vouloir considérer par les regles de l'art; il ne les a jamais connues. Il faut l'enviſager comme un homme qui vivoit dans un siécle où le mauvais goût & l'ignorance étoient des vices dominans. On se mêloit d'écrire, mais chaque Ecrivain prenoit ses propres fantaisies pour guide. De tant de piéces qui ont précédé les siennes, il ne nous en reste

pas une qui puiſſe être ſoufferte aujourd'hui ſur nos théâtres. On avoue qu'il eſt rarement inventeur de ſa fable : il la prenoit dans quelque Hiſtoire véritable ou dans quelque Roman connu, & ſa coutume étoit de conſerver preſque toujours aux incidens, l'ordre & la durée qu'ils avoient dans les Auteurs d'où ils étoient tirés. En récompenſe on ne trouvera preſque rien dans toutes ſes œuvres qui ne puiſſe être juſtifié par rapport aux mœurs, aux caracteres, au reſſort des paſſions, & à l'expreſſion des ſentimens. M. l'Abbé Prevoſt, de qui j'emprunte ce que je viens de dire, juſtifie ce jugement par des exemples tirés de diverſes piéces du Poëte.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La Reine Elizabeth prit tant de goût pour ſon eſprit & pour ſes ouvrages, qu'elle ne dédaignoit pas de ſe faire rendre compte du plan de ſes piéces, & de l'aider quelquefois de ſes conſeils. M. Prevoſt en apporte encore des exemples. Tous les Seigneurs Anglois de ſon tems le comblerent de faveurs & de biens. Chargé d'honneurs & de richeſſes, il paſſa les dernieres années de ſa vie dans le lieu de ſa naiſſance, où ſon caractere philoſophique

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

lui fit trouver plus de douceur dans la solitude, & dans le commerce d'un petit nombre d'amis, qu'il n'en avoit goûté à la Cour au milieu des applaudissemens publics. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans, & fut enterré dans l'Eglise de Stratford, où l'on voit encore son Tombeau. Les œuvres de ce Poëte de l'édition de 1710. sont en neuf volumes in-12. dont le dernier contient ses poësies mêlées. De tant de piéces, renfermées dans les huit premiers volumes, il n'y en a que quelques-unes à qui la nation Françoise paroisse appliquer les loüanges qu'elle a prodiguées à l'Auteur, savoir: la Tempête, ou l'Isle enchantée: les femmes de Windsor en bonne humeur: Othello, ou le More de Venise, tragédie: & quelques autres en petit nombre, dont vous pouvez voir l'idée & la critique dans le *Pour & Contre*, tome XIV. nombre 195.

Lettr. sur la trag. dans ses lettr. philos.

M. de Voltaire pour faire mieux connoître en France le génie de Shakespear, a traduit en vers François le Monologue de la tragédie de Hamlet où celui-ci délibere s'il doit vivre ou se donner la mort. Mais M. l'Abbé Prevost prétend que dès le troisiéme vers

M. de Voltaire prête un blasphême au Poëte Anglois, lorsqu'il lui fait dire:

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Dieux cruels, s'il en est!

Il n'y a rien d'approchant dans l'Anglois, dit M. Prevost, & rien n'est si contraire au caractere de la piéce. Pour en convaincre, M. Prevost a traduit en prose le même Monologue, & l'a traduit littéralement, autant que la différence des deux langues a pû le permettre; au lieu que la traduction de M. de Voltaire n'a rien de littéral, comme ce Poëte en convient dans le tems même qu'il s'éleve avec force contre ceux qui se donnent trop de liberté en traduisant les Poëtes. Vous trouverez dans le tome IX. du *Pour & Contre* un autre endroit de la tragédie de *Hamlet* traduit en prose: c'est le dialogue du Prince *Hamlet* & de Guildens à qui le Prince présente une flute dont l'autre se défend de jouer. Ce dialogue paroît ridicule à de bons Critiques, quoique loué par M. Addisson.

M. de Voltaire, l'un des premiers qui ayent fait connoître les Muses Angloises en France, traduisit aussi en vers il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs Poëtes d'An-

gleterre, pour l'instruction de ses amis. Il donna entr'autres la scene d'Antoine & du peuple Romain prise de la tragédie de Jules César de Shakespear : on le pria de traduire le reste, mais jugeant que cette entreprise ne pouvoit réussir, il se contenta d'imiter la piéce Angloise, & de composer dans le goût Anglois sa tragédie en trois actes, intitulée *la mort de César*, qui fut d'abord imprimée sans son aveu avec beaucoup de fautes, & que l'on trouve beaucoup plus parfaite dans le recueil de ses œuvres. Shakespear a réuni dans la même piéce les puérilités les plus ridicules, & les morceaux les plus sublimes. M. de Voltaire a évité ce bizarre contraste : il a fait de la piéce Angloise le même usage que Virgile faisoit des ouvrages d'Ennius ; il a imité de Shakespear les deux dernieres scenes, qui sont des plus beaux morceaux d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Dryden est plus connu & plus estimé que Shakespear ; il est regardé comme le plus grand Poëte d'Angleterre, du moins par le prodigieux nombre de vers qui sont sortis de sa plume. On l'accuse d'avoir quelquefois abusé de sa facilité. Il est plein d'inégalités.

Du Resn. not. sur le chap. 3. de l'Ess. sur la crit.

Mais dans ceux de ſes ouvrages où il s'eſt le plus négligé, on le plaint quelquefois, dit un homme d'eſprit de ſon pays, mais on l'admire toujours. Nous avons de lui quelques tragédies & un grand nombre de comédies. Il avoit eu des penſions conſidérables de la Cour; mais ſur la fin de ſa vie, les cabales de ſes ennemis, peut-être auſſi ſa mauvaiſe conduite, les lui firent retrancher, & il mourut dans la miſere. Cet état ne ternit point la réputation que ſes vers lui ont acquiſe :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Sur l'illuſtre Dryden l'orgueil & la malice
Epuiſerent longtems leur amere injuſtice,
Son bon ſens triompha de leurs fades bons mots;
Et Dryden à ſon char entraîna ſes rivaux.

Id. Eſſ. ſur la crit. ch. 3.

Il a cependant été blâmé des Anglois mêmes de la maniére vive & peu ſéante dont il attaqua dans ſa tragédie de Cléopâtre, la tragédie de Phédre & Hippolite de M. Racine. Voici ce qui y donna lieu.

Pour & Cut. v. p. 35.

Toute l'Angleterre couroit aux repréſentations de Cléopâtre, & en effet mille beautés qui y ſont, dit-on, répandues, doivent faire regarder cette piéce comme un chef-d'œuvre. Quelques François qui ſe trouverent à Lon-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

dres, entreprirent, avec une médiocre connoissance de l'Anglois, de faire la critique de cette tragédie. Leur censure tomboit particuliérement sur la derniere scene du troisiéme acte, où il est question de l'entrevûe d'Octavie femme de Marc-Antoine, & de Cléopâtre sa maîtresse. Dryden irrité, écouta son ressentiment, & se vengea en attaquant le célébre Racine dont il n'effleura pas la réputation. Vous pouvez lire cette scene de *Cléopâtre* traduite en prose dans le tome cinquiéme du *Pour & Contre*. M. Prevost qui ne donne cette traduction que sous le nom d'un Anglois son correspondant, qu'il ne nomme point, ayant vu que cette scene plaisoit en notre langue, donna dans le tome sixiéme de son ouvrage la traduction de quelques autres scenes du cinquiéme acte de la même tragédie. Et dans le tome huitiéme revenant sur ses pas, il publia le reste de cette piéce en renvoyant à ce qu'il en avoit déja rapporté; en sorte que nous avons une traduction complette de la tragédie de Cléopâtre de Dryden. Mais le Traducteur convient qu'il a adouci certains endroits, & retranché même plusieurs figures qui seroient absolu-

ient choquantes dans notre langue.

M. l'Abbé D. B. a donné en 1743. ne traduction en proſe d'une autre agédie de Dryden, intitulée *Monte-uma, ou Fernand Cortez*. Un Critique ui a, ſans doute, examiné cette piéce, dit qu'il y a beaucoup d'invention de génie; mais qu'elle manque de oût; que d'ailleurs le ſtyle eſt plus 'un inſipide déclamateur, que d'un oëte tragique. Il eſtime davantage le inquiéme acte. J'ai lû auſſi cette tragédie, & je n'ai pû m'interreſſer à aucun perſonnage. Le ſujet annonce de rands événemens, & je n'ai trouvé reſque que d'inſipides dialogues amoureux, peu de ſuite, peu de liaiſon, & reſque rien qui ait pû m'attacher. J'ai eut-être eu tort; & je veux croire que ennui que m'a cauſé cette lecture, ient plus de moi que de la piéce.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Je n'ai pas trouvé le même dégoût n liſant *l'Amour confident de lui-même*, omédie de M. Stéele, dont M. l'Abé Prevoſt nous a donné la traduction ans le tome VIII. de ſon *Pour & Contre*. Etois-je mieux diſpoſé que lorſque ai lû le *Montezuma* de Dryden? ou a comédie de M. Stéele eſt-elle réellement plus interreſſante, mieux ordon-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

dée, plus propre à plaire & à attacher ? Cette comédie, la plus estimée de toutes les piéces de ce genre, qui viennent de M. Stéele, est en cinq actes. Le Traducteur dit qu'à la réserve de quelques libertés nationales, & d'un petit nombre de fautes contre ce que nous nommons les regles, il n'y voit rien qui ne puisse entrer en comparaison avec ce que notre théâtre a produit de plus estimé. Que le fond du sujet soit pris de Térence, il ne seroit pas plus juste de le reprocher à M. Stéele, que de reprocher à Térence d'avoir pris ses sujets dans le Poëte Ménandre. L'unité de lieu paroît blessée dans toutes les scenes ; mais les Anglois ne s'assujettissent point à cette regle ; & M. Prevost ne croit pas qu'ils ayent beaucoup de tort, pourvu qu'on ne fasse point passer les personnages d'une partie du monde à l'autre.

Il observe aussi qu'il y a plus d'ordre & de bienséance dans cette comédie Angloise qu'on n'avoit lieu d'en attendre ; & qu'il y a peut-être lieu de s'étonner, que sur les mêmes théâtres où l'on voit paroître tous les jours avec succès les bouffonneries les plus basses & les plus indécentes, on ait accordé

tant d'applaudiſſemens à une piéce ſi exacte & ſi modeſte. Il en faut conclure, dit-il, que ce n'eſt pas faute de goût que les Anglois tardent ſi long-tems à épurer tout-à-fait leur theâtre, & que ſi leur pratique ordinaire eſt encore inférieure à leurs idées, on ne doit peut-être en accuſer que la tyrannie de l'habitude.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

C'eſt encore à M. Prevoſt que nous devons la connoiſſance de la tragédie de M. Lillo, intitulée *Georges Barnvel*, imprimée en Anglois à Londres depuis environ vingt ans; de *la fête d'Alexandre*, ou *le pouvoir de la Muſique*, par Dryden; de la traduction libre de l'Avare de Moliere, par Fielding; d'une piéce intitulée, *l'Amour trompé*, dont on ne dit point l'Auteur; de pluſieurs Epigrammes Angloiſes; & de quelques autres vers compoſés dans la même langue.

M. Prevoſt n'a pas ſeulement donné une analyſe exacte de la tragédie de *Georges Barnvel*, garçon Marchand à Londres, il en a traduit auſſi quelques ſcenes, la premiere du premier acte, la troiſiéme & la quatriéme du troiſiéme acte, & la ſeconde & la troiſiéme du quatriéme. Il dit que cette

Pour & C. t. 3. n°. 45. & t. 4. n°. 46.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

piéce avoit été deſlors repréſentée trente-huit fois de ſuite ſur le théâtre de Drurylane, avec des applaudiſſemens ſoutenus, & un grand nombre de ſpectateurs preſque toujours égal ; qu'elle eu le même ſuccès ſur tous les théâtres où elle a paru, & qu'il s'en étoit débité pluſieurs milliers d'exemplaires imprimés.

Le même Auteur a traduit entiérement *la fête d'Alexandre*, ou *le pouvoir de la Muſique* Cette piéce miſe en Muſique par Handel, célébre Muſicien, a deux parties. Elle eſt courte, mais elle interreſſe : elle a beaucoup plû, & la belle traduction de M. l'Abbé Prevoſt montre qu'elle a dû plaire en effet. En faiſant remarquer ailleurs que les Anglois ont traduit les piéces de Moliere, non-ſeulement pour les lire, mais pour les repréſenter auſſi ſur leurs théâtres, il obſerve que M. Fielding, Traducteur de l'Avare, ſemble avoir appréhendé que la ſimplicité du ſujet ne déplût à ſes compatriotes, & qu'il l'a chargé, autant qu'il a pû, de nouveaux incidens pour rendre l'intrigue plus compoſée. Les Anglois, dit-il à cette occaſion, ne s'accommodent point de ce qui eſt trop facile à comprendre :

Ib. t. 1 p. 181. & ſuiv.

comprendre : il faut donner partout de l'exercice à leur raiſon, ce qui revient à peu près à la penſée de M. de la Fontaine dans ces vers de ſon Epître à Madame Harvay :

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

. . . . Les Anglois penſent profondement,
Leur eſprit en cela ſuit leur tempérament.
Creuſant dans les ſujets, & forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des ſciences.
Je ne dis point ceci pour leur faire ma cour :
Leurs gens à pénétrer l'emportent ſur les autres ;
Même les chiens de leur ſéjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Pour ſe conformer à ce caractere de la nation, Fielding a pris le parti de changer quelques perſonnages de l'Avare, d'en introduire de nouveaux, & par conſéquent de multiplier les intérêts & les caractéres, ce qui donne lieu à quantité d'événemens qui forment une piéce plus étendue & plus variée que celle de Moliere. M. Prevoſt en donne des exemples auſquels il ajoute la traduction de la ſcene troiſiéme du premier acte, de la ſeptiéme du troiſiéme acte, & de la huitiéme du même.

L'Amour trompé dont il a donné une traduction en proſe avec l'original en

Ib. t. VII, n°. 92.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

vers Anglois, eſt une piéce imitée, à ce qu'il paroît, de cette Epigramme de Marot :

Amour trouva celle qui m'eſt amere ;
Et j'y étois, j'en ſçai bien mieux le conte :
Bon jour, dit-il, bon jour Venus ma mere.
Puis tout-à coup voyant qu'il ſe méconte,
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu ſçait combien :
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte,
Plus clairvoyant que vous s'y trompe bien.

M. Prevoſt compare cette Epigramme de Marot avec l'imitation en vers Anglois, & il trouve que celle-ci a beaucoup enchéri ſur l'autre. Ce paralléle eſt une nouvelle preuve du goût & de la ſagacité de l'Auteur. L'un & l'autre ne ſe font pas moins ſentir dans ſa traduction des vers Anglois ſur les regrets d'une Dame qui avoit perdu un frere qu'elle aimoit beaucoup, & dans celle de diverſes Epigrammes Angloiſes dont il a enrichi ſon Pour & Contre, comme vous pouvez vous en convaincre vous-même en conſultant les tomes V. VI. & XII. de cet ouvrage.

Ib. t. IX. p. 190.

Ib. t. V. n°. 69. & 70. t. VI. n°. 78. t. XII, &c.

Mais il y a peu de piéces qui ayent été plus généralement applaudies que

la tragédie de *Caton* par M. Addiſſon. L'Auteur ſe contenta néanmoins longtems de jouir du plaiſir de ſe voir applaudi à chaque repréſentation, ſans penſer à faire imprimer ſa piéce. Enfin un des plus grands Seigneurs d'Angleterre l'ayant preſſé de la publier, il y conſentit, & demanda à ce Seigneur la permiſſion de la lui dédier, ce qui lui fut accordé. La Reine en fut informée, & fit déclarer à l'Auteur qu'elle s'attendoit que la piéce ne ſeroit pas dédiée à d'autre qu'à elle. Cette déclaration embarraſſa M. Addiſſon : il ne vouloit point déſobliger ni la Reine, ni le Mylord. Le parti qu'il crut enfin devoir prendre, fut de faire paroître ſa tragédie ſans dédicace, & il en fut quitte pour quelques légers mécontentemens de la Reine qui le combla enſuite de nouveaux bienfaits.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

Pour & Contre, t. IX. p. 230. & ſuiv.

On a toujours parlé fort avantageuſement, ſurtout en Angleterre, de cette tragédie de M. Addiſſon, qui a été traduite en notre langue, & repréſentée avec grand ſuccès. » Pour moi, » dit M. Riccoboni dans ſon hiſtoire » du théâtre Italien, je crois que l'on » trouve dans cette tragédie le vrai » modéle d'une conſpiration bien con-

P. 317. 318

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

» duite, & du langage d'un héros qui » pense toujours noblement, sans pas» ser les bornes de la nature. Caton » est plus grand que tous les héros des » tragédies anciennes & modernes, » & pourtant je le trouve toujours » homme. » M. Riccoboni dit qu'on pouvoit lui répondre, que Caton ne donne pas une larme à son fils mort, & que c'est un manque d'humanité, mais il soutient qu'il n'y a pas d'endroits où le caractere de Caton soit mieux gardé, & qu'on ne peut l'accuser d'inhumanité. » Caton, dit-il, » entourré de ce reste peu nom» breux de soldats, n'avoit garde par » ses pleurs de le décourager, en don» nant une marque de foiblesse. Peut» être même n'auroit-il pas répandu » de larmes quand il eût été seul & » sans témoins; les larmes n'accom» pagnent pas toujours la douleur, & » elles ne convenoient point au ca» ractere de Caton. Mais pesons ce » qu'il dit en cette occasion, & l'on » verra qu'il n'y a rien de si ferme & » de si tendre en même-tems. » M. Riccoboni n'approuve point les amours de la fille de Caton, & de la fille de Lucius, & il prétend que l'Auteur

pouvoit s'en paſſer, & que ſon ſujet n'en avoit aucun beſoin.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

La tragédie de M. Addiſſon parut en 1713. La même année M. Boyer en fit une traduction Françoiſe qui fut imprimée en 1713. même à Londres & à Amſterdam. Feu M. l'Abbé Dubos, Secrétaire & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, s'exerça pareillement ſur le même ſujet. Il voulut faire parler à notre langue qu'il poſſédoit bien, une piéce qui faiſoit l'admiration de l'Angleterre. On dit qu'il en a achevé la traduction : mais nous n'en connoiſſons que les trois premiéres ſcenes, qui furent imprimées dans les Nouvelles littéraires de la Haye du 17 Octobre 1716. avec les mêmes ſcenes de la traduction de M. Boyer, afin de mettre le lecteur en état de juger du mérite de ces deux verſions, qui ſont en proſe l'une & l'autre : on regrette de n'avoir qu'une partie de la traduction de M. l'Abbé Dubos.

Pag. 337. & ſuiv.

Celle de M. Boyer ayant fait connoître aux François la piéce de M. Addiſſon, on vit paroître pluſieurs petits écrits pour ou contre cette tragédie. Je n'ai vu que les deux *Lettres à M. Boyer* inſérées dans les Nouvelles lit-

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

téraire de la Haye du premier & du seiziéme Janvier 1717. Ces deux lettres paroissent venir d'un homme d'esprit qui entend bien le génie de la poësie Dramatique, qui en connoît les régles, & qui en saisit bien le caractere.

M. Boyer dans sa préface parle fort peu obligeamment des François, & vante la supériorité de la langue Angloise sur la nôtre. L'Auteur des lettres releve modestement dans la premiere lettre ce que le Traducteur dit sur ce sujet. Il fait en peu de mots l'apologie de notre langue, de notre versification, & même de la rime. Il entre ensuite dans l'examen de la tragédie de M. Addisson ; il en donne une exacte analyse, & montre les défauts de cette piéce. Il fait voir entr'autres que l'unité de tems & celle d'action n'y sont point observées, & il le prouve. Il observe de même que la piéce péche contre l'unité de lieu. Voilà pour les regles du théâtre ; elles sont violées dans la tragédie de Caton, & selon le Censeur, ce violement est si sensible, qu'il a été apperçu de quiconque n'ignore pas entiérement ces régles.

Dans la seconde lettre, continuant son examen avec encore plus de ri-

gueur, il fait voir dans la piéce Angloise beaucoup de fautes contre le bon sens, & l'on est étonné en effet comment cette piéce a pû être tant vantée, étant si remplie d'imperfections. Ces deux lettres méritent d'être lûes : j'ignore si on y a répondu ; mais j'ai de la peine à croire qu'on pût y répondre quelque chose qui fût assez sensé pour couvrir les défauts reprochés. La partialité de M. de Boyer a donné lieu aussi à M. Deschamps de faire un paralléle de la tragédie de M. Addisson, & de celle qu'il a donnée lui-même sous le titre de Caton d'Utique en 1715. & ce paralléle ne tourne pas sûrement à l'avantage du Caton Anglois.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

M. Gottsched, Poëte Allemand, qui a frayé à ses compatriotes le chemin de la poësie tragique, n'a guéres jugé plus favorablement du Caton Anglois. » M. Addisson, dit-il, a joint » trois actions ensemble, dont chacune peut marcher seule sans rien ajouter à l'action principale, & la faisant » même perdre de vuë aux Spectateurs. » Voici l'action : Caton avec sa suite, » qui n'est pas nombreuse, est bloqué » dans Utique : César envoye lui offrir

Réflex. sur les théâtr. de l'Europe, par Riccoboni p. 233. &c.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

„ la paix qu'il refuſe : Céſar fait avan-
„ cer ſes troupes, & Caton ſe trou-
„ vant dans l'impuiſſance de lui réſiſ-
„ ter, ſe perce d'un coup d'épée. Pour
„ étendre l'action, M. Addiſſon y a
„ inſéré deux épiſodes, ou plutôt deux
„ autres actions étrangéres. Porcius &
„ Marcus, fils de Caton, aiment Lu-
„ cie fille d'un Sénateur Romain. Por-
„ cius, à qui ſon frere en fait la con-
„ fidence, en agit ſagement, & lui
„ cache ſa paſſion ; Marcus meurt, &
„ ſon frere obtient Lucie. De l'autre
„ côté, Juba aime Martia fille de Ca-
„ ton, laquelle eſt auſſi aimée de Sem-
„ pronius, autre Sénateur Romain,
„ qui s'habille en Numide pour enle-
„ ver Martia ſous le nom de Juba : ce
„ Prince le ſurprend, le tue, & ob-
„ tient Martia à la fin.

„ Ces deux épiſodes ſont tout-à-fait
„ étrangéres à l'action principale, &
„ dans le fond ce ſont des faits qui dé-
„ truiſent le précepte de l'unité d'ac-
„ tion. Outre qu'il n'eſt pas vraiſem-
„ blable que dans un tems où tout eſt
„ en confuſion dans Utique, on don-
„ ne une ſi grande place à des intri-
„ gues amoureuſes ; le déguiſement de
„ Sempronius me paroît auſſi trop

„ familier & trop trivial pour la tragé-
„ die. Caton même dans le premier
„ acte ne me paroît pas si grand qu'il
„ devroit l'être, & tel qu'il est lorſ-
„ qu'il appaiſe le tumulte, & qu'il
„ plaint la mort de ſon fils : tout le
„ reſte de l'action ſe paſſe en des cho-
„ ſes étrangeres qui ne le regardent
„ pas. Dans la tragédie Angloiſe les
„ ſcenes ſont fort mal liées enſemble :
„ les Acteurs vont & viennent ſans
„ que l'on ſache pourquoi, & ſouvent
„ le théâtre demeure vuide : les en-
„ trées & les ſorties ſont également
„ défectueuſes. Enfin je ne trouve pas
„ vraiſemblable que Caton mourant
„ s'embarraſſe de deux mariages. „
Tel eſt le jugement d'un Poëte Alle-
mand, que les François ne feront
point difficulté d'adopter.

Ce même Poëte a beaucoup profité néanmoins de la tragédie de M. Addiſſon, dans celle de *Caton mourant* qu'il a compoſée en ſa langue, & qui a été repréſentée avec ſuccès ſur le théâtre de Leipſic. Il en convient ; mais il a encore plus profité de la tragédie de Caton par M. Deſchamps. Il eſt vrai cependant qu'il a ajouté à l'une & à l'autre piéce ; qu'il n'a pas

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

toujours ſuivi les vûes des deux Auteurs, & qu'il a tâché d'éviter les défauts qu'il leur reproche. Vous en pourrez juger en partie par l'analyſe de la tragédie de M. Gottſched que M. Riccoboni a publiée dans ſes *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe*; par la critique de cette tragédie Allemande, & par la réponſe de M. Gottſched à cette critique. Ces piéces terminent l'ouvrage de M. Riccoboni que je viens de vous citer.

Je ne vous ai rien dit du *Sir Politic Would-be*, comédie de M. de Saint Evremont, parce que cette comédie n'eſt ni dans le goût Anglois, ni dans celui d'aucune autre nation. L'Auteur ſe trompoit lorſqu'il la donnoit pour faire connoître la comédie de Londres aux François. Comment y auroit-il réuſſi ? Il n'avoit lui-même aucune connoiſſance du théâtre Anglois, il en ignoroit la langue ; & ſans le ſecours de quelques amis qui ont travaillé avec lui à cette piéce, il n'auroit pû y faire entrer l'imitation de quelques endroits des Poëtes Anglois.

Par la même crainte, dont j'ai parlé plus haut, de trop augmenter la

nouvelle édition de ce volume, je ne dirai rien ici du *Théâtre Anglois* de M. *de la Place*, qui a paru depuis l'impreſſion de ce tome VIII. non plus que des Poëſies de M. *Haller* & des Satires de *Rabener*, traduites de l'Allemand, ni des Satires du Prince de *Cantemir*, écrites originairement en Moſcovite, & traduites ſur une verſion Italienne. Cette énumération me conduiroit trop loin. Je pourrai donner quelque jour un ſupplément en faveur de ceux qui auront acheté la premiere édition de mon Ouvrage.

TRADUCTIONS DES POETES ANGLOIS.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, OU HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇOISE,

SEPTIÉME PARTIE.

POESIE FRANÇOISE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Ouvrages concernant l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe.

JE me ſuis appliqué juſqu'à préſent à vous faire connoître le zéle qu'ont eu nos Traducteurs pour nous mettre en état de profiter des richeſſes de la poëſie Grecque & Latine: je vous ai montré avec quel empreſſement ils ont

cherché à nous communiquer celles qu'ils ont cru trouver dans les Poëtes Italiens, Eſpagnols, Portugais & Anglois. Car c'eſt le but qu'ils ſe ſont propoſé en faiſant parler notre langue à tant de Poëtes anciens & modernes; & ſi le ſuccès n'a pas toujours ſecondé leur intention, on doit du moins leur être obligé de l'avoir tenté. En vous donnant l'hiſtoire de ces traductions, je n'ai nullement prétendu vous engager à les lire toutes. Faites choix des meilleures: je crois vous avoir mis en état de les connoître, & de vous déterminer.

Montons à préſent ſur le Parnaſſe François, & apprenons-y à connoître nos Poëtes, leur hiſtoire, leur goût, leur génie, les efforts des uns, les divers progrès des autres, l'humiliation de ceux-ci, la gloire de ceux-là. Leurs ouvrages à la main, j'entreprens de vous les nommer preſque tous, & de vous faire part de mes réflexions, & encore plus des jugemens que des Critiques meilleurs que moi ont porté pour ou contre leurs productions.

Mais avant d'entrer dans ce détail, qui ſera long, quelque court que je m'efforce d'être, je dois vous parler des

Ecrivains qui nous ont donné quelque partie de l'hiſtoire de notre poëſie, qui ont fait des recherches ſur ſon origine & ſes progrès, qui ont ſuivi cet art dans ſes différens âges & ſes diverſes révolutions, & qui ſe ſont appliqués à nous faire connoître ceux à qui le genre dans lequel ils ont écrit, a mérité, ou du moins acquis le titre de Poëtes François. » Rien n'eſt plus interreſſant que l'hiſtoire des ſciences, » dit un Savant moderne qui nous a donné lui-même des Eſſais de cette hiſtoire. » On y ſuit pas à pas toutes les démarches de l'eſprit humain dans l'invention des Arts, dans leurs progrès » & dans leur perfection. On y obſerve » l'affoibliſſement où il tombe enſuite, » après s'être épuiſé; les ténébres qui » le couvrent quelquefois; les foibles » lueurs qui s'échappent à travers ces » ſombres nuages, & qui recueillies » avec ſoin, répandent ſouvent une » vive lumiere.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Eſſ. de M. Juvenel, préf.

» Telle eſt l'hiſtoire des ſciences: elle » embraſſe tous les ſiécles: elle étend » ſes droits ſur tous les peuples qui ont » ſçu faire uſage de leur raiſon. Elle » fait remarquer les cauſes du bon & » du mauvais goût, la différence préſ-

» que infinie qui se rencontre dans les » esprits ; combien peu se réunissent » dans la véritable idée du vrai & du » beau, & quelles routes ils tiennent » pour arriver au même but. »

L'histoire de notre poësie peut offrir une grande partie de ces avantages, autant que ceux-ci peuvent être renfermés dans l'histoire d'un art particulier. Mais cette histoire nous manque encore, quoique nous ayons plusieurs ouvrages qui en portent le titre. Dans les uns, content d'examiner assez superficiellement l'origine de notre poësie, on en suit peu les progrès, on abandonne le détail de ses révolutions, ou l'on ne fait, pour ainsi dire, que le montrer. Dans d'autres où ce détail est poussé plus loin, & plus circonstancié, on court avec tant de rapidité, qu'on ne laisse dans l'esprit du lecteur que des traces légeres qui s'effacent aisément, on aiguise son appétit, & on ne le satisfait point : on amuse plus qu'on n'instruit, on éblouit plus qu'on n'éclaire. Ceux-ci ne nous parlent que des Poëtes qui ont écrit dans un certain genre, ou qui n'ont paru que dans un pays particulier. Ceux-la nous font passer en revûe tous

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

les modernes, & oublient les anciens comme s'ils n'avoient jamais été, ou qu'ils ne méritaſſent point qu'on fît d'eux quelque mention. En un mot nous avons des hiſtoires ſuivies, exactes, approfondies de pluſieurs arts & de pluſieurs ſciences, & l'on ne nous a preſque donné encore que des parcelles de l'hiſtoire de notre poëſie.

Jean de Noſtradame ou Noſtradamus, zélé pour la gloire de la Provence ſa patrie, crut, ſans doute, y contribuer beaucoup en tirant de l'obſcurité quantité de fables qui avoient amuſé quelques Moines des Monaſteres de Lerins, de Saint Victor, de Montmajour, de Thoronnet, &c. Peu critique lui-même, & plus ami, à ce qu'il paroît, du merveilleux que du vrai, ces fables rédigées en langue Provençale, & peut-être inconnues hors des lieux où elles avoient été fabriquées, lui plurent: il les mit en François, & les publia en 1575. à Lyon ſous le titre impoſant de *Vies des plus célébres & anciens Poëtes Provençaux qui ont fleuri du tems des Comtes de Provence.* Il dédia cette informe rapſodie qui contient ſoixante & ſeize vies, à la Reine Catherine de Médicis: la dédicace eſt da-

tée du premier Juin de l'an 1575. Il dit à la Reine » qu'il avoit été induit » à composer ce livre par feu son fre- » re Maistre Michel de Nostradamus » Docteur en Médecine & Astrologue » à Salon de Craux ; & qu'il l'auroit » eu plutôt fait, si la calamité des trou- » bles survenus & si souvent réitérés » en ce Royaume de France, ne l'en » eût empêché, retardant, non-seule- » ment son esprit, mais lui ôtant pres- » que tout moyen & faculté d'y travail- » ler. »

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Cette dédicace est suivie d'une préface assez longue, que l'Auteur nomme *Proëme*, & dans laquelle il y a des recherches historiques dont plusieurs ne sont pas sans mérite, eu égard au tems où elles ont été faites. L'Auteur y fixe l'époque des commencemens des *Troubadours* à l'an 1162. du tems de *Frédéric* premier, & finit leur histoire à la fin du regne de *Jeanne*, premiere du nom, Comtesse de Provence, l'an 1382. Je ne garantis pas l'exactitude de ces dates : elles seront examinées avec soin dans l'histoire des *Troubadours* que deux Savans de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres doivent donner au public, & pour la-

MM. Foncemagne & de la Curne.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Réflex. p. 43.

quelle ils ont déja fait de grandes recherches. Ce qu'il y a de vrai c'eſt qu'on lit dans l'Hiſtorien Raoul Glaber, qu'avant l'an mille, Conſtance, fille de Guillaume premier, Comte de Provence, allant épouſer Robert, Roi des François, fils de Hugues Capet, fut ſuivie d'un grand nombre de Poëtes Provençaux; ſi cependant l'on doit s'appuyer ſur le texte de Glaber : car M. de Remerville de Saint Quentin dans ſes *Réflexions ſur la lettre critique de Sextius le Salien* (c'eſt-à-dire du ſieur de Haitze) contre le Diſcours de M. Galaup de Châteuil ſur les Arcs triomphaux dreſſés à Aix, prétend que Conſtance ne mena avec elle à Paris, que *des Ménétriers, des Joüeurs de timbales, des Bâteleurs & des Comédiens, que Glaber a confondus avec les Poëtes Provençaux.*

Il n'en eſt pas moins vrai que l'ouvrage de Noſtradamus, au jugement des meilleurs Critiques, eſt peu eſtimé, & qu'il mérite peu de l'être. Tous les manuſcrits concernant l'hiſtoire des Troubadours, que l'on trouve à Paris dans la Bibliothéque du Roi, & en Italie dans celles du Vatican, du Marquis Ricardi, & dans la Bibliothéque

Laurentienne ou de Médicis, parlent peu des Poëtes qui ſont dans le recueil de Noſtradamus ; & à l'égard de ceux dont ils font mention, ils ne ſont preſque jamais d'accord avec lui ſur la patrie de ces Poëtes.

Les Auteurs qu'il cite, diſent les ſavans Hiſtoriens du Languedoc, livre XVIII. ſous l'année 1165. ſont fort poſtérieurs au douziéme ſiécle. En effet, ajoutent-ils, on voit en comparant les vies qu'il nous a données avec celles qui ſe trouvent dans deux manuſcrits de la Bibliothéque du Roi, que Noſtradamus, ou les Auteurs dans leſquels il a puiſé, ont ajouté à ces vies un grand nombre de fables, fait divers anachroniſmes, & tranſplanté dans la Provence proprement dite, pour faire honneur à leur patrie, pluſieurs Poëtes qui étoient natifs des autres Provinces. On doit donc faire peu de fonds ſur l'autorité de cet Ecrivain. Les mêmes Hiſtoriens en donnent des preuves preſque toutes les fois qu'ils ont occaſion de parler des Poëtes de nos Provinces Méridionales, déſignés ſous le nom général de Poëtes Provençaux.

Que de chimeres n'y trouve-t'on pas en effet ! Jauffred Rudel entend parler

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

de la Princeſſe de Tripoli, il s'embarque auſſi-tôt, & va expirer à ſes pieds. Un Chevalier d'Adhémar, que ſa paſſion pour la Comteſſe de Die avoit rendu dangereuſement malade, eſt viſité par cette Comteſſe, & il expire en ſa préſence. Guillaume de Cabeſtan eſt aſſaſſiné par le mari de ſa maîtreſſe; ce barbare lui arrache le cœur, le fait manger à ſa femme, & l'avertit enſuite qu'elle a mangé le cœur de ſon amant : cette femme ſe déſeſpere, ſe perce le ſein, & meurt. Il y a cent contes ſemblables.

Guillaume Durant, ſurnommé *Speculator*, habile Juriſconſulte, n'eſt pas mieux traité. Notre Romancier attribue ſa grande mémoire à une pierre enchâſſée dans de l'or, que Durant portoit au doigt. Il le fait amoureux d'une Dame de la Maiſon des Balb de Provence, dont il fait tirer l'horoſcope par un Aſtrologue qui prédit à cette Dame qu'elle ſeroit inhumée en tel tems, ce qui arrive, dit-on, exactement. Durant fut ſaiſi à cette nouvelle, le chagrin l'étouffe, il meurt, & eſt enterré le même jour; ſa maîtreſſe, déja dans le tombeau, revient à elle, donne des ſignes de vie, & on la reti-

re. Quels contes puérils, auſſi extravagans en eux-mêmes, que contraires à la vérité !

Le recueil de Noſtradamus fut néanmoins traduit en Italien par Jean Giudici, Juriſconſulte de la ville de Maſſa en Toſcane, & cette traduction a été imprimée à Lyon en 1575. in-8°. Jean Mario Creſcimbeni en a donné depuis en 1710. à Rome in-4°. une nouvelle traduction, avec des additions : elle fait partie du ſecond volume de ſes Commentaires ſur l'hiſtoire de la poëſie vulgaire.

Jean Noſtradamus étoit frere de Michel Noſtradamus, Aſtrologue, dont le nom eſt fort connu, & fils de Jacques, Notaire, & de Renée de S. Remy. Il étoit né à Saint Remy, petite ville de Provence, vers l'an 1507. Il fut lui-même un des meilleurs Poëtes Provençaux de ſon tems ; & les chanſons qu'il compoſa, furent eſtimées de ſes contemporains. Mais on n'a point recueilli ſes poëſies : ce qu'il y en a d'imprimé ſe trouve principalement à la tête de quelques Ouvrages publiés de ſon tems. Il a paſſé auſſi pour excellent Muſicien, & bon Joueur de luth, inſtrument qui étoit alors fort

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

à la mode. Il avoit été élevé à Aix dans la maison de Pierre-Antoine de Rascas de Bagarris, qui devint, dit-on, Garde des Médailles & Antiques du Roi Henri IV. Nostradamus se fit recevoir dans la suite *Procureur* au Parlement d'Aix, & il en prend la qualité à la tête de ses vies des Poëtes Provençaux; mais soit qu'il fût plus occupé de la littérature que des fonctions de sa profession, soit par quelque autre raison que nous ignorons, il vécut & mourut pauvre. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce qui concerne cet Ecrivain, ni sur son ouvrage qui, à proprement parler, ne regarde point nos Poëtes François, puisque ceux dont il y est fait mention, n'ont point écrit en notre langue.

C'est par la même raison, que l'histoire des Troubadours peut être séparée de celle de notre poësie, que je m'abstiens de vous parler du Discours de M. Galaup de Châteuil sur les Arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix, à l'arrivée des Ducs de Bourgogne & de Berri; de la critique de ce discours par M. de Haitze, sous le nom de Sextius le Salien : des Réflexions de M. de Remerville de Saint Quentin

contre cette critique, & de plusieurs autres écrits où il est parlé pour & contre les *Troubadours*.

Le premier de nos Ecrivains qui se soit appliqué à nous faire connoître nos anciens Poëtes François, est Claude Fauchet, premier Président en la Cour des Monnoies à Paris. Il avoit fait une étude particuliere de l'ancienne histoire de France, sur laquelle roulent tous ses ouvrages. Cette avidité de connoître tout ce qui pouvoit satisfaire sa curiosité en ce genre, l'engagea à faire des recherches sur l'origine de notre langue & de notre poësie : il en donna un traité en 1581. in-4°. auquel il joignit un second livre, aussi curieux que singulier, contenant les *noms & sommaire des œuvres de cent vingt-sept Poëtes François, vivans avant l'an mil trois cens.* Il rapporte, autant qu'il a pû le découvrir, la patrie & la qualité de chaque Poëte, spécifie les sujets qui ont occupé leur veine, & donne quelques échantillons de leur poësie. Il y joint quelquefois des notes historiques, pour donner du jour à de certains endroits dont l'intelligence pouvoit éclaircir en particulier quelques points de notre histoire. Souvent il met en prose des

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

récits plaisans & naïfs mis en vers par ces Poëtes. D'autres fois il extrait les proverbes qui étoient en usage dans le tems que ceux-ci écrivoient, & les sentences répandues dans leurs vers. Il est aisé de voir qu'il avoit lû tout ce qu'il avoit pû découvrir des œuvres de ces Poëtes, & qu'il n'avoit point été rebuté par la barbarie & l'obscurité de leur langage, ni par ce grand nombre de fables qu'ils ont débitées. Du Verdier a inséré la plus grande partie de ce recueil dans sa Bibliothéque Françoise, & la Croix du Maine en a aussi profité dans la sienne.

Fauchet avoit eu dessein de donner un second recueil où il se proposoit de faire connoître les Poëtes François qui ont paru depuis l'an mil trois cens, & il invita, à la fin du premier, ceux qui auroient des Mémoires sur ce sujet, à les lui communiquer. Mais quoiqu'il ait vécu assez longtems pour mettre ce second recueil en état d'être publié, n'étant mort que vers l'an 1602. s'il l'a préparé, on ignore ce qu'il est devenu. Le premier n'est pas même complet; c'est-à-dire, qu'on n'y trouve ni les noms de tous les Poëtes qui ont fleuri durant l'espace de tems que Fau-

chet avoit eu dessein de parcourir, ni la liste de tous leurs ouvrages.

Feu M. Galland, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, a suppléé à ces omissions par son *Discours sur quelques anciens Poëtes François, & sur quelques Romans Gaulois peu connus*, dont il a fait part à la Compagnie dont il étoit membre, & que l'on a imprimé dans le tome second des Mémoires de cette savante Société. M. Galland y déclare lui-même son dessein, lorsqu'il dit que son but est de tirer de l'oubli plusieurs Poëtes & Romans Gaulois, dont le nom & les ouvrages ont été inconnus à la Croix du Maine & à Fauchet. Il suit la méthode du dernier, en rapportant comme lui, ce que ses recherches, les manuscrits surtout & les ouvrages de ceux dont il entreprend de parler, ont pû lui faire découvrir du tems où ont vécu ces Poëtes, du pays où ils sont nés, des emplois dans lesquels ils ont été engagés, des titres qui les ont distingués. Comme Fauchet il rapporte aussi divers endroits de leurs poësies, pour en faire connoître le goût, le génie, le caractére. Quelquefois il distingue l'âge des manuscrits dont il s'est servi, &

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

qui étoient tous alors dans la Bibliothéque de feu M. Foucault.

Il faut regarder encore comme autant de supplémens à Fauchet & au discours même de M. Galland, ces notices historiques & critiques de quelques-uns de nos anciens Poëtes, dont nous sommes redevables à quelques Savans de l'Académie des belles Lettres, & que l'on trouve imprimées dans les Mémoires de cette Académie. Tel est le *Mémoire* de M. de la Curne de Sainte-Palaye *concernant la vie de Jean de Venette, Religieux de l'Ordre des Carmes, avec la notice de l'histoire en vers des trois Maries dont il est Auteur*: telles sont les *Observations* de M. l'Abbé Sallier sur un recueil manuscrit de poësies de Charles d'Orléans petit fils de Charles V. pere de Louis XII. & oncle de François premier; la notice du même de *l'Archiloge-Sophie* de Jacques le Grant, Religieux de l'Ordre de S. Augustin; & celle des poësies de Froissart, par M. de la Curne. Ces Mémoires sont plus agréables à lire que le recueil de Fauchet, ils sont plus détaillés, plus circonstanciés, remplis de recherches plus solides, parce qu'elles sont plus approfondies: on y trouve

Mém. de l'Acad. t. 13. p. 520.

Ibid. p. 580.

Ibid. t. 15. p. 795.

Ibid. t. 14. p. 219.

d'ailleurs ces agrémens de ſtyle & cette pureté de langage qui caractériſent tout ce qui ſort de la plume des habiles Académiciens que je viens de nommer, & ce goût de critique ſaine & judicieuſe qui eſt leur partage. Comme les poëſies des Auteurs dont il eſt parlé dans ces Mémoires, ſont demeurées manuſcrites, je ne vous en dirai rien de plus : il doit me ſuffire de vous indiquer les ſources où vous pourrez en puiſer la connoiſſance, ſi elle peut flater votre curioſité.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

M. l'Abbé le Beuf dans ſes *Diſſertations ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Civile de Paris*, &c. nous fait auſſi connoître un Poëte plus ancien que Venette, que Charles d'Orléans, que Froiſſart, dans l'*Extrait* qu'il nous a donné *du Roman de Gautier de Metz compoſé en l'an* 1245. *à l'article intitulé*, comment Clergie vint en France, *& enſuite* ſur les ſept Arts. Cette notice & diverſes obſervations que le ſavant Académicien fait ſur les mêmes ſujets, en pluſieurs endroits de ſes *Diſſertations* qui forment maintenant cinq volumes in-12. peuvent encore ſervir à quiconque voudroit entreprendre une hiſtoire ſuivie & complette de notre poëſie & de nos Poëtes.

Tom. 2. p. 318.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Comme Fauchet dans le dernier chapitre du premier livre de l'ouvrage dont je vous ai parlé plus haut, nous a donné ses idées sur l'origine de notre poësie, le célébre Etienne Pasquier nous a fait part des siennes sur le même sujet dans le septiéme livre de ses *Recherches de la France*. Mais tout ce qu'il dit sur ce sujet est extrêmement superficiel. Il attribue l'origine de notre poësie aux rimes qui furent introduites dans la poësie Latine, introduction que plusieurs Savans font remonter jusqu'au huitiéme siécle. L'harmonie qu'on avoit cru trouver dans la déclamation de ces rimes, engagea quelques Ecrivains à rimer à l'hémistiche dans les vers hexametres & pentametres, & de même dans les piéces héroïques. Ces vers eurent le nom de *Léonins*. Pasquier dérive ce nom de Léonius ou Léoninus, qui vivoit, dit-il, sous le régne de Louis VII. vers l'an 1154, & qui fut, ajoute-il, Chanoine de saint Benoît d'abord, & ensuite Religieux de saint Victor à Paris. Mais il vaut mieux dire avec M. l'Abbé le Beuf, qu'on ne connoît pas l'origine de la dénomination des vers Léonins; qu'au surplus elle doit tirer

Le Beuf, dissert. t. 2. p. 67.

son nom d'un autre que Léonius Poëte de Paris au douziéme siécle, puisqu'il composa moins de ces sortes de vers qu'aucun autre Poëte de son tems: que ce Léonius n'a jamais été Chanoine de saint Benoît, & qu'il y a au moins de fortes conjectures qu'il étoit Chanoine de l'Eglise de Paris. Sur quoi vous trouverez bon que je vous renvoie à la Dissertation où M. le Beuf traite ce point avec son exactitude ordinaire.

Dissert. sur l'Hist. Eccl. & Civile de Paris, t. 2. pag. 267. & suiv.

Pasquier, après quelques remarques sur l'origine de la rime, nomme plusieurs de nos Poëtes, en donne le caractere, & rapporte quelques morceaux de leurs poësies: c'est à peu près ce que l'on trouve dans le recueil de Fauchet, excepté que ce dernier fait connoître un nombre bien plus grand de nos Poëtes. Il passe ensuite à la poësie Provençale, parle de plusieurs Troubadours, & des Arrêts de la Cour d'Amour dont j'aurai occasion de vous entretenir ailleurs. Selon lui, la poësie Provençale finit lorsque Dante parut; & c'est à ce Poëte qu'il rapporte le commencement de la poësie Italienne: » car tous ceux, dit-il, qui auparavant » Dante, avoient mis la main à la plu-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» me, méritoient plus le nom de Rimeurs que celui de Poëtes. » Il ajoute que vers le même tems on vit un si grand nombre de mauvais Rimeurs en François, que notre poësie déchut entiérement, & fit place aux Romans, » les uns en l'honneur de l'Empereur » Charlemagne & de ses guerriers, les » autres, du Roi Artus de Bretagne, » & des siens, qu'on appella Chevaliers » de la Table ronde. » Ce regne des Romans fit donc beaucoup de tort à notre poësie, selon Pasquier, qui semble même insinuer qu'elle fut oubliée durant quelques années, jusqu'à ce qu'elle produisit » certains nouveaux fruits » auparavant inconnus à tous nos an- » ciens Poëtes, » comme les *Chants Royaux*, les *Ballades* & les *Rondeaux*; ce qui lui donne lieu de parler de chacune de ces especes de poësie, & d'en rapporter les exemples. C'est le sujet du cinquiéme chapitre. Dans le sixiéme, il parle des Poëtes qui parurent sous le regne de Henri II. & de la nouvelle forme de poësie qu'ils introduisirent. » Auparavant, dit-il, no- » tre poësie Françoise consistoit en Dia- » logues, Ballades, Rondeaux, Epi- » grammes, Elégies, Epîtres, Eglo-

» gues, Chanſons, Etrennes, Epita-
» phes, Complaintes, Blaſons, Saty-
» res en forme de Coq-à-l'Ane. Pour
» leſquels Thomas Sibilet fit un livre
» qu'il appella l'Art Poëtique Fran-
» çois, où il diſcourut de toutes ces piè-
» ces, & la plûpart deſquelles déplut
» aux nouveaux Poëtes. » Qu'y ſubſtituerent-ils ? Les Odes, dont Paſquier dit *que nous empruntâmes la façon des Grecs & des Latins ; & les Sonnets que nous tirâmes des Italiens.* Notre Auteur nomme ceux qui ſe diſtinguerent dans ces deux genres, & pour faire connoître leur goût, il cite divers endroits de leurs poëſies. Il prétend que Joachim du Bellay eſt le premier qui *apporta l'uſage des Sonnets ;* que nous devons le *premier plant* de la Tragédie & de la Comédie à Jodelle ; que Ronſard a commencé à faire des Hymnes & des Poëmes héroïques ; & comme ce Poëte étoit dans ce tems-là le *Phenix* des beaux eſprits, on n'eſt pas étonné d'entendre toutes les louanges que Paſquier lui prodigue.

Après ce panégyrique qui occupe une partie du ſeptiéme chapitre, il fait dans le huitiéme quelques *Obſervations ſur la poëſie Françoiſe ;* mais comme

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

ces observations sont plus didactiques qu'historiques, je vous renvoie à ce que j'en ai dit ailleurs. Je me contenterai aussi de vous citer le huitiéme chapitre où il examine si la poësie Italienne a quelque avantage sur la Françoise; le neuviéme & le dixiéme où il tâche de prouver, plus par quelques exemples, que par des raisonnemens, *que notre langue n'est pas moins capable que la Latine de beaux traits poëtiques*, & que nos Poëtes François qui ont imité les Latins, les ont souvent égalés, & quelquefois surpassés. Les quatre derniers chapitres, c'est-à-dire, l'onziéme, le douziéme, le treiziéme & le quatorziéme, sont, sur les vers mesurés, faits à l'exemple de ceux des Grecs & des Latins, sur ce qu'il appelle *Jeux poëtiques*, c'est-à-dire, les jeux de mots, les échos, & autres bagatelles semblables, qui n'étoient que des fruits du mauvais goût de nos ayeux; & enfin ce qu'ils nommoient vers retournés, qui ne méritent pas plus notre approbation, quelque estime que l'on ait paru en faire dans les siécles précédens. Vous voyez par ce court détail, que quelque superficiel que soit le traité de Pasquier, il ne laisse pas de contenir des

choſes curieuſes, & qui ont leur utilité pour l'hiſtoire des commencemens & des premiers progrès de notre poëſie, & pour la connoiſſance de pluſieurs de nos anciens Poëtes : auſſi en ferai-je quelque uſage lorſque je vous entretiendrai de ceux-ci. Voyez auſſi une des Lettres du même à Ronſard, page 43 de l'édition in-4°. des Lettres de Paſquier.

Les deux Hiſtoriens modernes de notre poëſie, Joſeph Merveſin & M. l'Abbé Maſſieu, citent pluſieurs fois ſon témoignage, & s'appuient de ſon autorité dans leurs ouvrages ; & ils ont raiſon : ils le contrediſent auſſi quelquefois, & ils le devoient, parce que Paſquier n'eſt pas toujours un guide sûr, quelque éclairé qu'il fût. Je voudrois pouvoir vous dire que les deux Hiſtoriens que je viens de nommer, ſont eux-mêmes des guides infaillibles, il ſeroit vrai alors que notre poëſie auroit ſon hiſtoire, ſinon complette, du moins exacte. Mais ces deux qualités manquent à l'un & à l'autre, quoique le ſecond ſoit fort ſupérieur au premier.

Le I^r. ouvrage parut au commencement de l'année 1706. ſous les auſpices de Mme la Ducheſſe du Maine à qui il

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

est dédié. Joseph Mervesin, qui en est l'Auteur, né à Apt en Provence, entra dans l'Ordre de Cluny, s'y fit Religieux-Profez, y prit tous les Ordres sacrés, & fut Prieur de Barret. En 1721. sa patrie étant affligée de la maladie contagieuse, il se livra au service des pestiférés, & mourut la même année à Apt. Son *Histoire de la Poësie Françoise* est le plus connu de ses écrits. Comme c'étoit le premier ouvrage que l'on eût donné contenant dans un certain détail l'histoire de l'origine de notre poësie, de ses diverses révolutions, & de ses progrès jusqu'à nos jours, on le rechercha, & il fut loué malgré les défauts dont il est rempli. Quand on est un peu au fait de cette matiére, on est étonné que de sçavans Journalistes qui ont donné des analyses étendues de cette histoire, ayent prétendu que l'érudition & le bon goût y regnent, & que d'autres n'ayent reproché à l'Auteur que quelques omissions peu importantes. Voyez l'Histoire des ouvrages des Sçavans par Basnage, au mois d'Avril 1706 & les Mémoires de Trévoux du mois de Mai de la même année.

François de Remerville de Saint

Quentin, Gentilhomme d'Apt, jugea beaucoup moins favorablement de l'ouvrage de l'Abbé Merveſin, & il n'eut pas tort. Il fit contre ſon hiſtoire de notre poëſie des *Remarques critiques* qui furent imprimées en 1706. ſans nom de lieu, ni d'Auteur. Elles ne contiennent que ſoixante & quatorze pages in-12. & ne dévoilent qu'une partie des fautes de l'ouvrage qui eſt cenſuré ; mais elles en montroient encore trop pour ne pas aigrir l'Auteur, apparemment plus ami de ſes productions que de la vérité. On trouve l'extrait de ces *Remarques* dans les Mémoires de Trévoux du mois de Juin 1707. L'Abbé Merveſin répondit par une lettre de ſoixante & quatre pages in-12. imprimée à Paris en 1707. & il s'y défend, le mieux qu'il peut, contre les reproches d'ignorance que ſon adverſaire lui avoit faits. Uſant même de repréſailles, il accuſe à ſon tour M. de Remerville de pluſieurs fautes importantes contre la vérité de l'hiſtoire, mais qui n'ont pas paru telles aux yeux des lecteurs inſtruits, & qui ont jugé ſans prévention. Cette réponſe attira à l'Hiſtorien une replique en forme de lettre à Monſieur **, qui eſt de trente-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

huit pages in-12. Les Auteurs des Mémoires de Trévoux ont rendu auſſi un compte exact de ces deux écrits dans l'article ſixiéme du mois de Janvier 1708.

La replique de M. de Remerville eſt d'un ſtyle moins vif que ſes remarques ; il y a moins de ces traits piquans qui reſſentent plus l'amertume de la ſatyre que le judicieux de la critique. Auſſi les Journaliſtes que je viens de citer diſent-ils dans leur mois de Janvier 1708. que dans une lettre que l'Auteur leur avoit adreſſée, il avoue lui-même qu'il auroit dû avoir un peu plus d'égard pour le caractere & la profeſſion de M. Merveſin ; & il aſſûre qu'il ſeroit en effet plus modéré, s'il avoit cru que ſes remarques duſſent devenir publiques, mais que l'ami à qui il les avoit envoyées, les avoit fait imprimer à ſon inſçû ; il ajoute qu'il ſouhaite que le public ſoit inſtruit de ſes ſentimens ſur ce ſujet. A la bonne heure : mais les fautes repriſes dans l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe n'en ſont pas moins réelles.

C'eſt plutôt d'ailleurs un eſſai hiſtorique qu'une véritable hiſtoire. L'Auteur parcourt très-légérement tous les

siécles depuis Moïse jusqu'à Louis XIV. & si l'on pouvoit lui reprocher quelque prolixité, ce seroit dans les sujets qu'il ne devoit pas même traiter, comme l'origine de la poësie en général, & ce que cet art a été chez les Grecs & les Latins. Les cinquante pages qu'il a employées à cette matiere sont autant de perdu pour l'histoire propre de notre poësie. Ce qu'il dit de la prétendue science des Bardes, des Druïdes, & des Poëtes qu'il lui plaît de nommer les uns *Runers*, les autres *Fatistes*, n'est pas moins inutile. Nous voilà cependant déja presque au tiers de son ouvrage. Ce qu'il dit ensuite des *Troubadours* n'est ni assez recherché, ni assez exact. Dans tout le reste il mêle l'histoire de la poësie Latine & des Poëtes Latins, avec l'histoire de notre poësie & de nos Poëtes François. Jugez par cette idée ce que l'on doit apprendre d'un ouvrage si rempli de digressions inutiles, & qui ne contient guéres que trois cens pages.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

A l'égard des fautes que l'on trouve dans ce petit ouvrage, en voici quelques-unes. L'Auteur nomme Lilius Plautus, le Rhéteur Lucius Plotius; Bard V. Roi des Gaules, celui qu'il devoit

Pag. 48. 49.

appeller Bard premier, cinquiéme Roi fabuleux des Gaules. Il met le Pape Léon II. à la fin du sixiéme siécle, au lieu de le mettre vers la fin du septiéme. Il fait passer la Provence de la domination des Rois d'Arles sous celle de Raimond Bérenger, Comte de Barcelone, au lieu de dire qu'après la domination des Rois d'Arles, la Provence passa ensuite aux Comtes de Provence, dont le dernier nommé Gilbert, n'eut qu'une fille nommée Douce, qui épousa vers l'an 1102. Raimond Bérenger, Comte de Barcelone, lequel devint Souverain de la Provence. Il fait vivre le Poëte Hélinand sous Louis VIII. & le dit Moine de saint Fromont: Hélinand a fleuri sous Louis VII. & Philippe Auguste, & il étoit Moine de Cîteaux en l'Abbaye de Froidmont. Héliodore que l'on fait Auteur des amours de Théagéne & de Chariclée, vivoit, selon lui, à la fin du quatorziéme siécle: l'anachronisme est considérable: Héliodore vivoit à la fin du quatriéme siécle. Ce qu'il dit de Clemence Isaure, » qu'elle étoit de la » Maison des Comtes de Toulouse; » qu'en l'an 1324. elle convoqua tous » les Poëtes & les *Trouveres* du voisina-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. pag. 59. p. 94.

p. 74.

p. 91.

p. 94.

» ge, & promit de donner une violette » d'or à celui qui feroit les plus beaux » vers ; qu'elle donna enſuite un fonds » dont le revenu devoit être employé » à ce prix, » tout ce récit, dis-je, manque d'exactitude.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Il eſt certain, & c'eſt le ſentiment de Catel, de Caſeneuve, de la Faille, & des Bénédictins Auteurs de la derniere hiſtoire de Languedoc, qu'on doit rapporter la premiere inſtitution des Jeux floraux de Toulouſe, non à l'an 1324. mais à l'an 1323. non à Clémence Iſaure, mais à ſept des principaux habitans de Toulouſe, ainſi qu'il eſt indiqué dans les anciens regiſtres de l'Hôtel de cette ville. Je ne dirai pas cependant avec Catel, dans ſes Mémoires de Languedoc, que Clémence Iſaure eſt un perſonnage ſuppoſé ; & j'aime mieux ſuivre le ſentiment des derniers Hiſtoriens de Languedoc, qui, ſans décider que Clémence ait été de la Maiſon des Comtes de Toulouſe, comme l'Abbé Merveſin le dit ſans preuves, croyent que c'étoit une Dame de conſidération de la ville de Toulouſe, qui aimoit la poëſie & les belles lettres ; qu'elle vivoit vers la fin du quatorziéme ſiécle, ou vers le com-

Hiſt de Langued. t. 4. p. 566.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

mencement du quinziéme ; qu'elle fonda de quoi fournir aux frais des prix qu'on distribuoit déja tous les ans au mois de Mai à ceux qui avoient fait les meilleures piéces de vers, au jugement des *Mainteneurs* ou Juges des Jeux floraux; qu'elle laissa un bien considérable pour cette fondation à l'Hôtel de Ville de Toulouse; qu'après sa mort elle fut inhumée à la Daurade; & qu'enfin les Capitouls voulant honorer sa mémoire, firent ériger une statue sur son tombeau vers le milieu du seiziéme siécle, accompagnée d'une inscription; & que faisant ensuite réflexion que cette statue & cette inscription seroient mieux placées dans l'Hôtel de Ville, ils les firent transférer en 1557. dans ledit lieu où on les voit encore. Les Historiens de Languedoc donnent les preuves de ce que je viens de rapporter d'après eux; on peut les voir dans leur histoire. Elles montrent que l'Abbé Mervesin n'est pas plus exact sur ce qui regarde Clémence Isaure, & le tems de l'établissement des *Jeux floraux*, que sur beaucoup d'autres faits qu'il débite avec autant d'assûrance, que s'il en étoit bien certain.

Où a-t'il trouvé, par exemple, qu'*Andrelin* faisoit des vers François, & qu'il ne se piquoit que d'en faire beaucoup ? Faustus Andrelinus étoit un Italien, qui a fait un long séjour à Paris, mais qui ne composoit que des vers Latins. Sur quoi se fonde-t'il pour attribuer à François premier cette Epitaphe de la belle Laure, qui commence par ces vers :

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Hist. de la poës. Fr. p. 98.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup de renommée ?

Personne n'ignore que ces vers sont de Clément Marot, qui n'étoit pas *hors du Royaume* au commencement du regne de Henri II. comme le dit encore M. Mervesin, mais qui étoit hors du monde, puisque ce Poëte mourut en 1544. environ trois ans avant le regne de Henri II. Mais c'est assez vous parler de cette histoire, dont il seroit facile de relever beaucoup d'autres fautes. On en a corrigé quelques-unes dans la nouvelle édition qui en a été donnée en Hollande en 1717. Pag. 127.

Feu M. l'Abbé Massieu avoit donc raison de penser que cet ouvrage ne dévoit pas empêcher les François de dire que l'histoire de leur poësie leur

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

manquoit encore. Il a tenté lui-même d'y suppléer, & depuis 1736. nous jouissons de la partie de son travail qu'il avoit achevée. C'est à M. de Saci, fils de M. de Saci, célébre Avocat au Conseil, & l'un des quarante de l'Académie Françoise, que le Public est redevable de l'édition de cet ouvrage. L'éditeur, qui en étoit devenu dépositaire par la mort de M. l'Abbé Massieu, arrivée le 26. Septembre 1722. nous apprend qu'il auroit pû satisfaire beaucoup plutôt la curiosité des gens de lettres, qui attendoient ce morceau avec tout l'empressement que méritoit un pareil sujet, manié par un Ecrivain aussi délicat que M. l'Abbé Massieu. Mais le plan de l'ingénieux Académicien n'étoit point rempli. Son dessein devoit le conduire jusqu'à nos jours. Ses recherches même y avoient abouti. Il lui en restoit cependant bien d'autres à faire sur le compte des modernes; & lorsque la mort vint arrêter son ouvrage, il n'en avoit encore achevé que les deux premieres parties, dont la derniere finit par le regne de Louis XII. Monsieur de Saci son éléve s'étoit d'abord flaté de remplacer son illustre maître en continuant son his-

toire de la poëſie Françoiſe. Il ſemble même faire encore eſpérer cette continuation ; mais en attendant on doit lui être obligé de nous avoir fait préſent des deux premieres parties telles que l'Auteur avoit tâché de les mettre en état de pouvoir être communiquées au Public.

Le deſſein de M. l'Abbé Maſſieu étoit de faire ſervir de préface à ſon ouvrage, la *Défenſe de la Poëſie*, diſcours qu'il avoit lû quelques années avant ſa mort à l'Académie des belles Lettres. C'eſt ce qui a engagé l'éditeur à joindre ce morceau à l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe : je vous ai rendu compte ailleurs de cette *Défenſe*. Quant à l'hiſtoire elle-même, je ne prétens point vous en donner d'analyſe, c'eſt un ouvrage que vous devez lire, & dont la lecture agréable, amuſante & utile ne peut manquer de vous plaire. Vous n'y trouverez point ni ces écarts dans leſquels l'Abbé Merveſin eſt tombé, ni ces digreſſions inutiles à l'hiſtoire de notre poëſie dont ce dernier a enflé ſon petit volume, ni ces réflexions triviales que l'on y rencontre quelquefois. Vous y ſentirez d'ailleurs plus de connoiſſance de la ma-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

tiere que le nouvel Auteur avoit entrepris de traiter, plus de goût, plus de critique. Si dans la premiere partie, la néceſſité de ſon ſujet le contraint de s'arrêter un peu ſur un aſſez grand nombre de Poëtes dont on ne ſe détermine pas aiſément à lire les ouvrages, avec quelle élégance ne parle-t'il pas de ces tems que nous regardons comme barbares? Quelle attention à ne laiſſer cueillir que des fleurs à ſes lecteurs dans un champ d'où il lui a fallu arracher bien des épines?

Il étoit perſuadé d'ailleurs, & il le dit à la fin de ſa premiere partie, que tout ce qu'il y a eu d'hommes de meilleur goût dans tous les ſiécles, ont fait cas des vieux Auteurs qui les ont précédés. » Marot, dit-il, & Saint Gé-
» lais ſous François premier; Voiture,
» Sarraſin, Péliſſon & la Fontaine
» dans ces derniers tems, ſe ſentoient
» une vraie tendreſſe pour nos vieux
» rimeurs, & croyoient qu'on ne pou-
» voit avec trop de ſoin en conſerver
» les reſtes.... Apprenons de ces Ecri-
» vains illuſtres à juger avec retenue,
» Ne condamnons point une bonne
» penſée à cauſe d'un vieux mot. Mais

„ faisons grace au vieux mot en faveur
„ de la bonne pensée. Songeons qu'il
„ ne seroit pas juste d'exiger que des
„ Auteurs qui vivoient il y a cinq cens
„ ans, s'exprimassent comme nous nous
„ exprimons aujourd'hui. Respectons
„ des hommes qui nous ont fait voir de
„ quoi les premiers efforts de l'esprit
„ humain sont capables, qui se sont
„ chargés du soin pénible de nous tra-
„ cer les routes; qui nous ont levé les
„ obstacles & applani les difficultés,
„ & sans lesquels peut-être nous ne se-
„ rions pas ce que nous sommes.

„ Reconnoissons du moins que nous
„ pouvons retirer de leurs écrits trois
„ sortes d'utilités. Car outre qu'ils ont
„ toujours quelque chose de bon, &
„ qu'on y trouve des traits dont on peut
„ faire son profit, ils marquent encore
„ l'état où étoit notre langue dans le
„ tems qu'ils écrivoient; & enfin ils
„ sont pleins de circonstances curieu-
„ ses qui peuvent beaucoup contribuer
„ à l'éclairciſſement de l'histoire. „

Voilà le beau côté de nos anciens Poëtes : voici le difforme : je rapporte encore les paroles de M. Massieu qui terminent sa seconde partie. „ Ces
„ Poëtes, dit-il, parlant de ceux qui

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

„ ont vécu depuis Philippe de Valois „ jusqu'à François premier, se donne- „ rent de grandes peines pour débrouil- „ ler notre poësie, mais leurs efforts fu- „ rent assez inutiles. Il faut avouer de „ bonne foi que la versification étoit a- „ lors très-imparfaite. Ils n'avoient nul- „ le regle pour l'arrangement ou pour „ le mêlange des rimes. Ils plaçoient „ l'*e* féminin au repos du vers; ils comp- „ toient ce même *e* pour rien, quoiqu'il „ fasse par lui-même une syllabe toutes „ les fois qu'il est suivi d'une consonne. „ Ils faisoient rimer des singuliers „ avec des pluriers. Ils ne s'embarrassoient „ point du son rude que le choc „ des voyelles cause à l'oreille. Ils n'étoient „ nullement scrupuleux sur la rime „ féminine, & n'avoient égard qu'à „ la derniere syllabe, bien que tout „ dépende de la pénultiéme; de sorte „ que ces deux mots qu'on a coutume „ de citer pour exemple d'une rime „ ridicule, *halebarde* & *misericorde*, „ étoient alors une bonne rime. „

„ Mais quoique ces fautes fussent „ grossieres, ils en faisoient de bien plus „ considérables dans la maniére de trai- „ ter les sujets. Ils n'avoient presque „ aucune idée du grand & du sublime.

» Leur sérieux étoit un vrai burlesque.
» Ils confondoient les styles, & igno-
» roient les convenances. Au lieu de
» faire servir la rime à la raison, ils
» sacrifioient absolument la raison à la
» rime. Ils rempliſſoient leurs ouvra-
» ges d'imaginations bizarres & monſ-
» trueuſes. Ce n'étoit plus Jupiter,
» Junon, Mars & Neptune, c'étoit
» Faux-semblant, Bel-accueil, Franc-
» vouloir & Malebouche, qui agiſſoient
» dans tous les poëmes. Aux grandes &
» nobles fictions que l'Antiquité nous
» avoit laiſſées, ils en avoient ſubſti-
» tué de badines & de frivoles. En un
» mot, l'état informe où ſe trouvoit
» alors notre poëſie, ne donnoit pas
» lieu de croire qu'elle dût jamais par-
» venir au degré de perfection où elle
» a été portée depuis. Le ſeul point où
» ils excelloient, étoit le naïf; & en
» ce genre ils ſont pleins de traits, qui
» aujourd'hui encore peuvent ſervir de
» modéle. »

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

M. l'Abbé Maſſieu prouve dans toute ſon hiſtoire par le détail & par des exemples bien choiſis la vérité de ces réflexions. Mais, ſelon la remarque du Journal des Sçavans, plus ſon » Traité » plaît par le choix avec lequel il em-

Journ. Sept. 1739.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» ploie ce que plusieurs Historiens ont
» écrit sur notre poësie, ainsi que par
» le beau jour où il met tout ce qu'il
» expose, plus on a lieu de desirer qu'il
» se fût étendu davantage sur quelques
» circonstances. On peut trouver que
» ce qu'il annonce des progrès de la
» poësie & du langage n'est pas assez
» développé. Il laisse trop à faire aux
» lecteurs pour démêler les différens
» degrés de ce même progrès. Un lec-
» teur, il est vrai, est bien-aise que ce
» qu'il lit exerce son imagination en
» frapant son intelligence, mais il veut
» que les réflexions se présentent com-
» me d'elles-mêmes. Ce doit être l'ou-
» vrage de l'Auteur que de lui préparer
» ce plaisir de maniere qu'il ne lui coûte
» aucun effort. »

J'ajoute à cette espéce de censure de l'ouvrage de M. l'Abbé Massieu, que l'Auteur est tombé aussi dans plusieurs inexactitudes. En voici quelques exemples. Selon lui, la Provence a été la porte par où la rime entra en France. M. Lévêque de la Ravalliere, de l'Académie des belles Lettres, qui a étudié avec soin cette matiere, est d'un sentiment opposé; & soit dans son histoire des *Révolutions de notre langue*, soit dans

Hist. p. 82.

dans son discours *de l'ancienneté des chansons Françoises*, il fait mention de divers monumens antérieurs de plusieurs siécles aux plus anciennes piéces Provençales que l'on ait pû produire jusqu'à présent; & il montre que c'est la Normandie qui a donné naissance aux premiers Poëtes François. M. l'Abbé Massieu ajoute que lors de la naissance de notre poësie, la rime avoit corrompu la poësie Latine, & qu'en la soumettant à son joug, elle y avoit occasionné de grands ravages; que la bonne & saine maniere des Anciens avoit été abandonnée, &c. M. de la Ravalliere répond que c'est, ce semble, accuser la rime de ce dont elle n'est point coupable. » La vraie raison, dit-il, du déchet de la poësie, » vient de ce que nos premiers Versificateurs n'étant Poëtes qu'en dépit » de Minerve, ils ne virent rien de » plus élevé, rien de plus beau que la » rime, qu'ils s'y livrerent entiérement, » & mirent en elle toute la richesse de » leur poësie, parce que leur foible génie ne leur fournissoit rien de plus. » La rime a-t'elle empêché depuis les » Corneilles, les Racines, les Despréaux, les Rousseaux, les Voltai-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Ancienn. des chans. Fr. p. 198.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

„ res, de porter notre poëſie au plus „ haut point de perfection ? „

On a repris encore M. Maſſieu d'avoir dit d'après Paſquier, » que „ dès le regne de Philippe premier, „ on ne parloit plus qu'en rimes Fran- „ çoiſes de Géans *pourfendus* & de „ Sarraſins mis à mort : Que vers la „ conquête de Jéruſalem, il y eut une „ quantité ſi prodigieuſe de Poëtes „ François, qu'ils ſembloient ſortir „ de terre auſſi-bien que les armées, „ mais qu'on ignore le ſujet, la qua- „ lité & le nombre de leurs ouvrages, „ le tems nous ayant envié juſqu'à leurs „ noms. „ Si ce que M. Maſſieu ſem- ble aſſurer ici étoit vrai, dit M. de la Ravalliere, » notre langue y gagne- „ roit de l'éclat plus d'un ſiécle avant „ qu'elle en ait eu. Mais en recher- „ chant la preuve de ce que l'Hiſto- „ rien de notre poëſie a avancé, elle „ s'échappe & ſe tourne contre lui- „ même. Les graces légeres écrivoient „ ce qu'il dictoit ; & comme il ne dic- „ toit les faits que ſur la foi des autres, „ ſans recourir aux originaux dont le „ langage rude & groſſier auroit dé- „ goûté un génie auſſi délicat que le „ ſien, il a adopté les erreurs avec les

Hiſt. de la poëſ. p. 105.

Révolut. de la lang. Fr. p. 113.

„ opinions de ceux qu'il avoit choisis „ pour ses guides.

„ Que devinrent, continue notre „ Académicien, ces légions nombreu- „ ses de Poëtes François, qui, selon „ M. Massieu, suivirent Godefroy de „ Boüillon? Furent-elles dissipées com- „ me la poussiere? Il y a plus d'appa- „ rence qu'elles n'ont existé que dans „ les Mémoires qui ont servi à le trom- „ per. „ Ce qui est vrai, c'est qu'aucun Versificateur n'a écrit en notre langue, du tems de Godefroy, l'histoire de la conquête de Jérusalem faite en 1099. On convient seulement que parmi les Pélerins, il se mêla des rimeurs qui, sans être François, faisoient sur d'autres sujets des chansons en langue vulgaire. Mais ces chansons n'étoient point connues à la Cour ni dans le centre du Royaume; & l'on ne doit dater en France la naissance des ouvrages François que du tems où ceux-ci ont commencé à se faire voir dans la Capitale du Royaume. Le premier Auteur qui ait écrit en poësie vulgaire la prise de Jérusalem composoit en 1130. ou environ: c'étoit un Chevalier nommé Béchada, du Château des Tours au pays de Limoges.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Dissert. sur l'Hist. Eccl. & Civile de Paris, t. 2. p. 67.

M. l'Abbé le Beuf croit aussi que les chanteurs de nos Croisades ont paru plus tard que M. Massieu ne l'a pensé ; & à l'égard de ce que dit cet Historien, que notre poésie commença à prendre quelque forme sous le Roi Henri premier, il le reprend de n'en avoir rapporté aucun exemple. „ Il auroit dû, ce semble, profiter, dit-il, de la remarque de Dom Ma- *Sæcul. 3. Bened.* billon sur un Thibaud de Vernon, „ Chanoine de Roüen, lequel mit en „ vers vulgaires plusieurs vies de „ Saints, entr'autres celle de saint „ Vandrille : d'un autre endroit du „ même Dom Mabillon, où sont in- „ sérés les vers que les *Jongleurs* chan- „ toient sur saint Guillaume d'Aqui- „ taine ; de la chanson sur la conver- „ sion de saint Thibaud fils du Com- „ te de Champagne, laquelle opéra „ avant la fin de l'onziéme siécle celle „ de saint Aibert, Prêtre du Diocèse „ de Cambrai. Tout ceci, continue „ M. le Beuf, paroît antérieur à la „ premiere Croisade : & par consé- „ quent Maître Eustache n'est pas le „ plus ancien Poëte François, quoi- „ que Fauchet l'ait écrit, „ & que d'autres l'ayent répété après lui.

Je ne vous citerai plus que peu d'exemples des inexactitudes reprochées à M. l'Abbé Massieu ; en voici un : il dit, qu'Abailard composa pour Héloïse des chansons en langue Françoise, & d'autres petites piéces qui étoient reçues, à ce qu'il prétend, avec des applaudissemens incroyables. La premiere lettre d'Abailard sur laquelle on se fonde, ne dit point ce qu'on lui fait dire. Il est vrai qu'Abailard, comme le remarque M. de la Ravalliere, dit qu'il faisoit des vers, & que plusieurs de ses piéces étoient chantées dans les villes, surtout par ceux dont le cœur étoit dans une situation pareille à celle où il se trouvoit ; mais il ne dit pas que ses vers fussent François.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ. Hist. de la poës. p. 114.

Ancienn. des chans. p. 206.

Héloïse, lettre seconde, parle aussi de la poësie d'Abailard, & des effets qu'elle produisoit ; mais dans ce qu'elle dit, il n'y a pas un mot qui fasse voir que cette poësie fut en langue vulgaire. Les Sçavans qui ont examiné ce fait avec le plus d'attention, sont persuadés que ces vers d'Abailard, que l'on nous avoit annoncés comme François, étoient Latins rimés, ou mesurés. Il étoit si peu d'usage alors, dit M. de

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

la Ravalliere, de composer de petites piéces en rimes Françoises, que dans une Elégie mesurée & rimée, où Hilaire, disciple d'Abailard, exprime son chagrin, de ce que, sur les rapports de quelque écolier perfide, Abailard avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, le refrain de chaque strophe de l'Elégie est un jargon François, & n'a point sa rime.

Disc. sur les chans. Fr. p. 216.

„ L'Historien de la poësie Françoise „ a encore été trompé sur le tems auquel le *Lai* commença. Il ne le fait „ naître que sous Charles V. parce que „ Pasquier, en parlant de Froissart, a „ écrit d'une façon équivoque, que ce „ Poëte avoit composé sous le regne „ de ce Prince, *le Paradis d'amour*, *le* „ *Temple d'honneur*, plusieurs *Lais* „ amoureux & pastorales. »

„ Mais sans s'arrêter à l'autorité de „ Pasquier, il est inconteſtable que le „ *Lai* parut dès l'instant que l'on com„ mença à écrire en rimes Françoises: „ c'est la chanson que les Auteurs des „ premiers Romans ont fait chanter à „ leurs héros. „

On ne sçait encore où M. l'Abbé Massieu a pris, que Thibaud Roi de Navarre avoit établi une Académie,

qu'il l'assembloit certains jours de la semaine dans une sale de son Palais, & qu'on y lisoit tout ce qui se faisoit de nouveau. N'auroit-il pas regardé les Dialogues ou *Jeux partis*, comme les Mémoires de cette prétendue Académie, ce qui lui auroit fait croire qu'elle a subsisté ? Mais on sçait que ces Dialogues n'ont point été le fruit de conversations réelles ; ils n'étoient qu'une imagination du Poëte qui se donnoit tels interlocuteurs qu'il vouloit. M. Massieu ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a dit sur la foi du Compilateur des Chroniques de Saint Denys, copié par Fauchet, que Thibaud & Gasse travailloient de concert, & qu'ils tiroient de grands secours l'un de l'autre. On auroit peut-être même bien de la peine à prouver qu'ils se soient connus ; au moins n'en voit-on aucune marque dans leurs poësies. Il faut lire encore sur cela le *Discours* de M. de la Ravalliere *sur l'ancienneté des chansons Françoises*, imprimé en 1742.

Ce discours doit être regardé lui-même comme ce que nous avons de meilleur sur cette partie de l'histoire de notre poësie. L'Auteur y recherche,

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

comme le titre l'annonce, l'ancienneté de nos chanſons Françoiſes; il en fixe l'époque, autant qu'il a pû la découvrir; il examine quelle fut leur premiere forme, & de quels inſtrumens on accompagnoit la voix en les chantant. Après avoir dit quelque choſe des chanſons Latines, il décide que les premieres qu'on entendit à Paris en François, y parurent ſous le nom de *Lai*, au plutôt vers le commencement du regne de Philippe Auguſte; celles qui vinrent après, à l'imitation des Provençales, commencerent avec les guerres des Albigeois: ces dernieres, dit l'Auteur, furent nommées dans la ſuite *Chanſons Royales*, ſoit à cauſe du Roi de Navarre, qui en compoſa un plus grand nombre, ſoit pour marquer que c'étoit la Chanſon la plus noble & la plus digne d'être chantée à la Cour des Rois: elle tenoit lieu de toute autre piéce de Muſique.

Quant à la forme de ces chanſons; ſemblables aux Provençales, elles étoient toujours compoſées de cinq couplets, terminés par un *envoi* de trois ou quatre vers, quelquefois ſimple, quelquefois redoublé, que le Poëte adreſſoit à la perſonne pour qui il fai-

soit sa chanson. L'amour, ce que l'on appelle ses plaisirs & ses peines, des *Pastourelles*, dans lesquelles le Poëte rapporte des avantures champêtres, font la matiere de ces anciennes chansons. M. de la Ravalliere en trouve les rimes exactes, régulieres, belles même ; & il fait voir que M. Despréaux a confondu l'histoire du premier âge de cette poësie avec celle du second, lorsqu'il dit :

Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix ;
La rime au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornement, de nombre & de césure, &c.

Loin, dit-il, qu'alors *les mots fussent assemblés sans mesure*, les Poëtes anciens étoient Versificateurs très-exacts ; ce qu'il prouve par divers exemples. Il parle ensuite des *Jeux partis*, dans lesquels l'un des interlocuteurs ayant proposé une question sur quelque sujet de galanterie, l'autre choisit la matiere qu'il veut défendre. Il cite les Poëtes qui réussirent le mieux aux chansons, tels que Thibaud Roi de Navarre, le Châtelain de Coucy, & Gasse Brules. Enfin il fait voir que la

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

plupart des Poëtes anciens qui faisoient des chanſons, en compoſoient auſſi la Muſique, & il montre en quoi conſiſtoit cette Muſique, & de quels inſtrumens on ſe ſervoit. Ces détails ſont très-curieux; mais il faut les voir dans l'écrit même de l'Auteur. Si nous avions ſur chaque partie ou chaque eſpéce de notre poëſie, des recherches auſſi exactes, des diſſertations auſſi bien faites, on pourroit eſpérer d'avoir enfin une hiſtoire complette & ſolide de la poëſie Françoiſe. Mais à l'exception des ouvrages dont je vous ai parlé juſqu'à préſent, & de ceux qui regardent l'hiſtoire de notre Théâtre, dont je vais bientôt vous entretenir, je ne connois que Colletet qui ſoit entré dans des détails hiſtoriques ſur quelques eſpéces particulieres de la poëſie Françoiſe.

Vous connoiſſez déja ces Traités de Colletet, ſur l'Epigramme, le Sonnet, le Poëme Bucolique, & la Poëſie morale & ſententieuſe; je vous en ai ſuffiſamment parlé en vous entretenant des Ecrits didactiques ſur notre poëſie & ſes différentes eſpéces; & j'ai eu ſoin de vous faire remarquer alors que la partie hiſtorique de ces Traités n'en

étoit ni la moins curieuse ni la moins utile. Je vous ferai ressouvenir pareillement que dans presque tous les autres Traités didactiques, que j'ai tâché de vous faire connoître, soit anciens, comme le *Jardin de Plaisance*, la *Rhétorique de Fabry*, & autres; soit modernes, comme dans les Traités de Richelet, de Pilet de la Mesnardiere, de l'Abbé Génest, de M. Michault, &c. il y a des traits historiques concernant le genre de poësie sur lequel ces Auteurs ont exercé leur plume. Mais ces traits ne formant pas une partie ni essentielle, ni considérable de leurs Traités, je ne mets point ces écrits dans la liste des ouvrages historiques sur notre poësie.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Il n'en est pas de même du *Parnasse François* de M. Titon du Tillet: cet ouvrage appartient à l'histoire de la poësie Françoise & de nos Poëtes, quoiqu'il y soit aussi parlé de ceux qui se sont distingués dans la poësie Latine. Vous sçavez ce qui a donné lieu à cet ouvrage. M. Titon, zélé pour la gloire de la nation, ami des Muses & de tout ce qui a rapport à elles, & frappé des honneurs accordés aux Sçavans illustres depuis que les sciences ont été

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

cultivées, a fait fabriquer il y a plusieurs années, à l'honneur des Poëtes & des Musiciens célébres, un superbe monument de bronze où ces grands hommes sont représentés. Ce monument est connu également des François & des Etrangers dont il attire avec raison la curiosité. Mais peu content de ce témoignage si glorieux de son amour pour les beaux arts, M. Titon du Tillet a voulu en quelque façon animer cet ouvrage, en donnant avec la description de ce monument le caractere d'esprit, le génie, & l'histoire des Poëtes & des Musiciens qu'il a placés sur son Parnasse. C'est ce qu'il a exécuté d'abord dans un volume in-12. imprimé en 1727. mais qu'il a si considérablement augmenté dans la suite, que cet ouvrage a paru in-folio en 1732. sans compter un supplément assez ample que l'Auteur a encore donné en 1744.

Dans une préface, mieux intitulée *Discours* dans l'édition in-folio, M. du Tillet donne une idée des honneurs accordés aux Savans & aux Ecrivains célébres. Il y remarque particuliérement ce que les Grecs & les Romains faisoient à ce sujet. Ils récompensoient

là vertu & le ſçavoir, perſuadés que l'émulation étoit le moyen le plus propre à faire de grands hommes. Les Sçavans étoient diſtingués par beaucoup de marques glorieuſes, par des emplois honorables, des préſens magnifiques, la faveur des Princes, l'eſtime des Grands, des couronnes aux jours ſolemnels : leurs noms étoient gravés ſur l'airain, leurs portraits ſur les pierres précieuſes ; on rebâtiſſoit en leur honneur les villes de leur naiſſance ; on en vint juſqu'à leur élever des ſtatues, des monumens publics, des temples mêmes. L'Auteur cite quelques exemples de ces marques d'honneur ; & il en a rapporté un nombre beaucoup plus grand dans un ouvrage exprès qu'il a donné ſur ce ſujet en 1734. in-12.

Ce ſont ces témoignages de la vénération des Anciens pour les Sçavans, qui ont déterminé M. Titon du Tillet à conſacrer le monument dont il eſt queſtion aux illuſtres François qu'il y repréſente. Il en diviſe la deſcription en trois parties. Dans la premiere il fait connoître les figures qui le compoſent, & quel deſſein il a eu dans ſa compoſition. Il décrit en ſecond lieu chaque figure, ſes attributs, & tout ce

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

qui l'accompagne. Il marque enfin ce que ce Parnaſſe a d'allégorique & d'analogique au Parnaſſe de la Grece, & en quoi il peut être d'une invention nouvelle.

L'Auteur enſuite, ſans prétendre décider du mérite des Poëtes & des Muſiciens placés ſur ſon Parnaſſe, ſans vouloir aſſigner le degré de ſuperiorité qu'ils peuvent avoir les uns ſur les autres, marque en abrégé leur origine, le tems où ils ont vécu, & quelquefois le lieu où ils ſont morts & celui où ils ſont inhumés, le caractere de leur génie, & le jugement que les Sçavans ont porté de leurs ouvrages, dont il donne le catalogue, en indiquant le lieu où ils ont été imprimés. Pour les mœurs de ces Poëtes & de ces Muſiciens, il en parle rarement, ou s'il le fait, c'eſt toujours avec beaucoup de circonſpection & même d'indulgence. Mais il étoit naturel que dans un ouvrage conſacré à la gloire de ces hommes illuſtres, on ne dévoilât pas leurs foibleſſes ou leurs vices, ou que ſi l'on en dévoiloit quelques-uns, ce ne fût que ceux qui paſſent dans l'opinion des hommes pour les plus pardonnables. Plein d'eſtime pour tous ceux qui ſe ſont acquis quel-

Bibl. raiſon. t. 3. p. 262.

que réputation, il tâche de faire voir qu'aucun de ceux qu'il a admis sur son Parnasse n'étoit indigne d'y obtenir quelque rang; & il voudroit, s'il étoit possible, que certaines personnes trop disposées à décider du mérite des Auteurs, souvent sans les connoître, pussent par-là être engagées à examiner les ouvrages de quelque Ecrivain que ce soit pour lui rendre justice, considérant que toutes les productions ne peuvent être parfaites; qu'on doit faire d'ailleurs quelque attention au tems où les Poëtes ont vécu, & que la poësie Françoise n'est pas d'abord parvenue à sa perfection.

Dans l'édition in-12. de l'ouvrage dont je vous entretiens, M. du Tillet avoit rangé par ordre alphabétique les Poëtes dont il parle, & il avoit omis ceux qui ont précédé le tems de Clément Marot. On lui a fait remarquer l'inconvénient de l'arrangement qu'il avoit suivi, & des omissions qu'il avoit faites, & il s'est rendu volontiers aux avis qu'on avoit cru pouvoir lui donner sur l'un & l'autre. Dans l'édition *in-folio* il a donc rangé nos Poëtes & nos Musiciens dans un ordre chronologique, afin, comme il a raison de le

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

remarquer lui même, que l'on pût connoître plus aisément le progrès qu'ont fait notre Poësie & notre Musique, surtout depuis François premier jusqu'à présent. Il est remonté aussi jusques aux anciens tems de notre poësie, du moins jusqu'à Thibaud, Comte de Champagne & Roi de Navarre, & il a donné des articles de ce Poëte & des autres les plus connus qui ont vécu avant Clément Marot. Mais à l'exception de deux ou trois, il ne s'est point engagé à parler des Poëtes dont on trouve une notice dans le catalogue du Président Fauchet. Il s'est contenté de donner seulement une liste de leurs noms, & il y en a joint une autre des Poëtes dont Guillaume Colletet a écrit les vies. Sur quoi il observe que l'on imprimoit alors cet ouvrage de Colletet; mais il est sûr que l'impression n'en a point été commencée, & que cette histoire de nos Poëtes si desirée depuis longtems, est un trésor qui demeure toujours caché entre les mains de ceux qui en sont les possesseurs, quelque capacité qu'ils ayent pour le faire valoir. Enfin on trouve dans M. du Tillet une troisiéme liste de Poëtes & de Musiciens dont il est parlé, soit dans les

Mémoires particuliers, soit dans les Dictionnaires de Bayle & de Moréri, dans les jugemens des Sçavans par M. Baillet, dans les œuvres de divers Auteurs, soit enfin dans plusieurs recueils de poësie.

A la suite de l'ordre chronologique des Poëtes & des Musiciens, M. du Tillet a fait part au Public, sous le titre de *Remarques*, de ses Réflexions & Observations sur la Poësie en général & la Musique. Je vous en ai parlé, pour ce qui regarde la poësie, en vous entretenant des écrits sur ce sujet. Je pourrai vous parler ailleurs des Réflexions sur la Musique. Ces observations sont suivies de *Remarques* particulieres *sur la Poësie & la Musique Francoises, & sur nos Spectacles*. Les Remarques sur notre poësie ne sont presque qu'un extrait de ce que Fauchet, Pasquier, M. Huet dans son traité de l'origine des Romans, & quelques Ecrivains modernes ont dit sur cette matiere : vous n'y apprendrez rien de nouveau.

Cet ouvrage de M. du Tillet a été beaucoup loué, & il étoit juste de combler d'éloges un livre qui n'a été composé lui-même que pour faire honneur à la France & à tant de grands génies qui

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

en ont fait la gloire & l'ornement, & dont les noms vivront autant que l'amour des beaux-arts subsistera. Les Académies des principales villes du Royaume, celles de Paris, de Toulouse, de Soissons, de Montpellier, de Bourdeaux, de Lyon, de Marseille, ont témoigné à l'Auteur qu'elles étoient satisfaites de son entreprise & de l'exécution. Les Journaux de France & ceux des pays étrangers y ont pareillement applaudi: on formeroit presque un volume de ces témoignages si flateurs, & en même-tems si justement mérités. M. Titon, plus modeste, s'est contenté de laisser imprimer à la fin de son livre, dans l'édition *in-folio*, trois lettres panégyristes de son ouvrage, l'une de feu M. Rousseau, l'autre de M. de Thémiseuil de Saint Hyacinthe, & la troisiéme du feu pere Vaniere, Jésuite, excellent Poëte Latin. La lettre de feu M. de Thémiseuil, qui est en prose & en vers, avoit déja paru dans le tome second, deuxiéme partie, d'un Journal qui s'imprime en Hollande sous le titre de *Bibliothéque raisonnée des ouvrages des Sçavans de l'Europe*. La lettre du pere Vaniere, à M. Caulet, Président à Mortier du Parlement de

Pag. 368.

Toulouse, est écrite en vers Latins; & on la voit ici avec une élégante imitation en prose Françoise, mêlée de vers, du feu pere Brumoy, Jésuite, à qui M. Titon a si justement donné place depuis peu dans le dernier supplément à son ouvrage, publié au commencement de l'année 1744.

Le pere Brumoy, entr'autres éloges qu'il fait de l'entreprise de M. du Tillet, dit: » Sur ce Parnasse chaque » Poëte célébre a son rang, à proportion du genre de poësie où il a excellé. On y comprend les Musiciens, » qui sont de véritables Poëtes. Tout » y est grand, tout y est judicieux: » mais l'élégance & la beauté de ce » monument sont encore moins à priser » que la belle description qu'en a faite » M. Titon du Tillet. Plus ingénieux » encore que prodigue pour la gloire » des lettres, il ne s'est pas contenté » de la consacrer sur le bronze, il l'a » tracée dans ses écrits. Ce que les figures montrent aux yeux, il l'a fait » entendre à l'esprit d'une maniere plus » durable & plus universelle. Les monumens sont bornés & périssables; » les bons livres les étendent & les » perpétuent. » Les autres Poëtes dont

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

on rapporte les piéces après celle du pere Brumoy, ſont encore autant de voix qui parlent en faveur de M. du Tillet & de ſon ouvrage: je ne vous en citerai aucune.

Les livres qui lui ont ſervi de mémoires pour compoſer l'hiſtoire des Poëtes dont il fait mention, ſont, outre ceux dont je vous ai déja parlé, les Bibliothéques de la Croix du Maine & de du Verdier de Vauprivas, la Bibliothéque Françoiſe de Sorel, les jugemens des Sçavans de M. Baillet, & quelques autres. Ce ſont en effet des livres à conſulter quand on veut connoître tout ce qui a été écrit ſur l'hiſtoire de notre poëſie & de nos Poëtes. On peut y joindre les *Mémoires* du Pere Niceron *pour ſervir à l'hiſtoire des hommes illuſtres dans la République des Lettres*, entre leſquels l'Auteur a mis pluſieurs de nos Poëtes, une grande partie du quatriéme Diſcours de M. Titon dans ſon livre intitulé, *Eſſais ſur les honneurs & ſur les monumens accordés aux illuſtres Sçavans, pendant la ſuite des ſiécles*; les trente premieres pages de la ſeconde partie des *Eſſais* de M. Juvenel de Carlancas *ſur l'hiſtoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts*,

imprimés au commencement de 1744. *L'introduction à la Bibliothéque poëtique, contenant en abrégé l'origine & l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, & celle des Poëtes François avant Clément Marot*, que j'ai faite en 1744, & qui a été imprimée l'année ſuivante, à la tête du tom. I. de la *Bibliothéque Poëtique* de M. *Le Fort de la Moriniere*; & peut-être quelques autres écrits qui ne me ſont pas connus, ou dont je ne me rappelle pas le ſouvenir. Mais la voie la plus ſûre, à mon avis, pour ſe mettre bien au fait de l'hiſtoire de notre poëſie & de nos Poëtes, ce ſeroit de lire les écrits mêmes de ceux-ci. Outre que l'on apprend, dans un grand nombre, les faits les plus importans qui les concernent, il n'y a point de meilleures ſources pour acquérir la connoiſſance de leur goût, de leur génie, de leur caractere. C'eſt la méthode que j'ai deſſein de ſuivre dans le compte que je me prépare à vous rendre de nos Poëtes dont les ouvrages ſont imprimés. Mais avant d'entrer dans cette carriere, j'ai encore à vous parler des écrits concernant l'hiſtoire de notre Théâtre qui fait une grande partie de celle de l'hiſtoire de notre poëſie.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Je ne mets point au nombre de ces écrits celui que l'Abbé de Pure donna en 1668. sous le titre d'*Idée des Spectacles anciens & nouveaux*. Ce qui s'y trouve d'historique touchant nos Spectacles mérite à peine d'être remarqué. L'Auteur, prolixe, quoique superficiel, sur ce qui regarde les Spectacles anciens, ne dit presque rien des nôtres. J'en excepte le *Balet* sur lequel il s'étend beaucoup. Il recherche l'étymologie de ce nom & ce qui constitue l'essence du Balet & de chacune de ses parties: c'est un écrit de préceptes, peut-être utiles pour la composition de ces sortes de piéces & l'ordonnance de cette espéce de Spectacle; mais l'historique en est banni.

Cette partie regne davantage dans un petit ouvrage peu connu, & que l'on dit rare, imprimé à Lyon en 1674. in-12. L'Auteur ne se nomme point: on sçait que c'est Samuel Chappuzeau, connu par plusieurs piéces de théâtre, & par d'autres ouvrages. Tout ce qu'il dit de lui dans celui dont je vous parle, c'est qu'il *n'étoit ni Poëte* (quoiqu'il ait souvent écrit en vers,) *ni Comédien*; qu'il a été lié avec Montfleuri & Floridor, fameux Comédiens; qu'en

1638. il étoit à Saumur ; qu'il a visité depuis toutes les Cours de l'Empire, & la Hollande ; enfin qu'il a fait plusieurs séjours à Paris où il fait entendre qu'il étoit en 1673. Le titre de son Livre est *le Théâtre François*. Zélé partisan des spectacles, il s'en déclare l'apologiste, & le vengeur contre ceux qui ont de bonnes raisons pour le condamner, & peu s'en faut qu'il ne leur fasse un crime des plus graves de leur soumission aux décisions de l'Eglise sur ce point. Ce n'est pas par cet endroit que cet écrit mérite quelque attention. Des trois livres dont son ouvrage est composé, il auroit pû en retrancher le premier où il ne fait rien en faveur des spectacles qui n'ait été cent fois réfuté. Dès l'entrée du second livre, il annonce qu'il va parler des *Auteurs qui ont soutenu le Théâtre depuis qu'il est dans son lustre*, mais il n'en donne que les noms, & les titres des piéces comiques ou tragiques qu'ils ont composées. Il ne porte aucun jugement sur ces piéces, il n'apprétie point le mérite des Auteurs ; mais il donne à ceux-ci des avis, tant sur ce qui est nécessaire pour réussir dans la composition de

leurs piéces, que sur la maniere dont ils doivent se conduire avec les Comédiens à qui ils les présentent pour être acceptées. Il voudroit qu'aucune tragédie ou comédie ne fût admise que sur la décision de quelqu'un des membres de l'Académie Françoise, & il en prend occasion de faire un long panégyrique de cette illustre Compagnie, & de lui présenter lui-même *ses très-humbles respects*; ce qu'il fait, non-seulement en prose, mais aussi en vers, qui prouvent qu'en effet *il n'étoit pas Poëte*. Les Auteurs qu'il nomme, & dont il rapporte les titres des piéces, sont Boursault, Boyer, les deux Corneilles, Gilbert, Montfleuri, Quinault, Racine, & un autre qu'il ne désigne que par ces deux lettres D. V. C'est le sieur Donneau de Vizé. Il y joint deux autres liste des noms & des piéces, l'une de Sieurs d'Aubignac, Benserade, l Clerc, la Clériere, Mairet, Desmarets, de Montauban, Salbret, & d Mademoiselle Desjardins; l'autre d quelques Auteurs qui ne vivoien plus.

Le troisiéme & le dernier livre trait *de la conduite des Comédiens*: c'est-à-dire

dire, de la maniere dont ils agiſſent dans leur domeſtique, dans la ſociété civile, entr'eux-mêmes, & avec les Auteurs. C'eſt une apologie en forme de leurs mœurs, de leurs talens, de leur profeſſion & de la maniere dont ils exercent celle-ci. Et quand l'Auteur ne répéteroit pas, comme il le fait pluſieurs fois, qu'il étoit ami des Acteurs & des Actrices, tout ce qu'il dit en leur faveur ſeroit plus que ſuffiſant pour en convaincre. C'eſt le ſeul écrit de ce genre que j'aie trouvé juſqu'à préſent. Cette apologie eſt entremêlée de pluſieurs liſtes; la premiere *des Acteurs & Actrices qui compoſoient en* 1673. *la Troupe Royale, par ordre d'ancienneté;* avec le catalogue des piéces des ſieurs Hauteroche, Poiſſon, Brécourt, Champmêlé, la Toriliere, de Villiers, de Montfleuri: la ſeconde, *des Acteurs & des Actrices de la Troupe du Roi*, avec les titres des piéces de Roſimont, Chevalier, Dorimont; & les noms des Acteurs & des Actrices qui ne vivoient plus en 1673. La troiſiéme liſte eſt des noms des Acteurs & des Actrices de la troupe du Duc de Savoye; la quatriéme, de la troupe des Ducs de Brunſwic & de Lune-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

bourg ; & la cinquiéme, de la troupe de l'Electeur de Baviere. Notre Auteur rapporte en peu de mots l'origine de ces troupes & l'hiſtoire de leur établiſſement, mais principalement des troupes qui ſe ſont formées à Paris, de leur union, de leur durée, de leur ſéparation, & de l'état où elles étoient en 1673. Il donne le précis de quelques Déclarations du feu Roi concernant ces établiſſemens ; & entre enſuite dans le détail des Officiers des Théâtres de Paris, & de leurs fonctions. Il parle en particulier de l'*Orateur*, c'eſt-à-dire, de celui des Acteurs dont les principales fonctions étoient alors » de faire la » harangue & de compoſer l'affiche. » Le diſcours qu'il vient faire, dit-» on, à l'iſſue de la Comédie, a pour » but de captiver la bienveillance de » l'aſſemblée. Il lui rend graces de » ſon attention favorable, il lui an-» nonce la piéce qui doit ſuivre celle » qu'on vient de repréſenter, & l'in-» vite à la venir voir, &c. » Dans une lettre particuliere qui termine l'ouvrage, l'anonyme donne une liſte de quelques-uns de ces Orateurs, & en fait l'éloge. Ceux qu'il nomme en

particulier ſont Belleroſe, Mondory, Dorgemont, Floridor, la Roque & Moliere. Il loue beaucoup la Roque, qu'il paroît avoir connu : pour Moliere, il ſuffiſoit de le nommer.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Vous voyez par l'idée que je viens de vous donner de ce livre, qu'il n'y eſt pas queſtion de l'hiſtoire de notre ancien Théâtre, & que ce qu'il y a d'hiſtorique ſur le moderne, ſe réduit à peu de choſe. Ce que ce petit ouvrage ne vous offre point, vous le trouverez dans l'*Hiſtoire du Théâtre François juſqu'à* Pierre *Corneille* écrite par M. de Fontenelle avec cette élégance & cette délicateſſe de ſtyle qui ſe font ſentir dans tout ce qui eſt ſorti de ſa plume.

Ce petit ouvrage n'eſt pas nouveau pour la compoſition. On en avoit des copies pluſieurs années avant qu'il parût dans la derniere édition des ouvrages de l'Auteur, publiée en 1742. M. de Fontenelle lui donne une date fort antérieure, puiſqu'il diſoit en 1742. qu'il y avoit près de cinquante ans que cet ouvrage étoit achevé : il ajoute qu'il n'avoit nul empreſſement de le donner au public, ſçachant qu'il n'avoit pas fait aſſez de recherches ſur

Préface des œuvres de Fonten.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

l'hiſtoire du Théâtre François; & en effet il eſt aiſé de voir que ce n'eſt qu'un eſſai d'hiſtoire; mais on le lit avec plus de ſatisfaction & de plaiſir qu'on ne liroit peut-être de gros volumes où il pourroit y avoir plus de recherches, mais qui ſeroient dépouillées des agrémens dont cet eſſai eſt revêtu. L'érudition n'y eſt pas prodiguée, mais il y en a aſſez pour donner au commun des lecteurs une idée de notre ancien Théâtre; les extraits des piéces y ſont courts, mais les endroits ſont bien choiſis & ſuffiſent pour faire connoître le goût qui regnoit dans ces piéces, & la bizarrerie, le ridicule & l'ignorance des ſiécles où elles ont été enfantées; les réflexions ſont en petit nombre, mais toutes judicieuſes: elles éclairent & n'ennuient point. Je voudrois pouvoir vous donner dans le même goût l'hiſtoire de nos Poëtes que vous attendez de moi: mais qui peut approcher des talens d'un Fontenelle! C'eſt beaucoup de ne pas trop demeurer au-deſſous.

Ce reſpectable Ecrivain coule avec rapidité ſur les premiers tems, ou ſi vous voulez, ſur l'enfance de notre

poëſie ; il ne fait preſque qu'effleurer l'hiſtoire des *Troubadours*, & d'un ſeul trait il peint le ſiécle où la multitude de ces Poëtes a paru. Mais ſa peinture eſt vive, on en eſt frappé : ſes traits hiſtoriques ſe retiennent, ils font dans la mémoire l'impreſſion qu'ils doivent faire pour ne plus s'effacer. L'hiſtoire du Théâtre François vient après ces premieres ébauches de l'hiſtoire de la poëſie Provençale : l'Auteur la commence au quinziéme ſiécle, & en fixe la premiere époque à ces piéces moitié pieuſes, moitié burleſques connues ſous le nom de *Myſteres*. M. de Fontenelle préſente une idée des principales piéces que l'ignorance de nos peres & le goût de leur ſiécle ont honorées d'un titre ſi reſpectable. Mais je prendrai la liberté de dire qu'il s'eſt trompé en attribuant la *Comédie de la Paſſion* au bienheureux Jean Michel Evêque d'Angers ; il y a déja longtems que ce S. Prélat n'eſt plus même ſoupçonné d'avoir perdu du tems à la compoſition de pareilles productions.

Après une légere idée de nos anciennes Comédies Françoiſes tirées de l'Ecriture-Sainte & de la Vie des Saints, & un extrait aſſez long de la farce de

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Pathelin, laquelle, à en juger par le langage, doit être à peu près du tems de Louis XII. M. de Fontenelle passe au regne de François premier. » Avant » ce Prince, la tragédie, & pour mieux » dire, toute la constitution du Théâ- » tre dans la comédie même, avoit été » entiérement inconnue. Mais sous le » regne de François premier les Grecs » & les Latins sortirent, pour ainsi » dire, de leurs tombeaux, & revin- » rent nous donner des leçons. L'i- » gnorance commença à se dissiper, le » goût des belles Lettres se répandit, » la face des choses d'esprit se renou- » vella, tous les arts, toutes les scien- » ces se ranimerent. » La Comédie & la Tragédie ensuite prirent aussi une nouvelle forme.

A cette occasion, M. de Fontenelle donne une idée de deux piéces de Jodelle, sa Cléopâtre, tragédie, & sa comédie d'Eugene. Les Poëtes qu'il nomme ensuite, & dont il fait connoître le goût en peu de mots, sont Jean-Antoine de Baïf, Jean de la Péruse, Robert Garnier, Alexandre Hardy, Parisien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Théâtre, Mairet, & enfin Pierre

Corneille dont la *Vie* ſuit cet abrégé de l'hiſtoire du Théâtre François, comme cette vie eſt elle-même ſuivie de *Réflexions ſur la Poëtique*, qui paroiſſent avoir preſque toutes été faites à l'occaſion des piéces de Pierre Corneille ; auſſi ne roulent-elles guéres que ſur la poëſie Dramatique. Il y a dans ces *Réflexions*, des vûes qui ſont nouvelles, qui ne s'accordent pas même avec toutes celles qu'ont eues ceux qui ont écrit ſur le même ſujet dans le ſiécle dernier & dans le nôtre. C'eſt aux Maîtres de l'art à décider de leur valeur ; je ne prétends que vous les indiquer.

On peut joindre à la lecture de l'hiſtoire de notre Théâtre par M. de Fontenelle, un autre abrégé hiſtorique ſur le même ſujet, qui fait partie des Réflexions de M. Titon du Tillet ſur la Poëſie & la Muſique, à la ſuite de ſon Parnaſſe François in-folio. Cet abrégé eſt fort ſuccint, mais on ne laiſſe pas de le lire avec quelque ſatisfaction.

Il y a quelques années que Meſſieurs Parfait, freres, réunis par le même goût & par les mêmes études, entreprirent une hiſtoire de notre

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Théâtre suivie & détaillée, en un mot, aussi complette que l'on pouvoit la desirer. Ils en formerent le plan; & dès que leur dessein fut connu, on s'empressa de leur fournir les ouvrages qui leur devenoient nécessaires pour commencer du moins à exécuter leur entreprise. Ils lurent avec application nos piéces de Théâtre les plus anciennes, & amasserent en peu de tems assez de matériaux pour mettre le public en état de jouir d'une partie de leur travail. Le premier volume de leur histoire de notre Théâtre fut imprimé en 1734. & le second en 1735. C'est tout ce qui en a paru jusqu'en 1745. que Messieurs Parfait ont repris leur ouvrage.

Le premier volume contient certainement la partie la plus épineuse, la plus stérile & la plus rebutante de toute l'entreprise. Il s'agit d'y défricher une matiere fort négligée jusques-là, & sur laquelle les monumens historiques ne fourniſſent que très-peu d'éclairciſſemens. Telle est l'origine du Théâtre François en 1402. & son histoire jusqu'au commencement du dix-septiéme siécle. On ne trouve

Journal des Sçavans, Février 1735.

dans cet espace de tems, que l'établissement de trois sociétés Dramatiques, qui laissent entr'elles de fort grands vuides. La premiere est celle des Confreres de la Passion, qui firent leurs représentations à Paris. A celles-là succéderent les jeux des *Clercs de la Bazoche*, & à ces derniers, les piéces des *Enfans sans souci*, dont le chef se nommoit le Prince des *Sots* ou de la *Sotise*. S'il regne beaucoup d'obscurité dans tout ce qui concerne l'histoire de ces trois sociétés, on ne voit pas beaucoup plus clair dans ce qui regarde l'érection des deux Théâtres, celui de l'Hôtel de Flandre, & celui de l'Hôtel de Bourgogne. On n'en sçait pas davantage sur l'historique des Poëtes & des Acteurs; les divers poëmes Dramatiques antérieurs au regne d'Henri II. sont presque tous sans nom d'Auteur, ou tout au plus n'en présentent qu'un très-petit nombre, qu'aucunes circonstances n'accompagnent.

Messieurs Parfait font sentir ces difficultés, non pour relever le prix de leur travail, mais afin qu'on ne leur reproche pas de n'avoir point suffisamment débrouillé un cahos où ils

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

ont jetté le plus de lumiere qu'ils ont pû. Ils commencent leur ouvrage par l'origine des Spectacles en France, qu'ils font remonter jnſqu'au regne de Charlemagne. En partant de cette époque & en ſuivant l'ordre des tems, ils rencontrent d'abord les célébres *Troubadours*, qu'ils regardent non-ſeulement comme les premiers Poëtes qu'on ait vus en Europe, mais encore comme les véritables reſtaurateurs du poëme Dramatique. Ils entrent ſur cela dans un détail qui paroît les avoir ſatisfaits, & qu'ils regardent comme tellement exact, qu'ils *doutent qu'on puiſſe traiter après eux le même ſujet ſans les copier.* Si l'hiſtoire de ces mêmes Troubadours entrepriſe par Meſſieurs de la Curne de Sainte-Palaye, & de Foncemagne, l'un & l'autre de l'Académie des belles Lettres, eſt miſe quelque jour entre les mains du Public, Meſſieurs Parfait verront leur doute éclipſé, & ils connoîtront que ſans les copier, on peut donner des Troubadours une hiſtoire plus exacte, plus circonſtanciée & beaucoup plus complette.

De ces Troubadours, nos deux Hiſtoriens paſſent aux Cantiques ſpirituels chantés par les Pélerins au retour de

Jérusalem, de saint Jacques, de sainte Reine, & du Mont saint Michel, & qui donnerent à quelques gens l'idée de former une société pour représenter une espéce de poëme en dialogue, sous le titre de *Mystere de la Passion*, ce qui fut autorisé par des Lettres patentes de Charles VI. Ces *Confreres de la Passion* (c'est le titre qu'ils prenoient) dresserent leur premier théâtre dans l'Hôpital de la Trinité à Paris, où pendant un certain tems ils donnerent en spectacle différens Mysteres. Ils furent ensuite obligés de se transporter à l'Hôtel de Flandre, puis à celui de Bourgogne qu'ils acheterent. Ensuite pour obéir à un ordre du Parlement qui leur défendoit de représenter à l'avenir aucun sujet tiré de l'Ecriture-Sainte, ils louerent cet Hôtel à une troupe de Comédiens qui se forma à cette occasion.

Après ce détail nos Auteurs viennent aux piéces de ces premiers théâtres, & ils en donnent des extraits circonstanciés & accompagnés de notes, dans la vûe d'épargner à ceux qui auroient quelque goût pour cette matiere, l'ennui inséparable de la lecture des originaux; de nous faire connoître plus

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

particuliérement les Auteurs & les Acteurs de ces poëmes, & de nous instruire de plusieurs faits qui sont liés à l'histoire dont il s'agit. Ces piéces étoient les Mysteres de la Conception, Passion & Résurrection de notre Seigneur Jesus-Christ, dont les représentations rempliſſoient ſix journées, & dont les extraits occupent la plus grande partie du premier volume dont je parle.

On a suivi la même méthode dans le second volume, quoiqu'elle ait été blâmée par plusieurs personnes qui en ont fait connoître leur mécontentement, entr'autres dans une lettre insérée dans le Mercure de France du mois de Janvier 1735. L'anonyme qui l'a composée, en relevant deux ou trois fautes, qui peut-être ont échappé dans l'explication d'un grand nombre de vieux mots, s'est emporté si loin au-delà des bornes d'une sage critique, qu'il semble avoir eu plus d'envie d'insulter que d'instruire. Nos Auteurs en ont pris occasion de justifier de nouveau leur méthode dans la préface de leur second volume, & sans s'en écarter, ils continuent dans ce volume à donner des extraits détaillés des piéces dont ils y font mention.

La premiere est le Mystere de sainte Barbe, divisé en cinq journées: ils l'ont préféré, disent-ils, à beaucoup d'autres, par la singularité de la versification, la simplicité des caracteres, & les jeux de théâtre. Ensuite paroît l'histoire de la Bazoche, assez peu connue jusqu'ici, & que nos Auteurs pretendent avoir entiérement éclaircie jusqu'à l'Arrêt du Parlement du onziéme Mars 1545. qui refusa aux Bazochiens la permission de représenter leurs jeux. Cette histoire est suivie d'une *Moralité* & d'une *Farce*, deux genres de piéces inventées par les Bazochiens. La vie singuliere & retirée des *Enfans sans souci*, n'ayant pas permis à Messieurs Parfait de contenter sur ce sujet la curiosité du lecteur, autant qu'ils l'auroient souhaité, ils ont du moins rapporté tout ce qu'ils en ont pû découvrir. La *Sotise* qui finit cet article, est disent-ils, d'un comique si noble & si fin, qu'ils ne craignent pas d'assûrer, que plus on la lira, plus on y découvrira de beautés. C'est sans contredit, » ajoutent-ils, la piéce la mieux con» duite de toutes celles qui précéderent le regne de Henri II. le plan en est neuf, l'exposition simple, le nœud

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

» bien formé, & le dénouement tiré » du fond du sujet. En un mot, c'est » le chef-d'œuvre & le modéle des » piéces de ce genre. A la vérité les » vices y sont repris un peu vive- » ment, mais c'est le style du tems. » Il y en a qui ont attribué cette piéce à *Gringore* : nos Auteurs pensent différemment. « Ce n'est pas, disent- » ils, sçavoir distinguer l'or d'avec » le plomb. Autant Gringore avoit » l'imagination pesante & grossiere, » autant l'autre l'avoit légere & fi- » ne. »

Ce qui sert encore beaucoup dans ce second volume à l'histoire de notre poësie, c'est une notice des Poëtes François qui ont composé dans le genre Dramatique depuis environ 1430. jusqu'en 1548. & celle des Acteurs qui ont brillé sur les Théâtres de ce tems-là. Ces Poëtes sont au nombre de vingt-deux, Arnoul & Simon *Gréban*, freres, en 1440. Jacques *Milet*, en 1450. Jean *du Prier* ou *le Prieur*, en 1460. Jean *Michel*, en 1470. Jean *Molinet* ou *Moulinet*, en 1474. Eloy d'*Amernal*, en 1500. Simon *Bougoüin*, en 1508. Pierre *Gringore*, dit Vaudemont, en 1510. Jean *du Pont-*

Alais ou *du Pont-Alletz*, en 1510. Pierre *Cuevret* ou *Curet*, en 1510. Nicole *de la Cheſnaye*, en 1511. N. *Chevalet*, en 1520. Claude *d'Oleſon*, en 1520. ou 1521. Guillaume *Taſſerie* vers le même tems; Barthelemi *Aneau*, en 1524. Jean *Parmentier*, en 1530. Jean *d'Abundance*, en 1540. Jean *Gallery* ou *Guallery*, en 1540. Antoine *Foreſtier*, en 1540. Louïs *Chocquet*, en 1540. Marguerite de Valois, ſœur de François premier, en 1549.

Meſſieurs Parfait rapportent ce qu'ils ont pû trouver touchant la patrie de ces Poëtes, le tems où ils ont vécu, les emplois qu'ils ont eus, les piéces qui leur ſont attribuées. Ils ne ſont point tombés dans l'erreur de ceux qui donnent à Jean Michel, Evêque d'Angers, le Myſtere de la Paſſion, confondant ainſi ce ſaint Prélat avec Jean Michel né à Angers, qui fut premier Médecin du Roi Charles VIII. & Conſeiller au Parlement de Paris, & qui mourut à Quiers en Piémont le vingt-deuxiéme Août 1493. près de cinquante ans après l'Evêque d'Angers qui portoit le même nom; mais qui étoit de Beauvais, & qui ne fut jamais Médecin. Cette diſtinction

des deux Michels est fort bien éclaircie par nos Auteurs.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Quant aux Acteurs qui ont brillé sur les Théâtres du tems dont ils parlent, ils n'en nomment que quatre, Clément *Marot* qui dans sa jeunesse fut lié quelque tems avec les *Enfans sans souci*, & a joué dans leurs piéces ; Jean *de Serres*, qui mourut sous le regne de François premier, & dont on trouve l'Epitaphe parmi les autres poësies de Marot ; le Comte *de Salles*, dont on ignore le véritable nom, qui mourut aussi sous François premier, & dont on trouve pareillement l'Epitaphe, en forme de Ballade, dans les poësies attribuées à Clément Marot ; & enfin Jacques *Mernable*, qui n'est connu que par son Epitaphe de la composition du fameux Ronfard.

Après ces détails, les deux Historiens de notre Théâtre donnent un *Catalogue chronologique*, & des extraits fort courts pour l'ordinaire, mais quelquefois aussi fort étendus, *des Mysteres depuis leur origine jusqu'en* 1548. *qu'ils furent imprimés.* Ce catalogue, accompagné de notes curieuses, remplit la moitié du second volume de

l'ouvrage de nos Auteurs. Les *Myſteres* mentionnés ſont : Myſtere de la Paſſion, en 1380. Myſtere de Griſelidis, en 1395. Myſtere de la Réſurrection, en 1400. Myſtére de la Conception, en 1404. Myſtere du vieux Teſtament, en 1406. Myſtere de ſainte Catherine, en 1434. Myſtere de la vengeance, en 1437. Myſtere de la ſainte Hoſtie, en 1444. Myſtere des Actes des Apôtres, en 1450. la deſtruction de Troyes, en 1459. Myſtere du Trépaſſement Notre-Dame, en 1468. Myſtere du Roi advenir, dont on ne dit point la date ; le Myſtere de l'Incarnation & Nativité de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, en 1474. Myſtere de la Réſurrection en 1475. Myſtere de Job, en 1478. Myſtere de la France, en 1480. Myſtere de ſainte Barbe, en 1480. Myſtere de ſaint Denys, la même année 1480. Myſtere de ſaint Dominique, en 1500. Myſtere du Chevalier qui donna ſa femme au Diable, à dix perſonnages, en 1505. Myſtere de l'Aſſomption, en 1518. Myſtere de ſainte Marguerite, en 1518. Myſtere de Notre-Dame du Puy, la même année 1518. Le Triomphe des Normands, en 1518. Myſtere de Jo-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

vinien, en 1518. Myſtere de S. Pierre & S. Paul, en 1520.

Voilà où ſe termine ce catalogue dans les deux premiers volumes. La ſuite n'a paru que long-tems après en 1745 ; mais depuis elle n'a plus été interrompue ; & nous avons aujourd'hui quinze volumes de cette hiſtoire de notre Théâtre François. Le quinziéme volume finit en 1721. & l'on en eſpere la ſuite juſqu'aujourd'hui, malgré la perte de François *Parfait*, l'aîné des deux freres, mort à Paris le 25 Octobre 1753. âgé de 55 ans, 5 mois & environ 15 jours.

Dès 1727. Meſſieurs Parfait avoient fait imprimer une liſte des Poëtes qui vivoient alors, ſurtout de ceux qui avoient compoſé pour le Théâtre, avec les titres de leurs piéces imprimées & manuſcrites. Ce petit ouvrage parut ſous le titre d'*Almanach du Parnaſſe*, & on le réimprima la même année en Hollande dans le tome neuviéme du Journal intitulé, *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire littéraire de la France*. Cette nouvelle édition eſt un peu augmentée, & l'éditeur y a joint des jugemens plus ſatyriques ſouvent que critiques ſur quelques-uns des Poëtes dont les

noms ſont dans cet *Almanach*.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

C'eſt, dit-on, celui-ci qui a fait naître l'idée de l'*Almanach des Dames ſçavantes* qui parut vers 1734. mais avec tant de fautes dans les faits & dans la diction, qu'il ne put ſervir que de canevas à celui qui publia en 1735. l'*Almanach des Dames ſçavantes Françoiſes* anciennes & modernes, où l'on fait connoître particuliérement celles qui ſe ſont diſtinguées dans notre poëſie. Quoique ces petits ouvrages ſoient peu de choſe en eux-mêmes, les perſonnes curieuſes ne les négligent point : l'Almanach des Dames ſçavantes Françoiſes eſt d'ailleurs aſſez bien fait, & on peut le lire avec utilité. Au commencement de l'année 1744. un anonyme a donné un troiſiéme Almanach, ſous le titre d'*Almanach des Théâtres*, dans lequel il fait connoître en peu de mots l'origine du *Théâtre François*, du *Théâtre Italien*, de l'*Opera ou de l'Académie Royale de Muſique*, du *Théâtre de la Foire, ou de l'Opéra Comique ;* & enfin du *Concert ſpirituel;* avec une liſte des noms des Acteurs & Actrices qui repréſentent actuellement ſur ces Théâtres. L'Auteur dit que ſi cet eſſai eſt goûté de ceux à qui ce genre de connoiſ-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

sances peut plaire, » à l'origine des » Théâtres, il joindra leurs progrès & » leurs révolutions, marquées par le » caractere des Auteurs qui ont tra- » vaillé en ce genre, & par celui des » principaux Acteurs qui se sont signa- » lés dans les troupes. » Je crois qu'on attendra patiemment le fruit de son travail. La *Bibliothéque des Théâtres* imprimée en 1733. in-8°. & les *Recherches* de M. de Beauchamps sur le même sujet ont de quoi amuser, en attendant, ceux qui trouvent quelque satisfaction dans la lecture de ces sortes de livres.

La *Bibliothéque des Théâtres* qui parut en 1733. in-8°. n'offre plus d'avantages, que parce qu'il y a plus de détail. On dit dans le Journal des Sçavans du mois de Février 1735. que cette *Bibliothéque des Théâtres* n'étoit qu'une ébauche de l'histoire du Théâtre de MM. Parfait, dont je vous ai parlé. Ce n'est pourtant ni le même plan, ni la même méthode. La *Bibliothéque* n'est qu'un catalogue alphabétique des piéces Dramatiques, Opéra, Parodies & Opéra comiques, où l'on indique le tems des représentations des piéces, & où l'on rapporte en abrégé les circonstances les plus connues sur un

grand nombre de ces piéces, & sur la vie des Auteurs, des Musiciens & des Acteurs. S'il y a quelques anecdotes moins publiques, elles sont assez rares. Il y a d'ailleurs beaucoup d'omissions & de mépriſes, qui ne sont point réparées par les *additions & corrections* qui ont été fournies à l'Auteur, & qui se trouvent à la fin de son livre. L'Auteur de cette Bibliothéque est M. *Maupoint*, Avocat, qui s'est fait connoître par quelques autres ouvrages d'un genre différent.

Le plan que cet Auteur n'a qu'ébauché, a été suivi & rempli par M. Godard de Beauchamps dans ſes *Recherches ſur les Théâtres de France, depuis l'année* 1161. *juſqu'à préſent*, c'est-à-dire juſqu'en 1735. que cet ouvrage a été imprimé à Paris en un volume in-4°. & en trois volumes in-8°. L'Auteur dit que ce n'est point une *hiſtoire du Théâtre*; & il a raiſon s'il entend parler d'une hiſtoire ſuivie & complette. Mais, ainſi que le titre le porte, ce sont des recherches que tout Hiſtorien de notre Théâtre seroit obligé de faire, & qui, telles qu'elles sont, peuvent être utiles à ceux qui aiment ce genre de littérature.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

M. de Beauchamps commence par la vie de ces Poëtes connus sous le nom de Poëtes Provençaux, quoique l'on ait observé depuis que la critique est devenue plus éclairée, que le plus grand nombre de ces Poëtes n'appartenoit pas à la Provence proprement dite. Il convient que ce qu'il en dit, il l'a pris dans Nostradamus, c'est-à-dire, dans les fables que cet Auteur a débitées. Mais cette partie de l'ouvrage de M. de Beauchamps est pleine d'agremens que Nostradamus n'offre point; outre que ces vies sont bien écrites dans l'Historien moderne, il y a jetté de l'enjouement, & répandu divers morceaux de poësie qui montrent communément une Muse élégante & un heureux naturel. Les deux discours qu'il a placés, l'un au-devant des Mysteres & des Moralités, l'autre à la tête du Théâtre François, sont remplis de recherches curieuses, & d'ailleurs convenables au but de ces discours.

Il expose dans le premier ce qui lui a paru de plus vraisemblable sur l'origine de nos Spectacles. Il tâche dans le second, & c'est, pour ainsi dire, tout ce qu'il s'est proposé dans son ouvrage, de faire sentir les différens progrès de

notre Comédie, par rapport aux mœurs & au ſentiment. De-là il paſſe à l'établiſſement de nos Théâtres à Paris ; mais il ne dit rien de l'Hôtel de Flandre, ne ſçachant point ſi l'on doit le regarder comme un Théâtre public. Il donne cependant ſur cela ſes conjectures ; & c'eſt tout ce qu'on peut demander quand on manque de preuves certaines.

Tout ce qui a précédé Jodelle ne pouvant être regardé, ſelon lui, que comme Myſteres, Moralités, ou traduction de piéces anciennes, il n'a pas cru que les Auteurs de ces ſortes d'ouvrages appartinſſent directement à notre Théâtre : cependant il en fait mention ; c'eſt-à-dire, qu'il en rapporte les titres ; qu'il diſtingue ceux qui ont été imprimés de ceux qui ſont demeurés manuſcrits ; qu'il cite quelquefois ce que les Hiſtoriens, ou d'autres monumens nous ont laiſſé d'hiſtorique concernant ces ſortes de piéces. Il s'étend beaucoup ſur Jean Michel, Evêque d'Angers, & ce qu'il en dit eſt curieux ; mais il ne devoit pas adopter l'erreur de ceux qui font ce Prélat Auteur, ou un des Auteurs du Myſtere de la Paſſion, &c. Il s'étend encore plus ſur les *Morali-*

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

tés & les *Sotiſes*, deux genres de Spectacles fort en vogue dans le quinziéme ſiécle, & durant une partie du ſeiziéme ; mais ſans omettre le dénombrement de diverſes piéces qui n'appartiennent à aucun de ces genres, & qui ont précédé le tems de Jodelle.

Ce détail prépare les lecteurs à la naiſſance de notre Comédie, dont M. de Beauchamps fixe l'époque à l'année 1552. & qu'il partage en quatre âges. Le premier commence à Etienne Jodelle, juſqu'à Robert Garnier, c'eſt-à-dire, depuis 1552. juſqu'à 1573. Le ſecond depuis Robert Garnier juſqu'à Alexandre Hardy, c'eſt-à-dire, depuis 1573. juſqu'à 1622. Le troiſiéme depuis Alexandre Hardy juſqu'à Pierre Corneille, où la tragédie du *Cid* de ce grand Poëte, c'eſt-à-dire, depuis 1622. juſqu'à 1637. Enfin le quatriéme depuis Corneille, Auteur du Cid, juſqu'à nos jours, c'eſt-à-dire, depuis 1637. juſqu'aux trois premiers mois de l'année 1735. Dans cette diviſion l'on voit, dit M. Beauchamps, » les différens états de notre Comé- » die ; née ſous Jodelle, ſortant du » berceau ſous Garnier, commençant » à parler ſous Hardy, parvenue ſous Corneille

» Corneille aux graces, aux charmes » de la jeuneſſe, elle a conſervé pen- » dant près d'un ſiécle la force & l'é- » clat où nous la voyons encore au- » jourd'hui. »

La méthode que M. de Beauchamps a ſuivie pour faire connoître ces différens âges du Théâtre François, eſt de rapporter chaque piéce, Comédie, Tragédie, Paſtorale, &c. ſous la date de l'année où chacune a paru, ou à peu près, quand cette date n'a pû être découverte préciſément. Il a eu raiſon de ne point ſe fier pour ce détail aux catalogues des Bibliothéques publiques ou particuliéres, où l'on érige ſouvent en Comédies des Romans ou des nouvelles hiſtoriques, où dans leſquels on donne des titres imaginaires ou défigurés. Le ſeul parti ſûr pour éviter les mépriſes, étoit de conſulter les originaux. M. de Beauchamps aſſûre qu'il l'a fait, & qu'il y a peu de piéces de celles dont il parle, qu'il n'ait vues & examinées. Il faut donc croire que ſur celles-là il eſt exact, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de copier les titres & le dates qu'il voyoit. Mais il faut croire auſſi qu'il n'a ni vu, ni examiné une partie des piéces dont il fait

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

mention, puiſqu'il lui arrive quelquefois de ſe tromper ou ſur le vrai titre, ou ſur la vraie date, ou ſur les noms des Auteurs. Je vous en ai donné pluſieurs exemples en vous parlant des Comédies, Tragédies & Paſtorales traduites ou imitées du Latin, de l'Italien & des autres langues. Mais ces légeres mépriſes ſont très-excuſables, & l'Auteur a raiſon de dire, que *les lumiéres ne ſecondent pas toujours l'attention dans une matiére auſſi ingrate que celle qu'il a traitée.* Je ſouſcris ſans peine à ce qu'il ajoute, qu'on ne hazarderoit jamais de rien donner au public, s'il falloit être sûr que les choſes qu'on lui donne ſont marquées au coin de la perfection: ma propre expérience ne me convainc que trop de la vérité de cette propoſition.

M. de Beauchamps ne porte aucun jugement des piéces dont il parle, & il ſe renferme ſur cela avec ſcrupule dans la ſimple expoſition des ſentimens de ceux qui ſont venus avant lui: encore y a-t'il un très-grand nombre de piéces ſur leſquelles on ne trouve ni apologie ni cenſure, ni éloge, ni critique. Le titre, la date de l'impreſſion, la forme du volume, en un mot ce qui

ne sort point des bornes d'un catalogue ordinaire, voilà souvent tout ce qu'on nous offre. Mais souvent aussi cette sécheresse, qui étoit inévitable, est tempérée par une notice de la vie des Auteurs de ces piéces, plus ou moins abrégée selon que ces Auteurs sont plus ou moins connus, ou que M. de Beauchamps a plus ou moins pû découvrir les anecdotes qui les concernent.

La troisiéme partie de son livre, qui commence par un recueil de Ballets depuis Henri II. est entiérement nouvelle, du moins par l'arrangement & par les faits qu'on y trouve. Le pere Ménestrier, Jesuite, avoit traité cette matiére, mais plutôt pour en donner les regles, que pour en faire l'histoire. Ainsi ses idées sont différentes de celles de M. de Beauchamps. Celui-ci observe que les Ballets n'étoient d'abord que des danses figurées; quelques beaux esprits y joignirent des vers qu'on récitoit à la louange des danseurs; ensuite ces récits furent dialogués, mis en Musique & chantés: bientôt on en fit de vrais Spectacles, dont on prenoit le sujet dans la fable, ou dans nos livres de Chevalerie; les danses qui en fai-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

soient autrefois la partie essentielle, n'en furent plus que les intermédes. Sous le regne de Louis XIV. ils furent portés au dernier degré de magnificence ; habits, théâtres, décorations, machines, tout fut mis en œuvre pour procurer au Roi des plaisirs convenables à ses desirs. C'est donc par une liste historique des Tournois, Carousels, Pas d'armes, Comédies, Mascarades, Mommeries & Ballets, depuis 1548. jusqu'en 1735. que M. de Beauchamps termine ses *Recherches sur les Théâtres de France.* » Je n'avois rien » de nouveau, dit-il, à apprendre sur » les autres Théâtres, je n'en parle que » par supplément, & pour remplir les » obligations de mon titre. » Il s'est cependant assez étendu sur le nouveau Théâtre Italien, parce que ce genre de Comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, lui a paru mériter un peu plus d'attention. Il finit par quelques particularités de la vie de plusieurs de nos Comédiens François ; & le peu qu'il a dit a fait naître à quelques autres Ecrivains le desir de communiquer les recherches qu'ils ont faites sur le même sujet.

Ainsi pour bien connoître cette par-

tie hiſtorique du Théâtre François, il faut lire ce que l'on dit de nos Comédiens anciens & modernes dans pluſieurs Mercures de l'année 1738. dans le tome vingtiéme, nombre 294. du *Pour & Contre* de M. Prevoſt d'Exiles, & à la fin du *Supplément du Parnaſſe François*, que M. Titon du Tillet a publié en 1743. Je vous ai déja fait remarquer que ce dernier a donné dans ſon grand ouvrage, à la ſuite de l'article de Baron, un catalogue de nos Comédiens Auteurs; mais dans ſon ſupplément il s'attache à nous faire connoître un grand nombre de nos *Acteurs & Actrices de la Comédie & de l'Opéra, que la mort a enlevés, ou qui ont quitté le Théâtre:* & quel encens ne leur offre-t'il point! Peu s'en faut qu'il ne faſſe leur apothéoſe. Son amour pour tout ce qui eſt talent ne pouvoit aller plus loin.

Dans ce que M. de Beauchamps dit du Théâtre Italien, il a profité de l'*Hiſtoire* de ce Théâtre, que Louis Riccoboni a publiée en 1727. in-8°. & dont j'ai déja eu occaſion de vous parler, au moins en le citant lorſque je vous ai rendu compte des piéces Italiennes traduites ou imitées en notre

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

langue. Je vous aité cité du même Auteur les *Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe*, imprimées en 1738. in-8°. Mais ce qui y eſt dit du Théâtre François mérite peu d'être cité à part, après les différens ouvrages ſur ce ſujet dont je vous ai entretenu juſqu'à préſent.

De tous ceux-ci, il n'y a que celui de M. de Beauchamps, & la Bibliothéque des Théâtres de M. Maupoint, où l'on ait donné un catalogue des piéces qui ont été repréſentées à l'Académie Royale de Muſique, ou ſur ce qu'on appelle le *Théâtre de l'Opéra*, depuis 1671. juſqu'en 1735. avec les noms des Muſiciens & des Auteurs. Cette liſte eſt plus exacte & plus complette dans M. de Beauchamps ; mais du reſte on ne trouve ni dans l'un, ni dans l'autre ouvrage, l'hiſtorique de l'établiſſement & des progrès de ce Théâtre.

Les Italiens ſont, dit-on, les premiers qui ont fait repréſenter des Opéra. On rapporte, dit M. Dupuy dans une lettre ſur ce ſujet, imprimée dans le tome ſixiéme des *Amuſemens du cœur & de l'eſprit*, que ces Opera commencerent à paroître vers le quinziéme ſié-

cle, ſous les Papes Léon X. & Clément VII. qui aimoient beaucoup la Muſique. » Balthazar Peruzi travailla » par les ordres du Cardinal Bernard » de Bibienne, aux décorations d'une » piéce intitulée *la Calandra*, qui fut » repréſentée en 1516. Selon les uns, » ce fut Octavio Rinnucini, Poëte né » à Florence, qui donna la maniere de » repréſenter en Muſique les Comé- » dies, les Tragédies, & autres ouvra- » ges Dramatiques; &, ſelon les au- » tres, ce fut *Emilio Cavaliéri*, Ro- » main. » Quoi qu'il en ſoit, Jean-Antoine de Baïf, Poëte François dont je vous ai déja parlé, paſſe pour le premier parmi nous qui ait tenté l'accord de notre poëſie avec la Muſique. Mais il ſe trompa dans l'exécution; car, à l'exemple des Grecs & des Latins, il voulut introduire des vers François compoſés de *Dactyles* & de *Spondées*, de *Iambes*, &c. ce qui eſt abſolument contraire au génie de notre langue, & ce qui en effet n'a jamais réuſſi toutes les fois qu'on a voulu l'entreprendre.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Pigan. de la Force, Deſcript. de Paris, t. 2. p. 249.

Baïf s'aſſocia avec Joachim Thibaud de Courville, comme on le lit dans l'hiſtoire de l'Univerſité de Paris qui

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

entre dans un grand détail sur cette *Académie de Musique* qui fut établie dans la maison de Baïf au Fauxbourg Saint Marcel. Charles IX autorisa ces assemblées par des Lettres patentes, & Henri III. les honora quelquefois de sa présence. Sous le regne de ce Prince, il ne se fit ni Ballets, ni Mascarades que sous la direction de Baïf, & de Jacques Mauduit, Greffier des Requêtes, Poëte & Musicien, qui avoit succédé à Thibaud de Courville. Baïf étant mort le dix-neuviéme Septembre de l'an 1589. cette Académie fut transférée chez Mauduit, où elle ne se soutint que très-foiblement. Il chercha à la ranimer par le projet qu'il fit d'une autre Académie, qu'il appella la *Confrairie*, Société, & Académie de Sainte Cécile, mais ce projet n'eut aucune suite.

Depuis ce tems-là jusqu'en 1659. nous ne trouvons pas qu'on ait mis en Musique aucun poëme François: mais cette année-là l'Abbé Perrin, Introducteur des Ambassadeurs auprès de Gaston, Duc d'Orléans, hazarda des paroles Françoises, lesquelles, quoique mauvaises, réussirent quand elles furent mises en Musique par Cambert, habi-

Lettr. de M. Dupuy.

le Organiſte, & Surintendant de la Muſique de la Reine Mere; c'étoit une paſtorale en cinq actes, mais ſans regles, qui fut chantée pour la premiere fois en 1659. à Iſſy, dans la Maiſon de M. de la Haye, & enſuite à Vincennes devant le Roi : ce qui y parut de plus nouveau, fut des concerts de flutes que l'on n'avoit pas encore entendus. En 1660. dans la ſalle des Machines des Thuilleries, que l'on bâtit pour le mariage du Roi, ſur les deſſeins du ſieur Vigarini ou Vigarani, Gentilhomme de Modene, le Cardinal Mazarin fit repréſenter *Ercole Amante*, que l'on traduiſit en vers François, & dont je vous ai parlé parmi les traductions des piéces Italiennes. Cet Opéra étoit précédé d'un prologue, uſage qui depuis a été ſuivi. Enfin le 28. Juin 1669. l'Abbé Perrin & ſes aſſociés obtinrent du Roi des Lettres patentes qui leur permettoient d'établir dans la ville de Paris & dans les autres villes du Royaume, des Académies de Muſique, pour chanter en public des piéces de Théâtre, comme il ſe pratiquoit en Italie, en Allemagne & en Angleterre, pendant l'eſpace de douze années. Les repréſenta-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

tions publiques commencerent par l'Opéra de Pomone au mois de Mars 1671. L'année suivante Jean-Baptiste Lully, né à Florence, que M. le Chevalier de Guise avoit d'abord présenté à Mademoiselle, & qui devint Surintendant de la Musique du Roi, obtint la direction de l'Académie Royale de Musique, en donnant une somme à l'Abbé Perrin.

Ce changement fit retirer Cambert en Angleterre, & Lully après avoir choisi Vigarini pour Machiniste, & Philippe Quinault pour Poëte, fit dresser un théâtre près du Luxembourg, jusqu'à ce que le théâtre du Palais Royal étant venu à vaquer par la mort de Moliere, le Roi l'accorda à l'Académie Royale de Musique. Après la mort de Lully arrivée le vingt-deuxiéme Mars 1687. à l'âge de cinquante-quatre ans, l'Opéra passa à Messieurs Francine & Dumont : ensuite M. Guynet & plusieurs autres l'ont eu. Telle est en abrégé l'histoire de l'établissement de ce Théâtre que M. Riccoboni fait regarder assez clairement comme une école dangereuse, lorsqu'il dit dans son Traité *de la réformation du Théâtre*, que celui-ci ne peut être réfor-

mé. Mais vous connoissez sur cela mes sentimens : ils ne s'accordent point sûrement, ni avec ceux de M. de Morand à qui son zéle pour l'Opera a fait enfanter un *Projet pour le progrès de la poësie Lyrique*, que vous pouvez lire dans le quatriéme tome des *Amusemens du cœur & de l'esprit*, ni avec les *Réflexions d'un Peintre sur l'Opéra*, qui ont paru à la fin de 1743. & dans lesquelles on ne reprend que quelques défauts dont la suppression laisseroit à ce Spectacle tout ce qu'il a de dangereux. Il m'est tombé entre les mains une *Requête servant de Factum* contre Lully *pour Henri Guichard, Intendant général des Bâtimens de son Alteſſe Royale Monsieur*, dans laquelle on rapporte un peu différemment du récit que je viens de faire, l'origine de l'établissement de l'Opéra. Et comme on dit que ce Factum est devenu fort rare, que le sieur Guichard vivoit lors de l'établissement de l'Opéra, & que son récit ne se rapporte pas trop avec ce que j'ai lû dans les écrits que je viens d'abréger, peut-être vous ferai-je plaisir de vous extraire ce qu'on lit sur cela aux pages 3. 4. & 5. du factum qui est un in-4°. de soixante-treize pages.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Le sieur Guichard y dit donc, » que » M. le Marquis de Sourdeac & l'Abbé Perrin ayant introduit en France » les Opéra en Musique, en conséquence du privilége que Sa Majesté » leur en avoit accordé le 18 Juin » 1669. cette nouveauté de divertissement fit qu'au mois d'Octobre 1671. » Monsieur (frere unique du Roi) » commanda audit sieur Guichard de » faire faire un Opéra en Musique, » pour être représenté devant Madame, lorsqu'il la recevroit à Villecotrets après la célébration du mariage » de leurs alteſſes Royales dans la » ville de Châlons. Sur cela Guichard » engagea le sieur de Sablieres, Intendant de la Musique de Monsieur, à » travailler à cet Opéra; mais son Alteſſe Royale ayant changé de pensée, le Roi voulut qu'on le représentât à Versailles, ce qui fut fait suivant l'ordre de Sa Majesté, & par » les soins de Guichard, le troisiéme » Novembre de la même année 1671. »

L'Abbé Perrin, ajoute le Factum, voyant que le Roi avoit témoigné sa satisfaction de cet Opéra, chercha à s'assûrer un privilége en formant une société avec Guichard & le sieur de

Sablieres : le traité fut fait le 15 Décembre ſuivant ; & dans le même tems le Roi ordonna encore à Guichard de prendre le ſoin d'un ſecond Opéra qui fut repréſenté à Saint Germain pendant les mois de Janvier & Février 1672. On prétend que Lully qui n'avoit eu aucune part à ces deux divertiſſemens, en conçut beaucoup de jalouſie & de haine contre le ſieur de Sablieres *qui les avoit compoſés*, & contre Guichard qui en avoit été l'ordonnateur ; que cette haine & cette jalouſie l'engagerent à mettre tout en uſage pour obtenir à ſon profit la révocation du privilége accordé aux deux aſſociés, & qu'il l'obtint par des Lettres patentes du mois de Mars 1672. Les deux aſſociés formerent leur oppoſition à l'enregiſtrement de ces Lettres, & le Marquis de Sourdeac ſe joignit à eux dans cette cauſe. Mais Guichard obligé de ſe tranſporter ailleurs, laiſſa le ſoin de la pourſuite au ſieur de Sablieres ; & à ſon retour ayant trouvé que les Lettres patentes avoient été enregiſtrées, pour être exécutées ſuivant l'Arrêt du 27. Juin 1672. il ne ſongea plus à cette affaire, & Lully a joui paiſiblement de l'Opéra de-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

puis ce tems-là. Guichard obtint un autre privilége, ce fut celui de l'*Académie Royale des Spectacles publics*, ce qui lui fut confirmé par des Lettres patentes du mois d'Août 1674. où il eſt dit entr'autres, » que c'étoit pour rappeller en France ſous la conduite de » Guichard, la grandeur & la magnificence des anciens jeux de Grece & » de Rome. » En conſéquence Guichard fit un traité avec Vigarani à Saint Germain le 18. Février 1675. Mais le procès long & fâcheux que Guichard eut la même année avec Lully, & dont le détail eſt inutile ici, arrêtâ, ſans doute, les ſuites de ce privilége; au moins ignorai-je ce qu'il devint; & je lis dans le Mercure du mois de Janvier 1680. que Guichard étoit mort depuis peu à Madrid en Eſpagne où il étoit allé pour établir l'Opéra, qu'il auroit, ajoute-t'on, deſiré de voir établi partout.

Nous avons encore un autre Spectacle, car l'homme n'eſt que trop ingénieux pour ſatisfaire ſes plaiſirs : on nomme ce Spectacle, *le Théâtre de la Foire*, ou *Opéra Comique* : ce n'eſt qu'un Spectacle de paſſage. C'eſt un Théâtre ambulant qui ouvre réguliérement aux

Alman, des Théâtres, p. 6.

Foires de Saint Germain & de Saint Laurent, & qui depuis longtems eſt en poſſeſſion de repréſenter, mais ſans qu'on ait pû encore définir quelle eſt la nature de ce Spectacle, parce qu'il n'a point de caractere marqué ; à moins qu'on ne diſe que c'eſt un monſtre, tel qu'Horace nous le dépeint au commencement de ſon Art poëtique. Sauval parle de l'origine & des premiers ſuccès, comme des premieres révolutions de ce Spectacle, dans ſes *Antiquités de Paris* ; M. de Beauchamps en dit un mot dans ſes Recherches ſur les Théâtres de France, & renvoye à la préface du *Théâtre de la Foire*, où Meſſieurs le Sage & d'Orneval en marquent l'origine & la nature.

Mais ceux qui veulent connoître cette partie de notre hiſtoire littéraire trouveront de quoi ſe contenter dans les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Spectacles de la Foire*, que MM. Parfait ont publiés en 1743. à Paris, en deux volumes in-12. Ce n'eſt cependant qu'un ſeul Auteur qui parle dans cet ouvrage ; &, ſi on l'en croit, *il a paſſé à ce Spectacle la plus grande partie de ſa vie*, il a connu par lui-même une grande partie de ce qu'il rapporte, il a eu ſur le reſte des Mé-

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

moires exacts, ou qu'il croit tels. Sauval est son premier garant pour ce qui concerne l'origine des Foires de Saint Germain & de Saint Laurent ; il le copie. C'est d'après lui & la Gazette en vers du sieur Loret qu'il parle du fameux *Brioché*, qui fut le premier qui donna à la Foire des Spectacles, dont le succès enhardit à en donner d'autres consistant en Musique, Comédies & Ballets ; & il a cru faire quelque plaisir au public en faisant réimprimer la piéce intitulée, *les forces de l'Amour & de la Magie*, que les Sauteurs & Danseurs de corde représenterent en 1678. Mais l'Auteur passe très-rapidement sur ces premieres ébauches du Théâtre dont il a entrepris de parler ; c'est l'*Introduction* à son livre. Ses Mémoires ne commencent qu'en l'année 1697. Devenu alors exact annaliste du Théâtre de la Foire, il en suit les progrès & les révolutions d'année en année jusqu'en 1742. inclusivement. Il y donne une note de toutes les piéces qui ont été jouées sur les différens Théâtres de la Foire, sans en excepter même celui des Marionnettes. Il en nomme les Auteurs, & souvent il dit quel succès ces piéces ont eu. Il rend compte des

changemens d'Acteurs qui se sont faits dans les différentes troupes, & entre sur chacun de ces Acteurs dans des détails qui peuvent faire plaisir à quelques lecteurs, & qui ne sont pas assez longs pour ennuyer les autres, malgré le sérieux avec lequel il raconte tout ce qu'il dit, la sécheresse même de la plupart de ses récits, & l'extrême simplicité de son style. Il fait connoître pareillement les entrepreneurs de ces Spectacles, & entre dans le détail des démêlés que ces différentes troupes ont eus avec les Comédiens François & Italiens, de même qu'avec le Théâtre Lyrique.

C'est, selon moi, la partie la plus curieuse de son ouvrage; on y trouve un précis des Arrêts du Parlement, du grand Conseil, & du Conseil d'Etat qui ont été rendus sur ces contestations, & ce que les Acteurs forains ont fait pour éluder l'effet de ces Arrêts. Ce détail conduit à un autre où l'on voit le rétablissement des Comédies Pantomimes, des Comédies en monologues, des Pantomimes avec des écriteaux, imaginés pour suppléer à ce que l'action des Acteurs ne pouvoit point faire entendre aux spectateurs;

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

enfin l'accord fait avec le Théâtre Lyrique, qui faisant part à une troupe du privilége exclusif qu'il a de donner des Spectacles mêlés de chants & de danses, fit naître l'*Opéra Comique*, genre de Spectacle inconnu dans l'Antiquité, dont on voit les premieres ébauches dès 1711. mais qui ne prit une forme permanente qu'en 1715.

Ce détail est terminé par deux catalogues: l'un alphabétique des Opéra comiques & autres piéces représentées aux Foires de Saint Germain & de Saint Laurent; l'autre représentant l'ordre chronologique des Foires de S. Germain & de Saint Laurent, avec les noms des Entrepreneurs des principaux Spectacles qui y ont été donnés au public, depuis 1697. jusqu'à la fin de l'année 1742. Dans le premier catalogue, qui est fort ample, on trouve non-seulement les titres des piéces & leurs dates, & si elles ont été imprimées ou non, mais aussi le nom de chaque Auteur; si une piéce est d'un seul Écrivain ou de plusieurs, & souvent un jugement sur ces piéces, exprimé en peu de mots & sans partialité, au moins à ce que l'Auteur assûre.

Si M. Riccoboni ne dit rien de l'O-

péra comique dans ſon projet *de la Réformation des Théâtres*, qu'il a donné en 1743. c'eſt ſans doute, par la même raiſon qui l'a empêché de propoſer la réformation du Théâtre Lyrique, ces ſortes de Spectacles n'en étant pas ſuſceptibles, & parce qu'*en pareille matiere on ne doit point faire les choſes à demi*. A-t'il eſpéré au moins d'être écouté en propoſant ſes vûes pour la réformation des autres Théâtres, & en expoſant les dangers qu'on n'en peut ſéparer en les laiſſant tels qu'ils ſont ? J'ai le la peine à me le perſuader, & le peu d'attention que l'on a paru faire à ſon ouvrage, le mépris même avec lequel l a été traité par des Ecrivains que eur profeſſion auroit dû engager à le ouer, prouvent aſſez qu'on ne veut oint de réforme, & que les écrits ſur ette matiére, quel que ſoit le motif qui es ait dictés, ne font pas beaucoup l'impreſſion ſur la multitude. Quoi qu'il en ſoit, vous ferez bien de lire et ouvrage de Monſieur Riccoboni, qui ayant exercé lui-même la profeſſion le Comédien durant trente-cinq ans, a eu lieu de ſe convaincre que les Théâtres ſur le pied où ils ſont, nuiſent infiniment aux bonnes mœurs, en ſorte

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

Pag. 107.

HISTOIRE DE LA POESIE FRANÇ.

que les réflexions qu'il fait sur ce sujet, ont d'autant plus de force chez lui, qu'une longue expérience l'a mis en état de décider mieux que personne sur ces matieres. Son ouvrage d'ailleurs est écrit avec ordre & avec clarté, d'une maniere sage & judicieuse. Composé de trois parties, il fait voir dans la premiere la nécessité de réformer le Théâtre : dans la seconde, il propose une méthode & des regles pour exécuter cette réforme : il indique dans la troisiéme un petit nombre de piéces qu'on peut conserver, d'autres qu'il faut corriger, & quelques-unes qu'il rejette comme n'étant point susceptibles de correction. Je n'examine point si son projet est lui-même susceptible d'exécution ; si même tel qu'il le propose il s'accorderoit encore exactement avec ce que nous pensons vous & moi sur cette matiére. Lisez vous-même, & jugez : je me hâte de finir pour vous faire converser avec nos Poëtes qui feront la matiére de ce que j'espere vous envoyer au premier jour.

Fin du Tome huitiéme.

BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE.

On a rangé ce Catalogue suivant l'ordre des matiéres qui sont traitées dans cet ouvrage : & afin que l'on trouve sans peine les jugemens que l'on porte des livres dont il y est fait mention, on indique ici les pages où il en est parlé. On a cru aussi devoir inférer dans ce Catalogue quelques écrits concernant les mêmes matiéres, dont on ne dit rien dans l'ouvrage ; mais ces derniers sont en petit nombre.

SIXIÉME PARTIE.

Traductions Françoises des Poëtes Latins Modernes.

LA sacrée poësie & histoire Evangélique de Juvencus, ancien Poëte Chrétien, mise du Latin en vers François, avec sommaires sur chacun chapitre, par *Pierre* TAMISIER, Président en l'Election de Mâconnois, *à*

Lyon, par Benoît Rigaud, 1591. *in*-8°. (*avec des figures en bois ; un grand nombre de vers à la louange de Tamisier, & de sa traduction, & un éloge Latin du même, par Claude* PAULMIER, cousin de l'Auteur, & éditeur de son ouvrage.) *Tome 7, pages 4 & suivantes.*

Divinations sur le Prêtre Juvencus, Poëte Chrétien, (où l'on examine de quelle famille il étoit, s'il est Auteur des huit vers qui se trouvent dans les anciens manuscrits à la tête de l'histoire Evangélique, s'il a fait d'autres ouvrages, si M. Dupin a bien expliqué un des derniers vers de l'histoire Evangélique, enfin si Juvencus a prédit la ruine prochaine de Rome) par Dom *Jean* LIRON, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, *dans la seconde partie de ses Aménités de la critique, à Paris*, 1718, in-12. *t.* 7, *p.* 4 *& suiv.*

Treiziéme livre ajouté à l'Enéïde, par *Mapheus* VEGIUS en vers Latins : traduit plusieurs fois en François, *t.* 7, *p.* 10. *Voyez tome* 5, *chap.* IX. *& le catalogue qui est à la fin du tome* VI.

Les Distiques moraux du très-docte jeune Poëte Espagnol Michel Verin, traduits en vers, & en forme de Quatrains, par *Claude-Odde* DE TRIORS, Dauphinois, *à Lyon, par Loys Cloquemin*, 1577. in-8°. *t.* 7, *p.* 10, 11 *&* 13.

Les mêmes, traduits en prose, avec annotations & remarques, par *Claude* HARDY,

Parisien, *à Paris*, 1614. in-8°. *tome 7. ibid. & pages 13, 14.*

Micropœdie de Jean Parradin, de Louhans (contenant une traduction en vers de cent distiques de Faustus Andrelinus; du poëme de Simon Nanquier, *De lubrico temporis curriculo, de la misère & calamité du tems*, un autre *du Dialogue de la mort & du Pelerin, de Ravisius Textor*: & *le propos vulgaire d'un amoureux & de sa mie*, traduit du Latin de Henri Bebelius, *à Lyon, par Jean de Tournes*, 1546, in-12. *t. 7, p. 14 & suiv.*

Les Distiques de Faustus Andrelinus, traduits en vers par *Etienne* PRIVE', Parisien, 1504. selon Colletet, *tome 7, p. 14, 16.*

Les fantastiques batailles des grands Rois Rodilardus & Croacus, translaté de Latin en François (du poëme Latin d'Elisius Calentius) par *Antoine* MILESIUS, nouvellement imprimé *à Paris, par Alain Lotrian*, 1534. in 16. avec un traité de la nature des Rats, & quelques fables ou apologues, le tout en prose, *t. 7, p. 20 & suiv.*

Les tristes vers de Beroalde (Philippe) sur le jour du Vendredi-Saint, traduits en vers François par *Clément* MAROT; *dans le recueil de ses œuvres souvent imprimées, t. 7, p. 24.*

La même piéce, traduite en vers, par *Claude* DE PONTOUX, *dans ses œuvres, à Lyon*, 1579, in-16. *t. 7, p. 24.*

L'hiſtoire de Tancredus priſe des vers Latins de Philippe Béroalde, traduite en vers François par *Richard* LE BLANC, *à Paris*, 1553, in-16. *tome 7, pages 25, 26.*

L'hiſtoire de Titus & Giſippus, & autres petits œuvres de Béroalde, Latin: (ſçavoir, l'hiſtoire de Tancrédus, Roi de Salerne, contenant les pitoyables amours de Guichard & de la belle Giſmunde, fille dudit Tancrédus: & l'homme prudent,) interprétés en rime Françoiſe, par *François* HABERT, d'Yſſoudun en Berry, *à Paris, de l'Imprimerie de Michel Fézendat & Robert Grandjon*, 1551. in-8°. *t. 7, p. 25, 26.*

Trois déclarations eſquelles l'yvroigne, le putier & le joueur de dez, freres, débatent lequel d'eux trois (comme le plus vicieux) ſera privé de la ſucceſſion de leur pere, ſuivant ſon teſtament Invention Latine de Philippe Béroalde, pourſuivie & amplifiée par le Traducteur, *Calvy* DE LA FONTAINE; avec un Dialogue de Lucian, intitulé *Mercure & Vertu, à Paris, par Vincent Sertenas*, 1556, in-16. *t. 7, p. 27, 30.*

Les mêmes, ſous ce titre: le procès des trois freres, Livre non moins utile que délectable, & contenant mainte bonne érudition, traduit n'a guéres de Thoſcan (du Latin) en vers François, par *Gilbert* DAMALIS, Bourbonnois, *à Lyon, par Maurice Roy & Loys Peſnot*, 1558, in-8°. *tom. 7, pag. 28 & ſuiv.*

Le remede d'Amour compoſé par Æneas

Silvius, autrement dit Pape Pie II. translaté de Latin en François par Maître *Albin* DES AVENELLES, Chanoine de l'Eglise de Soissons : avec aucunes additions de Baptiste Mantuan, *à Paris*, in 4°. *sans date*, impression Gothique, *tome 7, pages 30 & suiv. pag. 45.*

La Parthenice Mariane de Baptiste Mantuan, Poëte Théologue de l'Ordre de Notre-Dame des Carmes, translatée de Latin en (vers) François, par *Jacques* DE MORTIERES, Chapelain de Châlons-sur-Saone, *à Lyon*, 1523. in-4°. *tom. 7, p. 31, 37, 38.*

Les Bucoliques de frere Baptiste Mantuan, nouvellement traduites de Latin en rime Françoise, par *Michel* D'AMBOISE, autrement dit *l'Esclave fortuné*, Ecuyer, Seigneur de Chevillon : lesquelles sont divisées en dix Eglogues, & nouvellement imprimées *à Paris, par Alain Lotrian & Denys Janot*, 1530. in-4°. *Gothique, tom. 7, pag. 30, 38, 39.*

La Complainte de vertu jadis mise en vers Latin par frere Baptiste Mantuan; & convertie par *Michel* D'AMBOISE, dit *l'Esclave fortuné*, en rime Françoise : à très-révérend pere en Dieu Messire Jehan de la Rochefoucault, Evêque de Mende : *dans le recueil dudit d'Amboise*, intitulé : *les cent Epigrammes*, &c. *Ibid.* 1532. in-8°. *Gothique, tom. 7, pag. 41, 42.*

Les Eglogues de frere Baptiste Mantuan, traduites nouvellement de Latin en (vers) François : avec plusieurs autres compositions

Françoiſes, à l'imitation d'aucuns Poëtes Latins, par *Laurent* DE LA GRAVIERE, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuſe, *à Lyon, par Jean Temporal*, 1558, in-8°. *tome* 7, *pages* 42, 43.

Elégie de Jean-Baptiſte Mantuan, contre les Poëtes laſcifs, traduite de Latin en François, par *Nicolas* BONYER, Dijonnois. *Paris, Calvain*, 1562, in-4°. *ibid. p.* 44.

Lamentations aux hommes ſur la mort de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt, priſe du Latin de Sannazar, en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE, *dans ſon Recueil intitulé*, Hymnes Eccléſiaſtiques ſelon le cours de l'année, avec autres Cantiques ſpirituels, *à Paris*, 1576, in-16. *ibid.* 1581, in-16. *tom.* 7, *pag.* 46, 50.

Quelques Epigrammes du même, traduites ou imitées en vers François, par *Scévole* DE SAINTE-MARTHE, *dans ſes premieres œuvres*, &c. *à Paris*, 1571, in-8°. *& dans le recueil in-4°. des ouvrages de MM. de Sainte Marthe*: & par *M. Bernard* DE LA MONNOIE, *dans le Ménagiana, de l'édition de* 1715, *tomes* 2 & 4, *t.* 7, *p.* 49, 50.

Les Couches ſacrées de la Vierge, poëme héroïque de Sannazar, mis en François par *Guillaume* COLLETET, *à Paris, Jean Camuſat*, 1634, in-12. La même traduction, *revue de nouveau, & corrigée ſur le Latin*, par le R. P. P. L. J. (*Philippe* LABBE, Jéſuite,) *à Paris, Gaſpard Méturas*, 1646, in-12. *tom.* 7, *p.* 51 *& ſuiv.* 54.

Imitations de divers endroits du poëme de Palingenius, en vers François, par *Scévole* DE SAINTE-MARTHE, *dans le recueil de ſes* premieres œuvres, *à Paris*, 1571, in-8°. *tome* 7 *pages* 54, 57.

Le Zodiaque poëtique, ou la Philoſophie de la vie humaine, de M. DE RIVIERE, Conſeiller du Roi en ſa Cour de Parlement de Rennes, (en vers François) *à Paris*, *Jean Libert*, 1619, in-8°. *tom.* 7. *pag.* 59 *& ſuiv.*

Le Zodiaque de la vie, ou Préceptes pour diriger la conduite & les mœurs des hommes, traduit du poëme Latin de Marcel Palingene, célébre Poëte de la Stellada, (en proſe) par M. DE LA MONNERIE, *à la Haye*, 1732, in-8°. *tom.* 7, *pag.* 62 *& ſuiv.*

Les divines Poëſies de Marc-Antoine Flaminius, contenant diverſes prieres, méditations, hymnes & actions de graces à Dieu, miſes en (vers) François, avec le Latin répondant l'un à l'autre; avec pluſieurs ſonnets, cantiques & chanſons ſpirituelles pour louer Dieu, à Madame Marguerite, ſœur du Roi très Chrétien Charles IX (par *Anne* DES MARQUETS, Religieuſe de l'Ordre de ſaint Dominique, au Monaſtere de Poiſſy,) *à Paris*, 1569, in-8°. *tom.* 7, *pag.* 66, 67.

Les Baiſers de Jean Second, traduits en vers François par *Fédéric* BLANCHET, Avocat au Parlement de Paris *Cette traduction eſt citée par la Croix du Maine dans ſa Bibliothéque*, *tom.* 7, *pag.* 68.

Epigrammes de Jean Voulté, Poëte Latin, traduites ou imitées en vers François par *Laurent* DE LA GRAVIERE, Secrétaire de M. le Vicomte de Joyeuſe : avec la traduction du même, de cinq Eglogues de Baptiſte Mantuan, &c. *à Lyon*, *Jean Temporal*, 1558, in-8°. *tome 7*, *pages 69*, 70.

Elégie de Salmon Macrin, & autre piéce du même, traduites en vers François, par *Laurent* DE LA GRAVIERE, *dans le recueil cité ci-deſſus*, *tom. 7*, *pag.* 69, 70 *& ſuiv.*

Les Geſtes de François de Valois, Roi de France, par *Etienne* DOLET, traduits en proſe du poëme Latin compoſé par le même, *à Lyon*, 1540, in-4°. *tom. 7*, *pag.* 73 *& ſuiv.*

La Pandore de Janus Olivier, Pere ſpirituel & Evêque d'Agan, nouvellement traduite de Latin en vulgaire François, (en vers) par *Guillaume* MICHEL dit DE TOURS, *à Paris*, *chez Arnoul & Charles les Angeliers*, freres, (*mais imprimée à Lyon*) 1542, in-12. *tom. 7*, *pag.* 74 *& ſuiv.*

La même, traduite en vers François, par *Pierre* BOUCHET, de la Rochelle, *à Poitiers*, 1548, in-8°. *tom. 7*, *pag.* 77.

Livret des Emblêmes de Maître André Alciat, mis en rime Françoiſe, & préſenté à M. l'Amiral de France, par *Jean* LE FEVRE, Secrétaire de M. le Cardinal de Givry, *à Paris*, *chez Chreſtien Wechel*, 1536, in 8°. *Gothique*, *avec figures en bois*, & les vers Latins d'Alciat. (*Cette verſion a été ſouvent*

réimprimée. Le Pere Niceron, article d'Alciat, *au tome 32 de ſes Mémoires, n'a pas connu la premiere édition ; mais il en cite cinq autres, en 1540, 1543, 1550 & 1556. à Paris, & 1555. à Lyon, tome 7, pages 77, 79 & ſuiv.*

Emblêmes d'Alciat, de nouveau tranſlatés en François vers pour vers jouxte les Latins : ordonnés en lieux communs, avec briefves expoſitions, & figures nouvelles appropriées aux derniers Emblêmes, par *Barthelemi* ANEAU, *à Lyon, chez Guillaume Roville*, 1549, in-4°. (It. *ibid.* 1558, in-16. *ſelon le Pere Niceron, au tome 22 de ſes Mémoires, art.* Aneau.) *tom. 7, pag.* 81, 82.

Les mêmes, *à Paris, chez Marnef & Cavelat*, en 1574, in-16. avec les figures du petit *Bernard, ibid. pag.* 85.

Emblemata Andreæ Alciati, J. C. Latino-Gallica les Emblêmes Latins François du Seigneur André Alciat : la vie d'Alciat : la verſion Françoiſe non encore vûe ci-devant, par *Claude* MIGNAULT, *à Paris, J. Richer*, 1587, in-12. (avec figures & la traduction en vers François,) *tom. 7, pag. 84 & ſuiv.*

Le Pegme de Pierre Couſtau, avec les narrations philoſophiques, mis de Latin en François, par *Lanteaume* DE ROMIEU, Gentilhomme d'Arles, *à Lyon, Macé Bonhomme*, 1560, in-8°. avec figures en bois, *tom. 7, pag. 86 & ſuiv.*

La Moroſophie de Guillaume de la Perriere, Toloſain, contenant cent Emblêmes moraux, illuſtrés de cent Tétraſtiques Latins,

réduits en autant de Quatrains François, *à Lyon, Macé Bonhomme*, 1553, in-8°. avec figures en bois, *tome 7, pages 89, 90.*

Cent Fables choisies des anciens Auteurs mises en vers Latins par Gabriel Faërne, de Crémone : traduites en François sur l'édition de Rome de 1564 & sur les suivantes, (par *Louis-Tranquille* DENISE,) *à Paris*, 1699, in-16. *tom. 7, pag. 90 & suiv.*

Traduction des fables de Faërne (en vers François, par *Charles* PERRAULT, de l'Académie Françoise,) *à Paris*, 1699, in-12. *ibid.* 1708, & *à Amsterdam*, 1718, in-8°. *tome 7, pages 94, 95.*

Le jeu des Eschecz, translatés en François (en vers) du Latin de Hieroſme Vida, par *Iouis* DES MAZURES, Tournisien, *à Lyon, Jean de Tournes & Guillaume Gazeau*, 1557, in-4°. *tome 7, pages 99 & suiv.*

Le même Poëme, traduit en vers, par *Vasquin* PHILIEUL, de Carpentras (selon du Verdier) in-4°. *à Paris*, 1559, *imprimé en caracteres François, selon la Croix du Maine, tome 7, pages 99 & suiv.*

Hymnes de Jérôme Vida, à l'honneur de saint Laurent, de saint Jean l'Evangéliste, de la Vierge sainte Marguerite, de l'Eucharistie, du saint Roi David, traduites en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE, *dans son Recueil intitulé, Hymnes Ecclésiastiques selon le cours de l'année, avec autres Cantiques spirituels, à Paris*, 1578, in-16. *ibid.*

1581, in-16. *tome 7, pages* 101, 102.

Traductions de deux Hymnes de George Fabrice, l'une pour le jour de la Circoncision, l'autre sur la Passion & la mort de Jesus-Christ, par le même, *dans le même recueil, tome 7, pages* 103, 104.

Traduction du même, d'une Hymne attribuée a *Louis* VIVE's, pour la fête du Saint Sacrement, *dans le même recueil, tome 7, pag.* 103 *& suiv.*

Traduction du même, de trois Hymnes de *Jacques* MEÏER ou MEJER, 1 pour la fête de la Transfiguration; 2. pour la Visitation de la sainte Vierge; 3. pour la fête de saint Nicolas, Evêque de Myre, *dans le même recueil, tome 7, pages* 104, 105.

Cantique sur la naissance de notre Seigneur Jesus-Christ, pris du Latin de Joachim du Bellay, traduit par le même, *dans le même recueil, ibid.*

Hymne de l'hymenée de l'amour divin & de Psyché, du Latin de Cornel. Gemma, *ibid.*

Discours au Roi, contenant une brefve & salutaire instruction pour bien & heureusement regner, accommodée à ce qui est plus nécessaire aux mœurs de ce temps, écrit premierement en vers Latins, & présenté au Roi François II. peu après son sacre, par Messire Michel de l'Hôpital, lors premier Président des Comptes, & Conseiller du Roi en son privé Conseil, à présent Chancelier

de France : & depuis mis en François, par *Joachim* DU BELLAY, *dans les œuvres de Joachim du Bellay imprimées plusieurs fois, tome 7, pages* 104 *& suiv.* 108, 109.

La même piéce sous ce titre : *Discours de Messire Michel de l'Hôpital, Chancelier de France, sur le sacre de François II.* contenant une instruction excellente, comme un Roi doit gouverner son Etat, traduit en vers François, par *Claude* JOLY, Chanoine de l'Eglise de Paris : *à la suite de son* Recueil de Maximes véritables & importantes pour l'institution du Roi, en 1652 & 1663, in-12. & in-8°. *tome* 7, *pages* 109 *& suiv.*

Le même discours sous ce titre : *Traduction d'une Epître du Chancelier de l'Hôpital au Cardinal de Lorraine, sur le sacre de François II. & sur la maniere dont il doit gouverner son Royaume*, en vers François, par *Charles* PERRAULT, de l'Académie Françoise, *dans son recueil de divers ouvrages en prose & en vers*, in-4°. *à Paris* 1675. & in-12. *ibid. t.* 7. *ibid.* 111, 112, 113.

Discours de M. le Chancelier de l'Hôpital à ses amis, tourné mot à mot de ses vers Latins, en vers François, par *Nicolas* RAPIN, Poitevin, grand Prévôt de la Connétablie de France : *dans le recueil de ses œuvres, à Paris*, 1610, in-4°. *tome* 7, *pages* 114 *& suiv.*

Jephté, ou le vœu, tragédie traduite (en vers) du Latin de Georges Buchanan, Prince des Poëtes de notre siécle, par *Florent* CHRISTIAN, *à Orléans, de l'Imprimerie de*

Loys Rabier, 1567, in-4°. avec le premier chant *des Lamentations de Jerémie*, Stances, traduit par le même, *tome 7, pages* 118, 120 *& ſuiv.*

La même traduction du Jephté, *à Paris*, de l'Imprimerie de *Robert Etienne*, 1573, in-8°. *ibid.*

La même, *à Paris*, *Mamert Patiſſon*, 1587, in 12. *ibid.*

Baptiſte, ou la Calomnie, tragédie, traduite (en vers) du Latin de Buchanan, par *Pierre* DE BRINON DE BAUMARTIN, Conſeiller au Parlement de Normandie, *à Rouen, chez Jean Oſmont*, 1613, in-12. *tome* 7, *pages* 122, 123.

Jephté, ou le vœu, tragédie du même, traduite en vers par le même, *ibid.* 1614, in-12. *tome* 7, *pages* 122, 123.

Le Cordelier, ou le ſaint François de George Buchanan, Prince des Poëtes de ce tems, fait en vers François, par *Fl.* Ch. (*Florent* CHRESTIEN) plus, la Palinodie, qui eſt la louange (ou plutôt la ſatyre) des Cordeliers & de ſaint François (avec quelques Epigrammes de Buchanan traduites auſſi en vers François) *à Genêve*, par *Jean* DE L'ESTANG, 1567, petit in-4°. *tome* 7, *pages* 116, 124, 125 *& ſuiv.*

L'Adieu aux Muſes, pris du Latin de Buchanan, traduit en vers, par *Joachim* DU BELLAY: *dans ſes œuvres imprimées pluſieurs fois*, *tome* 7, *page* 126.

Traduction du même de l'Ode Latine de Buchanan à Henri II. Roi de France, sur la levée du siége de Metz, *ibid. pages* 125, 126.

Traduction de l'Idylle Latine de Buchanan, *ô formosâ Amarylli*, en vers, par *Antoine* DE LA FOSSE, *à la suite de sa traduction des Odes d'Anacréon, seconde édition, à Paris*, 1706, in-12. *ibid. page* 128.

Amarylle, Eglogue, traduite de Buchanan en vers François, par *Henri* RICHER. Avocat au Parlement de Normandie : *à la suite de sa traduction des Epîtres Héroïdes d'Ovide, à Paris*, 1723, in-12. *ibid. pages* 127, 128.

Vingt Epigrammes de Buchanan, traduites en vers François, par *André* LE BRUN : *à la suite de sa traduction des Epigrammes d'Owen, à Paris*, 1709, in-12. *tome* 7, *pages* 128, 129.

Quelques Epigrammes du même, traduites par le sieur DU FOUR, Docteur en Médecine : *dans son recueil d'Epigrammes des anciens. Traduites en vers, à Paris*, 1669, in-12. *ibid. page* 129.

Poësies de Marc-Antoine Muret, mises en vers François (avec le texte Latin) par M. *P.* MORET, Controlleur général des Finances de Montauban, *à Paris*, 1682, in-12. *tome* 7, *pages* 129 *& suiv.*

Quatrains pour l'instruction d'un enfant, imités du Latin de Muret, par F. M. F. *dans*

le Mercure de France, Juin 1742, tome 7, page 133.

Les dits des ſept Sages de la Grece, en Grec, tournés en diſtiques Latins, & ceux-ci en quatrains François, par *Chriſtophe* LOYSEL, d'Argenton, Prêtre Normand, Curé d'Aulnou, *à Paris*, 1614, in-8°. *tome 7, pages 133, 134.*

Diverſes poëſies de *Jean* DORAT, traduites par lui-même de ſes vers Latins: *dans le recueil de ſes poëſies Latines, à Paris* 1586, in-8°. *& dans le recueil d'Epitaphes ſur le tombeau d'Anne, Duc de Montmorenci, à Paris*, 1567, in-4°. *tome 7, pages 134 & ſuiv.*

Traduction d'une piéce du même ſur le retour de la Reine mere du Roi, par *Louis* DORAT, fils de l'Auteur, âgé de dix ans: *dans le même recueil, liv. 3, ibid.*

Imitation de l'Ode Latine du même, ſur la mort de Marguerite, Reine de Navarre, en vers François, par *Joachim* DU BELLAY, *dans les œuvres de celui-ci, partie premiere, édition de* 1574, in-8°. *ibid. page* 139.

Epitaphe d'Anne de Montmorenci, traduite en vers François des vers Latins de Dorat, par *Etienne* PASQUIER, *dans le recueil d'Epitaphes cité plus haut, ibid. page* 139.

Traduction (en vers) d'une Epître Latine d'Adrien Turnebe, *ſur un nouveau moyen de*

faire ſon proufit de l'eſtude des lettres, par le même DU BELLAY : *dans ſes œuvres*, *page* 288, *tome* 7, *page* 140.

Satyre Latine d'Adrien Turnebe (*adversùs ſotericum*, c'eſt-à-dire, contre les Jéſuites) traduite en vers François, par *Etienne* PASQUIER, *tome* 7, *page* 141.

Le Tombeau du très-Chrétien Roi Henri II. à l'ombre de Henri, en vers Latins, par *Joachim* DU BELLAY, avec une traduction en vers François, par le même : *dans ſes œuvres*, *page* 509, *tome* 7, *pages* 142, 143.

Le Tombeau de M. Antoine Minard, Préſident au Parlement de Paris (en vers Latins) avec la Traduction en vers François du même : *dans ſes œuvres*, *page* 518, *ibid.* *pages* 144, 145.

Deux Hymnes du Clergé de Tours, l'un auparavant la bataille, & l'autre apres la victoire de Saint André d'Ivry, au Roi Henri IV. Roi de France & de Navarre, tournés du Latin, 1590, in-8°. *tome* 7, *pages* 145, 146.

La Cigalle, du Latin de Paſſerat, à lui-même, traduite en vers François, par *Remi* BELLEAU : *dans la ſeconde journée de ſa* Bergerie, *au folio* 80 *de l'édition de Paris*, *chez Gilles Gilles*, 1572, in-8°. *tome* 7, *pages* 150, 151.

Eloge du Rien, par le même, traduit de ſes vers Latins, par..... *tome* 7, *pages* 150, 151.

Quelques Epigrammes du même, mises en vers, par DU FOUR, Médecin, *dans son recueil d'Epigrammes des anciens*, traduites en vers François, *à Paris*, 1669, in-12. *ibid. page* 150.

Traduction de la premiere Sylve de Th. D. B. (Théodore de Beze) en vers François, par *Nicolas* RAPIN: *à la suite de sa traduction en vers François du chant* 28 *du Roland furieux d'Arioste*, *à Paris*, 1572, in-8°. *tome* 7, *pages* 153, 154.

Quatrains tirés des Epîtres de Seneque, traduits du Latin de Jean Jaquemot de Barleduc, par S. G. S. (*Simon* GOULART, Senlisien, auſquels a été ajouté *le Censeur Chrétien*, imprimé (en vers) du Latin de M. Th. D. B. (Théodore de Beze) par ledit *Simon* GOULART: avec trois discours du même (en vers) à l'imitation du Censeur Chrétien, par *François* LE FEVRE, 1608, in-12. *sans lieu d'impression*, *tome* 7, *pages* 153, 154.

Imitations tirées du Latin de Jean Bonnefons, par le sieur DE LA BERGERIE (*Gilles* DURANT) *à Paris*, *chez Abel l'Angelier*, 1594, in 12. *tome* 7, *pages* 154 *& suiv.* 158 *& suiv.*

Les mêmes, *derniere édition revue & corrigée*, *ibid. de l'Imprimerie d'Antoine du Breuil*, 1610, in-12. *ibid.* —— Les mêmes, *à Leyde*, 1659, in-16. *ibid.* —— Les mêmes, *à Amsterdam*, (*Paris*) 1725 & 1727, in-12. avec deux préfaces de M. de la Monnoye, l'une sur Bonnefons, & l'autre sur Durant, *ibid.*

Epigrammes de Jean Bonnefons, ſur une éguille, &c. traduite en vers François, par M. DE SAINT DIDIER : *dans l'édition des* œuvres de Bonnefons, de 1725. *ibid.*

L'évanouiſſement de Conchine, paraphraſe en vers François des vers Latins de Jean Bonnefons le fils, par le même *Jean* BONNEFONS, *à Paris*, 1617, in-8°. *& dans l'édition des poëſies de ſon pere en* 1725, *tome* 7, *page* 161.

Lettre de M. DE LA MONNOIE, ſur l'édition des poëſies de Jean Bonnefons faite en 1725. *dans le Journal des Sçavans du mois de Décembre* 1725, *tome* 7, *pages* 159, 160.

Notes du même, ſur la *Pancharis* dudit Bonnefons : *dans le nouveau* Menagiana, *tome ſecond*, 1715, *ibid.*

Vingt Epigrammes d'Owen, traduites en vers François, par le ſieur DU FOUR, Docteur en Médecine, *dans ſon recueil* d'Epigrammes des anciens, traduites en vers François, *à Paris*, 1669, in-12. *tome* 7, *pages* 164, 165.

Les Epigrammes d'Owen traduites en vers François, par M. le B. (*André* LE BRUN) *à Paris*, 1709, in-12. *tome* 7, *pages* 165 *& ſuiv.*

Epigrammes choiſies d'Owen, traduites en vers François, par *François-Bernard* COCQUARD, Avocat au Parlement de Dijon : dans les *nouveaux Amuſemens du cœur & de*

l'esprit, tomes 4 & 6, in-12. à Paris, & dans le Recueil de ses Poësies : ibid. pages 166, 167.

Diverses Poësies, Odes, Elegies, Stances, Poëmes, de Jacques-Auguste de Thou, Président à Mortier au Parlement de Paris, traduites en vers François, par feu M. d'Ifs, Gentilhomme de Normandie, dans la traduction des Mémoires de la vie de M. de Thou, par *Jacques Georges* LE PETIT, Secrétaire du Roi honoraire, *à Rotterdam (Rouen)* 1711, in-4°. Item, *à Amsterdam*, 1713, in-12. —— Item, *à Londres (Paris) à la tête de la traduction* de l'histoire de M. de Thou, 1734, in-4°. *tome, 7, pages 166, 170 & suiv.*

Lettre de M. d'Ifs, le fils, au sujet de la traduction des Mémoires de la vie de M. de Thou : *dans le second volume du Mercure de Juin* 1737, *tome* 7, *page* 178.

Deux Lettres de M. LE PETIT, Lieutenant général de Nemours, sur le même sujet : la premiere *dans le Mercure de Septembre* 17.7 ; la seconde *dans le Mercure d'Avril* 1738, *tomes* 7, *pages* 178, 179, 180.

Poëme des affaires de justice, avec la version du Poëme Latin (& le poëme Latin lui-même) du sieur Jacques Bonges, (Conseiller au Parlement de Paris, puis Président en celui de Bretagne) ayans quelques augments en certains lieux, par *Denys* FERET, Avocat à Moret près Fontainebleau, 1614, in-8°. avec diverses autres piéces dudit Féret en vers Latins, & leur traduction en vers

François Plus, un discours du même (en prose) à M. le Prince de Condé sur le rabaissement des Monnoies, *tome 7, pages* 179, 180.

Poëme Latin Elégiaque, avec sa version en Quatrains (par le même *Denys* FERET) ensuite de six quatrains & six sonnets; sur les Loix Salique & Bourbonniene, &c. 1614, in-8°. *ibid. pages* 180, 181.

Traduction en vers François, du commencement & de la fin du poëme de Scévole de Sainte Marthe, intitulé *Pædotrophie*, ou de la maniere de nourrir les enfans à la mammelle, faite d'après les vers Latins de l'Auteur, par l'Auteur même du poëme: *dans le recueil des œuvres de MM de Sainte Marthe, à Paris*, 1632, in-4°. *tome 7, pages* 182 *& suiv.*

Le même Poëme traduit tout entier en prose, par *Abel* DE SAINTE-MARTHE, petit-fils de l'Auteur, *à Paris*, 1698, in-8°. *ibid. pages* 183 *& suiv.*

Paraphrase de l'hymne du Roi (Louis XIII.) à la sainte Eucharistie: du Latin du sieur de Sainte-Marthe (*Abel*, fils de Scévole) en vers François, par *L.* FOUQUETEAU, Avocat: *dans le recueil cité des œuvres de MM. de Sainte-Marthe, ibid. page* 185.

Imitation de l'Epître Latine de M. (Nicolas) Bourbon, le jeune, sur le décès de M. (Scévole) de Sainte Marthe, Tréforier de France, à M. Pinon, Conseiller de la Cour, (en vers François) par *Charles* ROGIER, Con-

seiller au Bailliage de Loudunois : *dans la seconde partie des œuvres de MM. de Sainte-Marthe, à Paris*, 1632, in-4°. *tome* 7, *page* 186.

Sur les armes & sur les actions guerrieres de la Maison de Marolles, à Michel de Marolles, Abbé de Villeloin, dix piéces en vers Latins de Jacques Pinon, Abbé de Condé, &c. traduites en prose par l'Abbé DE MAROLLES avec les vers Latins a côté) a la fin de la traduction de l'*Ibis* d'Ovide, par l'Abbé DE MAROLLES, *à Paris*, 1661, in-8°. *tome* 7, *pages* 186 *& suiv.*

Les pieux desirs imités des Latins du R. P. Herman Hugo, de la Compagnie de Jesus, par P. J. Jurisconsulte, mis en lumiere, par *Boëce* de BOLSWERT, *à Anvers*, 1627, in-8°. *tome* 7, *pages* 190, 192.

L'Amante de son Dieu, représentée dans les Emblémes de Hermannus Hugo, sur ses pieux desirs, & dans ceux d'Othon Vœnius sur l'Amour divin; avec des figures nouvelles, accompagnées de vers qui en font l'application aux dispositions les plus essentielles de la vie intérieure, par *Pierre* POIRET, *à Cologne*, 1717, in-12. *ibid. page* 193.

Les pieuses Récréations du R. P. Angelin Gazée, de la Compagnie de Jesus, œuvre rempli de saintes joyeusetés & divertissemens pour les ames dévotes, mis en François, par le sieur REMY, *à Rouen*, 1673, in-12. *tome* 7, *pages* 194, 195.

Fables nouvelles en vers, traduites du Latin

de *Jacques* REGNIER, Médecin de Beaune, *à Paris*, 1685, in-12. *tome 7, page* 197.

Quelques Fables du même, traduites par MM. DE LA FONTAINE & DE LA MOTTE : *dans les recueils de leurs Fables, tome 7, pages* 197, 199 *& suiv.*

Prosopopée d'Ostende, traduite des vers Latins de Hugues Grotius, en vers François, par *Etienne* PASQUIER, *Guillaume* DU VAIR, *Nicolas* RAPIN, & *François* MALHERBE, dans leurs œuvres, *excepté dans celles de Nicolas Rapin, où cette traduction ne se trouve point, tome 7, pages* 201, 202.

Imitation de l'Elégie Latine de Hugues Grotius sur les agrémens de l'hyver, en vers François, par M. d'IFS, de l'Académie de Caën : *dans les Nouvelles littéraires pour l'année* 1743, *à Caën*, in-8°. *ibid. page* 203.

Traductions de quelques Hymnes Latines du pere Denys Petau, Jésuite, à la louange de sainte Geneviéve : *dans la traduction du Bréviaire de Paris, & de quelques Offices pour la fête de sainte Geneviéve, tome 7, pages* 202, 204, 205.

Les Fontaines de Pougues de Messire Raimond de Massac, Docteur en Médecine, mises en vers François par *Charles* DE MASSAC son fils, a Madame de Nevers, *à Paris, chez Toussaint du Bray*, 1605, in 8°. (avec le poeme Latin de Raimond de Massac, & le treizieme Livre des Métamorphoses d'Ovide, traduit en vers François par le pere & le fils.) *tome 7, page* 200.

Adieu au monde, ou Poëme de M. Victor Pallu sur sa retraite, traduit premierement en vers François : secondement en prose. *Ces deux traductions sont de M. C. H. L. F D. S. M.* (*Ch. Hug.* Le Fevre de S Marc. *dans le supplément du Nécrologe de P.R.* in 4°. 1735. *t.* 7. *p.* 205. 206.

L'Art de peinture de Charles-Alfonse du Fresnoy, traduit en François (en prose avec le texte) par *Roger* DE PILES ; avec des remarques, *à Paris*, 1677, in-12. —— Le même de la même traduction revue, corrigée & augmentée des termes de peinture par ordre alphabétique. *ibid.* 1684, in 12. *t.* 7, *p.* 211 *& suiv.*

Le même, revu & corrigé, pour la traduction, par M. MEUSNIER DE QUERLON, *à Paris*, *Le Mercier* 1751, in-12. *tome* 7, *pages* 215, 216.

Poëme sur la Peinture de M. l'Abbé de Marsy, traduit par le même M. MEUSNIER DE QUERLON, avec la traduction du poëme de du Fresnoy, qu'on vient de citer, *ibid. page* 218.

Diverses Poësies de Jean-Baptiste Santeul, Chanoine Régulier de l'Abbaye de S. Victor, traduites, soit en prose, soit en vers, par plusieurs personnes : *dans le recueil de ses œuvres*, *à Paris*, 1698, in-12. *& plus complettes dans l'édition des mêmes œuvres procurées par M. Pinel* DE LA MARTELLIERE, *ibid.* 1729, 3 vol. in-12. *tome* 7, *page* 218 *& suiv. jusqu'à* 235.

Traduction en vers François des Hymnes de M. de Santeul, par M. l'Abbé SAURIN, de l'Académie Royale de Nismes, troisiéme édi-

tion, *à Paris*, 1699, in-12. *tome* 7, *pages* 234 *& ſuivantes.*

Traduction des trois Hymnes de Saint Victor, du même, en vers François par *Pierre* CORNEILLE: *dans ſes œuvres diverſes, à Paris*, 1738, in-12. *ibid. page* 234.

Pluſieurs des mêmes Hymnes traduites en proſe dans le nouveau Bréviaire de Paris, traduit en François, *ibid. page* 233.

Lampyris, ou le Ver luiſant, Eglogue traduite du Latin, à M. l'ancien Evêque d'Avranches (Pierre-Daniel Hüet) Auteur de l'Eglogue Latine: *dans le recueil de Fables choiſies de M. de la Fontaine traduites en vers Latins, & autres piéces de poëſies Latines & Françoiſes* (publié par M. l'Abbé SAAS, depuis Chanoine de l'Egliſe de Rouen) *à Anvers* (*Rouen*) 1738, in-12. *pages* 257 *& ſuiv.*

Eloge du Thé. Imitation de la troiſiéme Elégie de M. Hüet, en vers François, par un Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve: *dans le Mercure du mois de Novembre* 1742, *ibid. page* 238.

Le même éloge traduit par *Juſte* VAN EFFEN, *dans le je ne ſçai Quoi, tome* 1, *ibid page* 239.

Lettres critiques de M. de la Monnoye & de M. Hüet, Evêque d'Avranches, à M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoiſe, ſur la ſixiéme Eglogue de M. Hüet: *dans la Bibliothéque Françoiſe, ou Hiſtoire Littéraire de la France, tome* 35, *partie* 2, *art.* 8, *tome* 7, *page* 237

Diverſe

Diverſes Poëſies Latines de François Boutard, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, & Abbé de Boiſgroland, au Diocèſe de Luçon, traduites en vers François, par MM. DE BELLOCQ, DU JARRY, DE CHALONS, *Eliſabeth-Sophie* CHERON, DE SENECE', PE'RAULT, & quelques anonymes, *tome 7, pages 240 & ſuiv.*

Poëme ſur la Statue équeſtre de Louis XIV. élevée dans la place de Vendôme, avec pluſieurs autres poëſies Latines de M. Billet, Chevalier, Seigneur de Faniere, traduit en vers François, par M. L. Z. B. DE CHALONS; *à la ſuite des Regles de la poëſie Françoiſe, à Paris*, 1716, in-12. *Ibid. page 243.*

Ode Latine ſur le vin de Bourgogne par Bénigne Grenan, Profeſſeur au Collége de Harcourt à Paris, avec la traduction en vers François, par M. POUREAU DE BELLECHAUME, in-12. & in-8°. 1712. *dans le Procès poëtique, touchant les Vins de Bourgogne & de Champagne, jugé ſouverainement par la Faculté de Médecine de l'Iſle de Co*, &c. —— La même, avec la traduction de *Bernard* DE LA MONNOYE, *à Paris*, 1712, in-8°. *& dans les poëſies du même, imprimées à Dijon*, 1743, in-8°. *tome 7, pages 245 & ſuiv.*

Le Zéphire & la Roſe, Dialogue, en vers Latins, ſur l'arrivée de l'Infante d'Eſpagne en France, par le même, traduit en vers François: 1. par M. PIAT, ancien Recteur & Profeſſeur de l'Univerſité de Paris, 2. par M. RACINE, de l'Académie des belles Lettres: *dans le Mercure du mois de Mai*, 1722,

tome 2, *pages* 73 & 122, *ibid. pages* 245, 246.

Santeul pénitent, ou le Repentir de Santeul, en vers Latins, par *Charles* ROLLIN, ancien Recteur & Professeur de l'Univérsité de Paris, &c. traduit en vers François : 1. par *Jean* BOIVIN, de l'Académie Françoise & de celle des belles Lettres. 2. par l'Abbé FAYDIT : *dans le second Volume des Œuvres de Santeul, à Paris*, 1729, in-12. *tome* 7, *pages* 247, 248,

Poëme du même, 1. à M. le Marquis de Louvois, traduit en vers François, par l'Abbé BOSQUILLON, de l'Académie de Soissons, *à Paris*, 1689, in-8°. —— 2. à l'Abbé de Louvois, traduit par le même, in-4°. *ibid.* —— 3. sur l'Estampe de M. Geoffroy, depuis Docteur en Médecine, &c. traduit par le même, *ibid. in folio.* —— 4. l'Epitaphe de Santeul, traduit par *Bernard* DE LA MONNOYE *dans le* Menagiana, *tome* 2, *ibid. page* 246 *& suiv.*

Vers à M. le premier Président de Mesmes adressés par François Guérin, alors Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais, traduits en vers François, par M. DE LA MONNOYE, 1712. *ibid. page* 248.

La Champagne vengée, ou louange du vi de Rheims, Ode Latine de Charles Coffin Principal du Collége de Beauvais, traduite vers François, par D. E. A. F. S. *à Paris* 1712. in-8°. *tome* 7, *page* 248.

Trois Hymnes du même, sur le Mirac

opéré à la procession du Saint Sacrement dans la Paroisse de sainte Marguerite, le 31 Mai 1725, avec la traduction en vers, par *Bernard* DE LA MONNOYE, *à Paris*, 1725, in-8°. *& dans les nouvelles poësies de celui-ci (à Dijon)* 1743, in-8°. *tome* 7, *page* 249.

Hymnes du nouveau Bréviaire de Paris, par le même, traduites ou paraphrasées en vers. Premier Recueil : (*qui n'a pas été suivi du second*) *à Paris*, 1736, in-12. *tome* 7, *pages* 250, 251.

Danaë : Poëme. Traduction, par M. MEUSNIER DE QUERLON : *dans les Amusemens du cœur & de l'esprit*; ouvrage périodique, *tome* 14, à Paris, 1742, in-12. *tome* 7, *pages* 251, 252.

Le Printems. Traduction en vers du poëme latin d'Etienne de Favieres, Conseiller au Parlement de Paris : *dans le même Recueil*, *ome* 7, *pages* 253, 254.

L'Embrâsement de Rome par Néron, poëme u même, traduit en vers, par M. DESFORGES AILLARD : *dans le même Recueil*, *ibid.*

Ode vingt-quatriéme du pere René Rapin, ésuite, à M. Achilles de Harlay, Procureur énéral au Parlement de Paris, traduite, . en vers, 2. en prose : *dans le tome second es poësies du pere Rapin, édition de Paris*, 725, *tome* 7, *page* 256.

Le Soleil & les Grenouilles, Fable du pere an Commire, Jésuite, 1. imitée par M.

DE LA FONTAINE, 2. traduite en vers, par M. FURETIERE : *dans le Recueil de vers choisis du pere Bouhours, à Paris*, 1693. —— Les Etoiles conjurées contre le Soleil, poëme allégorique du même, en vers François, par *Antoine* DE LA FOSSE D'AUBIGNI; avec sa traduction d'Anacréon, citée à l'article d'Anacréon. —— Traduction de l'Ode du pere Commire sur la priſe de Namur, par M. le Comte DE BUSSI RABUTIN : *dans le tome premier du nouveau choix de piéces de poëſie* 1715, in-12. —— Vers du même, ſur le départ de M. le Duc de Bourgogne (pour l'armée d'Allemagne,) mis en vers François, par le pere DELMAS, Jéſuite : *dans le même Recueil, où elle eſt attribuée à M. de Belloçq.* 2. Traduction en vers François de l'Ode Latine du même ſur l'immortalité des Poëtes Latins : *dans le tome ſecond des Œuvres de Santeul, édition de* 1729. —— Le *Linguarium*, ou le Baillon du même, contre Santeul, traduit en vers François, *dans le même Recueil, tome* 2. *Toutes ces Traductions, excepté la derniere, ſont auſſi dans l'édition des poëſies du pere Commire, à Paris*, 1715, *in-12. 2 vol. tome* 7, *pages* 25 *& ſuiv.*

Plus, dans la même édition on trouve les traductions ſuivantes : 1. Inſcription pour la Statue équeſtre que M. le Duc de Richelieu a fait dreſſer à Ruel, par LE CLERC, de l'Académie Françoiſe. 2. Les Fontaines de Saint Cloud, & le Théâtre des Nayades, en proſe, par le pere SAINT PIERRE, Jéſuite; en vers par le pere DE BUNOU, de la même Société. 3. Ode ſur la Maiſon de campagne

du pere de la Chaise, appellée Montlouis, par un anonyme. 4. Ode au pere Bouhours pour l'engager à mépriser la critique de ses Entretiens d'Ariste & d'Eugene, 1. par POUBEAU DE BELLECHAUME, 2. par le pere DE LA ROCHE, Jésuite. 5. Ode au Pape Innocent XI. &c. par *François* BOUTARD. 6. Ode sur le recouvrement de la santé du Roi, 1. par M. de FONTENELLE; 2. par DE THIBOUVILLE DE LA LORIE. 7. Louis XIV. plus heureux qu'Alexandre dans la recherche de la gloire, par le pere CHOMEL, Jésuite. 8. Ode au Prince de Condé, sur ce qu'il ne vit plus de lait, par M. de FONTENELLE. 9. Le Coq, fable, par le même. 10. Le Lyon qui venge son pere, fable, 1. par le pere GRAMAIN, Jésuite; 2. par un anonyme. 11. La Boussole & le Gouvernail, fable, par le pere BUFFIER, Jésuite. 12. Le Torrent & le Fleuve, fable, par le même. 13. Aux Abeilles pour les animer à punir l'âne qui veut remonter sur le Parnasse d'où elles l'ont chassé, par le pere BUFFIER. 14. Sur la prise de Crémone, par le pere DELMAS. 15. Sur celle de Montmélian, par M. DE BETOULAUD. 16. Sur la devise de sainte Thérese, ou souffrir, ou mourir, 1. par REGNIER DESMARAIS; 2. par le pere DE COURBEVILLE; 3. par le pere DE LA ROCHE. 17. Les soupirs de la Hollande, & son Epitaphe, par un anonyme. 18. Epigrammes sur les victoires de Louis XIV. par divers Traducteurs. 19. Autres Epigrammes sur divers sujets, traduites par différens Auteurs. 20. Hymne pour la fête de sainte Ursule, traduite en prose dans la traduction du nouveau Bréviaire de Paris, *tome 7, pages 256 & suiv. 260 & suiv.*

L'Europe qui annonce au Pape la mort du pere Commire, Elégie Latine du pere Isaac Berruyer, Jésuite; avec une traduction en vers François, par le pere d'ORIVAL, de la même Société, *à Paris*, in-8°. *ibid. pages* 258, 259.

Traduction d'une Ode Latine de Leon Bacouë, Evêque de Glandéve, à la louange de M. de Camps, Abbé de Signi, par Jean *Claude* VIANY, in-4°.

Les victoires du Roi en Flandres. Traduction d'un poëme du pere (Charles) de la Ruë, Jésuite, par *Pierre* CORNEILLE; contenant les victoires du Roi en l'année 1667, *à Paris*, 1667 & 1669, in-12. It. *dans le Recueil des poëfies Latines du pere de la Ruë, à Anvers*, 1693, in-12. Item, *dans le Œuvres diverfes de Pierre Corneille, publiées par l'Abbé Granet, à Paris*, 1738, in-12. *tome* 7, *pages* 265 *& fuiv.*

Les victoires du Roi fur les Etats de Hollande en 1672, poëme du pere de la Ruë, traduit en vers, par *Pierre* CORNEILLE, *à Paris*, 1672, in-8°. *& dans les Recueils cités ci-deffus. ibid.*

Ode du pere Jean Lucas, Jéfuite, au Roi (Louis XIV.) fur fon départ pour l'Armée en 1676, traduite en vers, par *Pierre* CORNEILLE: *dans fes Œuvres diverfes, à Paris*, 1738, in-12. *tome* 7, *page* 268.

Traduction (en profe) de l'Ode du pere Lucas à la Renommée, fur la pompe funé-

bre de très-haut & très-puissant Prince Ferdinand, Evêque de Munster & de Paderbon, (avec l'ode Latine) *à Paris*, in-8°. *sans date, ibid.*

Santeul vengé, par le pere *Jean-Antoine* DU CERCEAU, Jésuite, traduit par l'Auteur même, de ses vers Latins en vers François, *dans le tome second des Œuvres de Santeul, édition de* 1729, *& dans le Recueil des Poësies Françoises du pere du Cerceau, tome* 7, *pages* 269 *& suiv.*

L'Enfant prodigue, pièce de Théâtre, du même, en vers Latins, & traduite librement par lui-même, en vers François: *dans le Recueil de ses Poësies Françoises. ibid.*

Ode Latine du pere Noël-Etienne Sanadon, Jésuite, à M. le Maréchal Duc de Villars, traduite en vers François, 1. par M. DE CAUX; 2. par le pere RIGNAULT, Jésuite: *dans le Recueil des Poësies Latines du pere Sanadon, à Paris*, 1715, in-12. *tome* 7, *page* 270.

Imitation (en vers & en prose) de la lettre Latine (en vers) du pere (Jacques) Vaniere, Jésuite, à M. de Caulet, Président à Mortier du Parlement de Toulouse, contenant la description du Parnasse François (exécuté en bronze par la libéralité de M. Titon du Tillet) par le pere (*Pierre*) BRUMOY, Jésuite: *à la fin de la description du Parnasse François par M. Titon du Tillet, in-fol à Paris*, 1732. *Et dans le tome* 2. *des Œuvres diverses du pere Brumoy, ibid.* 1741, in-12. *tome* 7, *pages* 271 *& suiv.*

Les Passions, poëme en douze chants, traduit en prose des vers Latins du pere Pierre Brumoy, Jésuite, par le pere BRUMOY lui-même, *tome 7, pages 265 & suiv. jusqu'à 272.*

L'Art de la Verrerie, poëme en quatre chants, par le même, & traduits en prose par le même. *ibid.*

Epîtres des morts, en vers Latins, par le même, & traduites en prose par le même. *ibid.*

Atropos & les Dieux supplians, fable allégorique, à M. Hüet, ancien Evêque d'Avranches, par le même, & traduite en vers par le même. *ibid.*

La Majesté & l'Amour, fable du même, traduite en vers par le même. *Le tout dans les trois premiers volumes des œuvres diverses du pere Brumoy, à Paris,* 1741, in-12. *ibid.*

Poëme Latin sur la Statue équestre de Louis XIV. érigée à Dijon en 1725 par le pere François Oudin, Jésuite; traduit en vers François, par le pere *Regn. Laurent* CELLIER, de la même Société, *à Dijon,* 1725, in-8°. *tome 7, page 282.*

Eloge funébre de M. de la Monnoye, de l'Académie Françoise, par le même, traduit en vers François, par *Germain-Gilles* RICHARD, Seigneur de Ruffey, Président à la Chambre des Comptes de Bourgogne, *à Dijon,* 1729, in-8°. *à la suite des Noëls Bourguignons de M. de la Monnoye,* 1738, *& dans les nouvelles poésies de M. de la Mon-*

noye, imprimées en 1743, *tome* 7, *pages* 282, 283.

Poëme du même, sur la naissance du jeune Prince de Condé; avec la traduction en vers François, par *Louis-Philippe* JOLY, Chanoine de la Chapelle-au-Riche à Dijon, *à Dijon*, 1737, in-8°. *ibid. page* 283.

Aurelia, ou Orléans délivrée, poëme Latin, traduit en François, *à Paris*, 1738, in-12 par M. l'Abbé DE ROUSSI, Chanoine de la Rochelle, *tome* 7, *page* 284.

A M. le Dauphin après la prise de Philisbourg Traduction de l'Ode du pere Jouvancy, par le pere BUFFIER, en vers François, in-4°. *ibid.* 280.

Le Lion vengeur de son pere, fable traduite du Latin du pere Commire, par le pere *Edme* RIVIERE, en vers François, *ibid.* 261.

Le Camp de Compiégne, poëme traduit du Latin du pere Guillaume Segaud, par le pere *Paul* DU RU, en vers, 1698, in-12. *ibid.* 280 & 281.

L'Art des bons mots, par le sieur DE BELLECHAUME. Imitation du poëme Latin du pere Michel Hebert, Jésuite. *Paris*, *Urbain Coustelier*, 1699, in-12. *ibid.*

Imitation de l'Ode du pere Gabriel-François le Jay sur sainte Genevieve, par *François* AROUIT, Etudiant en Rhétorique, & Pensionnaire au Collége de Louis le Grand, in-4°. *ibid.*

Trois Hymnes à saint Jean Népomucéne, traduites du Latin du pere de la Sante, par le pere *Pierre* FONTAINE, Jésuite, dans les *Musæ Rhetorices* du pere de la Sante.

Traductions Françoises des Poëtes Italiens.

DOutes proposés sur l'âge du Dante, par le pere *Jean* HARDOUIN, Jésuite : *dans les Memoires de Trevoux, Août* 1727, *art.* 70, *tome* 7, *pages* 301 *& suiv.*

La Comédie de Dante, de l'Enfer, du Purgatoire & du Paradis, mise en rime Françoise, & commentée par *Balthasar* GRANGIER, Conseiller & Aumônier du Roi, Abbé de saint Barthelemi de Noyon (& Chanoine de Paris) *à Paris, pour George Drobet, Libraire & Relieur du Roi,* 1596, 3 *vol.* in-12. *tome* 7, *pages* 310 *& suiv.*

Hymne à la Vierge, Mere de Dieu; de Dante, Poëte Toscan, en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE : *dans ses Hymnes Ecclésiastiques selon le cours de l'année*, &c. *à Paris*, 1578, in-16. & 1581. *ibid.* in-16. *tome* 7, *page* 312.

La consolation de Dante Aligeri, Philosophe & Poëte Florentin, ou Paraphrase des trois Cantiques qui font le sujet de l'ouvrage intitulé : *L'Amoroso convivio di Dante.* Traduite en François par M. le Chevalier de LA

TOUCHE, de l'Académie de Marſeille : à la ſuite de ſes *Conſolations Chrétiennes*, &c. *Paris*, *Vincent*, 1744 & 1755, in-12. *tome 7, page* 313.

Les Triumphes de Meſſire François Pétrarque, tranſlatés de langaige Tuſcan en François, nouvellement imprimés à Paris, (*pour Barthelemi Vérard*) l'an 1514, le vingt-troiſiéme jour de Mai, *in-folio*, *avec des gravures en bois*, *tome 7*, *pages* 321 *& ſuiv.*

Les Triumphes de Meſſire François Pétrarque, tranſlatés de langaige Tuſcan en François ; auxquels ont été adjoutés pluſieurs cotacions jouſte les premiers imprimés, pour plus facilement entendre la matiere des dictes Triumphes, nouvellement imprimés à Paris : les ſix Triumphes : le triumphe d'Amour : le triumphe de Chaſteté : le triumphe de la Mort : le triumphe de Renommée : le triumphe du Tems : le triumphe de Divinité, *à Paris*, 1519, grand in-4°. *ou* petit in-fol. *avec figures enluminées*, *au moins ſur l'exemplaire en velin qui eſt à la Bibliothéque du Roi*, *tome 7*, *pages* 321 *& ſuiv.*

Les mêmes, troiſiéme édition, *à Lyon*, *par Denys de Harſy*, *pour Romain Morin*, in-8°. 1531, *tome 7*, *ibid.*

Les Triumphes de Pétrarque traduictes de langue Tuſcane en rhime Françoyſe, par le Baron d'Opede (*Jean* MEYNIER) (en vers François, avec des gravures en bois, *à Paris*, *chez les Angeliers*, 1538, in-8°. *tome 7*, *ibid.*

Les Triomphes de Pétrarque, mis en vers François par forme de dialogues, avec autres mélanges de diverſes inventions, dédiés aux ſieurs vénérables Doyen, Chanoines & Chapitre de ſaint Diey, par *Jean* RUYR, Charmeſien, Secrétaire deſdits ſieurs, *à Troyes, chez Claude Garnier*, 1588, in-8°. *tome* 7, *ibid. juſqu'à* 337.

Douze Sonnets de Pétrarque : ſçavoir, ſept de ceux que le Poëte fit lorſque ſa Dame Laure vivoit encore, & cinq ſur la mort de cette Dame, traduits en vers François, par *Jacques* PELETIER, du Mans, *dans ſes œuvres poëtiques, Paris, Michel Vaſcoſan*, 1547, in-8°. *tome* 7, *ibid.*

Eſſais de *Hieroſme* d'AVOST DE LAVAL, ſur les Sonnets du divin Pétrarque; avec quelques autres poëſies de ſon invention, aux illuſtres ſœurs Philippe & Anne du Prat & de Tiert, *à Paris, pour Abel l'Angelier*, 1584, in-8°. *tome* 7, *ibid.*

Des Viſions de Pétrarque, de Thuſcan en (vers) François, & ſix Sonnets du même, ſur la mort de ſa Dame Laure: avec l'Epitaphe de Laure, par *Clément* MAROT : *dans ſes œuvres imprimées un grand nombre de fois*, *tome* 7, *ibid.*

Hymne à la Vierge ſacrée, du Toſcan de Pétrarque, en vers François, par *Guy* LE FEVRE DE LA BODERIE : *dans ſes Hymnes Eccléſiaſtiques*, &c. *à Paris*, 1578 & 1581, *tome* 7, *ibid.*

Sonnets de Pétrarque, traduits en vers

par *Etienne* DU TRONCHET ; *à la suite de ses Lettres amoureuses, en* 1575. *Nous n'avons pas vu cette traduction, tome* 7, *ibid.*

Laure d'Avignon. Au nom & adveu de la Royne Catherine de Médicis Roine de France. Extraict du Poëte Florentin Françoys Pétrarque : & mis en François (en vers) par *Vasquin* PHILIEUL, de Carpentras. *A Paris, de l'Imprimerie de Jacques Gazeau*, 1548, in-16. Avec une Epître aussi en vers de dix syllabes, à la Reine, *tome* 7, *ibid.*

Toutes les Œuvres vulgaires de Françoys Pétrarque, contenant quatre livres de Madame Laure d'Avignon, sa Maîtresse : jadis par lui composés en langage Thuscan, & mis en Françoys (en vers) par *Vasquin* PHILIEUL, de Carpentras, Docteur ès Droicts ; avecque briefs Sommaires ou Argumens requis pour plus facile intelligence du tout, *en Avignon, de l'Imprimerie de Barthelemy Bonhomme*, 1555, in-8°. *tome* 7, *ibid.*

Le Pétrarque, en rime Françoise, avec ses Commentaires, traduit par *Philippe* DE MALDEGHEM, Seigneur de Leyschot, *à Bruxelles, chez Rutger Velpius*, 1600, in-8°. —— Le même, *à Douay, chez François Fabry*, 1606, in-8°. *avec le portrait de Pétrarque au frontispice de cette édition, tome* 7, *ibid.*

Les Œuvres amoureuses de Pétrarque, traduites en François (en prose) avec l'Italien à côté, par le sieur *Placide* CATANUSI, Docteur & Professeur en Droict, & Advocat au Parlement, *à Paris, Etienne Loyson*, 1669,

in-12. *tome 7, ibid.* Toutes ces Traductions de Pétrarque ſont mentionnées depuis la page 321 juſqu'à la page 338.

La Théſéide de Jean Boccace, contenant les belles & chaſtes amours de deux jeunes Chevaliers Thébains, Arcite & Palémon, traduite de l'Italien par D. C. C. *à Paris, chez Abel l'Angelier*, 1597, in-12. *tome 7, pages 338 juſqu'à 341.*

Les trois premiers Livres de Roland l'amoureux, mis en Italien par le Seigneur Mathieu-Marie Bayard, Comte de Scandian, & traduits en François, par Maître *Jacques* VINCENT, du Creſt-Arnaud en Dauphiné, Secrétaire de M. l'Evêque du Puy, *à Paris*, in-folio : *le premier livre en 1549, & les deux autres en 1550, tome 7, pages 344 & ſuiv.*

Roland l'amoureux compoſé en Italien par Meſſire Mattheo-Maria Boyardo, Comte de Scandian, & traduit fidélement de nouveau par *François* DE ROSSET, & enrichi de figures, au Roi, *à Paris*, 1619, in-8°. *tome 7, 348 & ſuiv.*

Nouvelle Traduction de Roland l'amoureux, de Mattheo-Maria Boyardo, Comte de Scandiano, deux volumes in-12. ornés de figures, *à Paris*, 1717, (par *Alain-René* LE SAGE.) *tome 7, pages 349, 350.*

Roland furieux, compoſé premierement en ryme Thuſcane par Meſſire Loys Arioſte, noble Ferraroys, & maintenant traduit en proſe Françoyſe : partie ſuyvant la phraſe de

l'Autheur, partie auſſi le ſtyle de ceſte noſtre langue, (par *Jehan* DES GOUTTES,) *à Lyon, chez Sulpice Sabon, pour Jean Thelluſſon*, 1543, in-fol. *tome 7, pages 357 & ſuiv.*

Le premier volume de Roland furieux, premierement compoſé en Thuſcan par Loys Arioſte, Ferrarois, & maintenant mis en rime Françoiſe, par *Jean* FORNIER, de Montaulban en Quercy; avec les argumens au commencement de chaque chant, comprenant ſommairement tout ce qu'y eſt après amplement déduict par l'Auteur, & avec les allégories des chants à la fin d'un chacun, *à Paris, de l'Imprimerie de Michel Vaſcoſan*, 1555, in-4°. *tome 7, page 360 & ſuiv.*

L'Arioſte François (en vers) par J. D. B. (*Jean* DE BOYSSIERES, de Montferrant en Auvergne) *à Lyon, chez Thibaud Ancelin*, 1580, in-8°. (*Il n'y a que les douze premiers chants du poëme de Roland le furieux*,) *tome 7, pages 362, 363 & ſuiv.*

Imitations de quelques chants de l'Arioſte, par divers Poëtes François : ſçavoir, Roland furieux, Rodomont, deux complaintes de Bradamant, & le premier livre d'Angelique, par *Philippe* DESPORTES : le commencement de l'hiſtoire de Genêvre, par MELIN DE SAINT GELAIS : & la ſuite, par *Jean-Antoine* DE BAÏF : Fleur d'Epine, par le même DE BAÏF : Renaud, par *Louis* D'ORLEANS, *à Paris*, 1572, in-8°. *tome 7, pages 369 & ſuiv.*

Chant vingt-huitiéme du Roland furieux d'Arioſte, monſtrant quelle aſſeurance on doit

avoir aux femmes, traduict en François à la rigueur des ſtanzes & de la rime, par N. R. P. (*Nicolas* RAPIN) *à Paris*, 1572, in-8°. *tome* 7, *page* 369.

L'Amie des Amies, imitation d'Arioſte, diviſée en quatre livres. (C'eſt l'hiſtoire d'Iſabelle & de Zerbin, rapportée dans le poëme de Roland l'amoureux, & imitée en vers François) par BERENGER DE LA TOUR, d'Albenas en Vivarais, *à Lyon*, *de l'Imprimerie* (*& des caractéres particuliers*) *de Robert Granjon*, 1558, in-8°. *tome* 7, *page* 370.

Iſabelle, imitation de l'Arioſte (en vers François) par *Antoine Mathieu* DE LAVAL, Foréſien; (avec trente-un Sonnets amoureux, du même,) *à Paris*, 1576, in-8°. *tome* 7, *pages* 371, 372.

Le Miroir de Loyauté, qui eſt l'hiſtoire déplorable de Zerbin, Prince d'Ecoſſe, & d'Iſabelle, Infante de Gallice: ſujet tiré de l'Italien de l'Arioſte, & mis en vers François, par *Gilles* FUMÉE, Beſſinois, *à Paris*, *chez Guillaume Auvray*, 1575, in-8°. *tome* 7, *ibid.*

Roland furieux, par Meſſire Louis Arioſte, Gentilhomme de Ferrare: traduit naïfvement de l'Italien en François, enrichi de figures & d'argumens ſur chaque chant, pour le plaiſir de la vue, par *Gabriel* CHAPPUYS, Tourangeau, Hiſtoriographe du Roi, *à Lyon*, 1576, in-8°. Item, *ibid.* 1582, in 8°. Item, *à Rouen*, *derniere édit.* 1617, in-8°. *t.* 7, *p.* 373 *& ſuiv.*

La ſuite de Roland furieux, contenant la

mort du très-magnanime & très-vaillant Roger, fleur des Paladins de France, & tous les grands succès, hautes & généreuses entreprinses proposées, & non fournies par le divin Arioste, mise d'Italien (de Jean-Baptiste Pescatore) en François, par le même, *à Lyon*, 1582, in-16. Item, *à Rouen*, *édition revue & corrigée* 1616, in-8°. *tome* 7, *page* 375.

Cinq Discours de cinq chants nouveaux de M. Loys Arioste, suivant la maniere du Furieux; avec suite de quelques nouvelles Stances du même Auteur, traduits nouvellement en François, par *Gabriel* CHAPPUYS, Tourangeau, Secrétaire, Interpréte du Roi, *derniere édition*, *à Rouen*, 1618. in-8°. *ibid.*

Le divin Arioste, ou Roland le furieux, traduict nouvellement en François, par *François* DE ROSSET: ensemble la suite de cette histoire continuée jusqu'à la mort du Paladin Roland, conforme à l'intention de l'Auteur. Le tout enrichi de figures, & dédié à la grande Marie de Médicis, Reine de France & de Navarre, *à Paris*, 1643, in-4°. *tome* 7, *pages* 376 *& suiv.*

Roland furieux, traduit ou imité des vers Italiens de l'Arioste, par *Nicolas* RENOUARD: *dans la seconde édition de sa Traduction des Métamorphoses d'Ovide*, *à Paris*, 1633, in-8°. (*Il n'y a que le premier chant.*) *tome* 7, *pages* 379, 380.

L'Arioste moderne, ou Roland le furieux, (par *Madelene* POISSON, femme de M. Vasconcelle Gomés de Fuigueredo,) *à Paris*,

1685, 2 vol. in 12. *tome* 7, *pages* 380 *& suiv.*

Roland furieux, poëme héroïque de l'Arioſte, traduction nouvelle par M. M. * * (*Jean-Baptiſte* MIRABAUD, de l'Académie Françoiſe) *à la Haye* (*Paris*) 1741, 4 vol. in-12. *tome* 7, *pages* 381 *& ſuiv.*

La Joconde & la Coupe enchantée, nouvelles tirées de l'Arioſte, en vers François, par *Jean* DE LA FONTAINE: *dans le recueil de ſes contes, qui n'ont que trop été imprimés*, 381.

La Joconde, traduite & imitée de l'Arioſte, en vers François, par le ſieur DE BOUILLON, *dans ſes œuvres imprimées à Paris, en* 1663: in-12. *tome* 7, *page* 386, 387, *&c.*

Diſſertation ſur les deux Jocondes, à M. l'Abbé le Vayer, par *Nicolas* BOILEAU DESPREAUX: *dans le tome* 4 *de ſes œuvres, édition d'Amſterdam*, 1717, in-12. *&c.* 387.

L'Arioſte traveſti, en vers burleſques, premier chant, *à Paris*, 1650, in-4°. *tome* 7, *pages ibid. &* 388.

La Comédie des Suppoſés de M. Louys Arioſte, en Italien & Françoys, (par *Jean-Pierre* DE MESMES,) *à Paris, par Etienne Groulleau*, 1552, in 8°. *tome* 7, *pages* 390 *& ſuiv.*

Le Négromant, comédie de M. Louis Arioſte, nouvellement miſe en François (en proſe) par *Jehan* DE LA TAILLE DE BONDAROY, *à Paris*, 1573, in-8°. *tome* 7, *page* 389.

L'Arcadie de Messire Jacques Sannazar, Gentilhomme Napolitain, excellent Poëte entre les modernes, mise d'Italien en Françoys, par *Jehan* MARTIN, Secrétaire de Monseigneur Révérendissime Cardinal de Lénoncourt, *à Paris*, *imprimé par Michel de Vascosan*, 1544, in-8°. *tome 7*, *pages 394, 395 & suiv.*

L'Arcadie de Sannazar, traduite de l'Italien (en prose, par M. PECQUET) *à Paris*, 1737, in-12, *tome 7*, *pages 397 & suiv.*

Les Larmes de saint Pierre imitées du Tansille, au Roi (Henri III. en vers François, par *François* DE MALHERBE, 1587. Item, *à Paris*, 1597. Item, *à Paris*, 1596, in-8°. *avec le texte Italien.* Item, *avec les autres poësies de Malherbe*, *tome 7*, *pages 400 & suiv.*

La Sophonisbe, Tragédie de Jean-George Trissin, traduite en prose, à l'exception des chœurs qui sont en vers, par MELLIN DE SAINT GELAIS, *à Paris*, 1560, in-8°. *tome 7*, *page 406.*

Tragédie de Sophonisbe, Reyne de Numidie, où se verra le désastre qui lui est advenu, pour avoir été promise à un mary, & espousée par un autre. Et comme elle a mieux aimé eslire la mort, que de se voir entre les mains de ses ennemis, traduite d'Italien en (vers) François, par *Claude* MERMET, de saint Rambert en Savoye, *à Lyon*, *par Leonard Odet*, 1585, in-8°. *tome 7*, *page ibid.*

Suite des Traductions Françoiſes des Poëtes Italiens.

LA Vie du Taſſe, par l'Abbé (*Jean-Antoine*) DE CHARNES, *à Paris*, 1690, in-12. *tome* 8, *pages* 5 *& ſuiv. & page* 40.

Le commencement de la vie de Meſſire Claude Expilly, &c. par *Antoine* BONIEL, &c. *à Grenoble*, 1660, in-4°. *Il y a des faits qui concernent le Taſſe.*) *tome* 8, *page* 5 *& ſuiv.*

Vie du Taſſe, par *Jean-Baptiſte* MIRABAUD, *au-devant de la traduction de la Jéruſalem délivrée. Voyez cette traduction.*

Renaud amoureux, hiſtoire précédente de Roland l'amoureux & furieux, imitée de l'Italien du ſieur Torquato Taſſo, par le ſieur DE LA RONCE, dédié à M. le Duc de Nevers, *à Paris*, 1620, in-8°. *tome* 8, *pages* 7 *& ſuiv.*

La même traduction, ſous ce titre: Le Renaud amoureux imité de l'Italien du Seigneur Torquato Taſſo, *à Paris*, *Hortemels*, 1724, in-12. *tome* 8, *pages* 7 *& ſuiv.*

La Hiéruſalem du Seigneur Torquato Taſſo, rendue Françoiſe par *Blaiſe* DE VIGENERE, Bourbonnois, *à Paris*, 1596, in-4°. item, 1599, in-8°. *ibid.* item, 1610, in-8°. *ibid. tome* 8, *pages* 19 *& ſuiv.*

La Délivrance de Hieruſalem miſe en vers François, de l'Italien de Torquato Taſſo, par *Jean* DU VIGNEAU, Sieur de WARMONT, Bourdelois, *à Paris, chez Nicolas Gilles*, 1593, in-12. *tome* 8, *pages* 23 *& ſuiv.*

Quatre chants de la Hieruſalem de Torquato Taſſo, (le 16, le 4, le 12 & le 2, traduits en vers François,) par *Pierre* DE BRACH, Sieur DE LA MOTTE MONTUSSAN, à toujours victorieux & débonnaire Henri IV. Roi de France & de Navarre, *à Paris, Abel l'Angelier*, 1596, in-8°. *tome* 8, *pages* 24 *& ſuiv.*

La Croiſade, poëme héroïque du Seigneur Torquato Taſſo, traduite ſtance par ſtance, par *Hierôme* D'AVOST, de Laval. *Du Verdier dans les additions à ſa Bibliothéque en rapporte tout le troiſiéme chant, qui eſt en vers héroïques, tome* 8, *page* 22.

Jéruſalem délivrée, poëme héroïque de Torquato Taſſo, traduit en proſe, par *Jean* BAUDOIN, de l'Académie Françoiſe, *à Paris*, 1626, in-8°.

La même, nouvelle édition, par le même, corrigée en divers endroits ſur l'original Italien, & augmentée d'un recueil d'obſervations néceſſaires, avec l'allégorie du poëme, *à Paris*, 1648, in-8°. *tome* 8, *pages* 26 *& ſuiv.*

La Hieruſalem délivrée, poëme héroïque de Torquato Taſſo, traduit en vers François (les cinq premiers chants ſeulement,) par *Michel* LE CLERC, de l'Académie Françoiſe, *à Paris*, 1667, in-4°. (*le texte Italien eſt à*

la marge.) *tome* 8, *pages* 28 *& ſuiv.*

Godefroy, ou la Jéruſalem délivrée, poëme héroïque (du Taſſe,) traduit en vers François, par *Vincent* SABLON, Chartrain, *à Paris*, 1671, 2 vol. in-16, *tome* 8, *pages* 31 *& ſuiv.*

Jéruſalem délivrée, poëme héroïque du Taſſe, nouvellement traduit en François, (par M. *Jean-Baptiſte* MIRABAUD, depuis de l'Académie Françoiſe,) *à Paris*, 1724, 2 vol. in-12. item, *nouvelle édition revue & corrigée*, *ibid.* 1735, *tome* 8, *pages* 32 *& ſuiv.*

Lettre de Mademoiſelle R** (*Riccoboni*) à M. l'Abbé C** (*Conti*) au ſujet de (*la premiere édition de*) la nouvelle traduction de la Jéruſalem délivrée du Taſſe; (*avec des notes de M. l'Abbé des Fontaines*,) *à Paris*, 1725, in-12. *tome* 8, *pages* 24 *& ſuiv.*

La Jéruſalem régnante, contenant la ſuite & la fin d'Armide & d'Hermine à la fin du Torquato Taſſo; avec les nouvelles amours de Bravemont & de Filaminte, traduite de l'Italien, par *Jacques* CORBIN, *à Paris*, 1600, in-12. *tome* 8, *pages* 39, 40.

Aminte, Fable Bocagere priſe de l'Italien de Torquato Taſſo, & traduite en vers, par *Pierre* DE BRACH: avec *Olympe* imitée de l'Arioſte, *à Bourdeaux*, 1584, in-4°. *tome* 8, *page* 44, 45.

Aminte, Fable bocagere du Seigneur Torquato Taſſo, Italien, miſe en proſe Françoiſe, par G. (*Guillaume*) BELLIARD, *à Paris*,

chez Abel l'Angelier, 1596, in-12, *tome* 8, *page* 46.

Aminte, Fable bocagere du Seigneur Torquato Taſſo, traduite d'Italien en François, par *G.* BELLIARD, & imprimée en deux langues pour ceux qui deſirent avoir l'intelligence de l'une d'icelles, *à Rouen*, 1598, in-12. item, *ibid.* 1603, in 12. *avec le texte Italien.* item, ſous le même titre, *imprimée en deux langues pour ceux qui deſirent avoir l'intelligence d'icelles.* Paris, *Claude Villain*, 1609, in-12. *ibid. page* 46.

Aminte, Paſtorale de Torquato Taſſo, (en proſe, par M. DE LA BROSSE) dédiée à Madame la Marquiſe de Noirmoutier, *à Tours*, *chez Jamet Mettayer*, 1593, in-16. *tome* 8, *page* 45.

L'Aminte du Taſſe, tragi-comédie paſtorale, accommodée au Théâtre François, par le ſieur DE RAYSSIGUIER, *à Paris*, *chez Aug. Courbé*, 1632, in-8°. dédiée à M. de Ventadour, Duc & Pair de France, *tome* 8, *pages* 46, 47.

L'Aminte du Taſſe, paſtorale, traduite de l'Iralien en vers François (par *Charles* VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray,) *à Paris*, 1632, in-8°. *avec des figures*, dédiée à Mademoiſelle de Bourbon, *tome* 8, *pages* 48, 49.

L'Aminte paſtorale, traduction nouvelle, avec les figures, (en vers François,) *à Paris*, 1638, in-8°. *tome* 8, *page* 50.

L'Aminte, paſtorale, en vers François, par *N.* PICHOU, Dijonois, *à Paris, chez Targa*, 1632, in-8°. *tome* 8, *pages* 49, 50.

L'Aminte du Taſſe, paſtorale, traduite en vers libres (par l'Abbé DE TORCHE) *à Paris, Barbin*, 1666, in-12. *avec le texte à côté.* La même, ſuivant la copie de Paris, *à la Haye*, 1681, *édition nouvelle, revue & enrichie de tailles douces*, in-12. *tome* 8, *pages* 51 *& ſuiv.*

Nouvelle traduction de l'Aminte du Taſſe, avec le texte à côté (par M. PECQUET,) *à Paris*, 1734, in-12. *tome* 8, *page* 53, *& ſuiv.*

L'Aminte du Taſſe, paſtorale, (traduite en proſe, par M. DE L'ESCALOPIER; avec un diſcours ſur la Paſtorale Italienne & ſur l'Aminte,) *à Paris*, 1735, in-12. *tome* 8, *pages* 53, 54, 55.

Silvie, (par M. WATLEY, Receveur général des Finances, *à Londres* (*Paris*) 1743, in-8°. *avec des figures de M. Watley lui-même*, *tome* 8, *pages* 55, 56.

Le Torriſmon du Taſſe, tragédie par le ſieur DALIBRAY (*Charles*) VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray) (en vers François) *à Paris*, 1636, in-4°. (avec une préface ſur le génie de la tragédie, & celui du Taſſe, & ſur le Toriſmond,) *tome* 8, *pages* 57 *& ſuiv.*

Les ſoupirs de Myrtil, les regrets de Coriſque

Coriſque & les vœux d'Amarillis, tirés du *Paſtor fido* de Jean-Baptiſte Guarini, & paraphraſés en vers François par un anonyme, *à Lyon, par Jacques Rouſſin*, 1597, in-12. *tome* 8, *pages* 67, 68.

Le *Paſtor fido*, ou le Berger fidéle faict Italien & François pour l'utilité de ceux qui deſirent apprendre les deux langues, de Baptiſte Guarini, *à Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1610, in-12. —— La méme traduction, *à Rouen*, 1610, in-12. —— La méme, en 1648, *à Rouen*, in-12. *tome* 8, *pages* 68, 69.

Le Berger fidéle, paſtorale, de l'Italien du Seigneur Baptiſte Guarini, Chevalier, derniere édition, (en proſe & en vers) *à Rouen*, 1609, in-18. *ibid.*

Le Paſteur fidéle, tragicomédie paſtorale de Jean-Baptiſte Guarini, Cavalier très-illuſtre, traduit d'Italien en vers François, par noble *Antoine* DE GIRAUD, Lyonnois; avec quelques poëſies de ſon invention, *à Paris, en la Boutique de l'Angelier, chez Claude Cramoiſy*, 1623, in-12. *tome* 8, *pages* 70 *& ſuiv.*

Le Berger fidéle (en proſe) dédié par l'Auteur à ſa maitreſſe) *à Paris, Auguſtin Courbé*, 1637, in-8°. *ibid. pages* 70, 71.

Le Berger fidéle du ſieur Guarini, nouvellement traduit (en proſe) d'Italien en François, par M. DE MARANDE: enrichi de figures (avec le texte Italien,) *à Paris*,

1661, in-12. —— *ibid.* 1663, in-12. *ſans le texte Italien.* —— *ibid. quatriéme édition revue & corrigée*, 1676, in-12. *avec le texte, tome* 8, *pages* 71, 72.

Le Berger fidéle, traduit de l'Italien de Guarini, en vers François, par l'Abbé DE TORCHE, *à Paris*, 1667, in-12. *ibid. ſeconde édition*, in-12. 1672. —— Item, *à Lyon*, 1699, in-12. (*avec le texte Italien.*) *ibid. pages* 72, 73 *& ſuiv.*

Nouvelle traduction Françoiſe (en proſe) du *Paſtor fido*, avec le texte à côté, (par M. PECQUET,) *à Paris*, 1733, 2 vol. in-12. *tome* 8, *pages* 77 *& ſuiv.*

Le Monologue d'Amarillis, ou Scène quatriéme du troiſiéme acte du *Paſtor fido*, en vers François, par l'Abbé REGNIER DESMARAIS, en 1655. Item, *dans le recueil de ſes poëſies, tome* 8, *pages* 74, 75.

Le même, traduit en vers par *Thomas* CORNEILLE, *à la ſuite de ſes piéces choiſies d'Ovide* traduites en vers François, *à Rouen*, 1670 in-12. *tome* 8, *ibid.*

Le même, traduit par M. *Bernard* DE LA MONNOYE, dans le *Menagiana*, *tome* 3, *tome* 8, *page* 76.

Autre Monologue d'Amarillis, ou Scène cinquiéme du ſecond acte, en vers François, par REGNIER DESMARAIS, *dans le recueil de ſes poëſies, tome* 8, *ibid.*

Le *Paſtor fido*, paſtorale de *Simon* PELLE

RIN en trois actes de vers & un prologue, ouée au Théâtre François au mois de Septem-re 1726, *à Paris*, 1726, in 8°. *tome* 8, *age* 78.

Les Madrigaux amoureux du Cavalier Gua-ni, mis d'Italien en vers François, par noble *Antoine* DE GIRAUD, Lyonnois; *à la ſuite : ſa traduction en vers du Paſtor fido, à Pa-s*, 1623, in-12. *tome* 8, *page* 79.

Les Madrigaux amoureux du Cavalier Gua-ni, Auteur du *Paſtor fido*, traduits d'Italien vers François, par M. P. *à Paris, chez uillaume de Luynes*, 1664, in-12. *Il y a à ſuite un recueil de poëſies galantes du Tra-cteur*, *tome* 8, *pages* 79, 80.

Dialogue de Minerve & de Junon ſur les ces de Henri de Bourbon, Roi de France de Navarre, & de Marie de Médicis, Prin-ſe de Toſcane, en Italien par Guarini, :c quelques ſonnets du même : le tout tra-t en vers François; *dans les Rencontres Muſes de France & d'Italie, à la Reine, Lyon*, 1604. in-4°. *tome* 8, *page* 80.

Philis de Scire, Comédie paſtorale, tirée l'Italien, (avec un prologue du Cavalier rin tiré de l'Italien) *à Toloſe*, 1624. in 8°. e 8, *pages* 81, 87 *& ſuiv.*

a Filis de Scire (en vers François) du r *Simon* DU CROS, *à Paris*, 1630, in-8°. iée à M. le Duc de Montmorenci, avec éloge en vers de ce Seigneur. —— Item, *velle édition corrigée & accommodée au*

Théâtre : avec d'autres poëſies de l'Auteur ibid. 1647, in-8°. *tome* 8, *pages* 8 *& ſuiv*

Paſtorale de la Filis de Scire, en vers par *N.* PICHOU, Dijonnois : avec le prologu du Cavalier Marin, une longue préface d l'éditeur, le ſieur Iſnard, Médecin né à Gre noble, des Stances de Pichou à Louis XIII & une Epître dédicatoire à Monſeigneur, frer unique du Roi, *au nom du Libraire Targa*, *Paris*, 1531, in-8°. —— La même, *ibi* 1663, in-8°. dédiée à M. de Bouillon, *tom* 8, *pages* 89, 90.

La Philis de Scire, paſtorale du Comte Bo narelli, traduites en vers libres, (le premi acte ſeulement) avec le texte à côté, p A. B. D. S. (l'Abbé de TORCHE) 1667, in-12 *à Paris*, *tome* 8, *pages* 90, 91.

La Philis de Scire, paſtorale du Comte Bo narelli, nouvellement traduite en vers Fra çois, avec l'Italien à côté, par l'Abbé d TORCHE, *à Paris*, 1669, in-12. Item *ibid. ſans le texte*, *ibid.*

La Philis de Scire du Comte Bonarelli traduite en François, (en proſe, le texte It lien à côté) avec la diſſertation du même A teur ſur le double amour de Célie, par M.** (*Louis-François*) DU BOIS DE SAINT GELAI Secrétaire & Hiſtoriographe de l'Académ Royale de Peinture, &c.) *à Bruxelles*, 170 2 vol. in-12. *avec figures*, *tome* 8, *pages* & *ſuiv.*

Le Soliman, tragi-comédie : (tradui

ibrement en vers François de la Tragédie talienne du Comte Prosper Bonarelli, par *Charles* VION, Ecuyer, Seigneur de Dalibray) n-4°. *à Paris*, 1637, *tome* 8, *pages* 93 *& suiv.*

Les amours d'Adonis & de Venus, poëme u Cavalier Marin, premier chant, mis en ers François en forme de stances, par le Prédent NICOLE : *dans les œuvres de cet Auteur, lusieurs fois réimprimées, tome* 8, *pages* 100, 01.

Le même Poëte traduit, (ou plutôt abrégé imité) en vers François, en douze chants, *à aris*, 1667, in-12. *tome* 8, *pages* 101 *& suiv.*

Discours de *Jean* CHAPELAIN, en forme de ttre à M. Favereau, sur le poëme du Cavaer Marin : *dans l'édition de ce poëme donnée Paris en* 1623, in-folio, *tome* 8, *pages* 98 *suiv.*

Le Seau enlevé, poëme héroïcomique du assoni, nouvellement traduit d'Italien en rançois (par *Pierre* PERRAULT, avec l'oriinal Italien à côté de la traduction,) *à Pas*, 1678, 2 vol. in-12. *tome* 8, *pages* 106 *suiv.*

Le premier chant du poëme intitulé : l'Océan, t le même Auteur, avec une lettre qu'il oit écrite à un ami au sujet d'un poëme de t ami sur la conquête du nouveau monde, aduits par le même *Pierre* PERRAULT, avec texte Italien ; *à la suite de l'ouvrage précént, tome* 8, *pages* 109, 110.

Blâſon des femmes de Meſſire André Myſogine, Gentilhomme Florentin, envoyé au Seigneur Pamphile Théliarche, qui lui avoit demandé conſeil ſur le propos de ſe marier: Satyre traduite de l'Italien en vers François: *dans un recueil de diverſes piéces ſur le même ſujet en* 1551, in-12. *ſans nom de lieu.*

Les rencontres des Muſes de France & d'Italie, à la Reine (en quarante-trois ſonnets Italiens de diverſes Poëtes, imités en vers François: *à Lyon, par Jacques Rouſſin* 1604, in-4°.

Traductions Françoiſes de pluſieurs Piéces de Théâtre Italiennes anciennes & modernes.

LA Mandragore, Comédie, tirée de l'Italien de (Nicolas) Machiavel, en proſe Françoiſe, & en cinq actes, par *Jean-Baptiſte* ROUSSEAU: *dans le ſupplément de ſes œuvres, à Londres*, 1723, in-12. *& depuis dans quelques éditions du recueil de ſes poëſies, tome* 8, *pages* 111, 112.

Tragédie du Roi franc-Arbitre, nouvellement traduite d'Italien (de François Négro en François (en proſe) *à Genéve, chez Jean Creſpin*, 1558, in 8°. *tome* 8, *pages* 114 *& ſuiv.*

Les Abuſés, Comédies des Profeſſeurs de l'Académie Siennoiſe, nommés *Intronati*, célébrée ès jeux d'un Carême prenant à Sienne

traduite d'Italien en François, par *Charles* ETIENNE, *selon M. de Beauchamps.*

La même, sous ce titre : *Comédie du sacrifice des Professeurs de l'Académie vulgaire Sénoise*, nommée *Intronati*, célébrée ès jeux d'un Karesme-prenant à Senes : traduicte de langue Tuscane, par *Charles* ETIENNE, 1543, *à Lyon, par François Juste*, in-16. (*avec de petites figures représentant les scènes.*)

La même, sous ce titre : *les Abusés*, Comédie faite à la mode des Anciens, premierement composée en langue Tuscane par les Professeurs de l'Académie Sénoise, & nommée *Intronati*, depuys traduite en Françoys, par *Charles* ETIENNE, & nouvellement revue & corrigée, *à Paris, par Etiennne Groulleau*, 1548, ou 1549 selon un autre exemplaire, in-16, (*avec de petites figures représentant les scènes, mais un peu différentes de celles de l'édition de* 1543.) *M. de Beauchamps cite encore une édition de* 1556, *à Paris, chez le même Groulleau*, in-16. *& sous le même titre que celle de* 1548, *tome* 8, *pages* 115 *& suiv.* 118, 121.

Boniface & le Pédant, Comédie en prose, imitée de l'Italien (*Il Candelajo*) de (*Giordano* Bruno, Nolano, *à Paris, chez Pierre Ménard*, in-8°. 1633, *tome* 8, *pages* 121 *& suiv.*

Alcée, Pêcherie ou Comédie Marine, en laquelle sous le nom de Pêcheurs sont représentées plusieurs naïfves passions d'amour, de l'Italien d'Antonio Ongaro (en prose)

à l'exception des chœurs qui ſont en vers, par *Rolland* BRISSET, dédiée à Madame du Gaſt, *à Paris, chez Pierre Mettayer*, 1596, in-12. *tome* 8, *pages* 121, 123, 124.

La Diéromene, ou le Repentir d'amour, paſtorale, imitée de l'Italien de L. G. C. d'H. (Luigi Groto, Cieco d'Hadria) par R. B. G. T. (*Rolland* BRISSET, Gentilhomme Tourangeau,) *à Tours, par Mathurin le Mercier*, 1591, in-12.

La même ſous ce titre : *Le Repentir d'amour de Diéromene*, paſtorale, imitée de l'Italien, &c. *à Paris, chez Pierre Mettayer*, 1595, in-12. *M. de Beauchamps n'en cite qu'une édition qu'il dit faite à Rouen en* 1595, in-12.

Le Repentir amoureux, Eglogue, traduite d'Italien en François. (C'eſt la traduction de la même piéce que la précédente ;) avec une lettre du Traducteur à ſa maîtreſſe, & la traduction du prologue Italien, par R. D. J. (*Roland* DU JARDIN, ſieur DES ROCHES,) *manuſcrit daté de Tours le 6 Août* 1590, in-8°. *tome* 8, *pages* 124 *& ſuiv.*

Emilie, Comédie nouvelle de Loys Groto, aveugle d'Hadria, traduite de l'Italien en François, pour ceux qui deſirent l'une & l'autre langue, (avec le texte Italien à côté de la verſion qui eſt en proſe) *à Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1609, in-12, *tome* 8, *pages* 124, 126.

Les Contens, Comédie en proſe, en cinq

Plus, *dans le même Théâtre* : 1. *le Point d'honneur*, comédie en trois actes de Dom Franciſco de Rojas. 2. *Dom Céſar Urſin*, comédie en cinq actes, de Dom Pedro Calderon de la Barca, *tome* 8, *pages* 164 *& ſuiv.* 167, 168.

La Trahiſon punie, en vers François, traduite & imitée de l'Eſpagnol de Dom Franciſco Rojas, ou plutôt faite ſur la traduction en proſe de M. le Sage, par *Florent* CARTON, ſieur D'ANCOURT : *dans le Théâtre de celui-ci*, *tome* 7, *ſeconde édition*, *à Paris*, 1711, in-12. *tome* 8, *pages* 167, 168.

Quelques Scènes détachées d'une Comédie Eſpagnole anonyme, traduites en François, par M. l'Abbé PREVOST : *dans ſon ouvrage périodique intitulé*, le Pour & Contre, *tome* XI, *nombre* 148, *tome* 8, *pages* 174 *& ſuiv.*

Extraits de pluſieurs piéces du Théâtre Eſpagnol ; avec des réflexions, & la traduction des endroits les plus remarquables, par M. DU PERRON DE CASTERA, vol. in-12. en trois parties, *à Paris*, 1738. (La troiſiéme partie eſt intitulée : *Théâtre Eſpagnol*, *tome* 8, *pages* 170 *& ſuiv.*

Diſſertation ſur les Tragédies Eſpagnoles, traduite de l'Eſpagnol de Don Auguſtin de Montiano y Luyando, Directeur perpétuel de l'Academie Royale Eſpagnole, pour le Roy d'Eſpagne, &c. Avec une expoſition de Virginie, Tragédie du même, & la tradue-

tion de quelques endroits de cette piéce ; par M. D'HERMILLY. *Paris*, *Quillau*, 1754, in-12. *en deux parties*, *tome* 8, *pages* 175 *& ſuiv.*

La Luſiade du Camoëns, poëme héroïque, ſur la découverte des Indes Orientales, traduit du Portugais, par M. DU PERRON DE CASTERA, *à Amſterdam*, (*Paris*,) 1735, 3 vol. in-12. *tome* 8, *pages* 179, 180, 183 *& ſuiv.*

Traductions des Poëtes Anglois.

DIſſertation ſur la poëſie Angloiſe (où ſe trouve le caractere des plus célébres Poëtes Anglois, & leur comparaiſon avec nos Poëtes François les plus connus:) *dans le Journal littéraire imprimé à la Haye*, *tome* 9, *part.* 1, *art.* x, *tome* 8, *pages* 196 *& ſuiv.*

Réflexions ſur la poëſie des Anglois, par M. SILHOUETTE, *dans ſes* Réflexions ſur le goût des traductions, au devant de ſa traduction des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, *à Londres*, 1737 & 1741, in-4°. *tome* 8, *pages* 193 *& ſuiv.*

Le Paradis perdu de Milton, poëme héroïque, traduit de l'Anglois (par M. *Nicolas-François* DUPRÉ DE SAINT MAUR, Maiſtre des Comptes, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe ; avec les remarques

de M. Addiſſon, (& la vie de Milton, par le Traducteur, *à Paris*, 1729, 3 vol. in-12. *tome* 8, *pages* 200 *& ſuiv.*

Nouvelle traduction du Paradis perdu de Milton, avec la vie de l'Auteur, des notes des diſſertations, & les additions d'Adiſſon; par *Louis* RACINE, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres. *A Paris*, 1755, 3 vol. in 8°.

Diſſertation critique ſur le Paradis perdu, poëme héroïque de Milton, par M. *Conſtantin* DE MAGNY, Docteur aggrégé en Droit & Avocat, *à Paris*, 1729, in-12. *tome* 8, *page* 217.

Le Paradis reconquis, traduit de l'Anglois de Milton (par le pere *Pierre* DE MAREUIL, Jéſuite;) avec quelques autres piéces de poëſies (traduites du même, par le même: ſçavoir, Lycidas, Idylle; l'Allegro, il penſiro, & un Cantique ſur la fête de Noël,) *à Paris*, 1730, in-12. *tome* 8, *pages* 218 *& ſuiv.*

Lettres critiques à M. le Comte *** ſur le Paradis perdu & reconquis de Milton, par R** (le pere Routh, Jéſuite,) *à Paris*, 1731, in-12. *tome* 7, *pages* 209 *& ſuiv.* 216 *& ſuiv.*

Le Paradis Terreſtre imité de Milton, Poëte Anglois. Divertiſſement ſpirituel en un acte (en vers) exécuté par l'Académie de Muſique de Poitiers, le 23 Mars 1736, par *Auguſtin* NADAL, de l'Académie.

des belles Lettres de Paris ; *au tome ſecond* (*page* 29.) *du Recueil des Œuvres de l'Auteur, à Paris*, 1738, in-12. *tome* 8, *page* 225.

Adam & Eve, ou la chûte de l'homme, Tragédie nouvelle (en vers) imitée de Milton, dédiée à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, (par M. TANEVOT,) *à Paris*, 1751, in-8°. *tome* 8, *pages* 225 *& ſuiv.*

La même, revue & corrigée. *Paris, J. B. Garnier*, 1742, *in*-8°.

Eſſai ſur la maniére dont Milton a employé & imité les modernes dans ſon poëme du Paradis perdu, traduit de l'Anglois.

Preuves qui démontrent que Milton a copié preſque mot à mot le poëme Latin du Jéſuite Maſenius, traduites de l'Anglois. Ces deux piéces ſont *dans le Journal Etranger*, *Octobre* 1754, *tome* 8, *pages* 217 *& ſuiv.*

Léonidas, Poëme traduit de l'Anglois de M. Glover (en proſe) *en Hollande*, 1737, in-8°. Item, *à Paris*, (revu & corrigé) 1737, in-12. *tome* 8, *pages* 227 *& ſuiv.*

Eſſai ſur la critique, imité de l'Anglois de M. Pope (en vers François, par M. ROBETON, Conſeiller & Secrétaire privé de George I. Roi d'Angleterre,) *à Amſterdam*, 1717, in-4°. de 27 pages. Item, *à Londres*, 1717, in-4°. *tome* 8, *pages* 236 *& ſuiv.*

Essai sur la critique, poëme traduit de l'Anglois de M. Pope; avec un discours & des remarques (par *Jean-François* DU BELLAY, sieur DU RESNEL, depuis Associé de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, & l'un des quarante de l'Académie Françoise,) *à Paris*, 1730, in-8°. —— La même traduction avec celle de l'Essai sur l'homme du même, *ibid.* 1737, in-8°. —— La même, in-12. *ibid. tome* 8, *page* 237 *& suiv.*

Essai sur la critique, par M. Pope : ouvrage traduit de l'Anglois en François, par M. D. S. (M. DE SILHOUETTE,) *à Paris*, 1736, in-12. —— Item, *à Londres*, 1737, in-4°. avec des réflexions préliminaires sur le goût des traductions, des réflexions critiques contre les observations sur les écrits des Modernes, & des remarques sur la traduction de l'Essai sur la critique, en vers François, par M. l'Abbé DU RESNEL, *tome* 8, *pages* 241 *& suiv.*

Les Principes de la Morale & du goût, en deux poëmes, traduits de l'Anglois de M. Pope (l'Essai sur l'homme & l'Essai sur la critique) par *Jean François* DU RESNEL, Abbé de Sept Fontaines, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, (& depuis l'un des quarante de l'Académie Françoise,) *à Paris*, 1737, in-8°. *tome* 8, *pages* 244 *& suiv.*

Essai sur l'homme, par M. Pope, traduit de l'Anglois en François, par M. D. S. (DE SILHOUETTE, aujourd'hui Chancelier

de M. le Duc d'Orléans) *à Paris*, 1736, in 12. —— Item, *à Londres*; avec la traduction de l'Eſſai ſur la critique, in-4°. 1737. —— Item, *à Lauſanne*; avec l'examen de cet ouvrage, par M. DE CROUSAZ, in-12. 1737, *tome* 8, *pages* 246 *& ſuiv.*

Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, par M. (Alexandre) Pope : ouvrage traduit de l'Anglois en François, par M. SILHOUETTE ; (avec des réflexions préliminaires du Traducteur ſur le goût des traductions, des obſervations contre la critique de l'Abbé des Fontaines, & deux préfaces,) *à Londres*, 1741, in-4°. (avec le texte Anglois à côté de la traduction.) *tome* 8, *pages* 240 *& ſuiv.*

Traduction nouvelle en vers de l'Eſſai ſur l'Homme de M. Pope, (par M. DE SERE') *à Londres* (*Paris*) 1739, in-8°. *à la ſuite des* Maximes & Réflexions morales traduites par le même de l'Anglois en proſe Françoiſe. *tome* 8, *pages* 248, 249, 250.

Diſſertation où l'on examine les qualités que doit avoir un vrai Cenſeur, pourquoi il eſt ſi difficile de le trouver, les avantages qu'on peut en retirer, &c. à l'occaſion de deux vers de l'Eſſai de M. Pope ſur la critique, chant quatriéme : *dans le Mercure de France, mois de Décembre, tome premier, tome* 8, *pages* 235, 236.

Réflexions ſur le livre de M. Pope, intitulé : *Eſſai ſur l'homme*, Lettre 1. *dans les Mémoires de Trévoux du mois de Mars* 1737,

art. 26. Lettre 2. *dans les mêmes Mémoires du mois d'Avril ſuivant, article* 46, *tome* 8, *pages* 252, 253.

Examen de l'Eſſai de M. Pope ſur l'homme, par M. DE CROUSAZ, Conſeiller des Ambaſſades de Sa Majeſté le Roi de Suéde & Landgrave de Heſſe-Caſel, ci devant Gouverneur de S. A. S. le Prince Frédéric de Heſſe, & Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Bourdeaux, *à Lauſanne*, 1737, in-12. *tome* 8, *pages* 253 *& ſuiv.*

Commentaire ſur la traduction en vers de M. l'Abbé du Reſnel de l'Eſſai de M. Pope ſur l'homme, par le même, *à Genéve*, 1738, in-12. *tome* 8, 254 *& ſuiv.*

Lettres philoſophiques & morales, où l'on donne une explication raiſonnée du ſyſtême de M. Pope dans ſon Eſſai ſur l'homme, tirée d'une réponſe de M. Warburton au Commentaire de M. de Crouſaz, par M. DE SILHOUETTE; *à la ſuite de ſa* traduction des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, & des Epîtres morales de M. Pope, *à la Haye*, 1742, in-12. *tome* 8, *pages* 259 *& ſuiv.*

Lettre de M. le Chevalier de Ramſay à M Racine (pour juſtifier le ſyſtême de l'Eſſai ſur l'homme, poëme de M. Pope) & réponſe de M. Racine à cette Lettre; *à la ſuite du* Poëme de la Religion, par M. Racine, *ſeconde édition*, *à Paris*, 1742, in 8°. *tome* 8, *pages* 257 *& ſuiv.*

Le Poëme de Pope, intitulé, *Eſſai ſur l'homme, convaincu d'impiété.* Lettres pour prémunir les fidéles contre l'irréligion. *A Londres* (*Paris*) 1746, *premiere édition & deuxiéme*, 1747, *troiſiéme édition*, *in*-12. *tome* 8, *page* 262.

Priere univerſelle de M. Pope, en vers Anglois, traduite en vers François, par M. LE FRANC, Avocat général à Montauban, in-12. 1741.

Lettre du même ſur cette traduction, (pour en déſavouer l'impreſſion ;) *dans le Journal des Sçavans du mois de Septembre* 1741.

La même Priere traduite en proſe, par M. DE SILHOUETTE ; *à la ſuite de ſes* ſept Lettres extraites de M. Warburton, citées plus haut. *tome* 8, *pages* 260 *& ſuivantes.*

Epîtres morales de M. Pope ſur le caractere des hommes, ſur celui des femmes, & ſur l'uſage des richeſſes, traduites en proſe, par M. DE SILHOUETTE, aujourd'hui Chancelier de M. le Duc d'Orléans : *à la ſuite de ſa* traduction des Eſſais ſur la critique & ſur l'homme, du même Pope, *à la Haye*, 1742, in-12. *tome* 8, *pages* 263 *& ſuiv.*

La Boucle de cheveux enlevée, poëme héroïcomique en cinq chants, par M. Pope, traduit en proſe (& attribué à M. l'Abbé DES FONTAINES, *à Paris*, 1728, in-12.

in-12. *tome* 8, *pages* 265 *& ſuivantes.*

Le même Poëme traduit en vers, ſur la traduction en proſe (par M. DESPREAUX, de l'Académie d'Angers) *à Paris*, 1742, in-12. *tome* 8, *ibid. & pages* 270 *& ſuiv.*

Le même. *A Paris, Clouzier*, 1746, *in-8°. ibid. page* 272.

Cléopatre, Tragédie de Dryden, traduite en proſe, par M. PREVOST D'EXILES, dans ſon *Pour & Contre, tomes* V, VI *&* VIII, *tome* 8, *pages* 284 *& ſuiv.*

Montezuma, ou Fernand Cortez, Tragédie du même, traduite en proſe, par M. l'Abbé D. B. *à Paris*, 1743, in-8°. *tome* 8, *page* 285.

L'Amour confident de lui-même, Comédie de Richard Steele, traduit de l'Anglois, par M. PREVOST D'EXILES, dans ſon *Pour & Contre, tome* VIII, *tome* 8, *pages* 285 *& ſuiv.*

Caton, Tragédie traduite en proſe, de l'Anglois de M. (Joſeph) Adiſſon, par M. BOYER, *à Londres*, 1713, in-12. Item, *à Amſterdam*, 1713, in-12. *tome* 8, *pages* 290 *& ſuiv.*

Les trois premieres Scènes de la même Tragédie, traduites en proſe, par *Jean-Baptiſte* DUBOS, de l'Académie Françoiſe : *dans les Nouvelles littéraires de la Haye du* 17 *Octobre* 1716, *tome* 8, *pages* 293, 294.

Deux Lettres à M. B. (Boyer) ſur ſa traduction de la Tragédie de Caton : *dans les Nouvelles littéraires de la Haye des* 2 *&* 16 *Janvier* 1717, *tome* 8 ; *pages* 293, 294.

Le Caton mourant de Jean-Chriſtophe Gottſched, Tragédie (par analyſe ſeulement) avec une critique de cette piéce, & une réponſe de l'Auteur à cette critique : le tout traduit de l'Allemand en proſe Françoiſe : *dans les Recherches hiſtoriques de Louis Riccoboni ſur les Théâtres de l'Europe*, à *Paris*, 1738, in-8°. *tome* 8, *pages* 295 *& ſuiv.*

Choix de différens morceaux de poëſies traduits de l'Anglois, par M. TROCHEREAU *Paris*, *Piſſot*, 1749 ; in-12. *tome* 8, *page.* 273 *& ſuiv.*

Idée de la Poëſie Angloiſe, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglois, qui n'ont point encore paru dans notre Langue ; avec un jugement ſur leurs ouvrages & une comparaiſon de leurs poëſies avec celles des Auteurs anciens & modernes (des notes, & les vies des Poëtes) par M. l'Abbé YART, de l'Académie Royale des belles Lettres, Sciences & Arts de Rouen. *Paris*, *Briaſſon*, 1749, 1754, 6 vol. in-12. *tome* 8, *pages* 273 *& ſuiv.*

SEPTIE'ME PARTIE.

Poëſie Françoiſe.

Ouvrages concernant l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe.

LEs Viés des plus célébrés & anciens Poëtes Provenſaux, qui ont fleury du tems des Comtes de Provencé, recueillis de divers Autheurs qui les ont eſcrites & rédigées premierement en langue Provenſale, & depuis miſes en langue Françoiſe, par *Jehan* DE NOSTREDAME: Procureur en la Cour de Parlement de Provence: par leſquelles eſt monſtrée l'ancienneté de pluſieurs nobles Maiſons tant de Provence, Languedoc, France, que d'Italie & d'ailleurs, *Lyon*, 1575, in-12. *tome* 8, *pages* 304 *& ſuiv.*

Apologie des anciens Hiſtoriens & des Troubadours ou Poëtes Provençaux, *Avignon*, 1704, in-8°. *Nous n'avons pas vû cet ouvrage.*

Diſcours ſur les Arcs de triomphe dreſſés en la ville d'Aix, à l'arrivée des Ducs de Bourgogne & de Berri (où il eſt parlé des Troubadours) par *Pierre* GALAUP DE CHASTEUIL, *à Aix*, 1701, in-fol. *tome* 8, *pages* 310 *& ſuiv.*

Lettre critique de Sextius le Salien (*Joseph-Pierre* DE HAITZE) à Euxénus le Marseillois (M. de Ruffi) touchant le discours sur les Arcs de triomphe dressés en la ville d'Aix, &c. 1701. in-12. *ibid. ibid.*

Réflexions sur le Libelle intitulé : *Lettre critique de Sextius le Salien*, &c. (par *François* DE REMERVILLE DE SAINT QUENTIN) *à Cologne* (*Aix*) 1702, in-12. *ibid. ibid.*

Recueil de l'origine de la langue & poësie Françoise, ryme & romans : plus les noms & sommaires de cent vingt-sept Poëtes François, vivans avant l'an 1300, par *Claude* FAUCHET, premier Président en la Cour des Monnoies; *Paris*, 1581, in-4°. *& dans le recueil des Œuvres de l'Auteur, imprimé après sa mort, à Paris*, 1610, in-4°. *tome* 8, *pages* 311 *& suiv.*

Discours sur quelques anciens Poëtes, & sur quelques Romans Gaulois peu connus, par M. (*Antoine*) GALLAND, de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres : *dans les Mémoires de cette Académie, in-4°. tome second, page* 728, *tome* 8, *pages* 313, 314.

Mémoire concernant la vie de Jean de Venette, avec la notice de l'histoire en vers des trois Maries, dont il est Auteur, par M. DE LA CURNE DE SAINTE PALAYE : *dans les Mémoires de l'Académie des belles Lettres, tome* XIII, *page* 8, *tome* 8, *pages* 314 *& suiv.*

Notice des poëſies de Froiſſart, par le même : *dans les mêmes Mémoires*, *tome* XIV, *page* 219, *tome* 8, *ibid.*

Obſervations ſur un recueil manuſcrit de poëſies de Charles d'Orléans, par M. l'Abbé SALLIER : *dans les mêmes Mémoires*, *tome* XIII. *page* 580. *tome* 8, *ibid.*

Notice de l'Archiloge-Sophie de Jacques le Grand, Religieux Auguſtin, par le même : *dans les mêmes Mémoires*, *tome* XV, *page* 795, *tome* 8, *ibid.*

Extrait du Roman de Gautier de Metz, compoſé en l'an 1245, &c. *dans les* Diſſertations de M. l'Abbé LE BEUF ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Civile de la ville de Paris, *tome* 2, *page* 318, *tome* 8, *pages* 314 *& ſuiv. pour ces quatre articles.*

Le ſeptiéme Livre des Recherches de la France (ſur l'origine de la poëſie Françoiſe, &c.) par *Etienne* PASQUIER : *dans toutes les éditions de ſes Recherches*, *tome* 8, *pages* 316 *& ſuiv.*

Lettre du même à Ronſard, *dans le recueil de ſes Lettres*, *ibid.*

Hiſtoire de la poëſie Françoiſe, (par *Joſeph* MERVESIN, Prêtre, Religieux profès de l'Ordre de ſaint Benoît, Prieur de Barret) *Paris*, 1706, in-12. —— Item, *à Amſterdam*, 1717, in-12. avec un abrégé des régles de la verſification Françoiſe, *tome* 8, *pages* 321 *& ſuiv. juſqu'à* 329.

Remarques critiques sur l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe du ſieur Merveſin (par *François* DE REMERVILLE DE SAINT QUENTIN) 1706, in-12.

Lettre de M. Merveſin ſur l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe, à M. **, *Paris*, 1707, in-12. *ibid.*

Lettre à M. de ** ſervant de réponſe à M. Merveſin, 1707, in-12. (par l'Auteur des Remarques.) *ibid.*

Hiſtoire de la poëſie Françoiſe ; avec une Défenſe de la poëſie, par feu M. l'Abbé (*Guillaume*) MASSIEU, de l'Académie Françoiſe (& de celle des Inſcriptions & belles Lettres) *à Paris*, 1739, in-12. *tome* 8, *pages* 329 *& ſuiv.*

De l'ancienneté des Chanſons Françoiſes, par M. LEVESQUE DE LA RAVALLIERE, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, *au tome premier de l'édition qu'il a donnée des poëſies du Roi de Navarre*, *à Paris*, 1742, in-12. *tome* 8, *pages* 336, 343 *& ſuiv.*

Deſcription du Parnaſſe François exécuté en bronze, ſuivie d'une liſte alphabétique des Poëtes & des Muſiciens raſſemblés ſur ce monument, dédiée au Roi, par (*Evrard*) TITON DU TILLET, Commiſſaire provincial des Guerres, ci-devant Capitaine de Dragons, & Maître d'Hôtel de feu Madame la Dauphine, mere du Roi, *à Paris*, 1726, in-12. *tome* 8, *pages* 347 *& ſuiv.*

Le Parnaſſe François, dédié au Roi, par le même (avec un ordre chronologique & hiſtorique des Poëtes & des Muſiciens raſſemblés ſur ce monument: des remarques ſur la Poëſie & la Muſique, &c. & pluſieurs piéces en proſe & en vers à la louange de cet ouvrage) *à Paris*, 1732, in-folio, *tome* 8, *pages* 347 *& ſuiv. & pages* 353, *&c.*

Deux Supplémens à l'ouvrage précédent, in-folio, par le même, 1744, & 1755, *tome* 8, *pages* 348, 389.

Eſſais ſur les honneurs & ſur les monumens accordés aux illuſtres Sçavans pendant la ſuite des ſiécles, (quatriéme diſcours) par M. *Evrard* TITON DU TILLET, *à Paris*, 1734, in-12. *tome* 8, *page* 356.

Eſſais ſur l'hiſtoire des belles Lettres, des Sciences & des Arts, ſeconde partie, par M. JUVENEL DE CARLENCAS, *à Lyon*, 1744, in-12. *tome* 8, *page* 356.

Introduction à la Bibliothéque poëtique, contenant en abrégé l'origine & l'hiſtoire de la poëſie Françoiſe, & celle des Poëtes François avant Clément Marot (par *Claude-Pierre* GOUJET.) A la tête de la Bibliothéque poëtique de M. le Fort de la Moriniere, *à Paris*, *Briaſſon*, 1745, in-4°. *tome* 8, *page* 357.

Idée des Spectacles anciens & nouveaux, par l'Abbé *Michel* DE PURE, *à Paris*, 1668, in-12. *tome* 8, *page* 358.

Le Théâtre François, en trois livres, où

il eſt traité de l'uſage de la Comédie, des Auteurs qui ſoutiennent le Théâtre, & de la conduite des Comédiens, par (*Samuel* CHAPPUZEAU) *à Lyon*, 1674, in-12. *tome* 8, *pages* 359 *& ſuiv.*

Hiſtoire du Théâtre François juſqu'à M. Corneille, par M. (*Bernard*) DE FONTENELLE, de l'Académie Françoiſe & de celle des Sciences : *dans le tome troiſiéme de ſes Œuvres, édition de Paris*, 1742, in-12. *tome* 8, *page* 363 *& ſuiv.*

Vie de (Pierre) Corneille, par le même : & Réflexions ſur la Poëtique (principalement ſur les piéces de Corneille) par le même, *ibid. tome* 8, *page* 366.

Réflexions ſur les Spectacles François : *à la ſuite du* Parnaſſe François de M. Titon du Tillet, in-folio ; *ibid.*

Hiſtoire du Théâtre François depuis ſon origine juſqu'à préſent : avec la vie des plus célébres Poëtes Dramatiques, des extraits exacts, & un catalogue raiſonné de leurs piéces, accompagnés de notes hiſtoriques & critiques (par les ſieurs PARFAIT, freres) *tomes* 14. *Paris*, 1734, *& années ſuivantes*, in-12. *tome* 8, *pages* 368 *& ſuiv.*

Almanach du Parnaſſe pour l'année 1727, par MM. PARFAIT, *à Paris*, 1727, in-24. —— Le même réimprimé avec quelques corrections & augmentations, dans le Journal imprimé à Amſterdam ſous le titre de *Bibliothéque Françoiſe*, ou *Hiſtoire littéraire*

de la France, tome IX, *partie* 2, *tome* 8, *page* 378.

Almanach des Dames ſçavantes Françoiſes (parmi leſquelles il y a beaucoup de Poëtes) pour l'année 1735, contenant un ordre alphabétique des Dames qui ſe ſont rendues recommandables par leur ſçavoir depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à préſent : avec l'abrégé de leurs vies, & le catalogue de leurs ouvrages, *à Paris*, 1735, in-24. *tome* 8, *page* 379.

Almanach des Théâtres pour l'année biſſextille 1744, in-18. *à Paris*, 1744, *tome* 8, *page* 379.

Bibliothéque des Théâtres, contenant le catalogue alphabétique des piéces Dramatiques, Opéra, Parodies & Opéra comiques, & le tems de leurs repréſentations, avec des anecdotes ſur la plûpart des piéces contenues en ce recueil, & ſur la vie des Auteurs, Muſiciens & Acteurs, (par M. MAUPOINT, Avocat,) *à Paris*, 1733, in-8°. *tome* 8, *pages* 380 *& ſuiv.*

Recherches ſur les Théâtres de France, depuis l'année 1161 juſqu'à préſent, par M. *Godart* DE BEAUCHAMPS, *à Paris*, 1735 in-4°. & 3 vol. in-12. *tome* 8, *pages* 381 *& ſuiv.*

Hiſtoire de quelques Comédiens anciens & modernes de l'un & l'autre ſexe, & des Acteurs & Actrices de l'Opéra : dans les *Mer-*

cures de l'année 1738 dans le *Pour & Contre.* de M. PREVOST D'EXILES, tome xx. & dans les *Supplémens du Parnaſſe François*, par M. TITON DU TILLET, *à Paris*, 1743, & 1755, in-folio, *tome* 8, *pages* 389, 390.

Réflexions hiſtoriques & critiqnes ſur les différens Théâtres de l'Europe, par *Louis* RICCOBONI, *à Paris*, 1738, in-8°. *tome* 8, *page* 390.

Lettre (de M. DUPUY) ſur l'origine & le progrès des Opéra en France; avec l'établiſſement de l'Académie Royale de Muſique à Paris : dans le tome 6. des *Amuſemens du cœur & de l'eſprit*, *à la Haye*, (*Paris*) 1740, in-12. *tome* 8, *pages* 390 *& ſuiv.*

Requête ſervant de Factum pour Henri Guichard, Intendant général des Bâtimens de ſon Alteſſe Royale Monſieur, Appellant: contre Baptiſte Lully & Sébaſtien Aubry, intimés, &c. in-4°. de 73 pages. (*On y trouve l'hiſtoire des commencemens de l'Opéra.*) *tome* 8, *pages* 395 *& ſuiv.*

Projet pour le progrès de la poëſie Lyrique, (par M. DE MORAND) dans le tome 4 des *Amuſemens du cœur & de l'eſprit*, *à la Haye* (*Paris*) 1742, in-12. *tome* 8, *page* 395.

Réflexions d'un Peintre ſur l'Opéra, *à Paris*, 1743, in-12. de quarante-une pages, *tome* 8, *page* 395.

Mémoires pour servir à l'Hiſtoire des Spectacles de la Foire, par un Acteur Forain, *à Paris*, (par MM. PARFAIT,) 1743, deux volumes in-12. *tome* 8, *pages* 398 *& ſuiv.*

De la Réformation du Théâtre, par *Louis* RICCOBONI *à* (*Paris*) 1743, in-12. *tome* 8, *pages* 403 *& ſuiv.*

Fin du Catalogue.

ORDRE

Des divisions du Catalogue.

BELLES LETTRES.

POESIE.

Traductions Françoises des Poëtes Latins Modernes.

Traductions de Juvencus, & des Poëtes Latins modernes. 405

Traductions Françoises des Poëtes Italiens. 438

Suite des Traductions Françoises des Poëtes Italiens. 448

Traductions Françoises de plusieurs piéces de Théâtre, Italiennes, anciennes & modernes. 458

Traductions Françoises des Poëtes Espagnols & Portugais. 467

—— Des Poëtes Anglois. 470

Ouvrages concernant l'Histoire de la Poësie Françoise. 479

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les Tomes ſeptiéme & huitiéme de la *Bibliothéque Françoiſe*; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion; & j'ai cru que l'Ouvrage ſeroit très-utile, & feroit beaucoup d'honneur à nos Ecrivains François. De la Bibliothéque du Roi, le 20 Janvier 1744.

Signé, SALLIER,

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT ; notre amé HIPPOLYTE-LOUIS-GUERIN, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il auroit entrepris de continuer l'impreſſion d'une Collection des *Hiſtoriens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déja publié huit vol. *in-fol.* Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'expoſant dans des dépenſes conſidérables, il Nous a très-humblement fait ſupplier de vouloir bien, pour l'aider à ſupporter les frais d'une ſi grande entrepriſe, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége, tant pour l'impreſſion dudit Livre, que pour l'impreſſion ou la réimpreſſion de pluſieurs autres, dont les priviléges ſont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, & encourager par ſon

exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, sous le titre de *Recueil des Historiens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés ; *Bibliothéque Françoise par M. l'Abbé Goujet*, &c. en tels Volumes, forme, marge, caractéres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de vingt années consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédens Priviléges. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter lesdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ; ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression & réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cens vingt-cinq ; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits & imprimés qui auront servi de copie à l'impression & réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans

notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'éxécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 212. fol. 170. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Août 1753.

Signé, DIDOT, *Syndic.*

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis